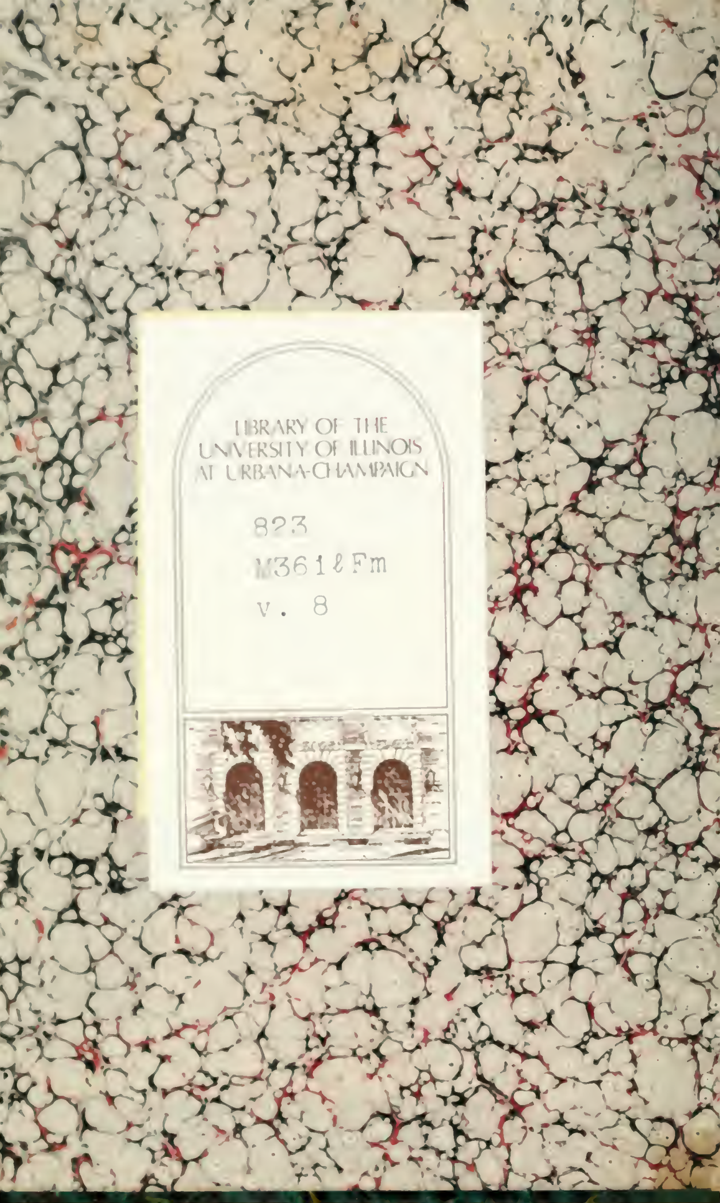
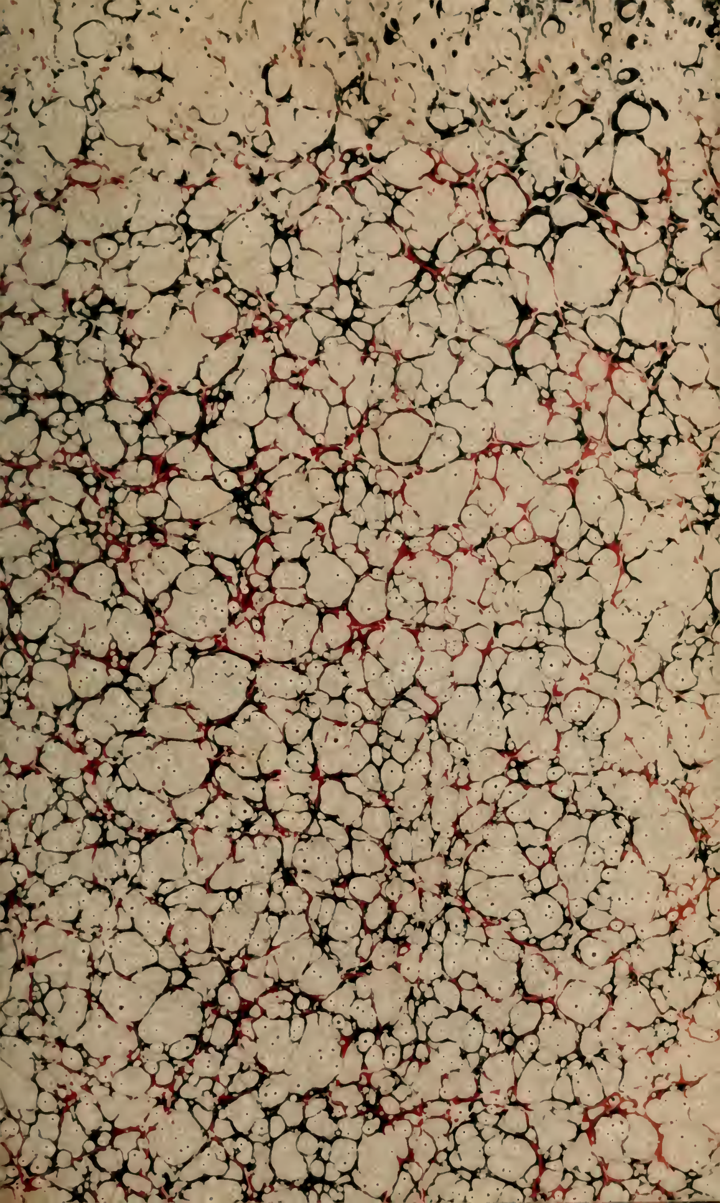






CONTES

DE MISS HARRIET MARTINEAU

SUR

L'ÉCONOMIE POLITIQUE.

TOME VIII.



ANGERS, IMPRIMERIE DE COSNIER ET LACHÈSE.

CONTES

DE

MISS HARRIET MARTINEAU

SUR

L'ÉCONOMIE POLITIQUE,

TRADUITS DE L'ANGLAIS

PAR M. B. MAURICE,

ÉLÈVE DE L'ANCIENNE ÉCOLE NORMALE.

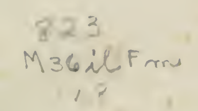
TOME HUITIÈME.

PARIS,

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

RUE S.-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M DCCC XXXIX.



BRIERY CREEK

(LA CRIQUE AUX RONCES).

SOMMAIRE

DES PRINCIPES DÉVELOPPÉS DANS CE CONTE.

Il y a deux sortes de consommation, l'une productive, l'autre improductive.

La première rend avec accroissement sous une autre forme ce qui est consommé. La seconde a pour objet la jouissance au prix de la chose consommée.

Ce qui se consomme d'une manière productive est un capital qui reparaît pour un nouvel usage. Ce qui se consomme d'une manière improductive, cesse d'être un capital, ou quoi que ce soit. C'est quelque chose d'entièrement perdu.

Une telle perte est désirable ou regrettable, suivant que le plaisir qui résulte du sacrifice est supérieur ou inférieur à celui de posséder l'objet qui peut ainsi se consommer.

La somme de ce qui est produit, s'appelle le produit brut.

Ce qui reste après la déduction du capital consommé, s'appelle le produit net.

Tant que l'homme ne produit que ce qu'il consomme lui-même, il n'y a ni demande ni marchandise pour y satisfaire.

Si un homme produit plus d'une chose qu'il ne saurait en consommer, c'est dans le but d'obtenir quel-

qu'autre chose que produit un autre homme au-delà de ce qu'il en peut consommer.

Tous les deux offrent les conditions d'un marché; le désir de posséder une chose, et une autre contre laquelle l'échanger.

Ainsi, la denrée est l'instrument de la demande, en même temps que celui de l'approvisionnement.

Encore que les denrées de deux producteurs ne puissent pas être l'équivalent exact de ce qu'ils désirent respectivement se procurer, toutefois, comme l'instrument de la demande de chacun est identique avec l'instrument de son approvisionnement, il en résulte que la somme totale de la demande dans une société est précisément égale à la somme totale de ses approvisionnements.

En d'autres termes, un encombrement général est impossible.

Un encombrement partiel est un mal qui porte son remède en lui-même, et celui-ci agit d'autant plus vite que le mal est plus grand. Puisque la demande totale et l'approvisionnement total sont toujours égaux, la surabondance d'une marchandise atteste toujours l'insuffisance d'une autre, et que tous les échangistes s'empressant de troquer l'article trop abondant contre celui qui ne l'est pas assez, il en résulte plus d'activité dans la production de celui-ci et un ralentissement dans la production de celui-là.

Une nouvelle création de capital appliqué à la production de l'article qui manque, peut ainsi remédier à l'encombrement d'un autre.

Une nouvelle création de capital est toujours un bienfait pour la société, en constituant une nouvelle demande.

Il s'ensuit qu'une consommation improductive est

un tort envers la société, en resserrant la demande. En d'autres termes, une dépense qui excède le revenu et qu'on eût pu éviter, est un crime social.

Toute intervention qui dérange les calculs des producteurs et occasionne ainsi le danger d'une surabondance de la marchandise, est aussi un crime contre la société.

BRIERY CREEK

(LA CRIQUE AUX RONCES).

CHAPITRE PREMIER.

L'INTÉRIEUR D'UN PHILOSOPHE.

Le soleil — le brillant soleil de mai dans le monde occidental, descendait sur le rivage de Briery Creek (la crique aux ronces), et à peine restait-il dans toute son enceinte un seul habitant pour contempler les ombres s'allongeant sur la prairie, excepté le docteur Sneyd et encore le docteur Sneyd, était-il trop occupé pour prêter à ce beau spectacle l'attention qu'il méritait. Il y avait longtemps qu'on n'avait reçu d'Angleterre ni lettres, ni journaux; les pluies avaient retardé la poste, et depuis un mois la petite colonie n'avait pas su un mot de ce que les ministres projetaient à Londres, et de ce que la populace faisait à Paris. Dans son temps le docteur Sneyd avait fait de profondes études en astronomie, il commençait à lui tarder d'apprendre des nouvelles de l'ancien monde, qu'il avait été obligé de quitter au moment où les évènements politiques l'intéressaient le plus vivement. Il y avait eu des parties de nuits étoilées dans les intervalles des orages printaniers, et il en avait profité pour travailler utilement dans son observatoire; mais aucun messager n'avait paru dans ces mêmes intervalles, porteur du précieux sac de cuir. Chaque jour le docteur avait fixé ses yeux inquiets sur le gué de la petite baie, chaque nuit claire

ou obscure, il s'était vainement relevé quand les chiens avaient aboyé dans la cour, ou qu'il avait cru entendre le pas d'un cheval dans la route herbeuse qui bordait la maison.

Le soir où commence notre récit, le docteur Sneyd s'armait de résolution pour réunir à la collection les derniers journaux qu'il eût reçus, pour inscrire et mettre de côté les lettres qu'il avait lues si souvent, qu'il n'avait plus un atôme de sens à y découvrir. Il fit l'opération pour les journaux avec la même méthode et la même gaîté que d'habitude, mais la main lui trembla quand il inscrivit la dernière de ses lettres ; il l'entr'ouvrit lentement, pour regarder encore une fois la signature, — non par sentiment, et parce que c'était une signature (le docteur Sneyd n'était pas un homme de sentiment), mais pour voir une fois de plus si quelqu'hésitation de la main qui l'avait tracée pouvait affecter la chance que les deux vieux amis dussent encore se rencontrer dans ce monde ; chance qu'il lui répugnait de croire aussi petite qu'elle le paraissait à sa femme et à son fils Arthur. Il ne put rien découvrir de nouveau dans l'écriture de son correspondant, et il renferma résolument la lettre dans son secrétaire.

Les regards du docteur se portèrent ensuite sur un télescope d'un grand prix, qui gisait inutile dans un coin de la chambre, jusqu'à l'arrivée de certains verres qui devaient remplacer ceux qui s'étaient brisés dans un voyage long et difficile. Il le démonta, le remonta pièce à pièce, et puis le remit en sa place. Un sourire anima la figure du philosophe, quand son œil s'arrêta sur le disque membraneux de la lune qui se montrait déjà, quoique le soleil n'eût pas encore touché l'extrémité occidentale de la prairie. C'était quelque chose que d'avoir la même lune à regarder à travers les mê-

mes télescopes que lorsqu'il n'était pas éloigné du monde savant, dans les profondeurs d'un nouveau continent. La face de la terre avait changé, il ne s'était que trop familiarisé avec l'aspect de la mer; une partie même des cieux avait disparu pour lui, et de nouveaux mondes lumineux l'avait remplacée; mais le même soleil brillait à la fenêtre méridionale de son cabinet; la même lune croissait et décroissait au-dessus de son observatoire; et il lui tardait de reconnaître encore une fois ses volcans et ses plaines à l'aide de l'instrument qu'il était parvenu à perfectionner. Cela lui rappela qu'il avait à coucher par écrit les résultats de ses dernières observations; en une minute, aucun symptôme ne resta plus pour indiquer que le docteur Sneyd avait de l'autre côté de la mer de vieux amis qu'il brûlait de revoir; de la contrariété qu'il éprouvait d'être privé de nouvelles; de son impatience de voir en état son grand télescope; en une minute il fut tout entier absorbé par son occupation.

Cependant il entendit frapper doucement à sa fenêtre, et regardant par dessus ses lunettes le petit garçon qui était dehors, il trouva le temps de lui dire d'entrer et d'attendre qu'il lui fût permis de parler. Le docteur continua d'écrire, le visage toujours souriant, et Temmy—autrement Temple, Temple, héritier de Temple Lodge — entra par la fenêtre et s'amusa tranquillement dans un coin et dans un autre de la chambre, en attendant que son grand papa eût le loisir de s'occuper de lui.

— Où est votre grand'maman, Temmy? demanda enfin le docteur Sneyd, serrant ses papiers. Savez-vous si elle va venir faire un tour avec moi?

— Je ne puis la trouver, répondit l'enfant. Je suis allé dans tout le jardin, dans le verger...

— Et dans la basse cour?

— Oui, partout. Toutes les portes sont ouvertes; il n'y a personne dans la maison, non plus que dans tout le village, excepté chez nous.

— Ils sont tous allés à la chasse aux écureuils, ou plutôt au-devant des chasseurs, car la chasse doit être finie à l'heure qu'il est; mais votre grand'maman ne chasse pas l'écureuil. Nous allons sortir et la chercher. Je parierais qu'elle est allée du côté de la baie pour voir si le facteur ne vient pas.

— J'espère qu'on n'aura pas tué tous les écureuils. Quoiqu'il y en ait eu dernièrement beaucoup trop, je serais fâché qu'ils disparussent entièrement.

— Dans tous les cas, vous aurez les deux vôtres, dans leur jolie petite cage, Temmy.

Les yeux pleins de larmes, les doigts crispés et la rougeur de Temmy dirent le « non » qu'il n'avait pas en ce moment la force de prononcer. Grand'papa aimait toujours à aller au fond des choses, bientôt il découvrit que le père de l'enfant, pour quelque raison inconnue, avait décidé qu'on ne verrait plus d'écureuils dans sa maison, et que le cou des deux favoris de Temmy serait tordu. Temmy n'avait pas d'autres animaux pour les remplacer. Il ne voulait pas commencer à s'attacher à quelque bête, sans savoir s'il lui serait permis de la conserver, et il n'avait pas encore osé demander à son père quels animaux il l'autorisait à posséder.

— Il nous faut tous prendre patience pour les objets que nous aimons le plus. J'ai été, moi, bien désappointé pour l'un des miens.

Temmy essuya ses larmes pour apprendre quels favoris grand'papa pouvait avoir. Il n'avait jamais vu dans la maison ni chat, ni écureuil, ni oiseau, et les chiens

dans la cour étaient pour la garde, et non pour l'agrément.

Le docteur Sneyd lui montra du doigt son grand télescope, et dit que le cylindre sans les lentilles n'était rien de plus pour lui qu'une cage sans écureuils pour Temmy.

— Mais vous aurez les verres bientôt, grand'papa, et moi.....

— Oui, j'espère les avoir dans plusieurs mois d'ici, quand la neige aura durci sur la terre, et qu'un traîneau pourra me les apporter sans qu'ils soient cassés comme l'ont été ceux qui sont venus par la route en bois. Mais pendant ce temps-là les étoiles se meuvent au-dessus de nos têtes, et par ces belles soirées de printemps, j'aimerais à étudier une foule de choses qu'il faut que j'ignore jusqu'à l'année prochaine. Or, maintenant, je ne puis pas perdre une année entière, aussi facilement que lorsque j'étais plus jeune.

— Ne sauriez-vous faire quelqu'autre chose en attendant? demanda Temmy.

—Son oncle Arthur en serait aussi charmé que le docteur lui-même; le fait était que M. Sneyd avait toujours deux fois plus de travaux en chemin qu'on ne pensait qu'il pût jamais en terminer. Temmy ne savait pas quel grand livre il écrivait: ni jusqu'à quel point encore il pouvait travailler avec les télescopes de moindre grandeur; quels livres il devait lire et quelle grande correspondance entretenir avant que la neige couvrît de nouveau la terre.

— Maintenant, allons nous promener du côté de la petite baie.

Cette parole sonna agréablement aux oreilles du petit garçon, qui se hâta d'aller chercher le grand chapeau de paille du docteur. Quand le philosophe en eut

couvert ses cheveux blancs et clairsemés, il se tourna vers l'un de ses nombreux miroirs d'optique, et rit de sa propre image.

— Temmy, dit-il, vous rappelez-vous la figure que j'avais avant de porter ce grand chapeau? Vous rappelez-vous mon énorme perruque?

— Oh oui! et votre chapeau noir à trois cornes; je ne vous reconnaissais plus la première fois que je vous ai rencontré sans perruque. Mais il me semble que je n'en ai vu une pareille à personne.

— Et en Angleterre j'aurais l'air fort étrange sans une perruque de ce genre-là. Je me demandais à l'instant ce que le docteur Rogers dirait de moi s'il me voyait comme me voilà; il m'appellerait un Américain — et presque un républicain.

— Êtes vous américain? En êtes-vous un républicain?

— J'étais républicain en Angleterre, en France, et partout ailleurs où je me suis trouvé autant que je le suis maintenant. Pour Américain, c'est, je suppose, la qualification qu'il me faut prendre, mais je suis tendrement attaché à l'Angleterre. J'aimerais mieux y habiter que partout ailleurs, si je n'y courais pas de dangers, mais nous pouvons nous rendre heureux ici. Quoi qu'il nous arrive, nous voyons toujours après, ou nous le verrons plus tard que c'est pour notre bien. Quelques personnes en Angleterre se sont étrangement trompées à mon égard, mais toutes les erreurs s'éclairciront un jour ou un autre, mon cher ami. En attendant, nous ne devons pas nourrir de ressentiments les uns contre les autres, encore que nous ne puissions éviter d'être chagrins de ce qui est arrivé.

— Je crois que mon oncle Arthur en a beaucoup

de ressentiment. Il disait un jour que jamais il ne consentirait à vivre de nouveau au milieu des Anglais.

— Je ne pense pas que l'occasion s'en présente pour lui ; mais il m'a promis de leur pardonner de m'avoir méconnu et persécuté. Il faudra que vous me fassiez la même promesse quand vous serez assez âgé pour comprendre la valeur d'une promesse. — Venez ici, mon petit ami. Tenez-vous où je suis, et regardez un peu au-dessous du bord du toit. Voyez-vous quelque chose ?

— Je vois voltiger un petit oiseau.

Temmy ne pouvait dire quel oiseau. C'était un enfant assez lourd — on l'appelait ordinairement stupide — et en effet il paraissait trop souvent tel. Son intelligence était-elle lente à se développer, ou bien n'en avait-il aucune, c'est ce que personne ne pouvait dire. Son père pensait qu'il était impossible que Temple Temple, héritier de Temple Lodge, ne fût pas par la suite un personnage très-important. Mrs Temple était intérieurement convaincue que personne, elle exceptée, ne comprenait son enfant. Le docteur Sneyd ne prétendait pas comprendre suffisamment les enfants, pour établir une comparaison entre celui-là et les autres ; mais Temmy lui semblait un bon petit garçon, et il ne doutait pas qu'il ne dût bien faire. Quant à Mrs Sneyd, ses espérances et ses craintes pour l'avenir de son petit fils se succédaient les unes aux autres, mais sa tendresse pour lui ne se ralentissait jamais. Arthur était plein d'indignation contre Temple qui intimidait sans cesse cet enfant au point de l'abrutir. Pour tous les autres observateurs, il n'était que trop évident que Temmy ne distinguait pas un martinet d'une corneille, ou un sycomore d'une épine.

— Cet oiseau, mon cher ami, est un martinet venu pour bâtir son nid sous notre toit; si nous y plaçons une boîte je parie qu'il va se mettre aussitôt à l'ouvrage.

Temmy approuva fort cette idée, et son grand-papa qui ne désirait rien tant que de lui procurer un amusement innocent, loin des regards et de la tyrannie de M. Temple, monta bientôt sur une petite échelle pour réaliser leur projet.

Avant que d'en descendre le docteur promena les yeux sur le singulier aspect d'un village florissant, mais où l'on n'apercevait pas un seul habitant. Il semblait que tout le monde fût allé au devant des chasseurs d'écureuils. Cependant quand il fut arrivé sur une hauteur qui dominait la petite baie, le docteur s'aperçut que la famille Temple n'avait pas quitté la maison. Sur la terrasse on voyait le gentleman lui-même se promenant en long et en large, comme il avait coutume de le faire après dîner. Sa femme, la fille unique de M. Sneyd, était penchée au milieu de ses fleurs; Ephraïm, le petit nègre, la suivait par derrière, tandis qu'on voyait paraître et disparaître les autres domestiques, suivant que leur maître les appelait ou les renvoyait. La taverne tenue par le chirurgien de l'endroit était vide, à en juger par ses portes ouvertes où l'on ne voyait passer personne. Dods n'était pas non plus dans sa briqueterie, ce qui paraissait extraordinaire, car Dods était un rude travailleur, et la grande quantité de briques nécessitées par les changements que M. Temple faisait sans cesse à son habitation, avait été tellement retardée par les dernières pluies, qu'on avait droit de supposer que Dods ne perdrait pas un jour, pas une heure, maintenant que le beau temps était

revenu. Mrs Dods n'était pas à l'ouvrage sur le seuil de sa porte, comme on l'y voyait habituellement à cette heure; le jeune jurisconsulte, M. Jonhson, ne courait pas à son ordinaire de maison en maison pour y porter ou y chercher les nouvelles de ce qui avait pu se passer depuis le matin. Du côté de la cabane, située sur la lisière de la forêt, on voyait à l'ordinaire voltiger la volaille, on entendait à l'ordinaire aboyer les chiens; mais on n'apercevait pas, sa hache sur l'épaule, le bûcheron demi-sauvage auquel on ne connaissait pas d'autre nom que celui Brawn, et ses filles tout aussi peu civilisées, les Brawnees n'étaient pas à leurs cuves à sucre sous la longue rangées d'érables. Pas un seul être vivant ne diversifiait l'immense prairie. Un arbre isolé, ou un bouquet de buissons çà et là, étaient tout ce qui brisait la monotonie du paysage qu'une forêt noire encadrait à l'horison.

— Je vois grand'maman qui sort de la cour de Dods, s'écria Temmy. Qu'y a-t-elle été faire toute seule?

— Je crois qu'elle aura fait une tournée dans le village, donnant à manger aux poules et aux porcs, sachant que tous les voisins sont absents. C'est bien un trait de votre grand'maman, voilà pourquoi nous ne l'avons pas vue depuis si longtemps. Vous voyez comme elle s'empresse de venir nous rejoindre. Maintenant dites-moi si vous entendez quelque bruit de l'autre côté de la baie.

Temmy entendait quelque chose, mais il ne pouvait dire quoi — peut-être le vent, les vagues, des chevaux, des insectes, peut-être tout cela à la fois. Le docteur Sneyd croyait entendre les roues d'une charrette qui s'approchait le long de la route naturelle qui conduisait de la forêt dans la prairie. Le sol à la fois ferme et léger de cette sorte de route était si favorable pour

les voitures, que leur approche ne s'y annonçait pas par ces roulements et ces craquements criards si communs sur les routes en troncs d'arbres qui coupent les marais. Le messager de la poste était le premier individu qui se présentait à l'esprit du docteur Sneyd, lorsqu'un bruit de roues de voiture ou de pas de chevaux arrivait à son oreille. Son espoir cette fois ne fut ni trompé, ni réalisé entièrement. Un charriot sortait de la forêt, mais il ne contenait personne qu'on pût supposer porteur de lettres — on n'y voyait qu'Isaac, le valet de ferme d'Arthur et Julian, le domestique noir de M. Temple, rapportant un assortiment d'épiceries et d'autres marchandises qu'ils étaient allés acheter dans un comptoir assez éloigné.

Le charriot fit une halte de l'autre coté de la crique, et c'était bien naturel, car on ne voyait pas comment il irait plus loin. La crique était très-belle à voir en ce moment, mais peu tentante pour les voyageurs. Les eaux qui coulaient ordinairement claires et peu profondes, dès qu'il y en avait plus qu'il n'en fallait pour remplir les trous profonds de leur lit, amenaient maintenant de la vase de leur source et entraînaient sur leur surface troublée de grosses branches, et même des troncs d'arbres. Les dernières pluies les avaient tellement enflées qu'il n'était pas facile d'évaluer leur profondeur. Isaac et Julian descendirent tour à tour sur le bord de la baie en divers endroits, sans pouvoir s'assurer si elle était guéable ou non. Il s'avisèrent ensuite d'une expérience, ce fut de décharger le charriot et de le conduire ainsi dans l'eau. Elle ne le remplit qu'à moitié, le cheval eut parfaitement pied, il ne restait donc plus qu'à retourner et amener les marchandises, — partie sur le siège qui n'avait pas été mouillé, partie sur le dos d'Isaac

et de Julian, tandis que l'un conduisait et que l'autre prenait soin des paquets. On supposait que deux voyages suffiraient pour amener le tout sain et sec de l'autre côté.

— Qu'est-ce que vous faites là? demanda Mrs Sneyd, qui était arrivée inaperçue, tandis que son mari et son petit-fils surveillaient le passage de la crique. Les marchandises qui arrivent! Dieu soit béni! J'espère qu'on les passera sans accident. Ce serait trop désespérant que le pauvre Arthur perdît son premier approvisionnement. Il y a si long temps qu'il vit de blé de Turquie, de dindes sauvages et de lait, il mérite bien d'avoir maintenant du pain de froment et du thé.

— Et voici le drap pour son habit neuf, grand'-maman.

— Oui, et quantité d'épiceries et de bonnes choses pour votre papa. Je ne sais trop ce qu'il dirait si tout cela était emporté par les eaux; mais je suis bien plus inquiète pour votre café, mon cher ami, dit-elle, en se tournant du côté du docteur. Je crains que vos observations et leur rédaction ne se ressentent de votre privation à cet égard. Essayez d'élever la voix et de faire entendre à Isaac qu'il faut prendre un soin particulier de votre café.

— Non pas, ma chère, répondit le docteur Sneyd en riant. Si j'avais quelque chose à recommander, ce serait plutôt les paquets d'Arthur. Mais ces deux hommes me paraissent prendre toutes les précautions imaginables. J'aurais été d'avis qu'ils laissassent le charriot et les marchandises de l'autre côté, si je n'avais craint que nous n'ayons encore de la pluie d'ici à demain matin, ce qui augmenterait la difficulté du passage, outre que cela pourrait gâter les marchandises. — Ah les voici! voilà le moment périlleux! Comme ils sont

entraînés sur la grève! Là! ils vont verser s'ils ne font pas attention.

— Ce gros arbre qui flotte va les faire chavirer. Quel dommage qu'il ne l'aient pas aperçu à temps. Allons! je m'y attendais.

Le malheur était fait. Le tronc d'arbre poussé par une vague vint frapper contre le charriot, qui versa, jetant Julian d'un côté avec les paquets au milieu du courant bourbeux. Isaac, dès qu'il eut pris pied, se hâta de dégager le cheval, tandis que Julian, s'essuyant la face, s'efforçait de saisir les paquets qui nageaient autour de lui avant d'être emportés par le flot ou de s'abîmer au fond de la crique.

Le docteur Sneyd saisit le cheval effrayé dès qu'il eut gagné la rive couverte de ronces. Sa femme donna une infinité de conseils qui eussent été excellents peut-être si elle avait pu se faire entendre. Quand à Temmy, il se contentait de regarder d'un air stupide.

— Appelez du secours, mon cher enfant, dit le docteur Sneyd.

— Où? je ne ne sais où il faut aller.

— Entendez-vous des coups de fusil dans la forêt? Quelques uns des chasseurs reviennent. Courez les appeler.

— Par où? je ne sais de quel côté il faut aller.

— Dans la direction des coups de fusil, de ce côté, près de ce grand arbre. Je crois que vous les rencontrerez par-là.

L'enfant se mit à courir, il ne tarda pas à rencontrer les chasseurs et à les amener sur le théâtre de l'accident.

— Arthur, j'en suis bien fâché pour vous, dit le docteur, quand il vit son fils arriver à la hâte. Ce sont là

des accidents humains, mon cher fils. Il faut en prendre notre parti.

— Oui, mon père, quand ce sont de simples accidents; mais ceci est de la négligence, — de la négligence impardonnable.

— Mais vous vous trompez; ces hommes avaient essayé avant que de tenter le passage.

— Et puis ce grand arbre est venu si vite, ajouta Temmy.

— Oui, oui. Ce n'est pas Isaac que je blâme. C'est ma négligence de n'avoir pas jeté un pont sur la crique depuis longtemps. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit maintenant; voyons ce que nous pourrons sauver.

On sauva peu de choses. Le charriot était brisé, mais on pouvait aisément le raccommoder. La farine de froment, si longtemps désirée, n'était plus qu'un sac d'une pâte dégoûtante que personne n'eût songé à se mettre dans l'estomac. Le café pouvait se sécher. Le thé n'était pas tout à fait perdu. Le sucre, le sel et l'amidon étaient mêlés en une seule pâte. Les épices de M. Temple parfumaient peut-être déjà le torrent à deux milles de là : les bougies étaient cassées et ne pouvaient plus servir que sous forme de petits bouts, et l'huile des lampes de son vestibule répandait un calme sur la surface de l'eau.

La nouvelle du désastre ne pouvait guère tarder à lui parvenir, car l'autre moitié des chasseurs, ramenant à la suite le reste des femmes et des enfants du village, sortit à son tour de la forêt, et l'accident vola bientôt de bouche en bouche. A peine Temmy vit-il l'oncle Arthur se tenir tranquillement debout et regarder un moment autour de lui, qu'après plusieurs remarques, il lui adressa une de ses questions inopportunes.

— Mon oncle, combien d'écureuils avez-vous tués?

Je ne puis croire que vous en ayez tué du tout, nous en avons tant vu en venant ici. Il y en avait qui couraient le long de votre palissade, et grand'papa m'a dit qu'ils n'étaient pas de la même espèce que ceux qui grimpent sur les arbres. Mais nous en avons vu beaucoup de ceux-là aussi. Une douzaine, ou une demi-douzaine au moins. Combien en avez-vous tué, mon oncle ?

— Quarante-un. Les enfants vous diront là-dessus tout ce que voudrez savoir.

— Quarante-un ! et combien David en a-t-il tué. Combien en avez-vous tué à vous tous ?

Arthur poussa doucement son neveu vers le sac qui contenait les écureuils morts, et Temmy, sans se douter qu'il eût été importun, s'amusa à déplorer le massacre de ces pauvres animaux, et se frotta les joues avec la queue d'une centaine au moins. Il aurait pu aller ainsi jusqu'au fond du sac qui en renfermait 293, si son attention n'eût été éveillée par le silence soudain qui précéda un discours de son oncle Arthur.

— Voisins, dit celui-ci, je m'attribue le blâme de cet accident. Je ne nie pas que quelques-uns d'entre vous n'eussent pu me rappeler de jeter un pont sur la crique, avant d'employer mon argent à des objets de luxe dont j'aurais pu encore me passer, mais c'est moi qui surtout ai été négligent; je le confesse franchement. C'est un moment mal choisi, n'est-ce pas, pour vous demander un service.....

Il fut interrompu par un grand nombre d'assistants qui protestèrent qu'ils étaient prêts à l'aider à bâtir un pont; que ce travail était dans l'intérêt de tous, et non un service particulier à lui rendre. Il continua en ces termes.....

— J'allais dire que quand il vous arrivera ce qui m'ar-

rive aujourd'hui, quand vous désirerez échanger vos produits contre d'autres marchandises, vous éprouverez le besoin d'un pont, comme je regrette en ce moment son absence, bien que l'expérience doive vous coûter moins cher, j'aime à l'espérer. Il faut que je vous dise combien j'ai eu de peine jusqu'ici à me procurer le strict nécessaire pour moi et mes ouvriers, afin que vous compreniez mieux comment je ne puis vous payer l'ouvrage que vous consentez à faire.

Il fut interrompu par des voix unanimes qui lui répondaient que personne n'entendait être payé, qu'on ferait la partie de bâtir un pont, comme on avait fait celle de construire la taverne du chirurgien, de défricher le terrain de Brawn, et comme on ferait celle de moissonner en commun quand les blés seraient mûrs. Personne ne supposait qu'Arthur pût avoir déjà de la viande, du pain ou du whiski à donner.

— J'avoue que cela est vrai, dit-il. Vous savez que quand j'ai commencé à cultiver mes terres, je n'avais de capital que juste ce qu'il m'en fallait pour enclore et ensemencer mes champs et me nourrir, ainsi que mes deux ouvriers, jusqu'à ma première moisson. Au moment où celle-ci fut fut mûre, il ne me restait rien, mais ce que j'avais dépensé avait été bien dépensé. L'événement prouva que ç'avait été une consommation productive, car ma moisson me rendit ce que j'avais dépensé, avec intérêts. Cet accroissement de capital, je ne le consommai pas d'une manière improductive. Je commençai à m'occuper de mes bestiaux, à perfectionner les constructions de ma ferme, je bâtis un four, et j'occupai un homme à me faire des briques. C'est ainsi que tous les produits de ma moisson furent consommés; mais ils me rentrèrent de nouveau après qu'ils se furent accrus. Alors, je pensai que je pouvais com-

mencer à me donner quelques-uns des comforts en vue desquels j'avais travaillé si fort et si longtemps. Je n'avais pas pris de la peine seulement pour avoir telle quantité de blé dans mes greniers ; mais pour jouir de ce blé, et de tout ce qu'il pourrait me valoir; — j'ai fait ce que nous faisons tous, — produisant, — distribuant, — échangeant, pour jouir après.

— Non pas tout à fait tous, M. Arthur, dit Johnson, l'homme de loi. Voici votre beau-frère, M. Temple, qui paraît disposé à jouir de tout, sans seulement se salir les doigts à cueillir une pêche, et il y a un autre individu de notre connaissance, fixé plus à l'Est, qui travaille comme un cheval et vit comme un gueux, pour accumuler plein une chambre de dollars.

— Temple, répondit Arthur, produit au moyen de ce que ses aïeux ont accumulé par leur industrie — au moyen de son capital. Quant à l'avare dont vous parlez, la vue de ses dollars est pour lui une jouissance, sans doute; autrement, il les échangerait contre quelqu'autre chose. Pour nous, mes amis, nous sommes peu tentés d'accumuler nos richesses ; au lieu de dollars, nous avons des grains, et cela ne se conserve pas aussi bien et aussi longtemps.

— Ce n'est pas un mal, dit Dods le briquetier. Qui voudrait se donner du mal à produire plus de blé qu'il n'en peut consommer, si ce n'était dans l'espérance de l'échanger contre quelque chose dont il a envie.

— C'est vrai. Et alors se présente la question de savoir ce qu'on désirera en échange. J'avais assez bien commencé : j'avais employé le surplus de ma première récolte à m'en assurer une plus considérable encore l'année suivante, et dans ma position c'était mon premier devoir. Puis je me tournai vers le but que je m'étais proposé en travaillant, et je voulus l'atteindre trop

tôt. J'aurais dû rôtir mon blé de Turquie et boire mon lait un peu plus longtemps, afin d'employer le surplus de mon avoir à bâtir un pont, avant que de songer à me procurer de la farine de froment, du thé et du café.

—Dans trois mois d'ici, dit l'un des voisins, vous n'en serez pas plus mal pour cela, excepté que vous aurez continué à vous nourrir de maïs et de lait, au lieu du froment et du thé que vous désiriez. A cette époque, vos provisions étrangères eussent été consommées sans aucun retour.

— Vous accordez qu'il faudra me passer du plaisir que je m'étais promis, dit Arthur, en souriant. Passons là-dessus. Vous conviendrez avec moi que c'est une perte claire de voir ma farine gâtée, et du sel et du sucre mêlés ensemble au fond de la baie, à moins qu'ils ne servent à engraisser les poissons. En outre, c'est une mortification pour moi de penser que la peine que vous allez prendre à bâtir le pont, j'aurais pu la rémunérer avec ce qui a été perdu dans l'acquisition d'objets de luxe dont personne ne jouira..... Vous me dites de ne point me tourmenter de cette considération. Soit, merci. Je ne vous en parlerai plus. Si je l'ai fait si longtemps aujourd'hui, c'est que cela peut nous être une utile leçon, et nous apprendre l'usage que nous devons faire du fruit de nos travaux. J'ai été l'un des premiers à me moquer de nos voisins qui habitent la colonie la plus proche, pour s'être réunis, non pas pour bâtir un pont ou faire quelqu'autre chose d'utile, mais pour chasser et faire des parties dans la forêt, quand la seule eau qu'ils eussent était dangereuse à boire. Je voyais aussi bien qu'un autre qu'il n'était pas temps de se livrer à ces amusements, s'ils n'avaient pas de bras à épargner pour creuser des puits. Et maintenant, au lieu de leur demander quand ils feront une partie

pour en creuser, bâtissons notre pont avant que nos voisins ne se moquent de nous à leur tour. Quand cela sera fait, il s'en faudra que je ne sois content de moi-même. Je sentirai que c'est par ma faute que mon père est privé de café quand il passe la nuit dans son observatoire.

— Cela regarde Temple autant que ce jeune homme, dit l'un des colons à l'autre. Jetant son argent comme il le fait, Temple pourrait voir au moins à ce que le docteur jouisse des mêmes comforts que lui. Pourquoi ce jeune homme travaillerait si péniblement et si lentement à créer un capital, tandis que Temple prodigue le sien, c'est ce que personne ne comprend. Le quart de ce que Temple a dépensé à faire et à défaire son jardin, eût permis à Arthur de faire rapporter le double à son champ, et d'améliorer ses attelages. Temple ne s'en serait trouvé que mieux; son argent lui aurait rapporté un intérêt, au lieu d'être englouti sans retour. Mais Temple n'est pas homme à tendre une main secourable à un jeune fermier, — que ce soit son beau-frère ou un simple étranger.

Telles étaient les remarques qu'Arthur n'était pas supposé entendre, et auxquelles par conséquent il ne se croyait pas obligé de répondre. Voyant son père et sa mère en grande consultation avec Isaac, encore ruisselant d'eau, il se hâta de terminer tous les petits arrangements pour les travaux du lendemain, et s'empressa de les rejoindre. Isaac venait de se rappeler qu'il portait dans sa poche un paquet de lettres et plusieurs journaux, arrivés par une voie détournée au comptoir où il avait fait ses acquisitions. Le tout était singulièrement imprégné d'eau bourbeuse. Il semblait douteux qu'on pût jamais en déchiffrer un mot. Mais Mrs Sneyd, dont le père était un chimiste distingué, se chargea de

l'opération minutieuse et délicate de les déplier, de les sécher et d'en faire disparaître jusqu'à la moindre trace de l'accident.

CHAPITRE II.

L'INTÉRIEUR D'UN GENTLEMAN.

Le lendemain Temmy fut levé de bonne heure, se demandant si le temps serait beau avec plus d'anxiété que son père n'en eût approuvé, à moins qu'il ne se fût agi de quelques-uns de ses plaisirs distingués. Si M. Temple avait su que son fils et son héritier s'inquiétait dans l'intérêt de l'industrie de son oncle Arthur et d'une poignée de laboureurs, l'enfant eût difficilement évité un long sermon sur la bassesse de ses goûts et la vulgarité de ses sympathies. Mais M. Temple ne savait rien de ce qui se passait, avant sa descente majestueuse dans la salle à manger où la cafetière d'argent exhalait ses parfums, où les fenêtres étaient soigneusement fermées pour modifier la température extérieure, tandis que son épouse l'attendait, incertaine de son humeur et tremblante qu'il ne trouvât rien qu'il pût manger parmi les formes nombreuses que le talent de sa cuisinière avait données au petit nombre d'aliments à sa disposition. Lorsque Mrs Temple habitait dans le voisinage des marchés et des boutiques, elle n'avait jamais bien réussi à satisfaire les goûts de son mari; mais maintenant elle était souvent tentée de croire que tous ses chagrins seraient finis si seulement elle avait de quoi réveiller son appétit dédaigneux.

C'était réellement fatigant de s'ingérer toujours et toujours en vain à inventer de nouvelles manières d'accommoder du maïs, du bœuf, du porc maigre, des oies, des dindes, du miel et du lait. Outre ces denrées du pays, elle ne pouvait compter que sur quelques approvisionnements accidentels de farine de froment, de conserves et d'épiceries, et la journée était épouvantable quand M. Temple n'avait pas été satisfait de son déjeuner. Elle eût volontiers sacrifié sa serre, ses bijoux, les tableaux, l'argenterie, et jusqu'à la bibliothèque et les milliers d'acres de ses terres pour donner à son mari un appétit aussi peu scrupuleux que celui d'Arthur, ou un caractère aussi égal, aussi facile que celui du docteur Sneyd. Il était dur de voir retomber sur elle la mauvaise humeur que son mari éprouvait de ses privations, car ce n'était pas elle qui avait commis le fait, quelqu'il fût du reste, qui avait jeté ce gentleman hors de la société anglaise. L'exil était aussi pénible pour elle qu'il pouvait être pour lui, et il y avait une petitesse à Temple à aggraver en se plaignant de son propre sort, les souffrances dont sa femme n'était pas l'auteur. Toutefois Temple semblait toujours se regarder comme un grand homme, et d'autant plus grand, qu'il rendait plus malheureux tout ce qui l'entourait.

Ce matin-là il entra dans la salle à manger d'un air tout à fait grandiose. Il atteignit presque la taille de sa femme quand il s'approcha pour lui parler, et se montra aussi vaillant dans ses menaces contre les gens qui troublaient son repos en passant sous ses fenêtres, que Temmy quand il projetait une nouvelle rencontre avec la grande dinde des Brawn.

— Eloignez-vous de cette fenêtre à l'instant même, Temple. Je veux que vous n'y soyez jamais quand ces gens passent ainsi devant en troupeau. Rien ne leur

fait plus de plaisir que de nous y attirer. Ce n'est pas pour autre chose qu'ils soufflent dans ces cornets infernaux. Tirez la sonnette, Temple.

Quand Marius parut pour obéir au coup de sonnette, M. Temple lui ordonna de fermer d'abord le store ; et si ces gens-là ne s'en allaient pas immédiatement, de leur ordonner d'aller souffler dans leurs cornets à bouquins assez loin pour qu'on ne les entendît plus.

— Il ne tarderont pas à s'en aller, monsieur, ils auront de l'ouvrage aujourd'hui. Ils ont fait la partie de jeter tous ensemble un pont sur la crique, à cause de ce qui est arrivé hier...

Le coup d'œil épouvanté de Mrs Temple arrêta le domestique dans le récit qu'il allait entreprendre de ce qui était arrivé la veille au soir. Elle espérait pouvoir faire durer ce qui lui restait de café jusqu'à ce qu'elle en reçût une nouvelle provision, ou réussir à lui suggérer l'idée de demander du chocolat. Quant à la bougie en petits bouts et au défaut d'huile pour éclairer le vestibule, peut-être ne s'en apercevrait-il pas.

— Comme chacun sent le besoin d'un pont sur la crique, continua Marius, chacun va donner un coup de main pour le construire ; c'est à dire toutefois si...

— Ni moi ni personne de ma maison. Que je n'en entende plus parler, s'il vous plaît. Je n'ai donné aucun ordre pour la construction d'un pont.

Marius se retira. Presqu'aussitôt on cessa d'entendre les cornets à bouquins, — non que Marius eût rien dit pour les faire taire, il savait que ceux qui faisaient ce bruit ne pensait ni à son maître ni à lui, mais qu'allant au lieu du rendez-vous ils appelaient aussi leurs camarades en passant.

— Temple, dit son tendre père, vous voyez bien que vous pouvez vivre sans vos écureuils, j'espère.

Pas de pleurs, s'il vous plaît; je ne veux pas que vous pleuriez.

— Apportez-moi la tasse de votre père, mon cher ami, dit sa mère, s'interposant, et invitez-le à manger quelques-unes de ces premières fraises. Le jardinier nous a fait ce matin la surprise d'une petite assiettée. Parlez à votre père des fraises qui réussissent dans le verger.

Dans l'intervalle de ses sanglots et les yeux encore humides, Temmy raconta l'heureuse nouvelle que les fraisiers s'étaient répandus sous tous les arbres du verger, et qu'ils étaient si pleins de fleurs, qu'à en croire le jardinier, le verger aurait bientôt l'air d'un champ semé de trèfle blanc.

— Des fraises sauvages, je suppose, quelque saleté sans saveur! Telle fut toute la satisfaction que témoigna M. Temple.

Avant que sa femme n'eût trouvé un sujet de conversation plus heureux, la porte s'ouvrit et l'on vit entrer M. Sneyd. M. Temple se hâta de se lever, mit de côté avec grand bruit les journaux qu'il lisait, gourmanda Temmy de n'être pas assez prompt à donner une chaise, et invita avec instance le *vieux gentleman*, ainsi qu'il appelait ordinairement M. Sneyd, à prendre du café et des fraises. Il était impossible qu'il existât aucune sympathie entre deux hommes si différents, mais le hasard voulait que le docteur Sneyd fût de tout le village celui qui connaissait le moins les défauts de son gendre. Il s'amusait de quelques-unes de ses faiblesses, se sentait blessé de quelques autres et soupirait de temps en temps, quand il remarquait les changements survenus dans la personne et le caractère de sa fille; alors il pensait à ce qu'elle eût été avec un époux plus convenable. Mais Temple craignait assez le

philosophe pour ne pas se montrer en sa présence tout à fait tel qu'il était. Temmy, comprenant qu'il avait au moins une demi-heure devant lui sans risque d'être trop grondé, et ne voulant pas que grand'papa vît la trace de ses larmes, se glissa derrière le rideau et se mit à faire ses observations sur chacun des habitants, à mesure qu'ils passaient devant la fenêtre pour arriver au rendez-vous à quelque distance de là.

— Je venais vous demander, dit le docteur, combien de vos hommes vous pouvez nous donner pour la partie d'aujourd'hui. Arthur désire avoir autant de bras qu'il se pourra, afin que l'ouvrage soit complété d'un seul coup.

— Arthur est un jeune homme bien entreprenant.

— C'est vrai; et c'est heureux dans sa position. Mais on ne peut appeler cela tout à fait une entreprise d'Arthur. La crique n'est pas plus à lui qu'à vous ou à moi. L'érection du pont projeté est pour le bien commun, comme l'a montré le désastre d'hier au soir, qui, dans le fait, a été un malheur pour nous tous.

M. Temple prit du tabac et ne fit pas de question pour le moment.

— Je disais à ma femme, continua le docteur, que j'étais singulièrement tenté d'essayer aujourd'hui moi-même la force de mon bras.

— J'espère que vous ne le ferez pas, mon cher monsieur, vôtre âge, — l'intérêt de la science; — imaginez ce que diraient à Paris vos amis de l'Institut, s'ils apprenaient que vous avez aidé à bâtir un pont! Temple, tirez la sonnette.

Marius parut et on le commanda d'envoyer Ephraïm recevoir les ordres de son maître. Au bout de quelques minutes la porte s'ouvrit lentement, on entendit

un étrange son métallique, et un petit nègre pâle et rabougri s'avança en s'inclinant jusqu'à terre.

— Ephraïm, allez dans le parc et dites à Martin d'envoyer autant d'ouvriers qu'il pourra en disposer pour aider à travailler à la crique. Et en revenant...

Cependant le docteur Sneyd s'était tourné sur sa chaise pour examiner le négrillon. Il se leva rapidement et se convainquit que ses yeux ne l'avaient pas trompé. Il était positivement vrai que la cheville droite et le poignet gauche de ce pauvre enfant étaient attachés par une petite chaîne.

— Qui a la clef de cette chaîne? demanda le docteur Sneyd à sa fille, qui tourna les yeux vers son mari, en rougissant comme l'écarlate.

— Donnez-la-moi, dit le docteur, tendant la main.

— Excusez-moi, mon cher monsieur, vous ne connaissez pas ce petit garçon.

— C'est très-vrai; mais cela ne change pas la question. La clef, s'il vous plaît.

Après quelqu'hésitation, M. Temple tira la clef de la poche de son gilet. Le docteur Sneyd délivra le petit groom, lui ordonna de courir exécuter les ordres de son maître, et pliant tranquillement la chaîne, la posa sur une table à quelque distance.

— Il n'a jamais couru de sa vie, monsieur, dit M. Temple, croyez-moi, vous ne connaissez pas cet enfant-là.

— Non; mais je suis fâché de ce que vous m'en dites. Nous sommes dans un pays et une situation où il n'est permis à personne de manquer d'activité.

Ephraïm montra qu'il en pouvait déployer, car d'un bond il fut hors de l'appartement dès qu'il eut fini de recevoir ses ordres. Le docteur Sneyd se mit à raconter à sa fille le contenu des lettres qu'il avait reçues

d'Angleterre la veille au soir. M. Temple attisait le feu, agitait son mouchoir et se donnait du courage pour quereller le docteur.

— Savez-vous, monsieur, dit-il à la fin, que ce petit garçon est mon domestique? Permettez-moi de vous dire que pour un gentleman se mêler des domestiques d'un autre gentleman, c'est.....

Le docteur Sneyd écoutait avec tant de calme, les deux mains appuyées sur la tête de sa canne, que l'expression manqua à Temple pour continuer.

— Pour un gentleman — se mêler — c'est, dis-je... ce petit garçon est mon domestique, monsieur...

— Votre domestique, mais non pas votre esclave. Savez-vous, Temple, que ce serait plutôt moi qui devrais vous quereller. Comme le prochain, comme le semblable de cet enfant, j'aurais droit de vous demander comment vous faites votre propriété de ce qui ne peut point être une propriété. Je ne crois pas que vous et moi, nous devions référer cette affaire à un magistrat; mais, jusqu'à ce que vous m'y ayez forcé, j'ai le droit de briser des chaînes partout où j'en trouve.

— Vous en pourrez trouver dans la forêt, ou aussi loin dans la prairie qu'il vous plaira de prolonger votre promenade, car ce drôle est un marron connu; il s'est échappé trois fois. Il ne fallait pas moins d'une faute aussi grave pour me décider à quoique ce soit qui ressemblât à de la cruauté. S'il s'échappe encore une fois, je serai contraint, je vous assure, d'avoir recours au même moyen; je vous avertis que j'y serai contraint. Ainsi, si vous le voyez enchaîné, vous saurez.....

— Oh! oui, je saurai ce que j'aurai à faire. Je le débarrasserai de sa chaîne, pour qu'il puisse courir plus vite. — Votre serre est magnifique, à ce que je vois.

Vous aurez sans doute adopté, pour la chauffer, l'idée d'Arthur.

— Non, M. Sneyd, l'idée de Mrs Temple.

— C'est Arthur qui l'avait d'abord suggérée, dit Mrs Temple. J'espère, mon cher papa, vous faire profiter bientôt de celle qu'il nous a donnée pour le potager. Le jardinier a ordre de vous apporter les premiers fruits et les premiers légumes qui seront mûrs, et je vais moi-même aujourd'hui porter des fleurs à maman.

— J'allais vous demander quand vous vouliez dîner avec nous, dit le docteur. Je crois qu'il vaut mieux attendre que quelques-unes des bonnes choses dont vous parlez, soient arrivées; car nous n'avons qu'un assez mauvais dîner à offrir. C'est égal, quand voulez-vous venir ?

— Je suis bien fâché de ne pouvoir prendre aucun engagement, répondit M. Temple, mon temps est tellement pris, — mes affaires au *Land-Office*, sans compter le soin de mes propriétés; — Mrs Temple peut répondre pour elle et pour son fils.

Le docteur Sneyd ne connaissait pas cette nouvelle occupation de M. Temple. Il l'apprit avec le plus grand plaisir, et le dit à sa femme comme une excellente nouvelle dès qu'il fut de retour. Tous deux espéraient que leur fille serait peut-être un peu plus heureuse, si son mari avait quelque chose à faire et à penser, outre le soin de ses propriétés.

— Qu'est-ce que c'est que tout cela ? s'écria M. Temple, revenant de reconduire M. Sneyd jusque dans la rue avec beaucoup de politesse. Quel accident est-il donc arrivé hier au soir ?

Quand on lui eut appris le versement du charriot, il se mit dans une grande colère, bien qu'il sût qu'il se

faisait traiter comme un enfant, pour ne pouvoir supporter les contrariétés les plus accidentelles. Il demanda aussitôt son cheval, changea sa robe de chambre pour un habit, et se mit à galoper vers la crique, comme s'il avait eu une frayeur mortelle du groom qui le suivait.

« Le diable détourna la tête dans un sentiment de jalousie », dit Milton. Plus d'un splenetique descendant du grand ennemi, a éprouvé ce sentiment à la vue d'un bonheur auquel non-seulement il ne pouvait pas prendre part, mais avec lequel il ne pouvait sympathiser. M. Temple l'éprouva jusqu'à l'exaspération au premier coup-d'œil qu'il jeta sur les travailleurs. Il méprisait tous ceux qui se trouvaient là, depuis Arthur qui tantôt brandissait sa règle, tantôt donnait un coup de main pour placer une grosse poutre, jusqu'au plus petit des enfants de Dods qui croyait faire quelque chose d'utile en enfonçant des brins de paille dans les trous que présentait un morceau de bois. Il méprisait Brawn, le bûcheron, avec ses énormes épaules, ses favoris en buissons et ses mains qui avaient l'air de pouvoir soulever une maison. Il méprisait ses deux filles, Black (*la noire*) Brawnee, Brown (*la brune*) Brawnee, comme on les appelait. Il ne se sentait jamais à son aise quand il rencontrait ces filles-là qui perçait les érables dans la forêt, ou poursuivaient les abeilles dans la prairie. Il comprenait qu'il était un objet de ridicule pour ces beautés champêtres, lui qui manquait de de toutes les qualités dont elles faisaient cas. La gaîté avec laquelle elles se faisaient un amusement d'un travail qui eût été la mort pour lui, l'irrita à un point dont elles se réjouirent fort. Il méprisait tous les apprêts du repas en commun, le porc qui grillait à l'ombre, et l'empressement des femmes qui faisaient cuire sous dif-

férentes formes le maïs et le bœuf salé. Tout cela lui parut vulgaire, — si excessivement vulgaire, — qu'il ne pouvait supporter de voir un fils du docteur Sneyd assister à une pareille fête. La hache et le maillet retentissaient très-désagréablement à son oreille, l'éclat des voix et des rires constituait un véritable désordre, et les travaux étaient si rudes, si grossiers, qu'à moins de se retirer immédiatement, il s'exposait à se voir le témoin de quelque blessure ou de quelque contusion. C'est ainsi qu'il essayait de se dissimuler à lui-même la jalousie méchante qui le dévorait.

Il se leva sur les étriers et appela ses ouvriers par leurs noms. Ils répondirent à contre-cœur, parce qu'ils ne venaient que d'arriver au travail et qu'ils soupçonnaient que leur maître capricieux allait les renvoyer. Un coup d'œil que deux d'entre eux échangèrent et que surprit M. Temple, n'améliora pas leur cause. Ils reçurent l'ordre de retourner sur-le-champ à leurs travaux dans le parc, et de ne plus reparaître du côté de la crique de toute la journée.

— Nous ferons demain une partie de leur besogne dans le parc, M. Temple, dit Arthur, si vous voulez nous laisser profiter de leur concours aujourd'hui.

— Je vous suis infiniment obligé, répondit M. Temple, je ne permets qu'à mes gens de toucher ma terre — et non à des bûcherons vagabonds — à des ouvriers qui ne sont venus ici que parce qu'ils ont été chassés du monde civilisé. Après les pertes que j'ai éprouvées hier au soir, je ne puis songer donner un congé à des hommes que je paie, — pertes dont vous, M. Arthur, n'avez pas eu seulement l'attention de m'informer.

Arthur témoigna sa surprise. Il ne lui était pas venu à l'esprit qu'une nouvelle comme celle-là pût être si longtemps à traverser le petit village de Briery

Creek, surtout attendu qu'un des charretiers était au service de Temple, que son fils avait vu l'accident et que la population tout entière était reunie sur le bord de la crique avant la fin de l'aventure. Comment était-ce le devoir d'Arthur plutôt que celui de tout autre, de se faire le porteur de cette mauvaise nouvelle!

— Votre conduite en cette circonstance, M. Sneyd, cadre parfaitement avec celle que vous avez tenue pour la marque des bestiaux — avec votre conduite en général depuis que vous avez commencé votre spéculation dans mon voisinage. — Mes ouvriers sauront l'histoire de la marque des bestiaux, et alors, Monsieur, nous verrons lequel consentira à remuer le bout du doigt pour vous aider à bâtir votre pont.

— Qu'est-ce que cette histoire de la marque des bestiaux? Si vous m'en avez parlé je crains bien l'avoir oubliée.

— C'est vous qui eussiez dû m'en parler le premier, Monsieur. Si je ne me trompe pas, vous avez donné avis au *Land-Office* de votre intention de marquer vos moutons et vos porcs de trois coches obliques à l'oreille droite.

— Cela est vrai, après?

— Vous n'avez pas fait connaître votre résolution, — vous ne l'avez même prise qu'après le 15 du mois dernier.

—Probablement. Je n'y ai songé qu'après ma seconde visite au *Land-Office*, qui a eu lieu vers le milieu du mois.

— Fort bien, Monsieur, prenons le 15. Maintenant j'ai des témoins qui prouveront que le 13 j'ai dit à mon fils, qui l'a dû répéter à M. Sneyd, si je suis bien informé, que mon intention était de marquer mes bestiaux de trois coches obliques à l'oreille droite.

— Soit ; eh bien ?

— Eh bien, les circonstances ont déjoué votre dessein, Monsieur, que je ne m'arrêterai pas à caractériser. J'ai des rapports avec le *Land-Office* que peut-être vous ne connaissiez pas, et mes bestiaux ne courront pas le risque d'être confondus avec les vôtres. Je vous trouve très-bon avec votre : Eh bien ? Je voudrais savoir si mes moutons et mes porcs ne sont pas plus nombreux que les vôtres ; et comment on pourrait les distinguer les uns des autres, si on en trouvait errants dans les bois ou dans la prairie, dans le cas où tous auraient été marqués de trois coches obliques à l'oreille droite ?

Arthur ne voulut pas s'abaisser à répondre aux insinuations de son beau-frère. Il s'emporta un moment, et probablement il eût fait fuir son adversaire en déployant sa colère si les Brawnees, leur père et quelques autres qui n'avaient rien à espérer ou à craindre de Temple, ne l'avaient calmé par un éclat de rire tout à fait opportun. Dods n'osa pas rire, parce qu'il était le briquetier de Temple et qu'il restait encore beaucoup de travaux à exécuter dans ses domaines. D'autres, parmi lesquels l'argent du gentleman se répandait à profusion, firent semblant de ne pas apercevoir ce qui se passait. Arthur, avant que de reprendre son ouvrage, se contenta de dire :

— Je suis fort étonné de tout ce que j'apprends, M. Temple, j'aurais cru que vos bestiaux étaient beaucoup trop orgueilleux pour errer dans les bois comme ceux de pauvres colons ordinaires de mon espèce. A coup sûr, quand je serai assez riche pour avoir des étables, des écuries, des bergeries et des toits comme vous en possédez, mes chevaux ne feront pas le soir entendre leur sonnette dans le bois, et per-

sonne ne courra après l'un de mes porcs dans la prairie.

— Et cependant, M. Sneyd, vous trouvez le temps de bâtir des ponts, vous pouvez fournir des matériaux pour un marché et une laiterie publics. Ce n'est pas à tout le monde que vous vous plaignez de votre pauvreté.

— Je ne me plains à personne de ma pauvreté. Je ne suis pas pauvre. Aucun ne l'est ici. Il n'y a pas longtemps que chacun de nous eût pu à bon droit se dire pauvre, et c'était quand chacun de nous n'avait exactement que ce qui suffisait à ses besoins quotidiens.

— Cela n'a pas duré longtemps, dit Dods. Dans une colonie naissante comme la nôtre, tout acte de travail produit. Oh! voilà mon gentleman qui s'en va, je m'y attendais. Il ne reste jamais pour s'entendre rappeler dans quel pays barbare il est venu se fixer.

— Qui est-ce qui l'a amené ici? reprit Brawn, c'est ce que nous ne savons ni les uns ni les autres. J'ai vu pas mal de nouveaux colons, ma vie s'étant passée dans des établissemets naissants. J'ai vu bien de grossiers fermiers, bien des artisans faméliques : les uns jettant un coup d'œil triste sur le désert qu'ils avaient devant eux, les autres succombant sous une fatigue nouvelle pour eux. J'ai vu bien des marchands ambulants passer avec leurs bagages, bien des spéculateurs venir agioter sur les terres et disparaître bientôt. Mais un beau-fils comme celui-là avec des monceaux d'or à jeter par les fenêtres sans s'occuper d'en gagner, je savais qu'il en existait en Europe, mais je ne croyais pas que je dusse jamais en voir un ici. Il y a de quoi faire ouvrir les oreilles aux raisons que les voyageurs en donnent.

Arthur aurait pu la dire la raison, ses voisins le savaient, et c'était peut-être dans l'espoir de lui faire

oublier sa discrétion que ses voisins se livraient tout haut à leurs conjectures à ce sujet, chaque fois qu'ils le supposaient irrité des provocations de Temple. Cependant on ne l'avait jamais vu nier ou confirmer rien de ce qu'on avait pu dire là-dessus devant lui. On croyait généralement que Temple était venu dans ce pays parce qu'il n'aurait pu demeurer dans le sien sans danger ; mais s'il avait tué ou diffamé quelqu'un, s'il s'était rendu odieux par des dénonciations, s'il s'était enrichi par des moyens déshonnêtes, s'il avait eu un duel malheureux, c'était ce qu'une circonstance accidentelle pouvait seule révéler.

— Comment disiez-vous tout à l'heure, Dods, reprit Arthur, quand ils se remirent à l'ouvrage après un repas animé, qu'ici tout acte de travail produit? J'ai toujours entendu dire que le travail est d'autant plus fructueux qu'il est plus divisé, et il ne l'est nulle part moins que dans une colonie naissante.

— C'est vrai. Je crois que nous avons tous les deux raison, parce que nous parlons de deux états différents des affaires. Avant que les colons aient rien à échanger au dehors, quand chaque homme travaille pour lui-même, chaque mouvement de son doigt satisfait pour ainsi dire l'un de ses besoins. A cette époque il n'a pas besoin de se casser la tête à se demander si son travail se vendra ou non. Il a besoin d'une chose, il la fait, s'en sert et par conséquent apprécie l'utilité dont lui est son travail. Mais, le cas est différent quand il a plus d'une chose qu'il n'en peut consommer et qu'il désire en échanger l'excédant. Il ne le peut faire à moins qu'un autre homme n'ait aussi un excédant de quelque chose dont il veuille se défaire. C'est alors que les producteurs se réunissent pour travailler en commun, qu'ils se partagent la besogne, cherchant le moyen d'en achever

le plus. A l'aide de cette division on produit davantage, mais il ne s'ensuit pas que la position des ouvriers s'améliore en proportion, ainsi qu'il arrive quand chacun travaille pour lui-même.

— Parce qu'il devient plus difficile de calculer quelle sera la demande pour chaque espèce de produits. La matière se complique en proportion du nombre des consommateurs intéressés. Si nous connaissions les désirs de chacun, plus nous produirions, plus chacun serait heureux.

— J'ai éprouvé ce que vous dites là, répliqua Dods; la briqueterie était un bon état dans le comté d'Angleterre que j'habitais, quand les affaires étaient florissantes, que les manufacturiers bâtissaient des maisons de campagne, et que les spéculateurs élevaient des rues entières pour y loger les ouvriers. Mais un changement soudain m'abattit. Un certain été je continuai à faire des briques à l'ordinaire — comment aurais-je su les changements survenus à l'autre bout du monde et dont le contre-coup frappa nos manufacturiers, nos tisserands, nos entrepreneurs, jusqu'à ce qu'il finît par m'atteindre? La première chose que j'en connus, ce fut que je ne vendis pas une seule brique de toute la saison, et que je vis les maisons en construction abandonnées les unes après les autres, jusqu'à ce que je compris que mes briques non cuites auraient le temps de se fondre aux pluies d'hiver, et celles qui avaient passé au four de se fondre dans les orages, avant que je n'eusse l'occasion d'en faire d'autres. Quant à mon petit capital, il se fondit et s'en alla en poussière avec les briques sur lesquelles il était assis. Ici, au contraire, j'ai été longtemps le seul briquetier, je ne faisais pas une brique de trop, de sorte qu'il n'y avait pas de perte possible.

— On peut en dire autant des travaux que vous exécutez pour M. Temple. Vous pouvez calculer exactement le nombre de briques nécessaires, de sorte que vous proportionnez votre approvisionnement à la demande.

— Et profiter des avantages de la division du travail, car mes enfants et moi nous nous sommes donné à chacun notre spécialité dans le travail commun.

— Je gagerais bien que le haut prix des salaires que vous recevez ici vous stimule à travailler, au lieu d'être une raison de vous abandonner à la paresse.

— Mais sans doute. Cela paraît l'effet naturel des salaires élevés, quoiqu'on puisse dire du travail accablant de pauvres diables comme les tisserands de Glascow et les fileurs de Manchester. Voyez les Irlandais qui ont de bien maigres salaires, travaillent-ils beaucoup? Voyez les artisans indiens, qui en ont de misérables, est-ce qu'ils travaillent beaucoup? La différence entre eux et les ouvriers du Lancashire me paraît être, que dans l'Inde et en Irlande quelqu'espèce de subsistance, assez mauvaise, du riz ou des pommes de terre, se peut acquérir par peu de travail, et qu'on se procurerait que bien peu de comforts de plus par un travail plus grand; tandis que dans le Lancashire, les pauvres gens ne peuvent se procurer le plus strict nécessaire que par un travail excessif, voilà pourquoi ils y travaillent excessivement. Mettez une mauvaise nourriture de riz sous la main de l'ouvrier du Lancashire, avec la certitude qu'il ne peut rien se procurer de mieux, et il ne fera plus que juste ce qu'il faudra d'ouvrage pour acheter cette mauvaise nourriture de riz. Mais essayez ces trois classes d'ouvriers, en leur présentant des salaires élevés dans un pays où ils pourront se procurer un comfort après un

autre, et vous verrez s'ils se relâcheront dans leur travail avant d'avoir gagné tout ce qu'on peut y acquérir.

— Cherchez maintenant la raison des choses, vous la trouverez d'accord avec les faits. Si vous tombez sur un paresseux, s'il aime mieux la fainéantise que les bonnes choses que procurent le travail, c'est fini, n'en parlons plus ; cet homme est une exception à la règle générale. Mais tant que vous ne l'imiterez pas, les comforts et le luxe que la plupart des hommes préfèrent à la paresse, rien ne limitera non plus leurs efforts pour se les procurer. Je suis sûr que, vos fils et vous, vous prenez plus de peine aujourd'hui qu'il y a deux ans, quoique vous jouissiez de dix fois plus de comforts.

— Et ma femme aussi, je vous en réponds. Au commencement nous nous arrêtions fatigués avant la fin du jour, et pour peu que nous eussions du pain pour souper et des couvertures à étendre dans notre chaumière en troncs d'arbres, nous nous disions que nous ne pouvions pas en faire davantage ce jour-là. Mais quand nous eûmes de quoi acheter du bœuf salé, il nous sembla que nous pouvions travailler un peu plus longtemps, pour nous procurer une boisson moins désagréable que l'eau saumâtre que nous avions bue d'abord, faute de mieux. De même dès que nous eûmes une petite maison de briques, nous ne mîmes pas de bornes à nos efforts pour avoir quelques meubles à placer dedans. — D'abord une couchette, des chaises et une table, puis de la vaisselle, une petite batterie de cuisine et des nattes et paillassons pour le plancher. Aujourd'hui ma femme s'est mis dans la tête d'acheter un tapis et une glace, pour que ses pratiques puissent y essayer les nouveautés qu'elle leur vend. Elle dit que les dames admirent toujours plus ses robes et ses

chapeaux quand elles les voient sur elles; pas plus tard que ce matin ma femme me jurait qu'une glace était pour elle une chose nécessaire à la vie. Nous aurions bien ri d'une pareille idée, il y a deux ans.

— Et avec le désir de ces comforts, votre femme apporte les moyens de se les procurer?

— Le désir servirait de peu sans le moyen; c'est un arrangement bienfaisant de la providence que l'un ne croisse qu'avec l'autre. Si ma femme avait souhaité ardemment une glace avant d'avoir gagné avec ses robes et ses chapeaux de quoi se la procurer, elle eût souffert une peine inutile. Non; c'est une bonne chose, que tant que les gens vivent isolément, ne produisant que pour leur propre consommation, il n'y a point de demande pour ce que produisent les autres...

— Je dirais plutôt pas de désir. Il n'y a point de demande jusqu'à ce que le moyen se joigne à la volonté d'acquérir. Si votre femme avait soupiré pour une glace, il y a deux ans, elle n'en aurait pas fait la demande. Demain, si elle offre à un commis voyageur un bel assortiment de chapeaux — ou, ce qui revient au même, si elle vend ses chapeaux aux femmes de Briery Creek, et donne au voyageur leur argent pour sa glace, — elle fera une demande réelle et effective. Il me semble aussi un arrangement providentiel qu'il y ait toujours de quoi satisfaire, à la demande et exactement assez.

— Oui, monsieur; si seulement nous avions le bon sens que la qualité réponde aussi exactement aux désirs humains que la quantité. Puisqu'aucun de nous ne produit au-delà de sa propre consommation, pour le seul plaisir de travailler, il est évident que le surplus de chacun constitue une demande. Eh bien, ce même surplus de chaque homme, est précisément ce qui

doit approvisionner un autre. L'instrument de la demande de chaque homme est en même temps celui de son approvisionnement; de sorte que quant à la quantité, il y a toujours une provision précise prête pour les besoins humains.

— Oui, et s'il se commet des erreurs quant à la nature des articles désirés, il y a toujours cette consolation, que l'une de ces erreurs corrige l'autre, tant qu'il ne peut pas y avoir surabondance de toute chose. Si ce que nous venons de dire est vrai, la surabondance d'un article prouve qu'il doit y avoir disette d'un autre; il faut donc ralentir la production de celui-là, activer celle de celui-ci, jusqu'à ce que le niveau se rétablisse. Si votre femme fabrique moitié plus de chapeaux qu'il n'en est besoin, les chapeaux deviendront si bon marché, qu'elle s'y ruinera. Les Brawnees ne donneront plus pour les leurs que moitié de ce qu'elles donnent de sucre aujourd'hui....

— Les Brawnees ne portent jamais de chapeau, rappelez-le-vous.

— Mais elles en porteront avec le temps, si elles restent parmi nous. Reprenons notre raisonnement. Votre femme refusera de vendre ses chapeaux à une perte aussi grande. Elle les mettra de côté jusqu'à ce que tous ceux qu'on porte actuellement soient usés. En attendant, elle ira faire elle-même sa provision de sucre d'érable, plutôt que de payer un prix excessif. Dans ce cas, il y a surabondance de chapeaux et disette de sucre d'érable.

— Les gains de ma femme dépendent de son intelligence à proportionner ses marchandises aux besoins de ses pratiques. Si elle confectionne moitié plus de chapeaux qu'elle ne peut en vendre, elle mérite de perdre, et d'aller elle-même faire son sucre.

— Oui ; de semblables calculs se peuvent établir dans une petite société comme la nôtre. Dans une plus grande, tout ce que la prudence humaine peut faire c'est d'observer les changements dans les besoins et les goûts, à mesure que les indique la variation dans les prix. Ce serait une donnée infaillible si on laissait les besoins et les goûts se manifester et se satisfaire librement. Nous jouissons de cette liberté à Briery Creek ; aussi, tout commerçant y a une chance loyale pour son industrie. Mais il n'en est pas de même, quand des primes, des prohibitions, des taxes inégales s'interposent entre les vendeurs et les acheteurs ; partout où existent ces influences funestes, le commerçant n'a pas une chance loyale, et ce serait un miracle s'il pouvait adapter sa production aux besoins. Qu'est-ce que c'est que ce mouvement dans la forêt, Dods ? Pourquoi tous ces gens quittent-ils leur ouvrage au moment où il est presque fini ?

— Il faut que ce soit quelque spectacle extraordinaire. Voyez : hommes, femmes, enfants, tous traversent le pont, dont la moitié est assez bien macadamisée, tandis que l'autre ne consiste qu'en quelques poutres écartées. Je vais faire comme les autres, et je reviendrai vous dire ce qu'il y a.

Avant que Dods n'eût eu le temps de passer le pont pour la première fois, la nouvelle s'annonça d'elle-même. Une compagnie d'infanterie, en route pour occuper un fort voisin, sortit de la forêt et se dirigea vers le gué, sans regarder à droite ou à gauche. Les soldats manifestèrent une grande joie quand, leur attention étant appelée par les cris et les signaux des colons, ils virent un pont solide auquel il ne manquait plus que le cailloutage, dominer le torrent qu'ils s'attendaient à être obligés de traverser. Ils obéirent de grand cœur

à l'ordre de leur officier de payer leur passage en donnant un coup de main. Jamais travail public ne fut fini plus gaîment que celui-là. En un moment, les cailloux amoncelés furent répandus également sur le pont, qu'on fortifia de deux garde-fous pour les enfants et les personnes nerveuses qui auraient pu éprouver quelque vertige. Temple était à cheval sur une hauteur voisine, d'où il espérait voir de combien il aurait retardé les travaux en rappelant ses hommes. Quand il vit qu'on avait pu se passer de leur concours, que le pont était achevé, qu'on ramassait des deux côtés les troncs d'arbres de rebut, qu'on faisait des fagots des menues branches, qu'on rassemblait les outils et qu'on se préparait à terminer la journée par un dernier repas pris en commun, il donna de l'éperon à son cheval, et s'emporta en injures contre son groom pour lui avoir laissé oublier qu'il était l'heure du dîner.

Cependant Arthur causait avec l'officier qui lui exposait qu'il serait charmé, ainsi que ses soldats, d'assister au service divin le dimanche, s'il y avait quelque lieu où ils le pussent faire dans le voisinage du poste qui leur était assigné. Le service avait eu lieu jusqu'ici dans la maison du docteur Sneyd, qui allait se trouver trop petite pour cet auditoire additionnel. Après diverses propositions, on s'arrêta à l'idée de s'assembler dans le marché, qu'on débarrasserait et nettoierait le samedi soir. Les habitants promirent de le garnir de bancs grossiers et d'une sorte de chaire telle qu'elle ; enfin, d'en faire un temple pour le culte du cœur.

Dans sa promenade du soir, le docteur Sneyd arriva près du nouveau pont qu'il bénit. Il approuva les arrangements qu'on venait de résoudre, et prit sa part du vin que les hommes de paix offrirent aux hommes

de guerre, lorsqu'ils se séparèrent dans les termes d'une bienveillance réciproque.

CHAPITRE III.

LE JOUR DU MARCHÉ.

Les colons de Briery Creek avaient conservé l'usage de la métropole, de tenir leur marché le samedi. C'était donc un jour important pour quelques-uns, un jour de plaisir pour quelques autres, un jour très-occupé pour tous. Plus d'une mère se rendait au marché, se demandant si elle pourrait y acheter la nourriture délicate que demandait son enfant nouvellement sévré, ou son mari convalescent de la fièvre, qui suivaient d'un œil inquiet les progrès de sa cuisine. Tout le village était de bonne heure sur pied, et le docteur Sneyd, quand il préférait un tour sur les bords de la crique à un tour dans le marché avec sa femme, pouvait remarquer à distance la solitude qui régnait dans les fermes et les maisons; tandis que tous les habitants, à pied, à cheval et en voiture, convergeaient vers le point général d'attraction.

Arthur se voit l'objet de toutes les observations. Il offrait plus en vente que qui que ce fût, il achetait davantage, et il occupait la plus grande place dans le marché, excepté toujours celle réservée au marchand ambulant qui y étalait des richesses bien supérieures à celles mêmes dont Arthur lui-même s'énorgueillissait. Le jeune fermier lui laissait exposer des peaux d'ours ou de castor, des cuirs ou de la venaison salée, s'il ve-

nait du Nord ou de l'Ouest; de la poterie, du coton, du drap, des soieries, des livres et de la papeterie, s'il venait du côté de l'Est. Arthur achetait quelques-uns et quelquefois un peu de tous ces articles; mais, ces ventes, toutes variées qu'elles paraissaient, ne consistaient qu'en un petit nombre de substances alimentaires. Il ne trafiquait pas pour devenir riche en argent, mais en comforts. Ces acquisitions étaient de deux sortes, dont aucune n'était destinée à la revente, comme celles du marchand auquel il cédait le pas au marché. Il achetait des outils et des ustensiles pour remplacer ceux qui étaient usés; ce genre d'acquisition ressemblait aux semis confiés à la terre, c'était un capital dépensé pour se reproduire avec intérêts. Avec ce qui lui restait après avoir ainsi replacé son premier capital, et l'avoir sans cesse augmenté, Arthur achetait des objets de consommation improductive; quelques-uns pour sa maison qui devenait tellement supérieure à la maison d'un célibataire, que les commères du village se demandaient de qui il avait fait choix pour la partager; quelques-uns pour sa table, comme le sucre des Brawnees; quelques autres pour son habillement, comme les bas grossiers que Dods s'amusait à fabriquer dans la saison pluvieuse; d'autres pour des parents et amis, comme quand il pouvait se procurer un journal politique pour son père, un manchon pour sa mère, ou une boîte de crayons pour Temmy. Arthur allait rarement chez M. Temple, mais il trouvait souvent le temps de donner une leçon de dessin à son neveu, quand celui-ci venait à la ferme. Maintenant qu'Arthur avait non-seulement un capital croissant, mais un surplus après l'avoir replacé — un revenu qui lui procurait perpétuellement plus de comforts, il désirait que sa sœur en voulût moins à son mari, pour ne l'avoir

pas aidé d'une partie de ses fonds au moment où il avait pris sa ferme sous forme d'une prairie inculte. Au commencement de son entreprise, il eût été réellement reconnaissant pour un prêt qui l'aurait mis à même de cultiver une plus grande portion de terrain, et lui aurait permis de vivre moins péniblement en attendant que son capital se fût accru. Mais maintenant qu'il avait surmonté les premières difficultés, et acquis le droit d'étendre ses dépenses improductives, il désirait voir M[rs] Temple oublier que son mari avait refusé d'aider son frère, pour se réjouir seulement de ce que l'homme riche n'avait pu empêcher la prospérité qu'il n'avait pas voulu favoriser.

La prospérité du village entier aurait accru plus rapidement qu'elle ne le faisait, si tous les habitants eussent été aussi prudents qu'Arthur dans leurs dépenses. Non-seulement Temple en faisait de complétement inutiles, et pour satisfaire ses caprices, et bien des petits propriétaires et des artisans dépensaient en whiski dans la taverne du chirurgien, ce qui aurait dû être employé, sinon productivement, au moins à des jouissances innocentes, — mais il régnait déjà dans la petite colonie des habitudes ruineuses, contre lesquelles la conduite d'Arthur et ses résultats auraient dû prévaloir. Le mérite de l'ordre qu'on remarquait dans sa ferme, était dû, partie à lui-même, partie à M[rs] Sneyd, qui suivait ses intérêts d'un œil de mère, partie à la femme d'Isaac qui prenait soin de la laiterie et de la maison d'habitation.

Le matin de ce jour de marché, après une journée de fatigue extraordinaire, l'état de la ferme, à six heures, eût pu faire honte à beaucoup de celles où il y a plutôt trop que pas assez de servantes. La femme d'Isaac n'avait pour l'aider que ses deux petites filles de quatre

et de trois ans; et cependant, à six heures, tandis que son maître conduisait sa charrette au marché, le lait était proprement recueilli dans des vases convenables, la volaille avait reçu sa nourriture, et le suif dont elle allait faire des chandelles fondait, tandis qu'elle faisait les lits et que les petites filles lavaient dans la cuisine les ustensiles du déjeûner. Les porcs étaient dans un endroit convenable, entouré d'une haie vigoureuse, où se trouvait un coin abrité par un toit, en cas de mauvais temps. Les chevaux et le bétail étaient tous marqués, et tous avaient une sonnette quand on les lâchait dans le bois. Il y avait un puits d'une eau pure, des précautions avaient été prises pour que des enfants ou des jeunes animaux ne vinssent pas s'y jeter imprudemment, et toutes les bêtes sauvages avaient en vain essayé leurs forces contre les clôtures. Arthur n'avait donc pas eu de tribut à payer à ces ennemis de la terre, consommation improductive dans le sens spécial du mot, puisqu'elle ne procure ni subsistance au corps de l'homme, ni jalousie à son esprit. Si l'on avait eu les mêmes précautions dans toute la colonie, la somme de son revenu annuel se serait accrue plus rapidement, et l'on aurait pu en détacher une portion plus considérable, pour avancer la civilisation de la petite société, en augmentant les comforts de chaque individu.

Brawn et ses filles n'avaient jamais pu s'astreindre à ces idées si simples d'économie. Les ressources qu'ils gâchaient auraient cultivé un acre de bonne terre, bâti une école, ou changé leur chaumière de troncs d'arbres en une honnête maison en briques avec jardin et potager. Ils préféraient ce qu'ils appelaient leurs aises et leur liberté, en sorte que ce qu'ils perdaient, pouvait être regardé comme un revenu dépensé en un plaisir — bien inintelligent, sans doute, — mais en un

plaisir de leur choix. Tant qu'ils se suffisaient à eux-mêmes sans frauder leurs voisins, et la fraude eût été la dernière chose qu'ils eussent comprise, personne n'avait le droit de critiquer leur manière de jouir, pas plus que la serre de M. Temple, la bibliothèque du docteur Sneyd, ou la passion de M[rs] Dods pour les glaces et la vieille porcelaine. Mais on pouvait déplorer un goût si detestable, et entretenir une opinion décidée du tort qu'il faisait à la société, et de ses conséquences immorales.

Ce matin, le petit coin de terre qu'ils habitaient était dans la dernière confusion. Depuis quelques jours, les filles avaient été à la chasse aux abeilles, désireuses d'apporter au marché le premier miel de l'année. Ce matin-là, pour réparer le temps perdu la veille à la construction du pont, elles se levèrent avant le jour pour suivre les abeilles dans leur premier vol; leur chasse fut heureuse, et ce ne fut qu'au retour qu'elles s'aperçurent qu'elles avaient perdu pendant cette expédition, ce dont beaucoup d'expéditions semblables ne suffiraient pas pour les indemniser.

La première chose qui attira leur attention, ce fut un grand bruit et de grands gloussements de volaille. Il était était évident que quelques-unes des pauvres poules que leur père avait coutume de plumer vivantes, six fois par an, s'étaient échappées demi-plumées de ses mains, et qu'elles fuyaient loin de la maison avec toute la vitesse que leur laissaient leurs ailes mutilées, en sorte qu'il était probable qu'elles iraient rejoindre les dindes et les poules sauvages de la prairie, plutôt que de rentrer au juchoir. Puis parut — tantôt embarrassant son train de derrière dans les vignes, tantôt enfonçant son grouin dans un terrier d'écureuil — un bel et jeune porc qu'on tenait renfermé depuis quelque

temps. Les deux sœurs lui donnèrent la chasse, mais tout à fait en vain; leur poursuite ne fit que l'engager à s'enfoncer plus avant dans la forêt, elles se hâtèrent de courir à la maison pour annoncer ce double malheur.

Elles n'aperçurent pas leur père autour de la maison, mais ne purent le chercher plus longtemps avant d'avoir découvert la cause d'une légère fumée qui sortait par-dessous la porte et par les interstices de la cloison de troncs d'arbres. La plus belle robe de Black Brawnee brûlait devant le feu, — la magnifique robe de coton à fleurs d'or sur un fond rouge, qu'au grand étonnement de tout le monde il lui avait pris fantaisie d'acheter d'un colporteur, — sa belle robe qu'elle avait lavée et mise à sécher pour le marché de ce jour-là, — elle était en cendres et il n'en restait plus qu'un déplorable morceau. Puis elles entendirent des gémissements dans un petit enclos derrière la maison, et là, elles trouvèrent étendu un petit ânon favori avec deux jambes tellement brisées, qu'il était clair que le pauvre animal ne se pourrait plus tenir dessus. Comment cet accident était-il arrivé, c'est ce qu'elles ne purent apprendre de la pauvre bête, non plus que de deux ou trois autres, acculées dans ce recoin qui n'était pas leur place. Il semblait que sous le sentiment de quelque grande terreur, ces animaux se fussent précipités les uns sur les autres, et que le pauvre ânon eût été le plus maltraité. Mais où était Brawn lui-même? Il gémissait aussi dans un fossé à l'entrée du bois où il s'était donné une entorse en courant après le porc fuyard.

— Qui diable vous a conduit ici? demanda Brawn Brawnee, relevant son père d'un tour de main.

— Qui a conduit le porc dans la forêt? répondit celui-ci.

— Demandez-le-lui, dit l'une, nous ne l'avons pas fait sortir.

— Il n'en était pas besoin, reprit l'autre. Qui est-ce qui a laissé la porte ouverte ?

— Nous deux ce matin, parce qu'il n'y avait pas de quoi la fermer.

— Il n'y a pas de loquet, mais il y a une corde. Je l'avais nouée hier au soir, et vous eussiez pu en faire autant ce matin. La perte du porc vient de la perte de l'agneau.

— Mon agneau ! répétèrent les deux demoiselles se lamentant.

Il n'était que trop vrai, faute d'un loquet la porte de l'enclos se fermait avec une corde. Les demoiselles avaient trouvé trop long de la nouer et s'étaient contentées de pousser la porte après elles. Peu à peu elle s'était entre-bâillée. Un chat sauvage était entré pour faire choix d'un bon mets et avait emporté le joli petit agneau. Le maître avait suivi l'agneau, le porc avait profité de l'occasion pour prendre de l'exercice. De là le tumulte dans lequel les autres animaux avaient foulé aux pieds le pauvre ânon, tandis que la robe écarlate dont Brawn avait poussé la manche dans le feu, en se hâtant de sortir, se consommait et contribuait à enfumer les morceaux de bœuf séché pendus à la cremaillère. Que de consommation improductive pour une seule matinée !

Ce fut un jeu pour les deux demoiselles de porter leur père à la maison, de bassiner son pied et de le coucher sur le dos dans son lit, pour y compter les troncs d'arbres dont se composait la chambre jusqu'à ce qu'elles fussent revenues du marché. Il n'était pas aussi aisé de s'y rendre. Leurs porcs leur donnèrent bien du mal ce jour-là. Au lieu de les tuer et de les porter au

marché dans cet état tranquille, les demoiselles avaient résolu d'essayer à les y conduire vivants, parce qu'à cause de la grande abondance de porcs en ce moment, il était fort incertain qu'elles pussent les vendre. Ce n'est pas déjà chose aisée que de conduire des porcs sur une grande route, que devait-ce donc être dans un pays sauvage, où il est difficile de suivre leurs tours et leurs détours, et plus difficile de les retrouver une fois qu'on a perdu leurs traces. Les Brawnees tombèrent d'accord que pour arriver au marché à temps, il ne fallait pas que les animaux pussent s'égarer, et pour cela elles leur attachèrent à chacun une clochette. L'état de maigreur où ils étaient ne rendait pas la tâche plus aisée. Ils s'arrêtèrent opiniâtrement chaque fois qu'ils rencontrèrent quelques débris de foin aux endroits où des voyageurs avaient campé ; en sorte que les deux sœurs furent vingt fois tentées de les laisser faire à leur volonté et de pas vendre de porcs ce jour-là. Mais si elles ne vendaient pas, elles ne pourraient pas acheter, et cette pensée leur suggéra de nouveaux efforts de patience et d'habileté. Quand elles arrivèrent sur la place du marché, qu'elles eurent jeté un coup d'œil sur l'étalage de Mrs Dods, sur ses étoffes de coton, ses capotes et ses bonnets ; sur des mottes de beurre qu'elles n'étaient pas assez soigneuses pour faire aussi beau ; sur des paniers de poterie, sur l'ample assortiment de couvertures, de couteaux, de cuillers de corne, de plumes rouges et bleues qu'étalait le marchand ambulant, elles sentirent qu'il eût été réellement cruel de s'en aller sans acheter quelques-unes des belles choses qui appelaient leur choix. Personne cependant ne leur demanda le prix de leurs porcs. Un de leurs voisins se permît même de se moquer de leur maigreur.

— Je vous conseillerais de m'acheter une partie de mes citrouilles, dit Kendall, le chirurgien-tavernier; vos porcs feront meilleure figure au prochaien marché, quand vous les aurez nourris pendant une semaine.

— Quand nous aurons besoin de citrouilles, répondit l'une des Brawnees, nous nous adresserons à ceux qui ont un terrain pour en cultiver. Vous n'avez pas acheté un champ et fait pousser des citrouilles d'hier à aujourd'hui, je suppose?

— Non certes. J'ai un petit coin de jardin, et encore qu'il soit bien petit, j'y fais venir plus de citrouilles que je n'en peux consommer. Il y a un de ces deux lots qu'on me marchande quatre dollars (20 fr.), et vous prendrez l'autre, si vous êtes raisonnables. J'ai aussi quelques gourdes.

— Des gourdes! eh que voulez-vous qu'on en fasse de vos gourdes?

— Qu'est-ce qu'on n'en fait pas? au contraire. Nous ne saurions nous en passer dans ma taverne, au prix où la poterie se vend ici. Prenez une gourde, coupez lui la tête, vous avez une bouteille; coupez-la du haut en bas, vous avez un entonnoir; coupez-la en deux, vous avez deux tasses; coupez-la en tranches, vous avez des cuillers. Prenez mes gourdes et moquez-vous de ce marchand de poteries et des prix monstrueux qu'il met à ses marchandises fragiles.

— Nous ne recevons pas d'ivrognes pour casser nos bouteilles et nos verres; quant au prix, que savez-vous si nous y regardons. Si nous faisons une affaire, ce sera pour les citrouilles sans les gourdes.

— Eh bien, soit; arrangez-vous de mes citrouilles.

— Oui si vous voulez vous payer en porc ou en miel; nous avons besoin de nos dollars pour le faïencier.

— En porc, non ! nous en avons par dessus les yeux. Pas de danger qu'un juif vienne se fixer parmi nous. Nous avons du lard à déjeûner, du cochon à dîner, et du porc fumé à souper. On ne peut faire un pas ici sans rencontrer un cochon ; nos enfants apprennent à grogner avant de savoir parler. Je ne veux pas de porc, nous en avons surabondamment.

— Du miel donc, votre femme en a besoin pour ses tartes aux citrouilles, et l'on m'a dit que vous faisiez de l'hydromel quelquefois dans votre taverne.

— Et jusqu'à ce que vous diminuiez votre sucre, nous avons besoin de miel pour le café de nos voyageurs et pour régaler les enfants ; combien voulez-vous me donner de miel pour mon lot de citrouilles ?

La demoiselle allait répondre, lorsqu'elle en fut empêchée par sa sœur qui s'aperçut que beaucoup de personnes avaient les yeux sur leur denrée, et qu'aucun autre chasseur d'abeilles ne se présentait au marché. Un dollar (5 fr.) le galon (4 pintes de Paris) fut le prix que demandèrent les deux sœurs après s'être un moment consultées. M. Kendall secoua la tête et se tint quelques instants à l'écart ; le fait est qu'il avait autant besoin de miel pour sa pharmacie que sa femme pour son café et ses pâtisseries. Il en voulait donc à quelque prix que ce fût, mais il attendait l'occasion favorable de faire son offre.

Arthur n'était pas moins résolu à en acheter ; sa mère commençait à être inquiète pour ses confitures, les fruits étaient mûrs et ne demandaient qu'à être cueillis, mais le sucre qui leur était destiné était allé édulcorer les eaux de la crique. Elle avait donc prié son fils de lui apporter du miel, on n'en pouvait trouver dans la partie du bois qui avoisinait la ferme ; tout le monde faisait ses foins ou allait les faire, de sorte

qu'on n'avait pas le temps de donner la chasse aux abeilles. Les Brawnees étaient la seule ressource.

— J'ai besoin d'un peu de votre miel, dit-il, jettant à travers le groupe un coup d'œil à la demoiselle à la robe brûlée.

— Vous l'aurez et personne autre, fut sa réponse.

Elle fut de nouveau arrêtée par sa sœur qui savait sa disposition à servir Arthur aux dépens de ses propres intérêts et de ceux de qui que ce fût?

— Qu'est-ce que vous voulez donner? demanda l'autre, plus prudente.

— Des porcs; nous conviendrons facilement de prix.

La sœur secoua la tête; l'autre découvrit aussitôt que ce serait une bonne idée que d'augmenter leur troupeau de porcs tandis qu'ils étaient à bon marché. Elle offrit cinq galons de miel pour un porc gras; cette offre consterna sa sœur, et Kendall espéra que le miel finirait après tout par lui appartenir.

— Non, dit Arthur, cela n'est pas juste.

— En ce cas, j'irai en chercher encore un galon ou deux avant le coucher du soleil pour parfaire la somme.

— Vous ne me comprenez pas; je voulais dire tout le contraire, je ne veux pas vous forcer à prendre mes porcs; mais si vous les prenez vous les aurez à bon marché, puisqu'aujourd'hui ils ne sont guère demandés; vous aurez deux porcs gras pour vos cinq galons, et si votre sœur pense que ce ne soit pas encore assez, je vous ferai l'appoint en beurre frais.

Tandis que le marché se discutait, l'une des sœurs, contrôlant la générosité de l'autre, qui admirait celle d'Arthur, tandis que celui-ci cherchait, non pas à être généreux, mais à être juste, Kendall se retira, voyant qu'il n'y avait plus là de chances pour lui.

— Vous n'avez pas par hasard de miel à vendre,

Mrs Dods? dit-il, en passant devant la boutique où étaient étalés les cotons et les mousselines.

— Mon Dieu non, M. Kendall, c'est ce dont j'aurais le plus besoin moi-même; en vérité, il est impossible de persuader qui que ce soit de regarder seulement mes bonnets aujourd'hui, encore que le patron en soit tout nouveau; ce serait peine perdue que d'essayer à faire des affaires avec des demoiselles qui s'habillent d'une aussi étrange façon que les filles de Brawn. Rien n'aurait bonne mine sur elles, autrement je ferais le sacrifice même de ce joli chapeau, pour avoir quelque chose pour sucrer le vin chaud de mon mari. Dans tous les cas, je vois bien qu'il faudra que j'en fasse des sacrifices, je vous prie de le dire à votre femme. Cette abondance de porcs et cette disette de miel ont arrêté toutes les affaires.

— Comment cela est-il arrivé, Mrs Dods?

— D'abord, on dit qu'on n'a jamais vu autant de petits cochons que cette année; les prix ont baissé, en sorte que cette abondance fait plus de mal que de bien à leurs maîtres; vous savez que les fermiers se plaignent toujours quand la moisson est plus qu'ordinaire et que le marché est limité. Ensuite, il paraît qu'il y a eu de faux calculs; il semble que tout le monde se soit donné le mot pour amener des porcs au marché et ne pas y apporter de miel, si ce n'est ces sales filles-là.

— Ah! ah! les deux causes d'encombrement opèrent à la fois! le caprice des saisons et les faux calculs de l'homme.

— Et de la femme aussi, M. Kendall. J'ai travaillé jour et nuit de cette semaine à mes modes; j'ai refusé d'aller voir finir le pont, j'ai reculé le repas anniversaire de mes noces, afin d'avoir un petit magasin bien monté

pour le marché d'aujourd'hui, et je n'ai pas eu une offre depuis qu'il est ouvert; vous êtes le premier qui m'ayez adressé la parole. Je n'avais pas calculé que tout le monde demanderait du miel et qu'on négligerait tout le reste. Nous nous plaignons tous de la même chose.

— Il semble étrange qu'ayant tous le désir d'acheter et de vendre, nous ne puissions accorder nos besoins. J'offre mes citrouilles à M. Arthur, et je lui demande du miel ou du sucre. Il n'a ni sucre ni miel, et n'a pas besoin de citrouilles. Je vous fais la même offre, vous ne voulez pas non plus de citrouilles et vous me proposez des bonnets. Maintenant, il ne serait pas impossible que j'obtinsse des dollars pour mes citrouilles, mais dans tous les cas, il ne me faudrait qu'un seul bonnet...

— Ah! vous en avez donc besoin d'un, au moins! tenez, voilà quelque chose de délicieux et qui ira parfaitement à votre femme...

— Laissez-moi continuer. Je porte ma demande aux deux brunes; le bon de la chose est qu'elles ont besoin de citrouilles et pourraient me vendre du miel; mais le jeune fermier se jette à la traverse avec son superflu de porcs, et leur offre un meilleur marché. En sorte que je souffre à la fois de l'abondance de porcs et de la disette de miel.

— Nous souffrons tous, et un étranger pourrait croire qu'il y a encombrement de tout, le miel excepté. On n'a encore vendu ni modes, ni couvertures, ni couteaux, ni semence, et je parierais bien cependant qu'il n'y a surabondance que de porcs seulement. Si nous pouvions les jeter hors du marché et ôter de la tête des gens l'idée d'acheter du miel, je ne doute pas que nous ne

fissions, à notre mutuelle satisfaction, l'échange de presque toutes nos autres marchandises.

— J'espère que cela arrivera avant ce soir. Alors je pourrai me débarrasser de mes citrouilles, vous acheter un bonnet et garder le reste de mon argent pour me procurer du miel au marché prochain.

— Oh! il n'y a pas de doute qu'il y en aura au marché prochain! je crains seulement qu'il n'y en ait trop, car la disette d'un article est assez généralement suivie d'un encombrement.

— Nous devrions avoir le soin de ménager nos approvisionnements, jusqu'à ce que nous soyons sûrs de pouvoir les renouveler, comme le sage Joseph en Egypte. — Cela me fait venir une idée, j'ai envie d'accepter l'offre de ces filles, de porcs pour mes citrouilles; qui sait s'il n'y aura pas une disette après cette abondance qui porte assez souvent les gens à gâcher? Si elles veulent, elles auront la moitié de mon lot de citrouilles pour deux de leurs cochons maigres, et je garderai l'autre moitié pour les engraisser avec.

— Ah! c'est toujours ainsi que l'occasion fait naître nos désirs. Ce matin vous ne pensiez pas à élever des cochons, et maintenant, voici que vous allez en avoir deux.

— A coup sûr, rien de plus naturel. La demande croît toujours avec la richesse; quand le fermier fait rapporter le double à sa terre, il se donne deux fois plus de comfort, et si la nature nous donne une multitude de porcs, une nouvelle demande s'ouvrira de même.

— Et il y a un double approvisionnement en même temps — de blé par le fermier, et de porcs par le porcher. Fort bien, dans l'un et l'autre cas j'ai plus de chance de vendre mes bonnets; plus il y a de richesses,

plus l'on peut espérer de vendre des modes. N'oubliez pas que vous m'avez promis de m'acheter un bonnet.

— Sans doute je vous l'ai promis, mais comment vous paierai-je ? voilà ce que je ne sais pas, vous voyez que ce n'est pas contre argent que je vais vendre mes citrouilles.

— Je vais vous dire comment vous me paierez ; donnez un peu plus de citrouilles et procurez-vous trois porcs maigres, j'en prendrai un pour ce joli bonnet-là. J'ai idée que les porcs ne tarderont pas à valoir plus qu'ils ne valent aujourd'hui.

— Et par ce moyen vous activez la demande.

— Oui ; mes garçons trouveront moyen de soigner l'animal — derrière la maison ou dans la briqueterie. Ce serait pitié que votre femme n'eût pas ce bonnet ; je vous assure que je pensais à elle en le faisant ; il ne tarderait pas à perdre sa fraîcheur, si je le remettais à ma montre ou dans l'armoire.

La négociation fut heureusement conclue, et vers le soir quand il ne fut plus question de porcs et de miel, il se fit un trafic rapide dans les autres articles, pour lesquels les vendeurs et les acheteurs s'accordaient mieux que pour ces deux denrées hors de proportion entre elles. Le marché se fût vidé entièrement, si nos colons eussent mieux connu les besoins des uns des autres, et calculé en conséquence les produits qu'ils y devaient amener. S'il en eût été ainsi, on y eût apporté plus de miel, et quand bien même, par un caprice de nature, il s'y fût encore trouvé plus de porcs qu'à l'ordinaire, la seule conséquence eût été que les acquéreurs les eussent achetés à meilleur compte, et que les vendeurs en eussent conservé quelques-uns pour s'en faire un instrument additionnel de demande

dans l'avenir. Ainsi personne n'y eût perdu et quelques-uns y eussent gagné.

Comme les choses s'étaient arrangées, Arthur n'y avait pas perdu ; il avait payé son miel plus cher qu'il ne l'eût fait probablement la semaine suivante, mais il sentit qu'il y gagnait encore en quelque sens, par le plaisir qu'il éprouvait à en faire à sa mère. Les Brawnees ramenèrent à la maison les deux tiers du lot de citrouilles, deux porcs gras et une motte de beurre frais, au lieu de cinq galons de miel et de trois porcs maigres. Décidément elles y gagnèrent, mais non peut-être autant que si elles avaient voulu profiter durement de leur chance. Tout autre qu'Arthur eût payé plus cher, mais elles étaient contentes de l'obliger et de réparer ainsi en partie les pertes de la matinée.

Le marché terminé, on s'empressa de le nettoyer, d'y placer des troncs d'arbres pour servir de bancs, et d'improviser une estrade et une chaire pour le docteur Sneyd. Un ou deux personnages sérieux s'alarmèrent de voir ainsi une halle de marchands transformée en temple du culte, mais la plus grande partie des habitants pensa que le point important était de réunir dans un même local le plus grand nombre possible de fidèles.

CHAPITRE IV

LE DIMANCHE SOIR.

Temmy aimait à sentir la main de son grand'père sur son épaule, quelque jour de la semaine que ce fût; mais c'était surtout le dimanche soir que l'enfant était heureux de partager les loisirs de la famille. Mrs Sneyd avait à raconter de nombreuses histoires d'autrefois, le docteur avait à expliquer de curieux secrets des choses qui se passent dans la terre , dans l'air et dans le ciel ; l'oncle Arthur était toujours prêt à écouter le récit de tout ce qu'on avait fait la semaine dernière , et à promettre de meilleurs résultats encore pour la suivante. Il arrivait rarement que Temmy pût jouir toute la soirée de semblables plaisirs. Ce n'était que quand il plaisait à M. Temple de faire une excursion et d'emmener sa femme avec lui , ou bien d'aller se coucher à huit heures , quand son ennui était devenu insupportable. Autrement , on n'accordait qu'une heure ou deux à Temmy , et il était sûr qu'on le venait chercher au milieu d'une des plus belles histoires de sa grand'mère , ou des plus curieuses expériences du docteur.

Ce soir-là , — le soir du jour où l'on avait célébré le culte dans la halle, — le pauvre enfant avait renoncé à tout espoir de franchir les limites de la Lodge. M. Temple était , à ce qu'il disait, très - malade , ou de très-mauvaise humeur à ce qu'eussent dit tous les autres. Il ne pouvait supporter ni l'éclat du jour , ni le moindre bruit; sa femme fut obligée de se tenir les fe-

nêtres barricadées, et il la punit sévèrement de ce qu'elle ne pouvait empêcher les oiseaux de chanter. Temmy ne dut pas bouger du pied du canapé, si ce n'est pour tirer la sonnette de deux en deux minutes, et aller de quart-d'heure en quart-d'heure porter à tous les gens de la maison de sévères réprimandes. A son retour, il était grondé jusqu'à en pleurer, parce qu'il ne pouvait rentrer sans marcher, sans ouvrir et fermer les portes. Enfin, à la grande joie de tout le monde, le gentleman alla se coucher, après avoir bu autant de vin qu'il en pouvait contenir, et n'avoir trouvé aucun soulagement dans cette médecine habituelle. A peine se fut-il retiré, qu'Ephraïm fut appelé pour conduire Temmy chez le docteur Sneyd. L'enfant devait lui expliquer pourquoi sa mère n'avait pu venir ce jour-là, et comment il resterait, lui, jusqu'à ce que son grand-père jugeât à propos de la renvoyer.

Au bout d'une demi-heure, Temmy était pendu au cou de l'oncle Arthur, demi-couché sur la banquette de la fenêtre, dans la bibliothèque.

— Voulez-vous que nous montions aux télescopes, mon père? demande Arthur. L'enfant aura tout le temps de s'y amuser ce soir; je le reconduirai, si Ephraïm n'ose pas l'attendre.

Le docteur Sneyd se leva vivement, disant que ce serait un malheur de perdre une si belle soirée. Temmy s'accrocha à la main de sa grand'-mère, espérant qu'elle viendrait avec eux. Sans trop savoir pourquoi, il trouvait que l'observatoire était un lieu bien effrayant, surtout la nuit, quand il n'y pénétrait qu'une lumière bleuâtre à travers les fenêtres calfeutrées, ou qu'un rayon brillant tombait mystérieusement du télescope incliné. Grand-papa oubliait assez souvent Temmy, une fois dans son observatoire, et le laissait tremblant dans

un coin. Quand il songeait à lui, il ne remarquait pas qu'il était mal à son aise, et hors d'haleine; il l'appelait d'un côté, l'envoyait de l'autre, comme il eût pu faire en plein jour dans son cabinet. Il n'en avait pas été de même de sa grand'-maman, la seule fois qu'elle les avait accompagnés dans l'observatoire. Elle lui avait tenu la main tout le temps, et avait trouvé que quelque grand qu'il fût devenu, il voyait bien mieux en l'asséyant sur ses genoux. Puis, elle lui avait mis les bras autour de la taille comme si elle avait vu qu'il tremblait. Peut-être avait-elle entendu ses dents frapper les unes contre les autres, encore que grand-papa ne s'en fût pas aperçu. Mais malheureusement ce soir-là, M[rs] Sneyd pensa qu'il serait moins fatigant pour elle d'aller en se promenant jusqu'à la Lodge, que de monter à l'observatoire; elle n'était pas fâchée d'avoir une heure à passer avec sa fille et de causer avec Ephraïm le long du chemin.

Il n'est pas étonnant que Temmy fût hors d'haleine après avoir monté tous les escaliers de la maison, et l'échelle de l'observatoire par dessus le marché. Comme la planète qu'il devait voir était encore assez bas dans le ciel, l'oncle Arthur le souleva pour lui placer l'œil à l'extrémité du télescope. Peu d'instants après le docteur appela son fils vers un autre instrument pour lui faire voir une autre partie du ciel. Quand Temmy aurait eu les sphères elles-mêmes à diriger, il n'eût pas été plus mal à son aise qu'en ce moment où il n'avait qu'à tenir l'extrémité du télescope. Il s'assura itérativement qu'on ne l'avait pas laissé seul, mais il était inquiet de n'entendre que le bruit des voix, sans distinguer ce que disaient son oncle et son grand-père. Il se prit à regarder dans le ciel; il lui sembla que les planètes dansaient les unes après les autres à l'extré-

mité du télescope. Il eut peur et changea de direction; ce fut bien pis encore, de grandes taches noires tournoyèrent devant son rayon visuel avec une rapidité qui ne lui semblait avoir rien de naturel. Temmy poussa un cri de terreur, glissa à moitié et à moitié tomba de son tabouret.

— Qu'a donc vu ce petit garçon, qu'est-ce qu'il a? demanda grand-papa.

— Ma foi, Temmy, dit Arthur en riant, vous avez découvert d'ici ce que je ne croyais pas qu'on pût y voir facilement, — mon moulin à vent dont les ailes tournent maintenant à la brise du soir.

Temmy fut enchanté d'apprendre qu'on ne s'étonnait pas trop de la terreur qu'il avait éprouvée.

— Venez ici, Temmy, dit le docteur, voyons si vous pourrez lire dans ce livre.

— Faut-il que je descende chercher une chandelle, grand papa?

— Non, non; cette petite étoile là-haut vous en servira, mettez le livre dans ce rayon de lumière et voyez si vous pouvez lire.

Il y avait encore bien des choses étranges qui passaient devant les yeux de Temmy, mais enfin il pouvait lire les caractères les plus fins qui se trouvassent dans le livre. Comme il était peu désireux qu'on l'invitât à regarder quelque autre planète ce soir-là, il trouva moyen de se placer devant la petite table, et d'avoir l'air de s'amuser beaucoup à y projeter, à l'aide du télescope, une lumière plus ou moins forte. Mais il ne fut tout à fait à son aise que lorsqu'on eut allumé la lampe de travail.

— Mon père, dit Arthur, vous m'avez rarement pour vous aider; maintenant je ne suis ni fatigué ni

pressé, cette nuit le ciel est beau, si nous faisions de longues observations?

Le docteur Sneyd se trouva trop heureux. Il produisit de la lumière avec l'un de ses briquets magiques, et suspendit un rideau devant la lampe, tandis qu'Arthur arrangeait ses plumes, son papier, et posait sa montre sur la table. Le docteur Sneyd prit place devant son meilleur télescope, après l'avoir vissé et dévissé, et chercha son point. Arthur tailla un crayon et invita Temmy à dessiner à côté de lui; au bout d'un moment on n'entendait plus que les brèves dictées du docteur à son secrétaire, et le tic tac de la montre.

Temmy était profondément endormi, la tête sur son dessin, quand on l'appela pour descendre et retourner chez lui.

— Conduisez-le seulement jusqu'au bas de l'échelle, dit le docteur Sneyd.

— Non, merci, grand-papa, je sais bien descendre.

Dans le fait, Temmy descendait toujours bien plus lestement qu'il ne montait. Au premier nuage qui vint interrompre leurs observations, le docteur Sneyd dit:

— Temple perd cet enfant, il ne lui laissera ni énergie ni sentiments, et alors de quoi lui serviront les milliers d'acres de terre qu'il doit un jour posséder?

— Croyez-vous qu'il les ait jamais ces milliers d'acres?

— Je desire presque qu'il ne les ait pas; peut-être sa meilleure chance serait d'être obligé de s'ingérer pour vivre comme vous l'avez fait, Arthur. Ce besoin d'exercer son énergie serait ce qu'il y aurait de plus bienfaisant pour lui, pourvu qu'il ne vienne pas trop tard.

Arthur était intimement convaincu que ce besoin se présenterait un jour ou un autre. Il doutait que les milliers d'acres de Temple lui appartinssent encore; il

supposait qu'une grande partie de la richesse de ce gentleman devait s'être évaporée dans ses changements continuels de prairies en parcs, de plates-bandes en potagers, de serres en bains, d'écuries en petites maisons, et de petites maisons en écuries. On le voyait rarement trois fois de suite sur le même cheval, et il était certain que l'argent qu'il avait placé en terres ne rapporterait jamais rien, tant qu'il en serait le propriétaire. Qui voudrait jamais se fixer sous la dépendance d'un pareil homme, quand il y avait ailleurs d'autres terres aussi bonnes à affermer? Temple lui-même réduisait chaque année sa culture ; plus il dépensait d'une manière improductive, moins il lui restait pour des travaux de rapport. Si Arthur avait eu le dixième de ce que Temple avait gâché d'argent, depuis qu'il s'était fixé à Briery Creek, ses jours d'anxiété et de travail excessif eussent été passés depuis longtemps.

— Tout est pour le mieux, Arthur. Vous n'eussiez pas été heureux de posséder l'argent de Temple, à condition d'être soumis à ses caprices ; il n'y a personne qui supporte mieux que moi le poids d'une obligation pécuniaire, mais cela dépend des gens envers qui je l'ai, et des raisons qui me l'ont fait contracter. J'ai accepté de vous cet observatoire, vous vous le rappelez, à l'époque où je savais qu'il vous en coûtait de me sacrifier votre temps et votre travail ; je crois bien que j'aurais accepté la même offre de Temple, si par hasard il me l'avait faite, parce que dans ce cas, je n'aurais eu en vue que les progrès de la science. Mais à votre place, j'aimerais mieux m'être fait mon chemin par mes propres efforts, que de m'être rendu l'obligé d'un homme comme Temple. La première fois qu'il n'aurait su qu'inventer pour contrarier les autres et lui-même, il vous eût redemandé l'argent qu'il vous aurait prêté.

— C'est un risque qu'on courrait presque volontiers pour se trouver casé, dit Arthur. Ma pauvre sœur tâche d'arranger les choses le mieux qu'elle peut, en partant sans cesse du nombre de bras qu'emploie son mari. Mais il me semble qu'elle doit comprendre que cela aura bientôt une fin, si tout ce travail est improductif. A coup sûr, j'aimerais employer un plus grand nombre de bras à un travail qui doive nourrir plus d'hommes encore l'année prochaine, si j'avais à ma disposition l'argent que prodigue Temple pour satisfaire de purs caprices. Mon temps le plus pénible est passé, et je crois que bientôt mes affaires seront aussi florissantes que je le puisse désirer. Je ne parle que dans l'intérêt de la colonie en général. C'est quelque chose de pénible que de voir le plus riche d'entre nous nuire à la colonisation, en achetant plus de terres qu'il n'en peut cultiver, en gâchant son capital au lieu de le prêter à celui qui en ferait un meilleur usage, dans l'intérêt public et dans le sien propre. Je ne puis souffrir de l'entendre vanter sans cesse la libéralité de ses dépenses, et nous regarder tous comme ses obligés, chaque fois qu'il achète un nouvel objet de luxe, qui ne produit rien autre chose que la satisfaction d'un désir égoïste.

— Je crains, Arthur, que vous ne pensiez que notre petite société ne me doive pas non plus grande reconnaissance! Peut-être, dans l'état présent de nos affaires, l'argent que je possède eût-il mieux été employé à la culture du sol qu'à des observations astronomiques.

— Non, mon cher papa, non. Je ne suis pas du tout de votre opinion. Vous ne dépensez pas au-delà de votre revenu, vous....

— Le mérite en est à votre mère; sans elle, mon petit patrimoine serait allé dans la lune il y a longtemps.

— Mais, mon père, j'allais dire que ce que moi et les autres nous produisons ici, ce n'est après tout que le moyen de vivre. Il serait déplorable de sacrifier la fin au moyen.

— Quelle fin? voulez-vous dire le plaisir de regarder les étoiles? je serais charmé de vous voir de cet avis.

— Le plaisir, — soit celui de regarder les étoiles, soit tout autre plaisir innocent et vertueux, — voilà le bonheur réel. Si Temple est réellement heureux de ses vins étrangers, je ne vois pas plus d'objections à ce qu'il les boive, que mes laboureurs leur cidre; que ce soit là son but, s'il n'en comprend pas de plus élevé, tant que son plaisir ne consomme pas au-delà son revenu. A plus forte raison, ne trouvé-je pas à redire à votre plaisir de regarder les étoiles, puisque de ce plaisir pour vous-même naît la science qui ennoblit la vie humaine, et la vérité pour laquelle si nous ne vivons pas en ce monde, nous vivrons certainement dans celui à venir.

— J'ai toujours eu cette confiance que les dons qui m'ont été accordés ne seraient pas entièrement perdus; autrement, j'aurais pris ma hache sur l'épaule, et je serais allé avec vous dans la forêt.

— Mon père, c'est pour des hommes comme vous que les forêts et les prairies devraient produire double, si nous étions assez habiles pour leur donner cette fécondité; c'est pour des hommes comme vous que le laboureur devrait instruire ses fils à travailler dès l'aube du jour, pour vous qui avez passé la nuit à étudier la vérité dans les œuvres de Dieu.

— Nos laboureurs ne me paraissent pas comprendre la chose ainsi que vous. Je les vois, quand ils passent, lever les yeux vers cette chambre haute et la re-

garder avec dédain comme l'un des pavillons chinois de Temple.

— Je crois que vous vous méprenez. Je pourrais répondre de tous ceux d'entre eux que je connais. Ils saisissent toute la différence qu'il y a entre le mécontentement inquiet de Temple et votre joyeuse égalité d'humeur. Ils voient que celui-ci ne pense qu'à lui-même, tandis que vous avez toujours devant les yeux quelques objets d'un haut et sérieux intérêt. Encore qu'ils ne comprennent pas ces objets, ils peuvent les respecter, parce qu'ils se manifestent chez vous par la sagesse et la bonté.

— Assez, assez. A coup sûr je n'aime pas à me plaindre de mes concitoyens; je serais bien ingrat si j'avais cette idée. Je sais que les hommes sont généralement disposés à honorer la science et à rétribuer généreusement ceux qui s'y adonnent, parce qu'ils ont espoir et confiance dans ses résultats. Mes idées à cet égard ne sont nullement ébranlées par ce qui m'est arrivé en Angleterre; mais, comme je me suis présenté ici accidentellement, que je suis arrivé savant dans cette société au lieu de l'y devenir, il n'est pas étonnant que j'eusse des doutes sur la manière dont on m'y regardait. Si les gens m'avaient détesté comme un magicien ou méprisé comme un oisif, je n'en aurais pas été surpris.

— Je suis charmé, mon père, que vous ayez continué de croire dans la vénération continuelle des sociétés pour les grandes fins de la vie humaine. Il faut des influences bien fortes, à mon avis, pour empoisonner l'esprit des hommes contre leurs législateurs, leurs philosophes et les autres sages qui ne labourent pas et ne manufacturent rien. Il faudrait bien de l'élo-

quence pour persuader à une nation que ses philosophes ne sont pas ses plus grands bienfaiteurs.

— Cela est vrai. Ce n'est pas la nation anglaise qui m'a forcé de m'exiler ici, et ceux qui l'ont fait ne se plaignaient pas de mes études, mais seulement des principes qu'ils me supposaient. Je voudrais surmonter tout le chagrin que m'a causé leur erreur, — mais laissons cela; ce à quoi je pense souvent, ainsi que votre mère, c'est à ce qu'il y a de pénible à vous voir supporter une si grande part dans notre infortune. Je m'étonnerais souvent de vous voir travailler comme vous le faites, sachant bien que vous ne tenez pas à la fortune, — si je ne soupçonnais — mais, pardon, je n'ai pas le droit de vous arracher une confidence.

— Poursuivez, mon père.

— Eh bien! pour dire la vérité, je soupçonne que vous avez laissé en Angleterre plus d'affections que vous ne nous l'avez dit. Si ce n'était pas de votre propre volonté que vous êtes venu ici, cette idée nous rendrait bien malheureux votre mère et moi.

— J'ai espoir qu'elle viendra, mon père. J'ai attendu pour vous en parler que les circonstances me permissent de l'aller chercher. Rien n'est terminé, sans quoi je vous en aurais parlé depuis longtemps, mais j'ai de l'espoir.

Le docteur Sneyd fut si longtemps à songer combien le prêt d'une partie de l'argent que Temple prodiguait eût depuis longtemps complété le bonheur d'Arthur, que son fils ne sut qu'en penser.

— Je croyais, mon père, que cette idée vous aurait fait plaisir.

— Elle m'en fait beaucoup, je vous assure, encore que je ne voie pas trop comment vous le sauriez si je ne vous le disais pas. Je sais ce que ma femme pense d'elle

ainsi que moi-même ; tout ce que je peux vous dire, c'est que je souhaite qu'elle vous rende tout le bonheur que nous vous devons. Et le fait est que je n'en doute pas.

Arthur était parfaitement heureux — assez heureux pour faire remarquer à son père que les nuages se dissipaient et que, puisqu'il venait de dire que la science était le but de sa vie entière, ce serait pitié que de ne pas reprendre leurs observations.

-- Si la science est comme nous le supposons, le grand but de l'homme, reprit le docteur, à la première suspension de leurs travaux, n'est-il pas étonnant que si peu de gens s'y donnent. Maintenant, pour un homme qui se dévoue à la fin, il y en a des milliers qui ne portent pas la vue au-delà des simples moyens d'existence. Je ne crains pas de vous dire à vous, que la science est le but de la vie, encore que je n'eusse pas osé le dire ce matin dans ma chaire sans explication. Nous nous comprenons l'un l'autre.

— Oui, le temps viendra où au lieu qu'une demi-douzaine d'artisans travaillent physiquement pour produire ce qui doit les nourrir et un savant spéculatif en plus, ces six artisans devenus eux-mêmes des savants, vivront par l'action des seules forces de la nature dirigées peut-être par la seule intelligence d'un artisan producteur.

— C'est cela, le premier philosophe aura été la cause de cette production plus facile, en étudiant les forces naturelles en question. Ce résultat, ce n'est que la continuation de ce qui a eu lieu depuis la première enfance de la race humaine. Si lors de sa première promenade nocturne sur le mont Ararath, Noë avait pu voir réfléchies sur la surface des eaux comme dans un miroir, la longue série des forces gigantesques

que le temps devait soumettre au joug de l'homme, n'aurait-il pas conclu, dans son ignorance de ce que l'homme devait devenir, que rien ne pouvait plus lui rester à désirer ?

— Probablement. Mais pour qu'il eût compris toute la question, il aurait fallu le poser au point de vue où l'homme est actuellement.

— Et il en sera de même de quelque second Noë, dont la destinée plus heureuse sera de voir la science couvrir la terre, apportant dans son sein tout ce qui est digne de la nature rajeunie, et en rejetant tout ce qui est vieux et nuisible. Mais l'emploi de ces forces gigantesques peut porter l'homme à une telle hauteur, que de là il découvrira de nouveaux agents auxquels il demandera de plus nouveaux et de plus immenses services.

— Oh ! qu'est-ce que l'homme ne verra pas alors ? — mais c'est folie que de se le demander ; pour le comprendre, il faudrait y être.

— Oui, pour le comprendre entièrement. Mais nous pouvons supposer que lorsque les forces inanimées seront devenues les meilleurs serviteurs de l'homme, son intelligence immortelle sera déchargée d'une infinité de travaux dégradants pour elle, dès quelle pourra les leur confier avec avantage. Alors il n'y aura plus une seule opération manuelle dans la durée si précieuse de la vie humaine. Alors les membres élastiques de l'enfant ne s'endurciront plus, ne s'atrophiront plus sous le poids d'un exercice excessif et uniforme. Alors l'esprit ne s'usera plus dans les fers auxquels l'avait condamné la tyrannie de l'ignorance. Alors des soufflets soupireront seuls dans nos manufactures délétères, les poumons humains seront épargnés, les habitations des hommes se rempliront de luxe et comforts, et le labou-

reur, abdiquant la souveraineté de sa raison, ne s'assimilera plus, par le travail, aux bestiaux qu'il conduit.

— Mais bien du travail humain a déja été épargné par l'emploi des agents naturels, et bien peu d'hommes de plus se sont consacrés à la science.

— Il semble qu'il doive y avoir toujours un temps qui s'écoule entre la découverte d'un instrument et son application à son but final. Je suis loin, vous le savez, de me plaindre que la nature de la demande humaine ait été ce que nous l'avons vue, croissant chaque fois à mesure que l'industrie a découvert un nouveau moyen d'y satisfaire. Je suis loin de me plaindre que la demeure du riche s'embellisse chaque jour de nouveaux ornements, et que de nouvelles notions de bien-être demandent chaque jour de nouveaux efforts pour y répondre. Même quand je vois que l'intelligence et les bras de cent hommes sont nécessaires pour produire l'équipage d'un gentleman, et qu'il faut au moins cent soixante articles pour parfaire la garde-robe d'une dame à la mode, je suis loin de désirer voir le monde retourner en arrière, à l'époque où les hommes ne produisaient que ce qui leur était strictement nécessaire.

— Vous aimeriez mieux pousser le monde en avant, vers l'époque où la consommation ne sera pas stimulée comme elle l'est à présent.

— Quand elle sera d'un genre un peu différent, car il me paraît que la providence a préparé un stimulant perpétuel au travail, à mesure qu'il devient plus libre et plus intelligent, puisque les fruits de ce travail constituent à la fois la demande et les moyens d'y satisfaire. Mais les désirs et les gouts qui sont nés d'une surabondance de travail et d'une disette de science, ne sont pas ceux qu'on doit attendre, lorsque la science nou-

velle aura ouvert des mondes nouveaux aux désirs humains. La généralisation du luxe, qu'on la regarde comme un bien ou comme un mal, doit, à mon avis, recevoir certaines limites. Elle a servi et elle sert encore à employer une partie de la race humaine, et à en amuser une autre, jusqu'à ce que la transition s'opère, d'un genre de simplicité à un autre — de la simplicité animale à la simplicité intellectuelle.

— Ainsi, le mécanisme de la société ressemble au mécanisme que l'homme à inventé. Ce qui était fait comme une simple opération par le bras de l'homme, s'effectue comme une opération compliquée par des instruments de bois et d'acier ; mais le temps viendra certainement où cette complication se réduira ; où l'instrument inanimé sera conduit à une analogie de plus en plus étroite, avec le mécanisme original humain. Plus l'art est avancé, plus simple est le mécanisme.

— C'est cela ; si dans notre ameublement nous trouvons les mêmes commodités dans un moindre nombre d'articles, une quantité de travail humain se trouvera ainsi libre, et pourra être appliquée aux beaux-arts — à la multiplication des objets qui donnent un corps à la vérité et placent la beauté dans tout son jour — objets qu'on ne saurait trop multiplier. De même, si nos dames découvrent enfin qu'il y a autant de grâce au moins et plus de commodité dans un costume plus simple, elles adopteront un vêtement qui se rapprochera davantage du classique, et le travail, perdu jusque là dans des chiffons, sera appliqué à la production de quelque chose de plus relevé.

— Nous ne devrions pas en ce cas perdre de temps, pour dresser la liste des choses aujourd'hui essentielles dans la garde-robe d'une dame, cela serait bon à conserver dans les archives de la race humaine. Isaïe

nous en a donné une de ce qui composait la toilette des jeunes filles de la Judée aux jours de sa gloire, mais je crois que nos Anglaises l'emportent aujourd'hui sur les filles de Judée.

— Je suis sûr du moins qu'elles l'emportent, dans la manière de justifier leur luxe. Les Juives se contentaient de jouir de leur toilette sans y regarder plus loin. Les dames d'aujourd'hui en font presque une vertu sociale — excepté cependant le petit nombre de bigotes qui dénoncent toute jouissance d'une chose terrestre comme un crime. Combien de temps discutera-t-on pour savoir si le luxe est une vertu ou un crime, un bien ou un mal?

— Jusqu'à ce que les hommes cessent de s'arrêter à la surface des questions, en s'appuyant sur de vieilles maximes de morale, jusqu'à ce qu'ils veuillent regarder de leurs propres yeux le témoignage de ce qui les environne, et apprendre à en tirer eux-mêmes les conséquences. Ils verront qu'il y a quelque chose de vrai et quelque chose de faux, dans les deux manières dont on a jusqu'ici apprécié le luxe; qu'il n'y a pas de mal, mais au contraire un grand bien dans la jouissance considérée en elle-même; qu'il n'y a pas de bien, mais au contraire un grand mal à causer un travail qui tend à l'extinction de cette même jouissance.

— En d'autes termes, que le plaisir du docteur B***, dans sa galerie de tableaux, est un plaisir vertueux, quand il n'y consacre que le superflu de sa fortune; les serres de Temple sont un plaisir vicieux si, comme nous le supposons, il y prodigue un capital sur lequel il a appris à ses ouvriers à compter comme sur leur fonds de subsistance.

— Exactement. Ainsi la laitière peut vertueusement se marier dans la robe de soie qui plaît à son futur, pourvu

qu'elle l'ait achetée du superflu de ses bénéfices, tandis qu'une impératrice n'a pas le droit d'acheter une aune de ruban, quand elle vient de perdre au jeu le dernier shilling de son revenu. La soie est belle en elle-même. Si la question n'est que là, chacun peut en porter; mais si la conséquence de cette manière de se vêtir cause plus de peine à quelqu'un que le plaisir d'en être revêtu, c'est une faute à celui-là de le vouloir faire. Un boutiquier de Londres, qui fait de bonnes affaires, peut donc innocemment vêtir sa femme et sa fille du plus coûteux velours, et un père nécessiteux est coupable, chaque fois qu'il achète une paire de bas qu'il ne pourra pas payer.

— Il n'y a rien d'étonnant à voir les Anglaises défendre toutes les dépenses de luxe comme une vertu publique, quand on entend les Anglais, aussi bien les barbes grises que les imberbes, vanter les dépenses de la guerre comme un avantage public. Ces messieurs et ces dames partent d'une notion erronée, à savoir : que l'avantage consiste dans la simple consommation, au lieu de le placer dans la reproduction des jouissances qui en résultent ; ils croient que le travail est un bien en lui-même, tandis que le travail est la condition d'un bien, et que tout travail qui n'en amène pas un est un mal.

— Si d'autres peuvent défendre la guerre, comme mode de consommation, que les armuriers et les fournisseurs, il n'y a pas de fléau qui ne puisse trouver des gens pour en faire l'éloge. De toutes les consommations improductives, la pire est sans contredit celle qu'amène la guerre. La vie et les moyens qui soutiennent la vie s'y éteignent ensemble. Autant vaudrait essayer de ressuciter une armée égorgée sur le champ de bataille, qu'espérer aucun retour du travail des

contribuables qui avaient payé pour son équipement. Les sueurs de l'artisan tombent là aussi inutiles que les larmes de la veuve et de l'orphelin. Pour chaque homme qni meurt de ses blessures, il y en a un qui souffre de la faim. Le héros de nos jours peut se figurer que ses lauriers sont facilement acquis, mais il devrait savoir que ses descendants jusqu'à la centième génération ne pourront rattraper le dernier sou de ce que ses victoires ont coûté.

— Et ces victoires, elles ne sont pas achetées autant aux dépens du luxe du riche que du nécessaire du pauvre. Il importe moins de savoir quel chiffre de contribution est consommé, que l'usage auquel chacune des cotes était destinée. Le riche peut donner une partie de son revenu pour soutenir la guerre, mais dans les classes moyennes, les uns donnent une portion de leur capital, d'autres le revenu qui aurait dû devenir un capital, de sorte que quand l'avenir ne se trouverait par grevé des dettes de la guerre, elle aurait encore cette conséquence funeste d'enlever un capital aux arts utiles.

— Il semblerait cependant que la consommation improductive avait singulièrement diminué chez nous pendant la guerre; on en peut voir la différence dans l'aspect de presque toutes les rues de Londres, et mieux encore dans les colonnes de nos journaux. Les puffs diminuent aussitôt qu'une guerre commence. — Le puff n'indique qu'une chose, la surabondance de l'article qu'on cherche à vendre; — quand le puff diminue, cela veut plutot dire qu'on a cessé de produire l'article dont il s'agit, que cela ne veut dire que la demande en soit devenue assez considérable pour se passer de stimulant.

— Oui, on peut voir aujourd'hui des armes et du

drap rouge, des cartouches et de la poudre étalés dans les boutiques, où durant la paix on exposait des papiers peints et des tapis. L'encombrement d'un article apporte son propre remède, et le puff n'est qu'une absurdité temporaire. Puissions-nous être longtemps sans le connaître ici !

— Mais, dit le docteur Sneyd, voici les étoiles qui pâlissent et le jour qui s'avance, Arthur. Je n'aurais pas dû vous priver si longtemps de votre repos, travaillant comme vous le faites.

Arthur trouva que sa nuit avait été bien employée, qu'il ne valait plus la peine de s'aller coucher, et ils prolongèrent leur conversation jusqu'à ce qu'ils vissent paraître dans la prairie les plus matineux faucheurs.

CHAPITRE V.

DE NOUVEAUX VISAGES.

La véritable cause du mal de tête de M. Temple dans la journée du dimanche, c'était ce qui s'était passé le matin. Il regardait comme un scandale pour la colonie que le docteur Sneyd prêchât, qu'il le fît dans un marché, et que des militaires vinssent de quelques milles de distance pour l'entendre. C'étaient là des choses auxquelles il ne pouvait accorder son concours.

Le scandale continua sans le concours du scrupuleux gentleman jusqu'à l'automne, époque à laquelle on commença à comprendre la raison de certaines magnificences entreprises à Temple-Hall. Probable-

ment le petit nombre de personnes qui auraient pu dire la destination de ce nouveau bâtiment, avaient reçu l'ordre de se taire, car M[rs] Sneyd ne put obtenir un mot de réponse de sa fille à toutes les conjectures auxquelles elle se livra devant elle, sur ce que l'on ferait enfin de la Lodge, les ouvriers n'ayant pas plus tôt fini d'un côté, qu'on les remettait à l'œuvre de l'autre. Ces additions aux bâtiments déjà existants se faisaient avec beaucoup de hâte et de fracas. On faisait venir des ouvriers d'une certaine distance pour relever ceux du pays, afin de ne pas perdre une seule heure des longues journées d'été. Un mur s'élevait après un mur, les poutres sortaient l'une après l'autre de la forêt, et les planches de la scierie avec une merveilleuse rapidité. On eût dit qu'on attendait avant l'hiver le président en tournée. Un autre bruit se répandait dans le village : on disait que de nouveaux capitalistes allaient venir les visiter, et que le gentleman ferait tous ses efforts pour les fixer sur quelques-unes de ses terres. Cette supposition semblait d'autant plus vraisemblable, qu'on venait de bâtir une belle maison neuve sur les terrains de la Lodge, sans compter ce qu'on regardait comme une aile nouvelle de la Lodge elle-même. Tout le monde convenait que cette maison devait avoir été bâtie pour quelqu'un.

La vérité fut connue vers la fin de l'automne; au lieu de séparations, on vit construire des bancs dans le nouveau bâtiment. Les fenêtres n'en étaient pas déjà semblables à celles du reste de la maison, — en un mot le nouveau bâtiment était une chapelle. Les domestiques répandirent le bruit qu'on attendait sous peu de jours de la société qui demeurerait à Lodge tout l'hiver, jusqu'à ce que la nouvelle maison fût bâtie, à ce que tout le monde supposait. M[rs] Temple n'en dit

pas plus long à sa famille. Son mari attendait prochainement des amis qu'elle ne connaissait pas, dont elle avait peu entendu parler.

Il arrivait rarement que M. Temple fît visite à son beau-père, — surtout dans le courant de la journée, quand il pouvait trouver de quoi s'occuper moins ennuyeusement. Cependant, un beau jour, on le vit arriver à midi, conduisant le char-à-bancs dans lequel se trouvaient deux dames et un monsieur, outre l'héritier présomptif de Temple-Lodge. Le docteur Sneyd descendit dans le jardin, alla au-devant de ses visiteurs jusqu'auprès de la grille, et fut présenté au révérend Raph Hesseldel, pasteur de Briery Creek, ainsi qu'à Mrs Hesseldel.

Ces deux personnages témoignèrent tout le respect extérieur possible au vénérable vieillard qu'ils avaient devant eux. Ils oublièrent un moment qu'on leur avait dit que ses opinions étaient mauvaises, très-mauvaises, déplorables, pour se rappeler seulement qu'il était le père de la femme de leur hôte. Ce ne fut qu'au bout d'une grande demi-heure qu'ils s'avisèrent de se scandaliser qu'un homme de talent comme lui, se fût abandonné aux illusions de la raison humaine et eût eu la témérité de prétendre servir de guide aux autres, tandis que lui-même était plongé dans les ténèbres de l'erreur. Il y avait si peu d'illusion dans la figure calme et simple du docteur, si peu de témérité profane dans ses manières douces et graves, qu'il n'est pas étonnant que les nouveaux venus eussent mis une demi-heure à découvrir tout ce dont il était coupable.

Mrs Sneyd était dans ce moment plongée dans une occupation à laquelle elle n'attachait pas peu d'importance; elle avait entendu dire qu'il ne se peut rien manger d'aussi bon que de la confiture de grenades

bien faite. Elle avait donc fait venir des grenades, de concert avec Arthur, et maintenant ses plus beaux fruits bouillaient avec le sirop, dans la bassine reluisante, quand son mari vint lui annoncer la visite qu'il recevait, et la prier de paraître au parloir.

— Monsieur et Mistriss qui? — Un pasteur? un méthodiste? — chapelain de la Lodge et pasteur de Briery Creek! — mon cher, c'est une méchanceté contre vous.

— Il n'est guère possible de supposer que telle ait été leur intention, puisque je n'ai prêché que faute d'autre; — je ne puis les laisser seuls, vous allez venir, n'est-ce pas, ma chère?

— Mais je ne le peux pas trop; — prendre ainsi les gens par surprise, à coup sûr, cela a été fait exprès.

— Allons, chagrinons-nous-en le moins possible; Peggy va prendre votre place.

— Et gâter tout ce que j'étais en train de faire. Et puis, je suis si rouge, il n'y a pas moyen de me montrer. — Ecoutez-moi bien, ajouta-t-elle, passant à Peggy son grand tablier. Je veux bien recevoir maintenant ces gens-là, mais pour aller entendre cet homme-là prêcher, c'est ce que je ne ferai jamais.

— Nous aurons le temps d'y penser quand dimanche sera venu, dit le docteur, qui tourna les talons à sa femme et se hâta de rejoindre sa compagnie, occupée à admirer les premiers dessins de Mrs Temple, ornements du parloir de sa mère. Le docteur reparut, tenant à la main un journal littéraire d'une date plus récente qu'aucun de ceux qu'on eût encore reçus à la Lodge, et personne ne se douta qu'il venait d'exhorter sa femme à la politesse. Mrs Temple n'était pas sans inquiétude sur la manière dont se passerait cette présentation.

Cependant ses inquiétudes étaient sans sujet. M^rs^

Sneyd savait comment se conduire dans l'intérêt de la dignité de son mari. Elle parut au bout d'un moment et se montra si polie, si maîtresse d'elle-même, que personne n'aurait pu s'apercevoir du peu de plaisir que lui causait cette visite inopportune. Les couleurs qu'elle avait gagnées à faire ses confitures, furent prises par les nouveaux venus pour ce teint de santé qu'on gagne à la campagne, et ils eurent la bienveillance de se réjouir de ce qu'elle semblait avoir quelque temps devant elle encore pour se repentir de tout ce qu'elle avait cru, de tout ce qu'elle avait fait jusque-là. C'était une pensée consolante que la chance qui restait, si elle pouvait survivre au docteur et tomber sous leur direction immédiate.

Les dames se retirèrent en un coin, Temple se mit à grimacer et à frotter de son mouchoir l'extrémité reluisante de sa botte droite, tandis que l'autre gentleman faisait un plongeon dans les questions de science et de littérature, sur lesquelles le docteur amenait toujours la conversation dès qu'il mettait la main sur un homme d'éducation. La contrariété fit passer un nuage sur sa physionomie, lorsqu'il entendit son interlocuteur lui demander si tel philosophe ne poussait pas ses recherches dans des régions d'où beaucoup étaient revenus infidèles, — si tel patriote distingué ne vivait pas dans l'athéisme, — enfin, si l'on pouvait continuer à se fier à un vénérable philanthrope qui avait pris pour collaborateur à un bon livre un homme dont la conduite était taxée de légèreté. A la fin, sa patience parut s'épuiser et sa fille l'entendit s'écrier : — Fort bien, Monsieur, ni vous ni moi ne sommes des infidèles ; il n'est pas probable non plus que nous devions le devenir — si nous changions de conversation. Il n'appartient qu'à Dieu de sonder le fond des cœurs.

— Mais, Monsieur, considérez la valeur d'une âme perdue.

— J'espère tellement que beaucoup d'âmes seront sauvées par l'adoption de chaque mesure vraiment politique et philanthropique, que je ne puis troubler la satisfaction que j'en éprouve par des doutes que rien ne justifie, sur le salut de ceux qui l'ont proposée. Profitons de l'avantage qui nous est accordé dans l'Evangile de les juger par leurs fruits, et alors nous ne nous tourmenterons pas de ce que pourront devenir leurs âmes. Pourriez-vous m'éclairer sur cette nouvelle et importante manière de polir et d'user les vers convexes....

M. Hesseldel ne put en écouter davantage, choqué qu'il était de la légèreté et du relâchement que mettait le docteur dans sa conduite, s'empressant à faire connaître à l'homme de nouveaux mondes, tandis que les gens pieux doutaient que celui qui les avait envoyés daignât s'occuper du salut des agents de la sagesse et de la bonté céleste. — M. Hesseldel leva solennellement les sourcils, en jetant à sa femme un coup-d'œil mystique dont elle comprit parfaitement la portée, car elle adressa immédiatement une série de questions à Mrs Sneyd sur les affaires spirituelles de la petite colonie.

— J'espère que les esprits y ont une tournure sérieuse et grave.

— Ma foi, Madame, répondit Mrs Sneyd, les choses ont été de façon ici à laisser peu de place pour les goûts ou les occupations frivoles. Les circonstances d'une nature ou d'une autre qui nous ont forcés à quitter notre patrie, étaient choses très-sérieuses. Il n'y a rien de gai à quitter sa patrie, sa famille et ses amis. Les premiers travaux pour assu-

rer sa subsistance dans un pays vierge, suffiraient pour faire entrer la réflexion dans le cerveau le plus léger; et maintenant que nous nous sommes entourés de quelques comforts, que nous pouvons remercier la providence de tout notre cœur, il nous reste peu de temps à donner à l'oisiveté et aux plaisirs futiles. Je vous assure que le docteur Sneyd a eu plus souvent besoin dans ses exhortations d'alléger nos inquiétudes pour le lendemain, que de nous prêcher contre l'insouciance ou la vaine gloire.

— Je me réjouis de ce que vous me dites-là; tout cela n'est pas mal en soi, mais ma question se reportait sur des choses plus importantes.

— Eh bien, pour ces choses plus importantes, j'espère que vous trouverez comme nous qu'il y a lieu d'être content et d'avoir bonne espérance. Nous sommes naturellement exempts des vices qu'enfante l'extrême richesse ou l'extrême pauvreté. Parmi ceux, en petit nombre, dont les travaux ont été couronnés de succès, il y a une simplicité, une régularité de mœurs qui vous plaira, j'en suis sûre, et aucuns ne sont assez pauvres ici pour être tentés de commettre une action déshonnête ou se laisser tomber dans l'abrutissement de la misère. Le cri de : « au voleur » n'a jamais été entendu dans Briery Creek, vous n'y rencontrerez non plus ni un ivrogne de profession, ni une femme de celles que je n'ai pas besoin de nommer....

— Puisque les habitants sont ici d'une telle moralité, dit M[rs] Hesseldel, tournant tout à fait de face son énorme chapeau vers M[rs] Sneyd, j'espère qu'il n'y a pas ici d'amusements publics.

— Je regrette de dire qu'il n'y en a pas eu quant à présent. Le docteur Sneyd et mon fils doivent commencer la semaine prochaine sur une échelle tout à fait

modeste, un lieu de réunion du soir; et maintenant que voici M. votre mari pour les aider, j'espère que nos voisins vont avoir un nombre suffisant d'amusements innocents.

— Vous commencez la semaine prochaine? — Un quoi? — un *meeting* de prières?

—Nous avons déjà nos réunions pour cet objet, répondit Mrs Sneyd; je croyais que vous me parliez de réunions de plaisirs. Mon fils a fait dernièrement cadeau à la petite colonie d'un jeu de mail.

— Un mail! reprit Mrs Temple; je croyais que c'était une blanchisserie, et que c'était aux dames que mon frère avait fait cette politesse.

— Et cela est vrai aussi. Le même terrain sert aux blanchisseuses le lundi matin, et aux joueurs de mail le samedi soir. Il faut que vous sachiez, Mrs Hesseldel, qu'on a beaucoup de peine ici à se procurer assez de savon et de chandelle pour tous les besoins; il n'y a que les plus riches qui en puissent faire venir d'une manière régulière, et ce sont précisément les plus pauvres à qui il en coûte le plus de peines et d'argent pour s'en procurer. Mon fils, sachant tout ce qu'on épargne sur la consommation par l'association, a eu précisément en vue les plus pauvres des colons, en ouvrant cette blanchisserie. Ils sont fort satisfaits d'avoir leur linge deux fois mieux blanchi sur le pré qu'ils ne le pourraient faire chez eux, et en employant moitié moins de savon. Ils ne demandent pas mieux que de débarrasser la place trois fois par semaine, pour les joueurs de mail, et déjà ils ont payé une partie des frais pour la construction du séchoir couvert, des chaudières et des cuves. Je ne sais en vérité lequel est le plus agréable à voir, des jeux de jeunes hommes actifs oubliant les calculs mondains auxquels on est trop porté à se livrer

dans une colonie naissante, ou de joyeuses jeunes filles étalant sur le pré du linge et des couvertures, dont la blancheur et l'éclat feraient l'envie de bien des blanchisseuses de profession.

— Tout cela, reprit Mrs Hesseldel, n'est que d'une médiocre importance en comparaison de ce dont je voulais parler.

— C'est très-vrai, aussi je ne vous en parle que pour vous dire où nous en sommes, et non comme de la limite à laquelle nous puissions amener nos perfectionnements. Il nous tarde d'ouvrir une salle de lecture pour les adultes, en même temps qu'une école pour les enfants. Ma fille vous aura sans doute parlé de la part qu'elle prend à l'établissement d'une école. Nous avons vu que les journaux politiques et littéraires qu'on apportait ordinairement au mail, faisaient tant de plaisir aux joueurs dans l'intervalle des parties, que mon fils et mon mari ont résolu d'échauffer et d'éclairer la salle d'école dans les soirées d'hiver, et d'en faire un lieu de réunion pour tous ceux qui voudront y venir. Le docteur y déposera les modestes commencements d'un muséum d'histoire naturelle. Ce sera l'affaire des habitants de le perfectionner. Cela leur sera aisé en échangeant les produits de nos forêts et de nos prairies contre ce que fourniront les sociétés dont le docteur est le correspondant en France et en Angleterre. Tous les livres et journaux reçus dans la colonie seront déposés dans l'école, et quand la neige permettra qu'un traîneau nous apporte les verres que nous attendons depuis si longtemps, le docteur montera son grand télescope, et descendra le petit à l'école pour l'usage des astronomes agriculteurs.

Mrs Sneyd, remarquant le silence dédaigneux de Mrs Hesseldel, continua en souriant :

—J'ai eu ma part dans l'arrangement de cette affaire, et j'ai emporté deux points sans conteste. Les femmes ont leur entrée aussi librement que leurs maris et leurs frères. Je vous ai dit tout à l'heure que les chandelles étaient chères et rares; d'un autre côté, vous comprenez qu'il y a beaucoup à coudre dans nos ménages. En apportant leur ouvrage à l'école, qui se trouve à un jet de pierre de la plupart des maisons, un grand nombre de nos mères de famille s'épargneront la peine et la moitié de la dépense que leur auraient coûtée les chandelles dans les longues soirées d'hiver. Ce qui est plus important, elles profiteront des lectures qui s'y feront et des conversations récréatives qui pourront y avoir lieu. Mon autre point concerne la danse; j'ai dit à mon mari que s'il apportait son télescope et les faisait se geler à contempler les étoiles, il fallait qu'il me permît d'amener un violon pour se réchauffer les pieds après. Nous avons déjà découvert deux violonistes et il est question d'une flûte. J'ai à moitié promis à mon petit fils de conduire la première contre-danse, s'il pouvait persuader à mon fils d'être mon partenaire.

— J'espère, répondit Mrs Hesseldel, que d'autres emporteront aussi leurs points; j'espère qu'il y aura des prières publiques au commencement et à la fin de chaque réunion. Si l'on venait à trouver que ces exercices religieux s'accordent mal avec la danse, vous comprenez lequel des deux devrait disparaître du programme.

Mrs Sneyd répondit qu'il n'entrait pas dans ses intentions de patroniser aucune pratique incompatible avec les devoirs religieux. Dans l'espèce, il lui paraissait que la seule concession qu'on pût demander, c'était que chaque chose eût son temps. Aucune des objections, continua-t-elle, qu'on fait ordinairement

contre la danse ne pourrait s'appliquer ici. Il n'y avait point de pauvres mourant de faim à la porte, tandis que les riches s'amusaient en dedans. Il n'y avait rien qui poussât à l'extravagance, à l'imprudence, à la paresse. La danse allait être pour les habitants de Briery Cricek, ce qu'elle serait pour beaucoup d'autres si on la permettait : un plaisir innocent propre à adoucir les mœurs sans les corrompre. Dans une société où le plus grand danger était dans un esprit exclusif d'enrichissement, les plaisirs sociaux formaient un antidote qu'aucun moraliste ne voudrait condamner, et qu'aucun n'oserait mépriser.

M[rs] Hesseldel, craignant de ne pouvoir jamais faire comprendre à M[rs] Sneyd combien elle et son mari étaient au dessus de simples moralistes, quitta ce sujet jusqu'à ce qu'elle pût expliquer à M[rs] Temple, en retournant à Lodge, qu'encore que la présence des Sneyd eût été d'une grande utilité pour nourrir une moralité qui valait mieux que rien, cependant il était grand temps qu'un secours céleste arrivât, et que c'était un grand bienfait pour Briery Creek, que son mari et elle fussent venus souffler l'inspiration divine dans une masse sociale qui, si elle n'était pas morte, gémissait certainement sous l'ombre de la mort.

Avant de retourner à ses confitures de grenades, M[rs] Sneyd prit le temps de jeter un coup d'œil étonné sur l'ample et riche chapeau de la femme du pasteur.

— Je ne conçois pas, dit-elle à son mari, comment un grand nombre de ces rigoristes s'habillent avec tant de luxe. Voici par exemple cette dame — infiniment scandalisée, à ce que je vois, que nous parlions d'introduire ici la danse — et qui suit dans sa toilette des modes dont nos jeunes filles n'avaient pas d'idée. Si dorénavant elles dépensent en chiffons l'argent qu'elles

auraient pu employer à accroître leur fonds de subsistance, où à se procurer innocemment quelques comforts substantiels, j'en rejeterai le blâme sur le chapeau de Mrs Hesseldel. Je me rappelle n'avoir jamais vu de toilette si élégante et si coûteuse, que dans l'église de la rue *** le dimanche qui précèda notre départ de Londres. Cela est très-étrange.

— Pas plus étrange, ma chère, que de voir les *Amis* garnir leurs maisons de meubles plus coûteux et leurs tables de mets plus recherchés et plus variés que tous les autres. Pas plus étrange que de voir Martin le méthodiste, se faire comédien ambulant quand il eut quitté sa secte, ou les artisans anglais fréquenter le cabaret à gin, quand on interdit le violon dans les maisons publiques; pas plus étonnant que de voir sauter le couvercle entier de votre bouilloire lorsque vous en fermez la soupape...

— Oh! vous me faites songer à mes confitures! mais quel air avez-vous trouvé à Louisa, aujourd'hui?

— Pas très-bon; il y avait en elle quelque chose, je ne sais quoi.

— C'est vrai; je me demandais si vous vous en apercevriez. Peut-être est-ce le contraste avec la toilette de Mrs Hesseldel qui me l'a fait surtout remarquer. En vérité, j'étais humiliée de voir Louisa ainsi vêtue. Sa collerette était chargée de reprises comme un talon de bas, et je ne sais, en vérité, comment elle a pu faire teindre des rubans ici. Que signifie cette négligence? C'est contraire à ses goûts, à moins qu'elle n'en ait pris de nouveaux par manque de quelque chose à faire.

Le docteur Sneyd secoua la tête, il savait que Temple ne laissait jamais sa femme sans quelque chose à faire. Temmy avait aussi récemment laissé échapper quelques

mots relativement à des bougies, qui avaient fait comprendre au docteur que sa fille était maintenant forcée à la plus sordide économie dans ses dépenses, quelles que fussent celles que se permettait son tyran pour satisfaire ses caprices.

— Il avait l'air malheureux aussi aujourd'hui, dit Mrs Sneyd ; toute sa toilette n'aurait pu le dissimuler, quand il en aurait fait une aussi brillante qu'à l'ordinaire. Mais il y a un changement aussi chez lui sous ce rapport. On aurait pu le trouver aujourd'hui presque sale; il y avait de quoi se tuer avec tout le tabac qu'il a pris ; il ne faisait qu'ouvrir et fermer sa tabatière. Tant de tabac doit être fort mauvais pour un homme aussi nerveux que lui.

— Savez-vous, ma chère, que je me demandais il y a quelque temps si nous ne sommes pas trop sévères envers ce pauvre homme? — oui, oui, je sais ce que vous allez me dire, je ne prétends pas le défendre, mais seulement l'excuser un peu. Je suis aussi malheureux que vous de tout ce que Louisa doit souffrir avec lui, et de le voir abrutir son fils, faisant tout ce qu'il faut pour le jeter dans l'idiotisme, mais je suis sûr que cet homme souffre — qu'il souffre cruellement.

— Il souffre, lui, comment?

— Vous n'avez qu'à regarder sa figure pour voir si c'est ou non un homme heureux. Quant aux causes qui le font souffrir, je n'ai pas la prétention de les connaître. Ses nerfs, j'en suis certain, le mettent à la torture...

Mrs Sneyd hasarda quelques suppositions sur des excès d'eau-de-vie, d'opium, d'épices, etc.; sur le remords, la crainte et tout le cortège qu'entraînent après elles les passions mauvaises. Le docteur Sneyd était, lui, d'opinion que les affaires de Temple allaient mal, et que ce malheur tombant sur un esprit lâche et

mou, celui-ci le sentait assez pour le souffrir, mais non assez pour y puiser une nouvelle énergie. Il ajoutait que même les parents de sa femme devaient avoir beaucoup d'indulgence pour un homme dans une position aussi pitoyable. Mrs Sneyd admit si volontiers ce raisonnement, que non seulement elle envoya à la Lodge une double portion de grenades, mais qu'elle retira son sentiment quand elle apprit que Rundell ne pouvait obtenir de placer à sa guise le produit de ses économies, grâce à l'influence de Temple au Land-Office, et qu'il y nuisait beaucoup aussi aux intérêts d'Arthur. Celui-ci s'était donné beaucoup de peine pour assurer un approvisionnement de viandes fraîches et de beurre frais pour l'hiver qui approchait. Outre l'espoir du profit qu'il ferait sur ses beaux moutons et ses belles vaches, il était sûr de la reconnaissance de ses voisins qui, l'hiver précédent, étaient devenus singulièrement las de porc et de bœuf salé. Mais M. Temple s'était avisé d'entreprendre une grande salerie, et il avait donné publiquement à entendre qu'il n'accorderait sa pratique au marché, et sa protection au Land-Office, qu'à ceux qui seraient assez prudents pour préférer ses salaisons à bon marché au cher mouton frais de M. Sneyd. Le premier mouton qu'Arthur avait tué, il avait été obligé de le manger dans sa propre maison et dans celle de son beau-père. Lors donc que Mrs Sneyd apprit qu'il n'avait pas dessein d'en tuer d'autres, ce fut par un grand effort sur elle-même qu'elle se contenta de dire : Le pauvre petit homme ne punit personne autant que lui-même. Je ne vois pas comment il peut manger avec plaisir son mouton frais, tandis qu'il empêche les autres de s'en procurer.

— Cela n'est pas tout à fait en son pouvoir, ma mère, dit Arthur ; il peut empêcher que le mouton

trouve aucun prix sur le marché et m'enlever ainsi mon bénéfice, mais nous pourrons toujours tuer un mouton de temps en temps pour nous-mêmes, et trouver des voisins qui ne demanderont pas mieux que de faire avec nous un échange de cadeaux, qui nous débarassera de ce que nous ne pourrions consommer. Mais je serais bien aise de voir la fin de ces tracasseries tyranniques.

— Il est assez étrange d'être venu dans un pays de liberté pour tomber aux mains d'un pareil despote. Je m'étonne que ses gens ne l'aient pas encore chassé et envoyé faire le tyran plus loin dans le désert.

— Ils attendent, je suppose, qu'il ait fini de manger sa fortune. Il est le propriétaire de tant de gens, et en occupe tant d'autres, qu'on se soumet à tout pour un temps. Mais son heure viendra s'il n'y prend pas garde.

— Je comprends très-bien que ceux qui lui ont confié de l'argent, attendent le moment favorable pour le retirer de ses mains; mais quant aux constructeurs et aux cultivateurs qu'il occupe, ils feraient bien, s'ils étaient prudents, de porter leur travail là où ils pourraient compter sur une demande plus constante.

Chacun peut voir que s'il continue à dépenser chaque année plus d'argent, pour détruire ce qu'il a fait l'année précédente, il sera bientôt au bout de son rouleau, et que ses ouvriers deviendront ses créanciers. Si j'étais à leur place, j'aimerais mieux aller construire des granges qui sont payées par la conservation des blés qu'on y enferme, et cultiver des champs qu'on cultivera encore l'année prochaine avec bénéfice, que de retourner sans cesse une belle maison, abattant au nord pour construire au midi, tournant à l'est une façade qui était à l'ouest, changeant un verger en pelouse, une pelouse en plates-bandes, sachant bien

ce qui doit résulter à la fin de toute cette dépense inutile.

— Mais quelques-uns ne croient pas qu'elle soit inutile, ma mère; ils voient l'argent qui les paie toujours en existence, toujours faisant le tour du marché, et, comme le disent certains politiques anglais, des palais royaux et du train de grands seigneurs ruinés, ils vantent le bienfait de dépenses libérales, et le patriotisme de ceux qui emploient beaucoup de bras.

— Tout cela serait bel et bon, si les travailleurs vivaient de la vue seulement de l'argent qui les paie; mais aussi longtemps que cet argent se change plusieurs fois pour du pain, pour des vêtements qui s'usent et disparaissent, il est difficile de voir qu'on retire rien d'une pareille dépense, si ce n'est le plaisir — lequel plaisir est honnête ou non, suivant la position de fortune de ceux qui ont mis tout ce travail, tout cet argent en mouvement. En dernière analyse, la masse d'argent en circulation reste la même, et au lieu d'une masse de nourriture et de vêtements consommés, il y a un palais princier. Maintenant si ce palais princier ne vous plaît pas, que vous l'abattiez pour le reconstruire, la masse d'argent reste toujours la même, et il y a une double quantité de nourriture et de vêtements consommée, et vous n'avez toujours qu'un palais. Le faux raisonnement dont vous parlez, dit le docteur Sneyd, vient de la confusion qu'on fait d'une sorte de dépense improductive avec une autre. Les gens entendent dire que c'est une belle chose que d'employer une multitude de bras à ouvrir une route où à bâtir un pont, et aussitôt ils supposent que ce doit être un acte de patriotisme que d'employer une foule de bras à bâtir quoi que ce soit.

— Il me semble qu'ils devraient voir qu'encore que le blé ne pousse pas sur une grande route, et que des ponts ne manufacturent rien, cependant la valeur du blé et de la marchandise quelconque peut doubler, si on lui ouvre un nouveau marché, en construisant une route ou un pont. C'est un malheur pour Briery-Creek que Temple soit plutôt un de ces égoïstes qui démolissent des palais pour les réédifier, qu'un patriotique constructeur de ponts et de grandes routes.

Le premier dimanche où s'ouvrit la chapelle, Temple parut sous un aspect où il n'avait qu'une seule fois auparavant essayé de se montrer. Le jour où l'on s'était servi de halle pour y célébrer le culte, il avait entr'ouvert la porte, jeté un coup d'œil sur la compagnie de soldats et la population villageoise, réunies pour prier sous la direction de leur vieil ami ; puis il partit rapidement, remerciant Dieu de ce qu'il avait trop de piété pour prendre part à un service comme celui-là. Il avait donc pris le rôle d'un homme religieux, et le moment était venu de le jouer une seconde fois. Soupçonnant que peut-être la halle serait ouverte, comme à l'ordinaire, pour la petite congrégation du docteur Sneyd, ce qui donnerait à sa chapelle un air de concurrence, il n'épargna rien pour s'assurer l'avantage d'un plus grand nombre de fidèles. Il prit un prétexte pour pousser sa promenade à cheval au-delà du poste militaire, et se montra très-gracieux avec les soldats. Ses domestiques eurent ordre de faire mousser au marché du samedi la chapelle et le chapelain, et d'annoncer aux principaux d'entre les habitants du village, que de bonnes places leur seraient réservées. Il eût pu s'éviter tant de peines. Le docteur Sneyd, sa femme, son fils et tous ses serviteurs, avaient l'intention de venir dans sa chapelle, et cela leur paraissait une chose toute simple.

Quand ils entrèrent, Temple eut l'air aussi surpris que s'ils arrivaient immédiatement de l'Angleterre. Il fit un fracas prodigieux pour les placer dans le banc immédiatement à côté du sien. Il poussa la complaisance jusqu'à leur envoyer des livres, et à s'informer s'ils trouvaient les paillassons suffisamment épais. Durant la plus grande partie du service, il se tint debout comme s'il n'eût pu écouter avec une attention suffisante, en se tenant assis comme les autres. Cependant il toussait chaque fois que quelqu'un remuait, et lançait un coup d'œil sévère dans tous les coins, pour commander une conduite respectueuse, tandis que le chapelain prouvait éloquemment que la plus grande gloire et le plus grand charme d'une église, c'était que là, et là seulement, les hommes sont égaux et libres. Le petit Ephraïm se tenait craintif derrière le cocher, tandis que le prédicateur disait que, dans l'église, le plus humble esclave peut tenir la tête levée comme tout membre de la grande famille humaine, et le sommelier, faisant les fonction de bédeau, allait sur la pointe du pied gourmander Jenkins, le terrassier, pour s'être permis de se placer si haut dans la nef, au moment où le prédicateur citait les paroles de l'Ecriture, sur ceux qui étalent, dans les synagogues, des bijoux et des vêtements de pourpre.

Il est vrai que le prédicateur n'avait pas chance d'être aussi écouté ce jour-là, qu'il pouvait s'y attendre pour les dimanches suivants. Tout le monde s'était fait beau pour inaugurer la chapelle. Toutes les dames avaient voulu se procurer de magnifiques chapeaux comme celui de Mrs Hesseldel. On y avait mis la dernière main, et l'envoi s'en était fait dans la soirée du samedi ; mais il restait à les porter pour la première fois. Il y a toujours quelque chose qui occupe dans la

conscience qu'on a d'un nouveau vêtement, et puis il restait à comparer les nouveaux chapeaux avec les antiquailles des autres femmes, et avec celui de Mrs Hesseldel, qu'on s'était efforcé d'imiter. Tandis que Mr Dods contemplait les effets de sa propre architecture, son mari ne pouvait s'empêcher de tourner la tête de tout côté, et de se rappeler qu'il n'y avait pas, dans tout cet édifice, une seule brique qui ne fût sortie de ses mains et de celles de ses enfants; le constructeur vérifiait involontairement le toisé des fenêtres et de la voûte. Deux ou trois petits garçons, et autant de petites filles, battaient joyeusement la semelle sur les paillassons que leurs mères avaient tressés. Un voyageur, qui venait du nord, prépara insensiblement son petit discours, pour s'approcher des dames à l'issue du service, et leur offrir des chancelières en fourrure comme fort commodes en hiver. Les Brawnees, qui n'étaient gênées par aucuns autres vêtements que ceux de tous les jours, étaient peut-être celles qui écoutaient le plus attentivement. Temmy était si alarmé de l'idée que peut-être il allait avoir, pour la première fois, à rendre compte à son père du sermon, qu'il n'aurait pu en retenir un mot, quand bien même il n'eût pas souffert de voir les larmes tomber, l'une après l'autre, sur les joues de sa mère, pendant toute la durée du service.

Peu de jours après eut lieu l'ouverture de l'assemblée du soir dans l'école du village. Tous les cœurs, même ceux des marchandes de modes rivales, s'épanouirent à la vue d'un feu de bois pétillant, des chandelles de première qualité, de l'accueil bienveillant et de la joyeuse compagnie qui attendait les arrivants. Tandis que les hommes se réunissaient autour de la petite bibliothèque, pour voir en quoi elle consistait, les couseuses placèrent leurs bancs autour de la table de sa-

pin, et ouvrirent leurs sacs à ouvrage. Mrs Dods ne faisait point mystère de sa tâche ; elle coupait un grand chapeau de femme pour en faire deux petits à son garçon et à sa fille, parce que, n'ayant compté sur aucune concurrence, elle avait gâté ses affaires en encombrant le marché. Elle avait regardé la femme de l'homme de loi comme une pratique sûre pour un grand chapeau comme celui de Mrs Hesseldel. Cette dame en avait bien acheté un, mais voilà que la femme du constructeur s'était mise à faire concurrence à la femme du briquetier, et qu'elle avait étalé à sa fenêtre des chapeaux un peu meilleur marché que ceux de Mrs Dods. Il ne restait donc plus à celle-ci qu'un parti à prendre, c'était de montrer combien ses enfants seraient gentils avec des petits chapeaux de cette étoffe, dans l'espoir que la mode en pourrait être adoptée pour les autres enfants du village.

— Si cela arrive, Mrs Dods, Martha Jenkins aura la même raison de se plaindre de vous, que vous avez de vous plaindre de la concurrence qui vous est faite. On ne sait pas tout le mal que Jenkins s'est donné à remonter la rivière jusqu'à ce qu'il rencontrât les castors, à les chasser, à préparer leurs peaux, et tout cela tandis que Martha travaillait du matin au soir à faire des chapeaux de castor pour tous les enfants de la colonie. Ce sera une chose triste pour elle, si vous lui enlevez les pratiques.

— Et vous ne pouvez le faire sans abaisser vos prix d'une manière ruineuse pour vous, reprit Mrs Sneyd. Par le temps qu'il fait, il n'y a pas une mère qui ne préfère coiffer ses enfants d'un chapeau de castor que de vos légères étoffes de soie. Il n'y aurait qu'une grande différence dans le prix qui pourrait vous faire donner la préférence.

— Eh bien ! il faudra bien que je la fasse, cette différence. J'aime mieux vendre bon marché que de ne pas vendre du tout. Une autre fois, j'aurai soin de mieux calculer ce qui peut se vendre d'une mode nouvelle parmi les femmes les plus aisées de la colonie.

Mrs Sneyd fut d'opinion que ceux-là étaient engagés dans le commerce le plus sûr, qui travaillaient dans les articles d'un usage plus commun, et qui se proposaient pour pratiques les classes les plus infimes, c'est-à-dire les plus nombreuses de la société. Par leur nombre, ces classes sont toujours les plus grands consommateurs, et par la régularité de leur industrie productive, elles sont aussi les consommateurs les plus réguliers. Il semblait donc probable qu'au bout du compte, la demande serait plus considérable pour les castors de Martha que pour les chapeaux de soie de Mrs Dods, encore que la première pût souffrir passagèrement de la surabondance des produits de la seconde.

On vit bientôt que les dames n'avaient pas été seules à apporter leur ouvrage. Quand on en vint à se demander qui serait le lecteur, on convint unanimement que ce devoir écherrait à quelqu'un qui n'aurait rien à faire. Dods coupait des mitaines de cuir pour les moins habiles des bûcherons. D'autres tressaient de la paille, faisaient des balais, des chevilles pour les couvreurs, ou raccommodaient des souliers ; Arthur dessinait un modèle pour Temmy. C'était là le prétexte d'Arthur toutes les fois qu'il prenait son crayon, mais un voisin qui jetait un coup-d'œil par-dessus son épaule, ne put s'empêcher de penser que ce que dessinait Arthur c'était la réunion actuelle, y compris le docteur Sneyd, assis à la place d'honneur près du feu.

Lorsque sur la fin de la soirée on ouvrit les fenêtres

pour examiner le ciel, on fut étonné de voir que la neige tombait par gros flocons.

— Voyez, s'écria Arthur, il n'y a pas moyen de faire de l'astronomie ce soir, non plus que de danser, je m'imagine, à moins que vous ne vouliez attendre pour retourner chez vous que vous en ayez jusqu'aux genoux. Temmy, neigeait-il quand vous êtes venu?

— Oh! oui, répondit l'enfant, ce souvenir lui faisant encore claquer les dents l'une contre l'autre.

— Pourquoi ne nous l'avez-vous pas dit, mon cher? demanda M[rs] Sneyd.

Le docteur fut intérieurement content qu'il y eût une aussi bonne raison pour expliquer l'absence de M. Hesseldel.

— Il n'est pas étonnant, dit l'un des travailleurs, que nous n'ayons pas entendu le trot du cheval. Allons, mesdames, serrez votre ouvrage, à moins que vous ne vouliez rester ici jusqu'au dégel.

Un ou deux enfants qui se trouvaient-là, se réjouirent de penser que le chemin pour aller à l'école serait impraticable jusqu'au dégel.

— Attendez un peu, s'écria Rundelle, entr'ouvrant la porte et la refermant précipitamment, je ne sors pas sans une torche, et une fameuse, avec un bruit comme celui qui se fait dehors!

— Quel bruit?

— Les loups, et il y en a une belle troupe, à en juger par les cris qu'ils poussent.

Tous ceux qui possédaient des moutons furent alors en proie aux craintes les plus vives, qui ne s'augmentèrent pas peu quand Temmy eut enfin la force de dire que les loups avaient hurlé de tous côtés après le groom et lui, depuis la Lodge jusque-là. L'enfant n'avait jamais été aussi vivement alarmé de sa vie et se cram-

ponna à la redingote d'Arthur, dès qu'il fut question de retourner chacun chez soi.

— Lâchez-moi, Temmy, il faut que j'aille voir à mes moutons sans perdre de temps davantage. Si vous n'aviez pas été le plus étrange enfant du monde, vous nous auriez avertis de le faire il y a longtemps. Je ne puis concevoir ce qui vous rend silencieux à ce point sur tout ce qui arrive.

Mrs Sneyd s'expliquait très-bien ce qu'Arthur ne comprenait pas; elle connaissait, elle, les enfants. Elle avait suivi avec une mortelle anxiété l'abrutissement progressif de son petit-fils, et s'expliquait comment, à force d'être réprimandé et brusqué, il en était venu à ne point oser dire qu'il neigeait et qu'il avait rencontré des loups.

— Allons, camarades, s'écria Arthur, qui est-ce qui tient à ses moutons? allez chercher vos armes, joignez-moi au grand peuplier près de la briqueterie, nous cernerons les porcs et donnerons la chasse aux loups.

L'annonce de cette partie fut reçue avec d'autant plus de plaisir qu'on ne s'attendait pas que l'occasion pût s'en présenter si tôt. L'hiver arrivait tout d'un coup et les loups seuls semblaient avoir été avertis de son approche.

Le docteur Sneyd éclaira et guida jusqu'à la maison sa femme et son fils, presque aussi joyeux que les plus jeunes des chasseurs de loups. La saison des traîneaux était venue, et il pourrait enfin recevoir son fameux paquet de lentilles. Malgré les petits désastres qui assaillirent la troupe chemin faisant, — bien que tous fussent mouillés, que quelques-uns perdissent le sentier, que d'autres tombassent; malgré la crainte des bêtes fauves et la disparition de Temmy pendant dix minutes dans un trou assez profond, le docteur ne put prendre sur

lui de regretter l'état de l'atmosphère. Sa pensée était fixée sur les intérêts de la science, et il se consolait facilement de tous ces petits malheurs.

S'il avait pu prévoir le résultat de l'aventure de cette nuit, il n'aurait pas pris tant de plaisir à suivre de l'œil les torches des chasseurs dans la forêt, et à compter le lendemain matin les têtes de loups déposées devant sa porte en forme de tribut.

CHAPITRE VI.

LE COEUR D'UN PÈRE.

Il y avait quelque temps qu'un silence lugubre régnait dans la maison du docteur Sneyd, — depuis le jour où la fièvre qui dévorait Arthur avait pris un caractère sérieux. Tant qu'on avait supposé que ce n'était qu'un rhume violent gagné pendant la nuit de la chasse aux loups, tout avait marché dans la maison à peu près comme à l'ordinaire; mais du moment qu'on avait compris qu'il pouvait y avoir du danger, tout y était devenu studieusement calme. Le chirurgien montait les escaliers d'un air digne, les servantes faisaient tous leurs efforts pour qu'on n'entendît point leurs pas; Mrs Temple ne se consultait avec son père qu'à voix basse, encore que la porte de son cabinet fût fermée, en sorte qu'on n'entendait que trop bien les cris du patient dans toute la maison lorsqu'il était dans un accès de délire.

Temmy ne voulait pas s'éloigner, encore qu'il fût bien malheureux dans la maison; quand il ne pouvait se

glisser dans l'escalier derrière le chirurgien, il entrait dans le cabinet du docteur par la fenêtre du jardin. Là, il pouvait s'asseoir dans une petite chaise sans être vu, et mieux encore sans être occupé. Il avait un violent désir d'être utile, mais une conviction si intime qu'il n'était propre à rien, qu'il souffrait horriblement chaque fois qu'on le priait de faire quelque chose. Si on l'envoyait faire la moindre commission, ou même simplement veiller à l'arrivée d'un messager, il lui semblait que la vie de son oncle dépendait de ce qu'il pourrait voir, dire ou faire dans l'espace de quelques minutes; aussi lui arrivait-il tout naturellement de voir et de parler de travers, de faire précisément le contraire de ce qu'il aurait dû. Tout cela lui paraissait encore préférable au malheur de rester chez lui, — soit seul tremblant à tout moment de voir arriver son père, — soit avec son père, entendant des plaintes sur l'absence de Mrs Temple ou quelques plaisanteries déplacées auxquelles il n'osait refuser de prendre part, quelque chagrin qu'il eût au fond du cœur.

Un matin, il venait de se glisser dans le grand fauteuil, supposant que le docteur Sneyd, absorbé par la lettre qu'il écrivait, ne l'avait pas vu entrer, quand Mrs Temple parut revenant de la chambre du malade. Comme elle trouva le temps de poser d'abord un baiser sur le front de son enfant, qu'elle n'avait pas vu depuis la veille au soir, il prit le courage de demander :

— Mon oncle Arthur va-t-il mieux?

Mrs Temple ne répondit qu'en secouant tristement la tête; le docteur Sneyd leva la sienne.

— Non, mon ami, dit-il, votre oncle ne va pas mieux. —Louisa, il faut prendre du repos; cette dernière nuit a été de trop pour vous.

Mrs Temple dit qu'Arthur venait enfin de s'endor-

mir d'un sommeil agité, il est vrai, et qu'elle craignait devoir être de courte durée. Mais elle avait vu venir le chirurgien et avait désiré le recevoir en bas pour lui demander.... une pensée soudaine sembla la frapper.

— Mon cher enfant, montez dans la chambre de votre oncle....

Temmy fit deux pas en arrière et dit presque : non.

— Laissez vos souliers au bas des escaliers, dites à votre grand'-maman de descendre ici, asseyez vous à sa place au chevet du lit, et surveillez le sommeil de votre oncle ; s'il s'éveille, appelez-moi, sinon, tenez-vous tranquille jusqu'à ce que je vienne.

Temmy se mit lentement en marche; il n'avait pas mis une seule fois le pied dans la chambre depuis le commencement de la maladie, et rien ne surpassait l'effroi qu'il avait de ce qu'il pourrait y voir. Il entra tout d'un coup, et parla si bas à sa grand'-mère, que celle-ci ne put comprendre le message dont il était chargé que lorsqu'elle l'eut entraîné sur le palier. Alors elle descendit, lui faisant signe de prendre sa place ; force lui fut bien alors de regarder dans le lit. Temmy s'assit, les yeux fixes jusqu'à ce que la tête lui tournât des efforts qu'il faisait pour regarder constamment la figure de son oncle. Cette figure semblait changer de forme, de couleur et de mouvement à chaque instant. Quelquefois Temmy s'imaginait que le patient étouffait, d'autres fois qu'il avait cessé de respirer, suivant l'état dans lequel se trouvaient ses sens à lui-même. Par moment, la main amaigrie et balante semblait faire un effort pour saisir les draps et les couvertures, et alors Temmy bondissait vers la sonnette qu'il avait ordre de tirer pour appeler au secours. Comme elle était changée, la figure qu'il avait devant lui, comme elle était creuse et comme la souffrance s'y lisait ! il y restait assez de

ressemblance de l'oncle Arthur pour faire croire à Temmy que c'était lui, et assez peu pour lui faire croire que ce ne l'était pas. Il aurait donné beaucoup pour voir entrer quelqu'un, et se demandait quand ce spectacle serait assez effrayant pour l'autoriser à tirer la sonnette.

La question fut bientôt décidée. Sans que rien eût averti son garde-malade, Arthur ouvrit tout à coup les yeux tout grands, s'assit sur son séant et regarda si fixement Temmy, que celui-ci fut près de pousser des cris et ne pensa pas à tirer la sonnette. Mais cependant, quand il vit qu'Arthur s'efforçait de sortir du lit, il sonna précipitamment, puis courut au malade et lui dit :

— Oh ! mon oncle, couchez-vous tranquillement, que je vous parle de l'agneau qui a été mordu par le le loup, vous savez. J'ai beaucoup de choses à vous dire de cet agneau et de la vieille brebis. Isaac dit que....

— Ah ! oui, l'agneau, l'agneau, dit faiblement Arthur, se laissant retomber sur son oreiller.

Quand le docteur Sneyd arriva, il trouva Arthur qui écoutait péniblement, les yeux fixés sur le petit garçon, la longue histoire que celui-ci lui faisait avec une gaîté forcée de l'agneau qui commençait à aller mieux. Il coupa court son recit, dès qu'il vit arriver du secours.

— Oh ! grand-papa, il s'est réveillé si soudainement, il a essayé de sortir du lit, grand-papa !

— Oui, mon cher ami, je comprends ; vous avez fait précisément ce qu'il fallait faire, Temmy, et maintenant vous pouvez descendre ; chacun de nous n'aurait pu faire mieux, mon enfant.

Quiconque eût rencontré Temmy pleurant sur l'escalier, aurait supposé au contraire qu'on venait de le gronder pour n'avoir pas fait ce qu'il fallait. Cependant

à compter de ce moment ce fut un autre enfant, et il lui sembla même qu'il n'aurait pas trop de répugnance à retourner dans la chambre de l'oncle Arthur, s'il plaisait à quelqu'un de l'y envoyer. Il se passa quelque temps avant que l'issue de la maladie ne fût regardée comme décidée, et à mesure qu'elle faisait des progrès, Temmy eut moins besoin de faire des questions chaque matin sur l'état d'Arthur. Chaque fois que la figure du docteur Sneyd était plus remarquablement calme et douce, Temmy comprenait que son oncle allait plus mal. De temps en temps, il se passait des choses étranges qui étonnaient la raison du petit bonhomme. Il n'était pas étrange d'entendre M. Temple demander à sa femme, dans les courts instants qu'elle passait à la maison, si Arthur avait fait un testament, quelles dispositions on supposait qu'il avait prises, et s'il avait encore assez de raison pour y apporter des changements qui pourraient être à désirer, vu l'accroissement qu'avait pris depuis quelque temps sa petite fortune. Il n'était pas étrange que M. Temple fît ces questions, et que sa femme y répondît brièvement et en pleurant; mais il était étrange que M. Temple fût allé un jour dans sa serre, qu'il y eût coupé de ses propres mains les plus belles grappes pour Arthur, et qu'il eût permis à Temmy de les lui porter lui-même, bien qu'elles remplissent un grand panier. Il était étrange que M. Kendall, disposé qu'il était quand tout le monde se portait bien à plaisanter à propos et hors de propos avec ses hôtes et ses voisins, fût maintenant grave du matin au soir, et que souvent même il passât la nuit à garder le malade, à étudier, à chercher, à secourir, au point que Mme Sneyd disait que si Arthur en revenait, ce serait, après Dieu, son ami le chirurgien qui l'aurait sauvé. Il était étrange de voir un médecin arriver d'une grande distance, deux

fois par semaine et repartir aussitôt que son cheval était reposé, bien qu'il n'y eût rien de plus naturel que l'anxiété des villageois qui se tenaient sur leurs portes, pour accoster tour à tour le médecin quand il s'en allait, et tâcher de savoir quelle espérance on pouvait conserver de sauver Arthur. Ce fut chose étrange que de rencontrer un matin le docteur Sneyd avec la hache d'Arthur sur l'épaule, pour aller faire dans le bois certain ouvrage dont celui-ci avait parlé toute la nuit, regrettant piteusement de ne le pouvoir exécuter jusqu'à ce que le docteur Sneyd lui eût solennellement promis qu'il s'en chargerait, et que nul autre ne le ferait que lui. Il était étrange que M. Hesseldel eût choisi ce moment-là pour aborder le docteur, et lui demander pourquoi on ne l'avait pas fait appeler auprès du lit du malade, disant qu'il était horrible de penser à ce que pourrait devenir son âme, s'il plaisait à Dieu de l'enlever dans l'état où elle se trouvait actuellement. De toutes ces choses étranges, la plus étrange sans doute, c'est que quelqu'un osât ajouter à ce que devait souffrir ce père à cheveux blancs, et que M. Hesseldel se crût plus propre que le docteur Sneyd à veiller sur l'état religieux du vertueux fils d'un père si pieux. Temmy, lui-même, comprenait assez tout cela pour éprouver du dégoût et pour vénérer la dignité modeste avec laquelle le docteur repoussa les offres officieuses de M. Hesseldel, bien qu'il avouât que le moment d'épreuve d'Arthur lui semblait toucher à sa fin.

Un jour que Temmy s'était hasardé à entr'ouvrir la la porte du malade, il fut glacé de terreur d'entendre sa mère, après avoir longtemps tenu les yeux fixés sur la figure immobile d'Arthur, se laisser tomber dans un fauteuil près du lit, et s'écrier :

— Arthur, Arthur, ne voulez-vous pas me regarder?

Temmy n'eut pas la force de rester. Il se réfugia près de son grand-papa, qui, en apprenant le sujet de sa terreur, le ramena dans la chambre. Ils y trouvèrent Louisa à genoux, pleurant tranquillement, la tête cachée dans les draps. Elle était en ce moment plus calme; Arthur avait tourné les yeux de son côté, et, à ce qu'elle croyait, avait fait des efforts pour lui parler. Il lui semblait maintenant qu'elle pourrait le veiller jusqu'au bout sans se plaindre; mais il lui avait paru affreux, bien affreux, de le voir s'anéantir graduellement, sans lui donner un signe de sentiment et d'amitié.

— Que doit-ce donc être, ma chère fille, dit le docteur, que d'attendre en vain un pareil signe pendant des mois, pendant des années?

Le docteur tenait à la main une lettre dont Temmy avait remarqué qu'il ne pouvait se séparer depuis quelques jours. Il dit alors que le meilleur de ses vieux amis avait eu une attaque de paralysie, et qu'il était peu probable qu'il pût dorénavant lui écrire ou lui donner de ses nouvelles.

— Faut-il que cela arrive en ce moment! dit Louisa à demi-voix.

— Je souffre pour vous, ma chère enfant. Vous avez bien des années devant vous, et la perte de ce frère... mais, pour votre mère et pour moi, le coup est moins affreux. Nous ne pouvons avoir longtemps à rester sur cette terre, et plus Dieu brisera des liens qui nous y rattachent, moins nous aurons de peine à la quitter. Si les vieux amis que nous aimons, si les jeunes, sur lesquels nous comptions, partent avant nous, le monde à venir n'en est que plus brillant, et c'est du ciel, presque exclusivement, que nous devons nous occuper à notre âge.

Une pieuse conversation continua longtemps entre le père et la fille, Louisa s'écriant, qu'elle ne voulait pas rester seule avec ses parents, qu'il ne fallait pas que le ciel enlevât Arthur, que jamais elle n'avait été pour eux ce qu'il était, que jamais elle ne pourrait le remplacer. Son père la consolait, l'encourageait et lui expliquait que c'était sur elle et sur Temmy qu'allaient reposer dorénavant toutes leurs chances de bonheur en ce monde.

La neige avait fondu entièrement avant le matin où le cortège funèbre sortit de la maison du docteur Sneyd. En quittant la grille, il se dirigea non pas du côté de la chapelle, mais vers la forêt. Comme M. Hesseldel ne pouvait en conscience approuver une mort comme celle d'Arthur, — dans l'erreur et dans le péché, on résolut de procéder à l'enterrement, comme s'il n'y avait pas eu de M. Hesseldel ni de chapelle dans le pays. Tout se fit comme tout s'était fait une première fois déjà, depuis l'établissement de la petite colonie. La bière, sans aucun ornement, était portée par quatre villageois, et suivie par tous les autres, à l'exception d'un bien petit nombre qui habitaient près de la Lodge. Mrs Sneyd ne voulut pas entendre parler de laisser son mari seul pendant toute la durée du service, et sans que quelqu'autre membre de la famille fût là. Mrs Temple n'était pas en état d'y assister. Mrs Sneyd prit donc Temmy par la main, et accompagna le docteur. Quand on fut arrivé au point choisi dans la forêt, la famille s'assit près du cercueil, tandis que les hommes qui avaient apporté des bêches, creusaient la fosse, et que ceux qui avaient apporté des haches, abattaient des arbres pour assurer le cadavre contre l'avidité des animaux sauvages.

Aucun de ceux qui assistèrent à ces funérailles n'avait

jamais entendu un service aussi touchant que les prières de ce vieillard à cheveux blancs, sur le cercueil de son fils. Les larmes en bien petit nombre qui s'échappaient des yeux du père, au moment de la dernière séparation, n'ôtaient certainement rien à la dignité du ministre. Le docteur voulut voir lui-même la fosse remplie, et les arbres abattus, disposés de manière à en assurer le respect. Cela fait, il donna le bras à sa femme pour la ramener à la maison ; et quand il y fut arrivé, il n'oublia aucun de ceux qui avaient donné à son fils cette dernière marque de considération et de sympathie. Il leur donna à tous la main, et leur ôta son chapeau avant que de rentrer chez lui.

Mrs Sneyd le suivit dans son cabinet, au lieu de se rendre auprès de sa fille, et lui demanda s'il allait écrire.

—Oui, ma chère amie. Il y a quelqu'un en Angleterre à qui nous devons être les premiers à annoncer cette nouvelle. Ma lettre sera courte, car l'affliction de cette jeune femme sera bien grande. Du moins il est naturel au père d'Arthur de le penser ainsi. Voulez-vous rester avec moi, ou bien aller auprès de Louisa?

—J'ai à écrire à Mrs Rogers, et je crois que je vais le faire à côté de vous. Cependant... Louisa... dites-moi, mon ami, que faut-il que je fasse?

Il y avait quelque chose dans l'indifférence et l'indécision du ton avec lequel cela fut dit, qui fut plus près de renverser le courage du docteur Sneyd, que quoi que ce fût qui avait eu lieu ce jour-là. Cependant il surmonta son émotion, et dit :

— Allons tous deux faire un tour dans le jardin d'abord, puis après nous verrons.

Il prit sa femme sous le bras, et l'emmena au jardin. Temmy y était, errant, solitaire, désespéré, dans l'une

des allées. Les domestiques lui avaient dit qu'il ne fallait pas monter près de sa mère, qu'ils croyaient endormie, en sorte que Temmy ne savait où aller, non plus ce qu'il pouvait se permettre ou ne se permettre pas en un jour de funérailles. Le docteur et sa femme se ranimèrent l'un l'autre par les efforts qu'ils firent pour ranimer Temmy, et lorsque Mrs Temple se fut levée, fiévreuse, la tête en feu, et qu'elle eut ouvert sa fenêtre pour chercher un peu d'air, elle fut surprise de voir son père, la bêche à la main, tandis que Mrs Sneyd et Temmy cherchaient dans le verger les derniers fruits de l'automne.

Lorsque cette soirée, qui parut si longue, fut passée, et que les lettres les plus urgentes eurent été écrites, on ne vit plus guère autre chose à faire que de prendre soin de Mrs Temple, dont le chagrin avait singulièrement altéré la santé. Elle était couchée grelottante sur un sopha, au coin du feu, et sa mère commençait à être si inquiète de la prolongation de ses maux de tête, qu'elle fut réellement satisfaite quand M. Kendall arriva de l'autre bout du village, pour voir comment allait la famille. Il recommanda à la malade de prendre autant de repos qu'il serait possible, de détourner son esprit d'idées pénibles, et surtout de rester où elle se trouvait. Il dit qu'elle ne devait pas songer, quant à présent, à retourner chez son mari, — déclaration dont chacun lui sut gré au fond du cœur.

Quand Temmy eut reconduit le chirurgien jusqu'à la porte, il rentra, et, au lieu de s'asseoir à son dessin, comme auparavant, il allait de fenêtre en fenêtre, prêtant l'oreille et paraissant très-inquiet. Le docteur Sneyd l'invita à s'approcher du feu, et lui fit place entre ses genoux; mais Temmy ne pouvait être heureux

même là. — La nuit, disait-il, est si orageuse, et la pluie est si forte!

— Eh bien! qu'est-ce que cela vous fait, mon enfant?

— Mon oncle Arthur est dans le bois tout seul, tandis que nous autres nous sommes si comfortablement au coin du feu.

— Mon enfant, votre oncle ne peut jamais souffrir dorénavant du froid ou de la chaleur, de la rosée ou de la tempête. Nous ne l'oublierons pas pendant que nous sommes, comme vous le dites, comfortablement au coin du feu ; mais c'est nous, les vivants, qui avons besoin d'être abrités et environnés de soins comme des enfants, tandis que ceux qui sont partis se rient peut-être de ces choses, et regardent peut-être les soins que nécessite le corps, comme des hommes faits regardent l'osier dans lequel ils ont été bercés, et les tapis qu'on étendait devant eux pour qu'ils y tombassent en apprenant à marcher. Votre oncle Arthur en sait peut-être maintenant plus que nous sur la cause et la nature des orages; mais ce que nous savons, nous, c'est qu'il ne peut plus en souffrir.

Mrs Sneyd croyait tout ce que son mari venait de dire à Temmy, et le passage de l'Écriture, qu'il lut le soir à sa famille, concernant la supériorité des choses spirituelles sur les temporelles, ne frappa pas vainement son oreille; cependant elle sympathisait tellement avec les idées de Temmy, qu'elle regarda longtemps par la fenêtre du côté de la forêt, avant que d'essayer à prendre du repos, et que la première aube du jour la trouva à cette même fenêtre. Elle fut surprise de deux choses qu'elle vit: — d'abord une quantité de lumières s'agitant dans le village et aux environs de la Lodge, puis une lumière bien plus faible,

et comme celle d'un ver luisant, dans la direction opposée, et comme précisément à l'endroit solitaire où reposait Arthur. Le docteur Sneyd ne put distinguer cette lumière à cause de la tempête, mais comme on lui assurait qu'elle existait certainement, il supposa que ce devait être quelque feu météorique comme il s'en exhale souvent des endroits marécageux. Quant au mouvement extraordinaire qui avait lieu dans le village, il ne pouvait se l'expliquer aussi facilement, et ne se donna pas non plus beaucoup de peine pour y parvenir. Il était épuisé de fatigue; — le repos de l'innocent, le repos du juste l'attendait. Il fut arraché à ce sommeil à l'aube du jour, par Mrs Sneyd, qui lui dit que certainement elle voyait un homme soigneusement caché dans son manteau, se promener dans le jardin; elle ajouta qu'il lui avait semblé auparavant entendre le pas d'un cheval sur la route.

Mon amie, dit le docteur, qui pourrait-ce être? Nous n'avons pas de voleurs en ce pays, et comment un autre qu'un voleur aurait-il affaire dans notre jardin à cette heure?

— Eh bien, — vous ne croyez pas? — J'ai idée, — je ne puis m'empêcher de croire que c'est Temple.

Sans attendre un mot de plus, le docteur sauta à la fenêtre; il faisait encore si sombre qu'il ne put distinguer l'inconnu, jusqu'au moment où celui-ci passa directement devant la fenêtre.

— M. Temple, est-ce vous? demanda le docteur; qui est-ce qui vous amène ici?

Le gentleman paraissait singulièrement agité; il dit qu'il avait besoin de voir sa femme; — qu'il fallait qu'il vît Mrs Temple à l'instant même; — qu'il fallait qu'elle descendît vers lui; qu'elle parût à la fenêtre au moins. Il ne pouvait entrer dans la maison; il n'avait point un

moment à perdre; c'était une affaire de vie et de mort. Il insistait donc pour qu'on appelât Mrs Temple.

On lui dit qu'on allait le faire, après lui avoir annoncé qu'elle était malade, ce qui ne changea point la résolution du gentleman, qui paraissait croire qu'elle aurait tout le temps de se remettre après. Quand sa mère eut pris le soin de la bien envelopper dans un grand châle, et que le docteur eut ouvert lui-même la fenêtre de son cabinet, pour éviter d'éveiller la curiosité des domestiques, tous deux se retirèrent dans leur chambre à coucher, sans adresser d'autres questions à M. Temple.

—Avez-vous vu quelqu'un, outre lui, ma chère? demanda le docteur.

— Non; vous me surprenez, pourquoi cette question?

— Parce que j'ai vu quelqu'un, moi. N'avez-vous vu ni torche ni lanterne derrière la palissade? Je suis sûr que j'ai vu une figure noire qui se cachait derrière, et regardait ce que nous faisions.

Une horrible angoisse traversa l'âme de Mrs Sneyd, quand elle demanda à son mari s'il pensait que ce fût un Indien. — Non, seulement un demi-sauvage. — Il croyait que c'était une des Brawnees. Dans ce cas, Mrs Sneyd pouvait s'expliquer les lumières dans la forêt, et aussi, pourquoi cette fille était hors de chez elle à pareille heure. Elle avait remarqué son extrême douleur la veille à l'enterrement; d'autres choses qui s'étaient passées auparavant, lui faisaient supposer que le tombeau d'Arthur avait été éclairé et gardé par une femme qui se serait trouvée trop heureuse de veiller sur lui tant qu'il vivait.

Cette supposition n'était pas fausse; Mrs Sneyd en acquit la preuve par la suite. La jeune fille suspendit

des lanternes allumées toutes les nuits autour du tombeau, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus à craindre que les restes d'Arthur fussent troublés par les animaux sauvages. La famille ne put s'empêcher d'être reconnaissante de cette marque de dévotion, — excepté Temple, qui aurait préféré que les ombres de la nuit cachassent plus complétement ses actes à la curiosité.

Quand la porte de la grille eut grondé sur ses gonds, et qu'on entendit de nouveau le pas d'un cheval sur la route, Mrs Sneyd crut qu'elle pouvait se présenter sur l'escalier, et attendre sa fille qui allait remonter dans sa chambre. Mais celle-ci y était déjà; elle était montée à petit bruit, désirant éviter les questions, en sorte que ses parents, ne voulant pas la déranger, durent attendre jusqu'au matin pour satisfaire leur inquiète curiosité.

CHAPITRE VII.

CONCLUSION.

La vérité ne fut pas longtemps à être connue. Dès que le jour appela les villageois dehors, Temple était parti; il avait fui ses créanciers et la vengeance du Land-Office, pour le détournement de sommes qui lui avaient été confiées à raison de ses fonctions. Ses créanciers pouvaient faire ce qu'ils voudraient de ce qu'il laissait; mais ses propriétés, en les vendant le mieux possible, pourraient tout au plus représenter l'argent qu'elles avaient coûté dans leur état actuel, et rien ne pourrait reproduire les sommes énormes dépensées dans des changements capricieux.

Temple avait dépensé au-delà de son revenu, depuis le moment où il avait mis le pied en Amérique, si ce n'est auparavant. D'abord, il n'avait été qu'insouciant, négligeant de se prémunir contre les circonstances qui pouvaient se présenter, et s'étonnant régulièrement chaque fois qu'il examinait ses affaires, de découvrir combien ses dépenses avaient excédé ses prévisions. Bientôt il trouva plus commode de ne plus compter avec lui-même, que de restreindre son goût pour l'ostentation, et, à compter de ce moment, il descendit d'un pas rapide le grand chemin de la ruine, faisant de l'argent par tous les moyens qu'il pouvait imaginer, et se disant que le sort viendrait peut-être à son secours, avant que tout ne fût consommé. Le sort ne vint pas, et bientôt il ne lui resta plus rien qu'il pût convertir en dollars, sans l'humiliation de paraître retranché de ses dépenses, ce dont il ne pouvait être question. Alors il força sa femme à repriser, à teindre, à faire servir et reservir les objets de sa garde-robe. Il la restreignit dans toutes les dépenses de la maison qui ne le concernaient pas personnellement, puis il attaqua l'argent qui lui était confié, ce qui le fit vivre encore quelque temps. Mais le jour des funérailles d'Arthur, on remarqua qu'un étranger était venu à la Lodge sans y être invité par M. Temple. Les ouvriers qu'il occupait avaient pris, depuis quelque temps, la liberté de lui demander leur argent, et, poussés par je ne sais quelle influence, ils étaient venus ce soir-là, avec des torches, au milieu de la pluie, pour avoir une explication avec le gentleman, et lui signifier qu'ils n'entendaient pas qu'on se jouât d'eux davantage. Il était temps de partir. Temple avait attendu que le village fût endormi; il s'était glissé dans son écurie, avait sellé son cheval lui-même, et s'était présenté chez son beau-

père, pour dire à sa femme qu'il ne savait pas s'il l'enverrait chercher, si jamais elle devait le revoir ou entendre parler de lui. Puis il avait tourné le dos pour toujours à Briery-Creek.

Un voyageur, contemplant ce village du haut d'une colline voisine, aurait peut-être demandé le nom du bienfaiteur social qui avait embelli ce district d'un si beau château, qui lui avait fait présent d'une chapelle et d'un presbytère; mais cet étranger n'aurait pas dû employer le mot de bienfaiteur, jusqu'à ce qu'il eût su par quels moyens tous ces travaux avaient été accomplis. Si de pareils embellissements se tirent du revenu, après que toutes les dépenses plus utiles et plus nécessaires ont été payées, rien de mieux; c'est alors réellement un bienfait, c'est un acte digne d'éloge que d'embellir la terre de Dieu, pour l'usage et le plaisir de l'homme. Mais, s'il n'y a point assez de revenu pour de pareils objets, — si on ne les accomplit que par le sacrifice de fonds sur la reproduction desquels la société compte pour sa subsistance, cet acte, loin d'être digne d'éloge, devient criminel. Le château se bâtit avec les aliments du pauvre, et ce qui aurait dû fournir du pain à la génération suivante, se change en pierres stériles. Temple était criminel avant que d'être un voleur. Il avait fait tort à la société en épuisant ses ressources matérielles, et ne lui laissant rien à la place. S'il avait dépensé son capital, comme le docteur Sneyd son revenu, à cultiver la science, peut-être le bien qu'il aurait opéré aurait-il dépassé le mal qu'il avait fait, en sorte que la société serait restée sa débitrice. C'est ce qui est arrivé quelquefois, lorsque des savants ont dépensé leur fortune entière à poursuivre ou à perfectionner une découverte. Mais Temple n'avait rien fait de semblable; la beauté de son château, quelque désirable

qu'elle fût en elle-même, n'équivalait pas aux sueurs et aux larmes des ouvriers qui l'avaient bâti.

Arthur n'avait guère moins fait que Temple pour l'ornement de Briery-Creek ; mais comme il avait fait différemment ! Ses champs bien entretenus, ses troupeaux dans la prairie, sa propre maison, celle de ses ouvriers, accroissant chaque année en nombre et en comfort, étaient aussi belles à l'œil d'un observateur judicieux, que le château plus grandiose de son beau-frère, et cependant, loin de souffrir par les dépenses d'Arthur, tout le monde y avait gagné. A la fin de chaque année, il restait un fond plus considérable pour employer des bras l'année suivante ; et si de nouveaux colons étaient induits à venir se fixer sur ses terres, ce n'était pas pour y être occupés et payés excessivement pendant un temps, puis laissés sans emploi, et volés d'une partie de leur dû ; c'était pour qu'eux et leurs enfants continuassent de prospérer en même temps que prospérait celui qui les faisait travailler. Temple avait fui, laissant un nom qui serait cité avec horreur et mépris tant qu'on daignerait se le rappeler. Arthur était mort couvert des bénédictions de ceux qui le regardaient comme leur bienfaiteur. Il avait laissé un héritage de richesses substantielles à la société dans laquelle il avait vécu, et un nom qui s'y perpétuerait avec honneur.

Il était à espérer que les effets de la bonne conduite d'Arthur survivraient longtemps à ceux de la mauvaise conduite de Temple. Dans toutes les communautés arrivées à un degré élevé de civilisation, il y a plusieurs accumulateurs pour un prodigue. Le principe d'accumulation est si fort, qu'il a toujours triomphé des extravagances de gouvernements ostentateurs, et de la ruine en grand qu'amène la guerre. Le capital de tout

état tolérablement gouverné, a toujours été s'accroissant, quelque misère que ses fautes aient pu infliger à une partie de la population. On pouvait espérer qu'il en serait de même à Briery Creek; que les petits capitaux épargnés par les autres colons, s'emploieraient plus aisément à activer le travail, maintenant que le gentleman n'était plus là pour acheter celui qui s'offrait. On pouvait espérer que les pertes des ouvriers qu'il avait fraudés se répareraient ainsi avec le temps. Il n'y avait plus personne pour gêner les échanges au marché, pour troubler les calculs des producteurs, amenant la disette de quelques articles et la surabondance de quelques autres. Chacun allait se trouver libre de manger autant de viande fraîche, et aussi peu de salaisons qu'il le voudrait; le goût général régulariserait l'approvisionnement des marchés, pour la sécurité de ceux qui vendraient et la satisfaction de ceux qui achèteraient. Il serait heureux, pour certaines nations, qu'on pût se délivrer aussi promptement que de Temple, de ceux qui essaient de gêner le commerce sur une plus large échelle, et que leurs primes et leurs prohibitions expirassent avec eux. A proportion de leur influence plus grande sur la société, la joie qu'on éprouverait à leur départ, serait plus grande que celle dont saluèrent le départ de Temple ses pauvres créanciers, dès qu'ils furent remis de leur premier découragement. Sa fuite ne fut pas heureuse seulement pour ceux qui avaient des affaires de commerce avec lui. Personne ne voulait dire tout haut ce qu'il pensait d'un sujet si délicat, mais on souriait d'une manière significative quelques mois après, quand on remarquait quelle bonne mine avait Mrs Temple, comme elle était devenue gracieuse, et comme Temmy promettait maintenant d'être un tout autre enfant que ce qu'on avait cru jus-

qu'alors. On s'accordait à dire que l'air de la ferme était bien bon pour tous les deux.

Oui la ferme, la ferme d'Arthur, Mᵉ Temple s'y était établie avec Isaac et sa femme, jusqu'à ce que Temmy fût assez grand et assez sage pour en prendre la direction. C'était elle-même qui avait proposé ce plan, il était heureux qu'elle eût toujours aimé la laiterie, la basse-cour et l'ensemble de la vie champêtre. Cette réserve, qu'on prenait pour de l'orgueil dans le temps qu'elle était malheureuse, disparut graduellement sous l'influence de l'aisance et de la liberté. Ses parents reconnurent enfin en elle cette Louisa Sneyd, si longtemps perdue pour eux, et tout le monde, les Hesseldel exceptés, trouvèrent qu'elle avait tant gagné sous tous les rapports, même celui de la beauté, qu'on n'aurait pas pu croire que ce fût la même personne.

Elle ne craignait jamais de venir de trop bonne heure chez son père. Le docteur Sneyd aimait autant qu'elle les occupations champêtres, et, quand il n'avait pas passé la moitié de la nuit dans son observatoire, on était sûr de le trouver au point du jour, bêchant ou plantant dans son jardin. La perte douloureuse qu'il avait faite, n'avait point détruit son énergie, elle l'avait au contraire stimulée, en l'attachant, pour le peu de temps qui lui restait à vivre, aux lieux où son fils reposait. Graduellement il avait senti diminuer son désir de retourner en Angleterre, et maintenant il avait abandonné cette idée entièrement. A Briery Creek, lui, sa femme, sa fille et son petit-fils, pouvaient parler plus fréquemment d'Arthur, plus aisément, plus heureusement qu'ils ne l'eussent fait partout ailleurs. Ils pouvaient exécuter ses projets, travailler à sa place, penser, agir et parler comme s'il eût été encore parmi eux.

Des espérances bien précieuses reposaient mainte-

nant sur Temmy, qui bientôt prendrait le nom plus pompeux de M. Temple. L'enfant avait gagné en intelligence et en gaîté, depuis le moment où il avait surmonté la crainte que lui donnait l'idée de se voir un jour seul maître de la ferme. Il y avait quelque chose dans la science du fermier, qu'on touchait presque du doigt, et qu'il sentait qu'il apprendrait maintenant qu'il n'y avait plus là personne pour le réprimander et le tourner en ridicule à chaque effort qu'il tenterait. Il avait un modèle perpétuellement devant les yeux, c'était l'oncle Arthur; et, en se demandant comment l'oncle Arthur s'y serait pris dans telle et telle circonstance, il était parvenu à exécuter bien des choses auxquelles il n'aurait jamais pensé sans cela.

Il fut quelque temps avant que d'apprendre à porter son attention sur deux choses à la fois, et l'on aurait pu en sûreté discuter ses mérites et ses démérites à deux pas de lui, quand il était plongé dans ses mathématiques ou le crayon à la main, ce qu'il ne manquait jamais de faire à tous ses instants perdus.

— Qu'est-ce qu'il fait là? se demandèrent ses parents un soir qu'il avait été remarquablement silencieux et qu'il paraissait dessiner quelque chose sur une feuille de papier placée devant lui.

— Une cabane pour Ephraïm, dit sa mère; nous devons bientôt nous réunir tous pour bâtir une cabane à Ephraïm qui a merveilleusement travaillé dans l'espérance d'avoir une maison à lui. Temmy en fait son affaire, voilà plusieurs jours qu'il ne pense qu'à cela. Il veut que la cabane d'Ephraïm ne le cède à aucune autre dans nos domaines.

— Voyons comment il aura dessiné son plan, dit le docteur, mettant ses lunettes et s'avançant doucement derrière Temmy. Il regarda quelques minutes par des-

sus l'épaule du jeune homme avec un sourire de satisfaction, et puis il appela sa femme.

Cette fois Temmy entendit et il leva vivement la tête.

— C'est très-ressemblant, mon cher enfant; c'est la peine d'avoir vécu pour qu'on se rappelle ainsi de nous.

— Il est si aisé, grand-père, de se rappeler la figure, de reproduire les traits....

— Oui, de copier la figure d'un homme. Ce nous est un grand plaisir de voir que vous le trouviez facile; mais nous en éprouvons bien plus à vous voir copier et reproduire son âme. Temmy, vous êtes aujourd'hui pour nous le meilleur et le plus fidèle portrait d'Arthur.

FIN DU PREMIER CONTE.

LES TROIS SIÈCLES.

SOMMAIRE

DES PRINCIPES DÉVELOPPÉS DANS CE CONTE.

Il est nécessaire pour la sécurité et l'avancement d'une communauté, qu'une portion de sa richesse soit dépensée dans des vues de défense, d'ordre public et de perfectionnement social.

Comme une dépense publique, quoique nécessaire, est improductive, elle doit être limitée, et comme les fonds sont fournis pour cette dépense par le peuple pour des objets définis, il est facile de vérifier cette limite.

Il n'y a de dépenses publiques qui se puissent justifier, que celles qui sont nécessaires à la défense, à l'ordre public et au perfectionnement social.

Il n'y a d'autre moyen d'assurer une telle direction aux dépensespubliques, qu'en rendant lesfonctionnaires qui la font complétement responsables envers le public.

Faute de cette responsabilité, la dépense publique dans les anciens gouvernements, dépense qui avait pour objet une vaine ostentation, la guerre ou le favoritisme, était excessive et faite par quelques-uns au mépris du plus grand nombre.

Faute d'un degré convenable de cette responsabilité, la dépense publique, daus un siècle postérieur, depense qui avait pour objet le luxe, la guerre et le

patronage, fut excessive et faite par quelques-uns qui craignaient cependant le plus grand nombre, tout en le trompant et le volant.

Faute d'un degré suffisant de cette responsabilité, la dépense publique du temps où nous vivons, dépense qui consiste principalement à soutenir les charges que nous ont imposées les siècles précédents, perpétue bien des abus. Encore que beaucoup améliorée par une distribution moins inégale du pouvoir, la dépense publique est encore bien loin d'être réglée pour le plus grand avantage du plus grand nombre, et le plus grand nombre est loin d'exiger du plus petit une responsabilité et des services convenables.

Quand ces services et cette responsabilité seront dûment exigés, alors il y aura....

Les places nécessaires seulement dont les devoirs seront clairement définis, dont il sera rendu complétement compte et qui seront libéralement rétribuées ;

Peu de patronage, et ce peu à la disposition du peuple ;

Point de pompe, — aux dépens de ceux qui gagnent à peine du pain : mais des mesures libéralement prises pour l'avancement de l'industrie et les progrès de l'intelligence nationale.

LES TROIS SIÈCLES.

PREMIER SIÈCLE.

Par un beau jour d'été, il y a environ trois cent dix ans, tout Whitehall était en confusion par suite de la multitude de gens qui s'y pressaient, pour voir milord le Cardinal sortir du palais épiscopal et se rendre au parlement. Les serviteurs du grand homme étaient réunis depuis quelque temps, — les porteurs de crosses d'argent, de croix étincelantes et de masses dorées, ceux qui portaient les haches d'armes, les coureurs et les grooms qui tenaient les mules richement caparaçonnées. Les serviteurs du palais faisaient le cercle, au milieu duquel vint se placer une troupe de gentilshommes en costume étranger dont on n'eût pu deviner le pays par leur teint, puisque tous portaient un masque peint dans la perfection dans toutes les parties qui n'étaient point couvertes par une barbe de fil d'or ou d'argent. Lorsque milord le Cardinal sortit enfin vêtu d'une éclatante robe de pourpre, et dominant tout le monde par la hauteur de la barrette de velours qu'il portait sur sa tête, les étrangers se hâtèrent de se ranger autour de sa mule qui n'était guère moins déguisée qu'eux, et d'offrir un hommage qui sentait presque autant la moquerie, que celui de quelques passants qui avaient de bonnes raisons pour ne voir qu'avec impatience les triomphes et l'ostentation du *chien de boucher*, ainsi qu'un homme en colère, avait dernièrement appelé milord le Cardinal. Wolsey fit une halte soudaine, et son soulier magnifique, brillant de pierreries, ren-

contra la terre moins délicatement qu'il n'avait coutume de le faire. Le cardinal, qui s'arrêtait pour jeter un coup d'œil sur les étrangers, écarta de dessous son nez le morceau d'écorce d'orange qu'il tenait plein de parfums qui pouvaient défier les exhalaisons du vulgaire, et le passa à un page avec un mouvement qui indiquait qu'il se voyait dans une atmosphère où il pouvait respirer sans crainte. Ceci fut suivi d'applaudissements unanimes.

— Plaise à Votre Grâce, dit l'un de ces étrangers, il y a certaines gens dans Blackfriars qui attendent le passage et l'arrivée de Votre Grâce, pour le succès d'une petite affaire dans laquelle la présence et l'appui de Votre Grâce leur sont indispensables. Vous plairait-il leur épargner la perplexité d'une plus longue attente?

Le cardinal fit une profonde révérence à celui qui venait de lui parler, monta sur sa mule avec grande solennité, et demanda à voix basse à être honoré des derniers ordres de l'étranger pour son très-humble et très-obéissant parlement.

— Faites-leur nos compliments bien sincères et voyez à ce qu'ils obéissent volontiers; nous les recommandons à la tutelle et au gouvernement de Votre Grâce. Nous attendrons, pour être informés de leur réponse, dans une certaine jolie petite maison de Chelsea où nous nous divertirons jusqu'au coucher du soleil. Plaise au ciel que Votre Grâce s'amuse autant à Blackfriars.

Les étrangers renouvelèrent leur révérence et s'écartèrent pour permettre au pompeux cortége de se former et de se mettre en marche. Le gros des spectateurs suivit le cortége, et il n'en resta que bien peu pour observer les mouvements des étrangers, quand on eut perdu de vue le dernier mante au écarlate et que la dernière masse d'or eut brillé dans le lointain. Celui

qui semblait le chef des étrangers, quitta alors la grille du palais épiscopal, suivi par ses compagnons. Tous montèrent sur des mules qui les attendaient à quelque distance, et se dirigèrent vers Chelsea.

Chemin faisant, ils virent bien des choses de nature à les divertir. Tout le long de la route, des hommes pâles et demi-nus étaient occupés à empiler du bois pour des feux de joie, le peuple ayant été informé que c'était le bon plaisir de S. A. le roi, qu'il se réjouît pour une importante victoire obtenue sur les Français. On trouva quelque chose de tout à fait divertissant dans l'économie d'un homme qui mit de côté un morceau de planche très-propre pour en faire de la sciure, et en augmenter le pain de ses enfants. Rien non plus ne pouvait être plus amusant que le sang-froid avec lequel un autre arrachait la haie de son petit champ, pour en faire un feu de joie, abandonnant le maigre produit du sol au premier mendiant vagabond qui s'en voudrait emparer, le maître de ce champ ayant dépensé la totalité de son avoir en contributions de guerre, et se voyant au moment de devenir lui-même un mendiant vagabond. On le complimenta sur sa gaîté, quand il dit que les ânes du roi étaient les bien-venus à manger les chardons de son champ, et les pages du roi à prendre les roses de son jardin, puisque le roi lui-même avait pris, sous forme de tribut, le blé de l'un et les fruits de l'autre. On fit aussi de bien bonnes plaisanteries avec une demoiselle qui semblait ne pas demander mieux que de se séparer de son enfant, lorsqu'on parla en riant de le lui voler et de l'élever pour le métier des armes. Elle dit que l'enfant aurait peut-être, dans ce cas, une chance de trouver l'auteur de ses jours, puisqu'il devait la naissance à un homme qui lui avait promis de délivrer son père de la prison

où il gémissait pour n'avoir pu payer sa part des *dons volontaires* qui aidaient le roi à soutenir la guerre. Elle ne demandait pas mieux que de donner son fils en échange pour son père, dans l'espoir d'oublier sa honte et sa douleur. On lui rejeta son enfant dans les bras, en l'assurant que, quand il serait assez fort pour porter les armes, S. A. le roi ne manquerait pas de le faire demander.

L'incident qui excita ensuite la gaîté, ce fut la rencontre d'une compagnie de nonnes qui fuyaient leur couvent dépouillé, pour trouver quelque retraite à l'ombre. On mit beaucoup d'esprit à deviner, tant que les nonnes avaient leurs voiles devant la figure, quelles étaient celles qui avaient moins de vingt-quatre ans, et avec lesquelles on pouvait par conséquent s'amuser, suivant la proclamation royale, qui relevait de leurs vœux toutes les religieuses au-dessous de cet âge. Puis on aperçut venir un moine plus gras que probablement il ne devait l'être dans la suite, pliant le long de la route sous le poids d'un énorme panier. Nos plaisants tenaient pour certain qu'il devait renfermer quelque chose de bon, puisqu'il se trouvait au bras d'un homme de Dieu. Ils poussèrent donc leurs chevaux de manière à l'entourer, le priant de les favoriser de la vue et de l'odeur des mets savoureux que son panier contenait sans doute, et dont ils avaient faim et soif, n'ayant guère rencontré que du pain noir dans toutes les maisons qu'ils avaient visitées depuis le déjeûner. Le moine ne demanda pas mieux de déployer ses trésors, bien qu'ils ne fussent pas savoureux, dans l'espoir de recevoir quelqu'aumône. Ainsi les yeux des étrangers furent régalés de la vue des rognures d'ongles des pieds de saint Edmond, celui d'entre tous les saints qui devait les couper le plus souvent, à en juger par

la quantité de rognures de cette espèce, qu'avaient vues quelques-uns des soldats depuis le sac des monastères. Il y avait deux des charbons qui ont rôti saint Laurent.... assez refroidis pour qu'on pût maintenant les manier sans danger; une tête de sainte Ursule, qui avait tout à fait l'air d'une baleine, mais qui indubitablement était une tête de sainte Ursule, puisqu'elle avait la propriété d'empêcher les mauvaises herbes de pousser dans les blés. On recommanda au moine d'en faire cadeau au pauvre diable qu'on avait vu arracher la haie de son champ stérile; mais le chef de la troupe ne voulut pas encore laisser aller le moine. Le saint homme ne savait pas son âge au juste; on décida à l'unanimité qu'il avait moins de vingt-quatre ans, et que sa gaîté contrasterait admirablement avec la gravité de la plus jeune des nonnes qui venaient de passer. Deux cavaliers furent détachés pour courir après celle-ci, et la conduire en toute hâte à Chelsea, où on la marierait avec le moine avant la fin du jour, S. A. le roi se chargeant de sa dot. Le moine feignit de trouver cette plaisanterie singulièrement de son goût, et chargea les deux cavaliers de ses compliments pour sa future, cherchant intérieurement un moyen de s'échapper avant qu'on arrivât à Chelsea.

Tous ses plans furent vains, on lui ordonna de monter derrière l'un des cavaliers; son précieux panier de reliques fut confié à un autre, et tous gardèrent les yeux tellement fixés sur le saint homme, qu'il n'essaya pas de se laisser descendre et de s'échapper. C'est ainsi qu'on arriva devant une petite maison située sur le bord de la Tamise.

A l'approche de la troupe, plusieurs femmes parurent successivement, et disparurent à la porte, jusqu'à ce qu'enfin une vieille s'avança chargée de beaux fruits,

et servant comme d'un centre auprès duquel se rallièrent trois ou quatre jeunes et jolies femmes, un homme de trente à quarante ans, qui était le mari d'une d'entre elles, et un bon nombre d'enfants. La vieille dame adoucit des sourcils qui évidemment étaient ordinairement froncés, prit l'air le plus poli qu'il lui fut possible, et, après avoir ordonné à des domestiques de prendre soin des mules, elle offrit au roi les plus beaux fruits du jardin et de la serre, pendant qu'on préparait un petit dîner. Les gentilshommes de la suite trouvaient le jardin de leur goût, et se réjouissaient à l'idée de se promener dans ses vastes allées ou de s'asseoir au bord de l'eau avec les gracieuses et jolies filles de sir Thomas More; mais Henry préféra se reposer dans la maison, et quelques-uns de ses serviteurs furent, en conséquence, obligés d'y entrer avec lui. Tandis donc que quelques-uns s'étaient échappés, et s'amusaient à trouver quelque ressemblance entre une des jeunes demoiselles et le cygne qui s'ébattait dans un étang carré, ou à jeter à sa sœur quelques gouttes d'eau de la fontaine qui répandait la fraîcheur sur une pièce de gazon circulaire, d'autres furent obligés de suivre le roi depuis le vestibule, qui avait l'air de l'antichambre de l'arche de Noë, et la galerie où un jeune artiste plein d'avenir, Holbein, avait suspendu deux ou trois portraits, jusqu'au cabinet, le grand et magnifique cabinet d'étude, jonché de fleurs nouvelles, orné de livres, de manuscrits, de cartes, de violes, d'autres instruments de musique et de différents ouvrages de femme.

—Vraiment, dit le roi, promenant les yeux autour de lui, il n'y a pas besoin ici des dorures qu'on voit chez milord le cardinal et dans d'autres palais. Ces cartes et ces dessins sont aussi beaux qu'aucun des draps d'or d'Hampton ou qu'aucune des tapisseries

d'York-House. Mes belles dames, ce saint moine, si vous le désirez, va nous faire l'explication de choses figurées ici.

Les dames avaient été accoutumées à entendre un saint homme, bien que ce ne fût pas un moine, discourir de choses dont l'existence n'était pas même soupçonnée dans la philosophie vulgaire; mais elles attendirent respectueusement de nouvelles lumières du moine, qui s'avança pour expliquer comment il ne pouvait pas y avoir de carte complète, parce que l'extrémité de la terre et de la mer, où il y avait un précipice donnant à pic sur l'enfer, était couverte d'un brouillard épais. Il trouva avec une étonnante promptitude le pays des infidèles, le lieu précis du saint sépulcre, et le pays où des voyageurs avaient récemment trouvé la race d'ânes à laquelle appartenait l'ânesse sur laquelle le Christ était entré à Jérusalem. Cette race se distinguait des ânes ordinaires, non-seulement parce qu'elle portait la marque commune du Christ, la croix, mais encore parce qu'elle ne se laissait monter par personne, si ce n'est par quelque saint égaré, que le hasard leur faisait rencontrer sur la route. Le moine étala bien d'autres trésors de science naturelle aux oreilles de ses auditeurs, et parla, sans être interrompu, avec une étonnante faconde; mais lorsque les jeunes dames, suivant qu'elles en avaient l'habitude lorsqu'elles discouraient sur des sujets scientifiques avec leur père ou leur gouverneur, lui eussent adressé leurs questions en latin, il perdit son éloquence, et ramena la conversation à la théologie, la seule chose dont il pût discourir en latin. C'était trop pour le goût de Henry. Il pouvait à tout moment entendre toutes les questions de théologie traitées par les premiers maîtres du royaume, mais il n'avait pas chaque jour sous la main, pour l'a-

muser par leur conversation, des jeunes femmes aussi gracieuses et aussi spirituelles que sages.

Cependant la maison retentissait du son d'instruments de musique; le roi était monté sur la plate-forme d'où souvent il s'était amusé à contempler les étoiles avec son hôte bien-aimé, l'honorable orateur (1). — Le dîner fut enfin annoncé.

La dame de la maison s'était donné tant de mouvement que le service d'étain brilla d'un vif éclat sur les buffets, et S. A. le roi ne fut pas obligé de se contenter du simple ordinaire d'une ferme, comme on le lui avait annoncé. Il y eut entr'autres un pudding qui flatta merveilleusement le royal palais, et Henry voulut savoir qui en avait si ingénieusement combiné les ingrédients.

— Plaise à Votre Grâce, répondit la dame de la maison, l'honneur en doit être partagé entre moi et Margaret, assise en ce moment à la droite de Votre Grâce. J'ai mis la chose en bon train quant à la composition principale et matérielle ; mais, quant à la dernière touche, quand à ce dernier zeste qui fait tout...

— C'est ma chère madame Marguerite, reprit Henry. Cela nous rappelle que nous devons reconnaître la grande peine et la grande habileté que vous avez complaisamment employées dans cette affaire, et, pour récompense, nous vous accordons les biens, meubles et immeubles du premier monastère dont nous ferons la conquête. La seule grâce que nous vous dem nderons, ce sera de marier les moines qui nous devront leur liberté. Vous plairait-il, saint homme, nous indiquer quelque riche monastère dont nous pourrions aisément ouvrir les portes?

(1) C'est ainsi qu'on appelle le président de la chambre des communes, non pas qu'il prononce des discours, mais parce que c'est toujours à lui que ceux qui en prononcent s'adressent.

—Je supplie Votre Grâce de se rappeler que ce que le pouvoir royal peut renverser, le pouvoir papal le réédifiera. Tous mauvais procédés contre les gens d'église pourront amener de sévères châtiments sur la tête des serviteurs de Votre Altesse.

— De la part *du serviteur des serviteurs de Dieu*, dit le roi en riant. Qu'il vienne au secours des moines de Beggam, quand ils sonneront la cloche de l'abbaye, et qu'il les aide à emporter les sommes qui sont dans leur trésorerie des mains de Mrs Margaret à qui nous les donnons. Allons, Mrs Margaret, pas de remerciement, acceptez cette largesse aussi volontiers qu'elle vous est faite, et soyez convaincue que ce qui est bien donné en ce moment, a été autrefois mal acquis.

Le moine désirait probablement se faire chasser de la présence du roi, avant que sa future n'arrivât, car il grommela entre ses dents que les chiens et les vils empoisonneurs qui mettaient leur principale espérance en ce monde, étaient toujours prêts à tenir des discours scandaleux et calomnieux contre ceux que la sainte Trinité porte en son cœur. Le pauvre moine reçut, non pas l'ordre de s'en aller, pour avoir supposé qu'Henry fût dans l'erreur, mais un coup de poing sur l'oreille de la main du vigoureux monarque, et la promesse qu'il essaierait du plus sombre cachot de la tour, s'il ne retenait pas sa langue traîtresse en présence de son souverain. Un silence général suivit cette rebuffade, causée en partie par la légèreté avec laquelle Henry traitait les matières papales, en partie par le chagrin de voir accroître inutilement les sentiments de haine que nourrissait déjà pour lui le clergé régulier et séculier de son royaume. Le seul moyen de ramener la gaîté, ce fut de faire entrer le bouffon, qui avait coutume d'égayer de ces facéties les repas du roi.

Au moment où le bouffon entra, on vit un messager royal qui se tenait en dehors de la porte, anxieux de remettre la lettre dont il était porteur, et, quoique le moment parût peu convenable, elle fut aussitôt dans les mains de Henry. Son contenu sembla ne pas le laisser en humeur de fête ou de plaisanterie, car il n'avait donné aucun signal pour ramener la gaîté, quand arrivèrent son bien-aimé conseiller, le cardinal, et son fidèle hôte, l'honorable orateur : — le premier, pour briller dans son coûteux appareil, et se régaler de faisans, l'hôte, pour reprendre ses simples allures domestiques, et se raffraîchir avec des fruits et de l'eau.

— Ma foi, milords, dit le roi, quand ils furent assis tous deux à ses côtés, si la chambre basse n'a pas plus d'égards à nos besoins, notre sœur d'Écosse se passera comme elle pourra de ses joyaux. Elle en est honteuse, et plût à Dieu qu'il n'eût jamais été dit un mot de ce legs, car elle fait moins de cas de ces joyaux que de notre estime.

— La reine d'Écosse dit-elle cela ? demanda le cardinal.

— Oui, et plus que cela. Voyez vous-même, et il passa à Wolsey la lettre colère dans laquelle Margaret d'Écosse exprimait son mépris pour la rétention des joyaux que lui avait légués son père.

— Plaise à V. A., dit le cardinal, avec une liberté de langage qui dans ce moment ne déplut pas à son maître, nous avons des affaires plus importantes que la lettre d'une femme de mauvaise humeur.

— Qu'est-ce ? un autre pari perdu par la gouvernante de la princesse au nom de son altesse? permettez que nous nous amusions à parcourir son inventaire, tandis que vous vous raffraîchissez plus solidement que notre hôte bien-aimé.

Wolsey était impatient de consulter sur les mesures à prendre pour exécuter la résolution arrachée aux communes de fournir des subsides au roi. Mais Henry avait pris l'envie de s'amuser, il voulut examiner par lui-même la liste des demandes de l'intendant de la maison de la princesse, liste adressée régulièrement au cardinal qui aimait à surveiller les plus petits détails. Passant son bras autour du cou de More, le roi plaisanta sur les *item* du compte. — Le vaisseau d'argent qui servait de plat pour les aumônes, les assiettes aux épices, les déguisements pour un intermède dans un banquet, les trompettes pour les ménestrels, un arc et un carquois pour Sa Grâce elle-même. Il y avait une requête très-instante pour obtenir un *Lord of Misrule* pour la maison de la princesse et pour ajouter un rebec (1) à son orchestre. On demandait une belle glace de Venise, et une paire de bas en soie et or de Flandre. Il y avait un détail de l'argent payé à M. John l'apothicaire, qui était venu voir milady malade, et une livre et demie d'or pour la broderie d'une robe de chambre. Quelque chose avait été payé pour un bandeau perdu dans un pari contre la petite lady Jane; quelque chose aussi pour avoir fait raser la tête du fou de Sa Grâce; pour avoir mis en apprentissage le fils d'un domestique; pour Christophe le chirurgien qui avait saigné milady, et pour une robe de satin incarnat donnée à sa suivante favorite.

— Je m'étonne, milord cardinal, que vous puissiez ordonnancer toutes ces inutilités pour la princesse, et que vous laissiez votre maître horriblement tourmenté par ses gentilshommes, ses grooms et ses pages. Les plaintes que je reçois sans cesse de tous ceux qui sont

(1) Violon à trois cordes.

employés dans ma sommellerie, ma garde-robe, mes cuisines et mes écuries, sur les besoins et les dettes de ma maison, me fatiguent horriblement.

— Plaise à Votre Grâce, depuis quelque temps mes recherches les plus minutieuses se sont portées sur sa royale maison, et mes ennemis les plus récents sont divers gentilshommes, grooms et pages, que j'ai forcés de remplir le devoir de leurs charges ou de les abandonner.

L'orateur était d'avis que le soin de sa propre maison eût été assez pour occuper le cardinal s'il avait été un homme ordinaire, mais puisqu'il se chargeait encore de celle du roi, la maison de la princesse devrait être raisonnablement confiée à quelqu'un de moins occupé.

— A vous, par exemple, demanda le roi; parbleu si vous alliez mettre la princesse à votre ordinaire de fruits et d'eau fraîche, elle ajouterait bientôt un pudding comme celui dont j'ai pris ma part aujourd'hui. Qu'en dites-vous, M[rs] Margaret? continua-t-il, rappelant les dames qui s'étaient modestement retirées quand la conversation avait tourné sur des affaires d'état.

— Ma Margaret à moi, dit sir Thomas More, n'a pas de bandeaux à perdre sur un pari, mais Votre Grâce sait qu'il y a bien des gens qui ont plus de loisir pour ordonner la maison de la princesse que votre pauvre conseiller. Il y a bien des gens dans la ville de Londres, qui pourraient dire si le vaisseau d'argent destiné à servir de plat pour les aumônes, ne les emportera pas avec lui, et nous avons passé ce matin devant bon nombre de pauvres diables qui auraient trouvé cela de merveilleux dans les glaces de Venise, qu'il n'y auraient pas reconnu leur propre figure.

— Ces glaces n'ont pas la propriété d'allonger les

figures, dit le roi, où certes, nous en emploierions une nous-même.

— On peut voir quelquefois, répondit tranquillement sir Thomas, des figures longues sans les regarder dans une glace.

— Oui, dit le roi, en regardant le moine; on peut aussi voir des têtes de fous rasées ailleurs que dans la maison de la princesse.

Sir Thomas pria le moine de dire les grâces et d'entretenir les dames de pieux discours, tandis que S. A. le roi écouterait le récit de ce qui s'était passé dans la matinée.

Henry regarda tour à tour l'un et l'autre de ses deux conseillers, pour savoir comment ils avaient réussi à obtenir un don volontaire de ses fidèles communes. Le cardinal lui détailla ses plans pour assurer la levée d'un énorme subside; Wolsey lui-même ne s'était jamais montré plus habile, plus subtile et plus empressé que dans cette occasion. Il avait trouvé des prétextes pour envoyer dans les provinces les plus éloignées ceux dont on pouvait craindre le refus obstiné. Il avait convoqué à la chambre tous ceux des serviteurs du roi qui y avaient voix délibérative. Il avait aisément absous de leurs péchés ceux des membres dont la conscience se sentait inquiète dans les matières d'impôts, et avait déployé le cortége le plus imposant possible en se rendant à Blackfriars, pour y *raisonner* avec les membres qui pensaient que le peuple ne pouvait plus rien payer davantage.

— Fort bien, dit le roi; quel a été le résultat?

— Il plaira à Votre Grâce de comprendre que nous avons eu ce matin à la chambre, la discussion la plus vive et la plus animée qu'on ait jamais vue, je crois, dans aucun parlement. Les choses ont été à ce point qu'il y

aurait eu *division*, si l'orateur ne se fût gracieusement interposé entre V. A. et les juifs avares qui me résistaient en face.

— Interposé ! s'écria le roi ; et pourquoi n'a-t-il pas commandé, ainsi qu'il convenait à mon orateur?

— L'orateur, répondit Wolsey, avec une certaine méchanceté, est doux dans ses manières. Ses paroles ont été respectueuses pour V. M. et propres à servir d'exemple à tout le parlement.

— Et quels ont été ses actes?

— Il m'a déclaré que les communes n'ont pas coutume de délibérer devant des étrangers, et que la splendeur de mon pauvre cortége était de nature à ôter toute liberté à leurs délibérations.

— Soit, nous avons trop longtemps et trop profondément délibéré pour notre satisfaction royale sur la nécessité de remplir nos coffres. Nous prétendons que nos communes les remplissent sans plus de délibérations. Pourquoi ces délais et cette mauvaise grâce?

— Parce que les fidèles serviteurs de V. M. voudraient que cette somme considérable fût levée paisiblement, sans exciter de murmures.

— Peu nous importeraient encore les murmures, reprit Henry, si nous étions sûrs qu'elle pût être payée.

— Nous voudrions que Votre Grâce ne perdît pas les cœurs de ses sujets, répondit l'orateur, parce que nous les regardons comme des trésors plus précieux que l'or et l'argent.

— Et pourquoi perdrais-je leurs cœurs? s'imaginent-ils qu'ils n'y ait qu'eux qui doivent être bien nourris et bien vêtus?

— Cette question, ils l'ont précisément posée au lord cardinal ce matin, lorsqu'il leur parlait de la

richesse de la nation, comme d'une raison de vous accorder un don d'une valeur dont vos ancêtres n'avaient pas d'idée.

— Et qui est-ce qui a ainsi tenu tête à milord le cardinal ?

— Celui qui a parlé de la pauvreté de la nation, n'a que trop le droit de le faire d'après ce qu'il a vu de ses propres yeux et dans sa propre maison. C'est un nommé Richard Read, un honorable alderman de Londres, autrefois riche et qui a gagné au service de S. M. le droit de parler de pauvreté.

— Parbleu, je voudrais qu'il parlât de la nôtre aussi énergiquement que de la sienne. A-t-il été insulté par la France ? s'attend-il à une invasion du côté de l'Écosse ? a-t-il des démêlés avec le pape et des guerres à soutenir ?

— Telles ont été exactement les questions que lui a adressées milord le cardinal qui paraît deviner tout ce que pense V. M.

— Et quelle a été la réponse?

— Que le feu roi ne lui avait pas laissé, à lui, près de deux millions de livres sterling (cinquante millions); qu'il n'avait pas levé l'année dernière un subside ni emprunté vingt mille livres sterling à la ville de Londres. Que si toutes ces choses n'avaient pas eu lieu, on n'aurait peut-être pas occasion aujourd'hui d'alléguer, d'une part, de si grands besoins du côté du roi, ni de l'autre, une si grande pauvreté que celle qu'exprimaient, non-seulement les communes, les citoyens et les bourgeois, mais les chevaliers, les écuyers et les gentilshommes de toutes les provinces.

— Le lord cardinal n'a pas laissé passer cet argument de prétendue pauvreté : comment s'y est-il pris pour réprimander ce traître de ses discours insolents?

— Sauf le bon plaisir de Votre Grâce, Richard Read a été condamné aujourd'hui à la prison, mais il est encore en liberté. Il se regarde lui et sa famille comme dépouillés par les demandes incessantes d'impôts, et paraît s'occuper peu de tout ce qu'on pourrait lui faire. Il y en a un si grand nombre dans la même position que lui, que peut-être il ne serait pas prudent d'en vouloir tirer vengeance avant que la première effervescence soit calmée.

Le roi se leva en grande colère, et demanda à Wolsey pourquoi il n'avait pas envoyé en quelque province éloignée, tous ceux qui semblaient devoir discuter le subside qu'il demandait. Le cardinal répondit que cela était plus aisé à dire qu'à faire, parce qu'il y avait un bien grand nombre qui désirait qu'on ne cherchât plus à faire de conquêtes en France, disant que la victoire coûterait plus qu'elle ne rapporterait, et que la conservation serait plus coûteuse encore que la victoire. Le cardinal déclarait que c'étaient là des chiens audacieux, mais qu'il les fallait fouetter avec circonspection, de peur que l'un ne vous sautât à la gorge, tandis qu'on châtierait l'autre. Il ajouta qu'un jour viendrait où des sujets qui devraient se trouver trop honorés de subvenir aux besoins de leur roi, cesseraient de calculer impertinemment les sommes immenses déjà dépensées pour l'invasion de la France, invasion qni n'avait rien rapporté en comparaison de ce qu'elle coûtait. Si Sa Majesté voulait s'en rapporter du soin de sa vengeance, sur son pauvre conseiller, il saurait bien faire repentir tous ces drôles.

— Repentir de quoi? demanda More, des larmes amères qu'ils ont versées, ne sachant où trouver de l'argent pour contenter le roi ?

— Le feu de ma vengeance fera bouillir ces larmes

sur leurs joues, s'écria Henry; envoyez ce traître de Read en prison, qu'il réponde de ses paroles. S'il conserve sa tête, il en sortira avec un tel trou à la langue que dorénavant il aura soin de ne lui pas faire dépasser les dents.

Le cardinal s'efforça de détourner la fureur du roi. Il désirait, autant que son royal maître, que l'honnête alderman souffrît pour s'être opposé aux exactions du gouvernement; mais il savait qu'envoyer en prison un murmurateur dans ce moment de crise, ce serait pousser à la rébellion des milliers de gens des classes les plus relevées, et donner des chefs aux insurrections qui commençaient à se déclarer dans les comtés de l'Ouest. Il se hâta d'assurer Henry qu'il n'avait pas manqué d'un petit nombre d'hommes choisis pour le soutenir et gourmander la stupidité de ceux qui se plaignaient de l'appauvrissement de la nation, ainsi que pour leur expliquer que ce qui était donné au roi pour subvenir à ses besoins, le roi le rendait précisément en y satisfaisant.

— Après qu'on eut beaucoup discouru, ajouta-t-il, sur l'embarras où se trouverait la nation quand chaque homme aurait donné tout ce qu'il avait d'argent, sur l'ébranlement qu'éprouveraient tous les rapports sociaux, si les fermiers, payant les propriétaires en blé et en bestiaux, ceux-ci n'avaient plus d'argent pour les transactions de la vie et retombaient dans une sorte de barbarie ignoble; il fut répondu que l'argent ne disparaissait pas, mais passait seulement d'un individu à un autre dans une même nation, comme dans un vaste marché où tout le monde s'approvisionne, précisément parce que l'argent ne demeure jamais oisif.

— Je vais me dépêcher, dit More, d'envoyer ces consolantes nouvelles à l'un de mes cousins germains

qui se désespère, parce que quelques fripons lui ont volé un certain nombre d'*anges* d'or (1) qu'il avait mis de côté pour la dot de sa fille. Je m'en vais lui assurer qu'il n'en est pas plus pauvre pour cela.

Wolsey n'avait pas fini son discours, il lui restait à dire longuement comment la richesse est plus précieuse quand elle descend du trône, dans les flots de la munificence royale, que lorsqu'elle sort grossière des mains de ses indignes sujets. Sa Majesté ne faisait qu'accepter pour un temps l'argent qu'elle rendait embaumé de Sa Grâce, et devenu agréable à toucher dans une respectueuse extase.

— Encore de bonnes nouvelles à annoncer à mon cousin, s'écria More ; si l'argent qui lui a été volé est employé à lui acheter son blé et ses bestiaux, il n'a rien perdu ; le tort qu'on lui avait fait est réparé, et sa fille recouvre sa dot. O précieuse réparation ! le gentleman n'y perd pas, et les voleurs y gagnent son blé et ses bestiaux.

— A ce compte, monsieur le philosophe, dit Henry, le moyen d'enrichir les gens, c'est de les voler, et charger un peuple de taxes, c'est augmenter ses richesses. Vous avez de l'esprit, et vous dites en plaisantant des choses sérieuses. Mais qu'est-ce qui prouve ces larmes amères dont on a parlé.

— Est-ce que tous les rapports qui vous viennent de l'Ouest n'en parlent pas ? Est-ce que les mêmes causes n'amèneront pas les mêmes effets dans les autres comtés ?

— C'est le parlement, interrompit le cardinal, Votre Grâce peut en être sûre, c'est votre fidèle chambre

(1) Angelots, ancienne monnaie d'or d'Angleterre valant dix shillings ou douze francs cinquante centimes.

des communes qui inventent tous ces tristes contes de larmes amères pour émouvoir la pitié de cœurs sensibles comme celui de l'honorable orateur. Si Votre Grâce avait vu quels regards envieux ils jetaient sur mon pauvre cortége, elle s'émerveillerait qu'on ne nous ait pas parlé aussi de larmes de sang.

— Patience, dit More, le premier vent d'est nous amènera des récits comme ceux dont vous parlez ; une vague rumeur s'en est déjà répandue.

— Le parlement ne nous les jettera pas à la face, s'écria Henry. Sur notre conscience, nous avons été trop endurant envers nos infidèles communes ; elles auront sept autres années pour espionner la pauvreté au-dessus d'elles, tandis que nous n'écouterons pas leurs impertinents récits sur celle qui peut exister au-dessous. Milord cardinal, qu'on les ajourne pour sept ans.

— Et alors, dit More, ils auront le temps d'apprendre ce que la sagesse de Votre Majesté a déjà découvert : — combien la pauvreté est plus fatale dans les situations élevées que dans les basses. L'artisan méprisé, en consommant sa maigre nourriture d'aujourd'hui, peut produire sa nourriture de demain, tandis que les galants de la cour de Votre Grâce, — tout nobles gentilshommes qu'ils sont, doivent mendier de l'artisan pour réparer demain ce qu'ils consomment magnifiquement aujourd'hui.

— Mes nobles ne sont pas des mendiants, s'écria le roi ; ils paient la pompe dont ils s'environnent.

— C'est très-vrai, et leur or est soigneusement nettoyé de la rouille des larmes amères qui, sans cela, pourrait salir leurs doigts délicats. Mais ne vaudrait-il pas mieux pour eux, prendre tout de suite sur le peuple l'argent qui alimente leur luxe, sous forme de blé,

de viande et de vin, puisque l'argent qu'ils manient a déjà été touché par le propriétaire foncier qui l'a reçu comme loyer; ou, ce qui est pire, par le marchand comme bénéfice, ou ce qui est le pire de tout, par l'artisan comme salaire.

Wolsey assura l'orateur qu'on ne tarderait pas à donner suite à son idée. Les gens étaient si fatigués de payer à l'état leurs rentes, leurs bénéfices et leurs salaires, qu'incessamment il faudrait pour le service du roi, prendre le champ du propriétaire, les marchandises du boutiquier et,...

— Et quoi ensuite? car il ne restera plus de salaires pour l'artisan.

Le cardinal prit tout à coup le ton d'un oracle pour parler de la vicissitude des affaires humaines, et de la présomption qu'il y avait à vouloir pénétrer l'avenir. L'orateur s'inclina humblement devant le discours du saint homme, et le roi fut rassuré.

— Je m'étonne, dit-il, qu'avec votre esprit, vous n'inventiez pas quelque passe-temps pour dissiper la mauvaise humeur du peuple. Une vie ennuyeuse remplit l'esprit de vapeur, et Votre Grâce est trop stricte envers mes sujets pour les spectacles et les pompes extérieurs. Mes galants n'ont pas encore cessé de rire de ce vieillard auquel Votre Grâce a de ses propres mains arraché sa jacquette cramoisie, ornée de rubans. On dit qu'il manque plusieurs piloris pour ceux qui ont porté des chemises d'une étoffe plus fine qu'il ne convient à Votre Grâce.

— Est-ce qu'il n'y a point assez d'amusement pour le peuple, demanda More, à regarder le cortége de milord le cardinal? Pour ma part, je ne connais pas de spectacle plus curieux. S'il leur faut quelque chose de plus, voici venir le légat; et qui est-ce qui a mesuré le

drap écarlate envoyé à Calais pour vêtir le cortége de Campeggio? il y aura de quoi exciter l'admiration du peuple pour bien des jours, si toutefois la peur qu'ils ont des lois somptuaires de milord le cardinal leur permet de mettre le pied dans la rue.

Le roi était d'avis que le plaisir de contempler un cortége ne durait pas assez longtemps pour calmer efficacement le mécontentement populaire. Il aurait voulu qu'on consacrât certains terrains pour les exercices des jeunes gens, et que des compagnies d'histrions errants fussent soutenues aux dépens du trésor royal. Sa bonté et sa générosité furent tellement exaltées à ce sujet, que c'était pitié que le peuple lui-même ne fût pas là pour dire, *amen*. Seulement il était à craindre que le peuple ne dût prendre la bonne volonté pour le fait, car dans la situation actuelle de l'échiquier il était impossible d'acheter des terrains et de les approprier à leur destination, non plus que de fournir annuellement la somme nécessaire à leur entretien. Il fallait donc que le peuple restât en proie à l'ennui et exposé à la rébellion, jusqu'à ce que les Ecossais fussent repoussés et les Français vaincus; jusqu'à ce que le pape eût fait la paix avec Henry, et jusqu'à ce que la cour eût eu l'amusement d'une nouvelle mascarade, pour laquelle il allait falloir une quantité extraordinaire d'étoffe d'or, d'argent, de velours et de satin : pour ne rien dire des quarante-quatre espèces différentes de chasubles d'un travail très-coûteux et ornées de pierres précieuses qu'on avait commandées pour les chapelains et les chantres de la chapelle royale. Il fallait soutenir la dignité du roi, — vérité que More avouait très-volontiers.

— Mais en quoi consiste la dignité d'un roi? Voilà ce qu'il se demandait souvent en se promenant dans les

allées de son jardin, au moment où le soleil couchant présentait une magnificence contre laquelle Wolsey et Campeggio ne pourraient jamais lutter, et qui aurait mieux mérité que la leur l'admiration de la populace, si ses yeux n'avaient pas été affaiblis par la misère, et son esprit abâtardi par l'oppression. More avait coutume de se moquer de lui-même, comme d'un pantin, quand il se voyait revêtu des ornements et des insignes de sa place, et il se figurait que le futur défenseur de la foi et le pieux cardinal avaient à peu près la même opinion que lui de la dignité.

Par fois aussi, il se rappelait que les dépenses publiques pourraient avoir d'autres objets que l'entretien de la pompe extérieure qui environne le souverain. Ses filles et lui s'étaient confirmés les uns les autres dans cette idée que le revenu public devrait être employé à payer quelqu'avantage public; qu'on pourrait pardonner à la nation de jeter les yeux au-delà de la DÉFENSE du territoire, de demander une ample administration de la JUSTICE, une part libérale pour des TRAVAUX PUBLICS, et peut-être, dans quelque siècle plus philosophe, un vaste établissement d'ÉDUCATION NATIONALE. Il s'en remettait gaîment à la providence de Dieu des choses auxquelles il ne pouvait rien changer. Mais il s'en fallait de beaucoup qu'il ne crût que les sommes énormes, prodiguées pour faire du mal à la France, servissent en rien à la défense de l'Angleterre; qu'il fût vraisemblable que ceux-là obtiendraient justice, qui avaient le plus besoin qu'on la leur rendît, tant qu'il faudrait la venir demander un présent à la main, sur lequel la partie adverse ne pût pas enchérir; ou que les magistrats itinérants de cette époque fussent de bons magistrats du peuple, tant que leur salaire et leur crédit en haut lieu dépendraient de la somme qu'ils rap-

portaient comme amendes levées sur les coupables. Il n'était pas du tout sûr que le paysan, qui avait fait son possible pour satisfaire le collecteur de taxes, fût pour cela plus certain de conserver le reste de ses propriétés, dès qu'un puissant oppresseur jugerait à propos de s'en emparer. En fait de travaux publics, il ne voyait pas qu'on fît rien dont la masse des contribuables pût retirer aucun avantage. Les bâtiments publics se détérioraient plus rapidement encore que les proprietés privées, et s'il y avait encore çà et là, dans le pays, quelques producteurs aisés, qui eussent craint la concurrence pour leurs denrées ou marchandises, ils pouvaient se tranquilliser là-dessus, quant à présent. La concurrence était singulièrement restreinte, non seulement par la diminution du capital, mais par l'état de dégradation des routes et des ponts qu'on ne pouvait réparer faute de fonds. Pour ce qui est de l'éducation, la seule chance était que le peuple gagnât quelque chose aux outrages auxquels les hommes d'église étaient alors en proie. Autrement toutes ses connaissances intellectuelles semblaient devoir se borner à deux points que, du reste, on lui enseignait chaleureusement, — la suprématie du roi et l'infaillibilité du cardinal.

More n'était pas très-enclin à la rêverie. Pendant que d'autres discouraient, son esprit prompt manquait rarement d'intervenir, de vivifier et d'éclairer ce qui se disait. Sa prononciation lente et sonore lui permettait de se faire entendre au milieu d'éclats de rires ou d'accents de colère qui eussent étouffé la voix de tout autre. La convenance et la facilité de son langage le faisaient également rechercher dans les salons du roi, et regretter dans le sien, quand il n'était pas là pour diriger et animer les études de sa famille. Il s'abandonnait volontiers à ses réflexions, dans ses petits voyages pour

aller à la cour et en revenir, mais rarement il s'y livrait en société. Cependant cette fois, tandis qu'Henry et Wolsey combinaient leurs plans, pour forcer tous les sujets du roi à déclarer par serment ce qu'ils possédaient, et les taxer en conséquence,—non-seulement sans l'assistance du parlement, mais tandis que les communes étaient dispersées pour sept ans, — More philosophait en lui-même sur le sujet de la dignité royale.

— Il y a une sorte de dignité, pensait-il, qui cadre avec les desseins de celui qui regarde ses concitoyens comme ses serviteurs, et une autre sorte avec le désir de celui qui se regarde comme le serviteur de ses sujets. Quant aux monarques qui vivent dans des temps où il y a lutte pour savoir qui du peuple ou du roi sera esclave, que la clémence de Dieu soit sur eux et leur peuple! Leur trône s'agite comme le char d'une idole, sur les ossements de ceux qui ont adoré ou défié leur pouvoir. Dans de tels jours, le peuple ne paie pas de taxes, parce que le monarque n'a qu'à étendre la main et prendre. C'était à son lever que les païens adoraient le soleil, comme si son glorieux éclat n'était pas dû aux larmes de la rosée qu'il enlevait à la terre. Mais quand le midi arrive, le soleil se contentait d'éclairer les travaux des hommes, sans en être adoré. Peut-être un jour viendra-t-il un roi vraiment comparable au soleil, quand la vue de l'homme, comme celle de l'aigle, sera devenue assez forte pour contempler sa splendeur sans en être éblouie. Il n'arrachera pas ses sujets à leurs travaux, pour passer le temps à le contempler; il n'enlèvera pas tous les sucs de la terre pour qu'il y ait sécheresse en bas, nuages et orages en haut. Un tel roi se contentera de laisser dans la main de Dieu le soin de sa gloire; il essuiera de sa main la sueur qui baigne le front de l'artisan, plutôt que d'exiger que ce-

lui-ci perde son temps précieux à se prosterner devant lui pour lui offrir l'hommage d'une idolâtrie menteuse. Bien qu'il soit de beaucoup au-dessus du laboureur, il n'est pas le maître absolu du laboureur, mais il est en quelque sorte son serviteur, encore que ce service soit plus glorieux qu'aucune domination. La pompe d'un roi absolu est différente de la dignité d'un roi qui sert et bénit. Cette dernière est si noble, que, s'il se trouvait un roi qui ne fût pas satisfait de la simplicité de cet office, mais qui crût devoir l'enjoliver de chiffons et de joujous, qu'on dise à celui-là qu'il est autant au-dessous de l'homme qu'il est au-dessus du singe.

Ce jour fut un jour de désappointements pour Henry. Non seulement ses communes n'étaient rien moins que disposées à lui accorder le don gratuit demandé, mais la jeune nonne ne voulut pas venir pour qu'on la mariât avec le moine. Les deux cavaliers qu'on avait envoyés à sa poursuite, se présentèrent devant le roi, tremblants de crainte. Ils avaient suivi la jeune fille jusque dans la maison de son père, un nommé Richard Read, et s'étaient efforcés de l'entraîner avec eux, nonobstant sa propre résistance, les prières et les larmes de sa mère et de ses sœurs. Au milieu de la dispute, son père était revenu de Blackfriars, environné des amis qui s'étaient joints à lui pour refuser un tribut qu'en vérité il ne pouvait pas payer. Echauffé par les paroles insolentes du cardinal, exaspéré par les mauvais traitements faits à sa fille, Read avait prononcé quelques mots bien mal sonnants à l'oreille de courtisans de cette époque, et qui furent actuellement répétés au roi sous forme de message. — Read avait donné le Christ pour époux à sa fille, et il l'avait dotée en conséqence; il ne convenait pas à son orgueil paternel, qu'elle devînt

maintenant l'épouse d'un moine vagabond pour l'appât d'une dot offerte par le roi, dot que dans le fait on enlevait à son père sous le nom de don gratuit, pour subvenir aux besoins du monarque. Il n'entendait ni vendre sa fille, ni acheter la faveur du roi.

Naturellement Henry entra en fureur; il voulait faire arrêter toute la famille de Richard Read, mesure que le cardinal et l'orateur s'accordèrent à blâmer comme impolitique dans la crise actuelle.

Wolsey représenta au roi qu'on ne pouvait manquer de lever le subside si l'on raisonnait isolément avec chacun des récalcitrants, au lieu de les mettre en position telle qu'ils s'enhardissent par le mauvais vouloir les uns des autres. Si par la douceur et de belles paroles, on ne pouvait persuader les contribuables de s'exécuter, on pourrait citer les plus obstinés devant le Conseil Privé, ou mieux encore les favoriser d'un goût pour le service militaire. Henry embrassa aussitôt cette idée, sachant bien que le service qu'on faisait sur les frontières d'Ecosse, n'était pas l'occupation du monde la plus agréable pour un alderman de Londres, précisément dans le moment où sa famille appauvrie avait le plus besoin de sa protection. Il perdit de vue, ainsi que le désirait Wolsey, la fille, pour tramer quelque nouvelle tyrannie contre le père. On épargnerait donc à l'Eglise le scandale d'un mariage ridicule comme celui qu'on avait projeté, si la jeune fille, ainsi que le cardinal l'espérait, se cachait de manière à n'être pas découverte le lendemain matin. L'âme religieuse de More formait des vœux dans le même sens.

— C'est détourner les voies de la nature, disait-il, que de faire des oiseaux de nuit de ces jeunes et tendres hirondelles; mais ceux-là commettent un crime qui les arrachent de leur nid où elles étaient à l'abri

des tempêtes. Plaise au Dieu des armées d'ouvrir un coin dans quelques-uns de ses autels à ce pauvre oiseau embéguiné.

Les douces et gracieuses filles de More ne se doutaient guères pour quel message on leur demandait une plume et du papier, en même temps qu'on appelait un des coureurs du roi. Leur père ne fut pas requis de concourir à cet exercice de tyrannie royale. S'apercevant qu'on ne désirait pas sa présence, il descendit dans son verger pour causer avec sa famille de la position dans laquelle il se trouvait par rapport au roi et à son tout-puissant ministre.

— Je m'étonne, lui dit sa femme, que votre opiniâtreté à suivre vos idées mesquines, vous fasse faire des choses plus propres à indisposer Sa Grâce qu'à prouver votre bonne éducation. Quand vous vous habillez comme vous voilà, que vous ne mangez que des fruits, et ne buvez que de l'eau, Son Altesse pourrait aisément s'imaginer que vous n'avez aucun besoin de ses largesses.

— C'est précisément comme cela que je l'entends, les honneurs mondains sont une chose que j'ai cessé de désirer; et quant aux profits mondains, l'expérience prouve et prouvera chaque jour davantage que je n'en ai jamais été bien avide.

— Je ne comprends, dit M. Roper son gendre, ni les reproches, ni les craintes de ma belle-mère. Quand est-ce que Son Altesse le roi a passé plus affectueusement le bras autour du cou de l'un de ses sujets, qu'aujourd'hui quand elle caressait l'honorable orateur de ses fidèles communes?

— Il y a trop peu d'espace, M. Roper, entre ma tête et mes épaules, pour que les caresses d'un roi s'y reposent longtemps; croyez-moi, s'il eût été un Samson

et que c'eût été son bon plaisir, il m'eût ôté la tête de dessus les épaules devant vous tous. Il est heureux pour des hommes qui disent tout ce qu'ils pensent, que le pouce et index d'un roi ne soient pas plus forts que ceux de tout autre.

Henry et son pauvre conseiller sortirent en ce moment de l'appartement, n'ayant rien perdu de leur gaîté pour avoir consommé la ruine entière d'une famille dont le seul crime était sa pauvreté. Une lettre avait été écrite au général commandant à la frontière d'Écosse, pour que Richard Read qu'on envoyait servir à ses propres frais comme simple soldat, fût rendu aussi misérable que possible, qu'on le plaçât aux postes les plus périlleux, qu'on le soumît en garnison aux privations les plus sévères, qu'en toute chose on le traitât avec toute la rigueur de la discipline, pour lui apprenà refuser de donner l'argent qu'il n'avait pas. Ce plan ainsi combiné, laissant aux événements à forcer sa malheureuse femme et ses malheureuses filles privées de leur unique protecteur, à donner d'abord tout ce qu'elles possédaient pour sa rançon, puis à pleurer sa mort, — ce plan infernal une fois arrêté, ceux qui venaient de l'imaginer sortirent audacieusement au plein jour de Dieu, pour s'amuser à flatter de doux propos de belles et innocentes jeunes filles, jusqu'à ce que le soleil se couchât ; puis pour insulter les citoyens opprimés de Londres, du tumulte de leur pompe et de leur débauche. Peut-être quelques uns détournant les yeux de cet éclat mensonger, pour le reporter sur le pur éclat de la voûte des cieux, se demandèrent-ils pourquoi les cieux étaient sereins et où dormait le tonnerre.

DEUXIÈME SIÈCLE.

Ce n'était point un dimanche matin, et cependant les cloches avaient été en branle dans toutes les églises de Londres depuis le lever du soleil; les boutiques étaient toutes fermées. Il y avait une absence si complète de chanteurs et de saltimbanques, d'ours et de singes dansant dans les rues, qu'on aurait pu croire que le feu Protecteur était sorti du tombeau, et que de son sourcil froncé il attristait encore le royaume. Rien n'annonçait ce matin le règne d'un monarque ami du plaisir, aucune odeur de viande ne s'exhalait d'aucune maison, on n'entendait aucun instrument de musique, les rues étaient désertes, l'heure de se réunir pour le culte n'étant pas encore arrivée, et les habitants n'ayant aucune autre raison de sortir. Il y avait plus que la pureté d'un jour de sabbat dans l'atmosphère qu'aucune fumée ne souillait, et qui ne pouvait se trouver telle qu'en un jour de jeûne général et en été. Le petit nombre de bateaux qui amenaient quelques fidèles pour prendre part à la cérémonie solennelle qui se célébrait dans la ville, glissait sans bruit sur la rivière. On ne voyait pas déployer de pavillons; les conducteurs des barques ne poussaient aucuns cris et ne luttaient pas de vitesse les uns contre les autres. L'année dans laquelle on se trouvait, avait été une mauvaise année sous plusieurs rapports pour la prospérité nationale. Le peuple et la cour, également fatigués des fêtes qui avaient suivi le mariage du roi, avaient volontiers embrassé l'avis de plusieurs théolo-

giens, de détourner la colère du ciel en célébrant un jour de jeûne solennel, dans lequel on lui demanderait de la pluie et la victoire sur les ennemis de la nation.

La tristesse la plus profonde ne se trouvait pas là où peut-être l'auraient cherchée les esprits légers qui regardaient une pareille observance comme très-salutaire pour le commun du peuple, mais extrêmement fatigante pour eux-mêmes. Le docteur Reede, jeune ecclésiastique presbytérien, pasteur bien aimé des grandes paroisses de Londres, sortit de son cabinet une heure avant celle du service, avec une figure qui n'avait rien de lugubre, encore qu'elle eût cette douceur sérieuse qui convenait à la circonstance. Il venait de préparer son sermon et maintenant il cherchait sa femme. Il la trouva avec ses deux petits enfants: l'aîné, assis sur une grande chaise, s'occupait à tourner les pages dorées d'un livre neuf, tandis que le plus jeune se reposait sur le sein de sa mère, laquelle allait d'un pas agité d'un bout de la chambre à l'autre.

— Qu'est-il arrivé, Esther? Le petit est-il malade?

— L'enfant se porte bien, mon ami, et mon péché n'en est que plus grand de me tourmenter ainsi. Je ne veux plus le faire, continua-t-elle, retournant près de la chaise où l'enfant jouait avec le livre; et comme la parole de Dieu le commande, je ne m'inquiéterai plus de ce que font les méchants.

— Est-ce là ce qui vous tourmentait? demanda son mari, prenant le volume — le nouveau livre de la liturgie anglicane (*Book of Common Prayer*), livre dont chaque ecclésiastique allait être incessamment obligé de jurer qu'il croyait tout le contenu, sous peine de perdre sa place. Nous savions, Esther, ce qu'il devait y avoir dans ce livre; nous savions qu'il contiendrait ce qui en ferait pour nous comme le faux évangile

des infidèles, et une fois que nous savions cela, ce livre est sans danger pour nous. En vérité, ajouta-t-il en le feuilletant, voilà un bien petit livre pour perdre une si belle paroisse. Je pourrais couvrir du doigt le passage qui met entre mon église et moi un abîme que je ne puis pas franchir ; il y a peu de levain, mais puisque ce peu y est, il suffit pour aigrir toute la pâte.

— Pensez-vous, demanda Esther en hésitant, que tous vos confrères, que beaucoup d'entr'eux voient les choses comme vous le faites?

— Le temps nous montrera combien il y en a qui se font une affaire de conscience des serments qu'ils prêtent en présence de Dieu. Pour ma part, il me suffit que je ne croie pas tout ce que contient ce livre. Si la question était de savoir si le roi exigerait ou non le serment, j'aurais pu m'humilier à ses pieds et le supplier d'épargner la conscience, ce jeune qu'aucun roi ne peut lier; mais puisqu'il est maintenant trop tard pour cela, il nous faut descendre avec résignation à une position plus basse aux yeux des hommes, pour nous élever devant Dieu.

— Sans doute, je suis loin de dire le contraire. Mais quand partirons-nous et où irons-nous?

— Dans quelques jours, à moins qu'il ne plaise à Dieu de toucher les cœurs qu'il a endurcis, dans quelques jours il faudra nous ceindre et partir.

— Avec ces petits enfants! et où irons-nous?

— Où Dieu voudra; qu'il nous ouvre un sentier à droite ou à gauche, peu importe.

— Oui, pourvu qu'un sentier nous soit ouvert. Mais ces pauvres petits....

— Dieu a fait descendre la manne au milieu du désert où il n'y avait pas de sentiers, et l'Ecriture a une parole pour les petits corbeaux qui crient.

— C'est vrai, avec la grâce de Dieu, je ne tournerai plus mes regards sur le domaine que mon père a perdu précisément pour ce roi; mais sans lui en demander compte, les impies eux-mêmes sont indignés de voir comment il se conduit dans ces temps funestes, — jouant dans les jardins de son palais ce matin même, tandis qu'il couvre d'un sac et de cendres la tête de tous ses sujets. Edmond vient de voir le roi debout sur la pelouse dans son jardin, plaisanter avec la Jezabel qui trouve moyen d'être toujours quand il passe, à cette grande fenêtre sur le derrière. Je voudrais que le peuple le sût, afin qu'ils évitassent le scandale de prier pour un profanateur, qu'ils supposent adorer Dieu avec eux, tandis qu'il ne pense à adorer rien que ses courtisanes.

— Si Edmond est sûr de ce qu'il dit là, il est temps que j'allonge ma prière pour le roi; si pour les bons nous prions sept fois, ne devrions-nous pas pour les méchants le faire soixante et dix fois sept fois.

Edmond, le frère de Mrs Reede, était sûr, dit-elle, de ce qu'il avait avancé. En vertu d'une place qu'il occupait, il avait droit de traverser les jardins du palais. Des éclats de rire, contrastant étrangement avec le bruit lointain des cloches, l'avaient attiré sous l'ombrage, et il avait vu Charles lançant des noyaux de cerises à une fenêtre d'où une dame qui s'y appuyait, lui jettait des dragées en retour. On espérait que la reine, nouvellement mariée, étrangère dans le pays, habitait quelque coin éloigné du palais et qu'elle n'entendait pas encore la langue dans laquelle chacun racontait ouvertement les excès de Charles. Les corporations de Londres n'avaient pas encore fini de fêter cette malheureuse reine, et tous supposaient déjà qu'il n'y avait plus sujet de la féliciter. Le clergé du

royaume priait pour elle autant par compassion que par devoir, et son sort, bien que son nom ne fût pas prononcé, servait de texte à bien des sermons sur la vanité des grandeurs mondaines. Les mères d'Angleterre versaient des pleurs sur cette étrangère, isolée et insultée; et leurs filles soupiraient de pitié pour la la jeune épouse délaissée.

Edmond entra dans ce moment, dans la chambre, et sa toilette fit plus de peine au docteur Reede que tout le reste. Bien qu'Edmond eût une place d'honneur et de confiance à l'amirauté, il y avait trop peu de temps qu'il la possédait pour expliquer le luxe avec lequel il se vêtissait. Dans ce jour de jeûne solennel, il ne semblait pas avoir pensé à se couvrir d'un sac et de cendres; il était vêtu d'un léger costume de soie noire orné de rubans écarlates, d'un manteau de camelot bordé de même, une immense perruque, et d'un castor neuf à grands bords.

— Qu'elles nouvelles apportez-vous des chantiers de la marine? demanda le docteur Reede; y a-t-il espoir qu'on sortira de ces voies funestes et qu'on s'occupera enfin de la défense du pays?

— Bien peu, à moins que la coutume ne prenne de payer les marins et les ouvriers. L'ennemi est plein d'activité, nos gens dont on ne paie pas les salaires travaillent lentement, les chefs courent les spectacles et les passe-temps de la cour; d'autres se tiennent les bras croisés, faute de ce qui serait nécessaire pour agir; — c'est au point que certaines personnes prudentes disent qu'il ne serait pas étonnant que l'ennemi vînt nous défier jusque sur nos côtes, et brûler nos vaisseaux dans la Tamise.

— Comment se fait-il donc que vous ayez obtenu

votre traitement? vous pourriez difficilement payer ce costume brillant avec votre revenu particulier.

— Il est temps que je m'habille conformément à ma condition, exposé que je suis à paraître devant le roi et le duc. Je pourrais me plaindre comme les autres, de ne recevoir que bien peu d'argent de ma place; mais enfin, avec le peu que j'ai de mon côté, il faut que je fasse honneur au roi que probablement je verrai aujourd'hui.

Mrs Reede appréhendait tellement qu'Edmond ne fût bientôt, comme beaucoup d'autres, obligé de se passer de son traitement, qu'elle voyait de l'imprudence et quelque chose de peu honorable à dépenser en toilette l'argent aussitôt qu'on le recevait, ou avant même de l'avoir reçu. Si les serviteurs du gouvernement n'eussent point été infestés de sa vanité, ils se fussent préparés contre les mauvais jours qui s'approchaient évidemment, au lieu de faire croître leur luxe avec leur pauvreté.

— Il en est toujours ainsi, dit Reede; lorsque les vices du gouvernement sont austères ou plaisants. On s'habillait et on parlait gravement quand Cromwell était grave, et maintenant le peuple anglais tout entier semble être changé en une immense troupe de masques, parce que la cour est gaie. Mais il y a une différence entre les deux exemples que les gens sages ne peuvent manquer d'apercevoir. Tous les hommes sont égaux quant à la gravité religieuse, c'est une affaire entr'eux et Dieu. Mais le gouvernement a une autre responsabilité quant à ses extravagances. Il en est responsable envers les hommes, car le gouvernement ne gagne pas la richesse qu'il dépense; tout acte de prodigalité est un tort envers ceux qui en ont fourni les fonds et une

insulte envers ceux qui travaillent péniblement pour gagner un peu de pain.

— On ne saurait s'attendre, dit Edmond, à ce que le gouvernement regarde de trop près dans ces matières. Tous les gouvernements ont été plus ou moins extravagants, et probablement ils le seront toujours.

— Parce qu'ils vivent du travail d'autrui. Il y aurait un remède, ce serait de forcer le gouvernement à travailler par lui-même.

— Voilà ce que je voudrais bien voir, s'écria Mrs Reede. Je voudrais bien voir le roi débrouiller ses comptes embarrassés, et le duc se donnant du mal dans la marine ou dans l'armée, au lieu de s'attribuer l'honneur de ce que font de plus braves ou de plus habiles que lui. Je voudrais voir les dames de la cour diriger leurs ménages, tandis que leurs maris se prépareraient à montrer quels services ils ont rendus à la nation. Alors, mon cher, vous prêcheriez un peuple modeste, sage, reconnaissant et unanimement disposé à vous écouter.

— Il en est malheureusement tout autrement aujourd'hui ; parmi mes auditeurs, quelques-uns endurcissent leur cœur dans un mépris peu chrétien de tout ce qui n'est pas sombre et lugubre comme eux-mêmes, et d'autres ne s'occupent à l'église que de voir si leur manteau tombe grâcieusement sur leurs épaules. Et cependant, jamais il n'y a plus besoin de faire entendre la parole de Dieu que lorsque les hommes sont divisés, lorsque la vertu est opprimée et que les égoïstes se livrent au plaisir. De ceux qui prient pour le roi, combien qui lui ont donné le pain de leurs enfants, souffrent et gémissent, tandis que que les courtisans qu'ils nourrissent n'ont aucun souci de leur misère. Edmond lui-même convient que nos matelots naufragés retournent dans leurs foyers sans

avoir reçu leur solde, tandis que lui qui ne travaille pour ainsi dire pas du tout, peut se vêtir de drap de soie et de rubans écarlates. En vérité, Edmond, je trouverais moins de choses dans mon cœur à dire à ces malheureux hommes dupés pour avoir volé dans les magasins de la marine du pain pour leurs enfants affamés, qu'à vous qui attirez sur vous leurs yeux jaloux. Les gros appointements qui paient vos petits services, de qui est-ce l'argent? n'est-ce pas celui de ces artisans? l'argent qu'ils ont gagné péniblement, qu'ils ont payé entre les mains du roi pour être employé en perruques et en bas de soie. Des hommes dont les uns subissent un tort si considérable, et les autres qui le leur font subir, écouteront-ils d'un cœur et d'un esprit unanimes la parole de Dieu?

Edmond représenta à son beau-frère que, quoiqu'il n'eût encore pas fait grand'chose pour mériter ses appointements, il avait cependant l'intention de faire beaucoup. Ce jour-là même, le roi devait conférer avec quelques personnes de confiance sur une affaire dans laquelle les services d'Edmond seraient nécessaires. Les choses en étaient arrivées à un tel état dans la marine et dans l'armée, qu'il fallait prendre des mesures quelconques pour satisfaire le peuple.

Reede et sa femme firent cette observation qu'il fallait que ce qui nécessitait la présence d'Edmond à cette conférence, fût quelque chose de bien pressé, puisqu'on l'avait fixée à ce jour de jeûne solennel. L'idée ne leur était pas venue que ce devait être un jour d'ennui pour Charles et sa cour, et que puisque les affaires devaient être faites, il y avait économie de plaisirs à les faire ce jour-là.

Il y avait quelque chose dans la contenance d'Edmond et dans sa manière de marcher pour se rendre à

l'église ce jour-là, qui fit craindre à sa sœur que pendant le service, il ne pensât davantage à son entrevue avec le roi qu'au discours éloquent de son mari. Celui-ci exposa comment les fautes du gouvernement étaient les fautes de la nation, comment le gouvernement et la nation avaient mérité le châtiment que ce jour de patience avait pour but de détourner. Le sermon était hardi, mais la nation le devenait sous le sentiment de ses injures et de l'inconsistance du gouvernement. Le temps était passé où ceux qui disaient hautement leur opinion étaient envoyés à la guerre pour y être ruinés, faits prisonniers ou tués. Le docteur Reede savait et se rappelait ce qui était arrivé à l'un de ses ancêtres, et dans son cœur il rendait grâce à Dieu de ce qu'on fût avancé dans la reconnaissance des droits sociaux jusque-là qu'il lui fût permis d'être aussi honnête que ses agents avec plus d'impunité. Il résolut, en ce moment, de faire une chose plus hardie qu'il n'en eût jamais méditée, — de profiter de ce qu'Edmond avait ses entrées au palais pour y aller avec lui, pour s'efforcer d'obtenir une entrevue du roi, et intercéder en faveur des ecclésiastiques presbytériens qui allaient être obligés d'abandonner leurs paroisses ou de fausser leurs consciences, à moins qu'il ne plût à Charles de se rappeler, avant qu'il ne fût trop tard, qu'il leur avait donné sa parole de roi qu'ils ne seraient point inquiétés. Charles n'était point d'un accès difficile, surtout en un jour de jeûne, la chose valait la peine d'être tentée.

Les rues étaient tristes et désertes, quand les deux beaux-frères se rendirent au bord de l'eau pour passer en bateau à Palais. Il y avait un peu plus de bruit dans les rues qui avoisinaient le quai, les mariniers ayant eu tout le temps ce jour-là pour boire et se quereller.

Il n'y avait d'abord, sur toute la surface de la large rivière, d'autre embarcation que celle qui les portait, mais cette solitude ne dura pas longtemps. Le docteur Reede n'était pas encore las de contempler à distance l'église de Saint-Paul dont Wren, l'artiste, venait d'entreprendre la réparation. Il se livrait en conjectures sur l'effet probable d'une coupole, forme déjà décrite en Angleterre et qu'on n'y avait pas encore vue. Il se demandait quel motif avait porté Cromwell à faire du chœur de Saint-Paul une caserne de cavalerie, tandis que tant d'autres bâtiments dans le voisinage lui eussent été plus propres. Le docteur Reede pensait à tout cela plutôt qu'il n'écoutait la description que faisaient les mariniers, d'un navire de forme nouvelle nommé un yacht dont la compagnie des Indes hollandaises avait fait présent au roi, quand on aperçut une barge monter la rivière avec tant de hâte que cela excita l'attention d'Edmond, et interrompit le récit des bateliers.

— C'est Palmer, apportant des nouvelles, j'en suis sûr, dit Edmond; — quelle rapidité! — ramer sur cette barge. Des nouvelles de la mer, — bonnes ou mauvaises, elles doivent être importantes. Nous les attraperons au passage.

— Palmer, le messager du roi! il ne nous dira pas ses nouvelles, Edmond.

— Il nous les dira, sachant qui je suis et où je vais.

Palmer les dit en effet. Sa Majesté avait subi une défaite signalée sur le continent. La question était de savoir où trouver le roi ou le duc, puisqu'on disait qu'ils étaient quelque part sur la rivière. Palmer avait vu une course entre deux bateaux royaux au-dessous de Greenwich, mais il n'avait aperçu à bord aucun des membres de la famille royale.

— Les voici, s'ils sont sur la rivière, s'écria Edmond, s'informant des bateliers si l'embarcation extraordinaire qui commencait à être en vue n'était pas le yacht dont il venait de lui faire la description. C'était en effet le yacht, et il fallait que le Roi fût à bord puisque nul autre n'eût pensé à s'amuser sur la rivière ce jour-là.

Edmond s'arrangea si bien pour être remarqué pendant que Palmer hélait le navire, que tous deux furent appelés à bord du yacht. L'ecclésiastique ressemblait si peu à aucun de ceux avec qui les lords et les gentlemen avaient ordinairement à faire, qu'ils ne lui permirent pas de rester derrière. Ils parurent curieux de savoir si un ministre presbytérien mangeait comme les autres hommes, car ils le pressèrent vivement de s'asseoir à leur table, — table couverte de viandes exquises, fournies par le bateau-cuisine qui suivait toujours le yacht. Le docteur Reede répondit simplement que c'était jour de jeûne, et ne voulut pas se laisser convaincre qu'il était absous de cette observance par cette double circonstance, qu'il se trouvait sur la rivière et en noble compagnie. Tous les autres semblaient d'une opinion différente, car non contents du plaisir de la belle musique qui suivait ordinairement le roi, les lords et les gentilshommes avaient grisé les musiciens, et leur faisaient chanter tout ce que leur mémoire leur pouvait fournir de plus licencieux. On préparait du punch en abondance, et il y avait du vin des Canaries d'une bonté incomparable, qui avait fait deux fois le voyage des Indes. Deux personnes de la compagnie étaient trop occupées pour songer à la musique ou au vin en ce moment. Charles et le duc d'Ormond agitaient le cornet à dés, l'enjeu était de 1,000 livres sterling le coup (25,000 f.). Il était de quelque impor-

tance pour le roi de le gagner, puisque, depuis le matin, il avait perdu 25,000 livres sterling (575,000 fr.) à des paris avec le duc d'York et d'autres, dans la course de bateaux qu'ils avaient faite, tandis que le reste de la nation était à l'église, s'efforçant de détourner la colère de Dieu.

Une fois qu'il eut encore perdu ces 1,000 liv. ster., il se tourna vers les étrangers, comme s'il en attendait quelque nouvel amusement. Il fit signe à Edmond qu'il aurait bientôt à lui parler en particulier, et puis il demanda au docteur Reede ce que le clergé avait découvert des raisons que pouvait avoir Dieu pour affliger ainsi le royaume.

— Le clergé, répondit le docteur Reede, met plutôt ses soins à obtenir le pardon de Dieu, qu'à expliquer ses jugements.

— Vous vous trompez, mon ami. Notre révérend doyen de Windsor a prêché que c'était notre mollesse à laisser les têtes des régicides sur leurs épaules, qui amenait tous ces fléaux sur notre peuple. Il a discouru longuement sur l'histoire des Gidéonides, et nous a exhorté à une prompte vengeance.

— Je ne me rappelle aucun texte qui nous enseigne que l'implacable vengeance exercée sur l'homme, soit un moyen d'apaiser la colère de Dieu; je ne saurais supposer que Votre Majesté eût pu prévenir la désastreuse défaite qu'elle vient d'éprouver sur le continent, par une boucherie des régicides, exécutée le jour de son mariage, comme on l'avait proposée.

Le roi n'avait pas encore eu le temps de comprendre la nouvelle de cette défaite. Quand il l'eut apprise, il parut un moment consterné, et se demanda, ainsi que ses sujets le faisaient souvent, ce qu'allait

devenir le royaume. Il ordonna qu'on le laissât seul avec le messager et le duc d'York.

Lorsque Palmer eut achevé son récit, il fut congédié; Edmond fut appelé, et, sur sa demande, accompagné par son beau-frère, dont les lumières, disait-il, pourraient être utiles dans la discussion. Le roi avait à la fin pris un air grave, quand il demanda à Edmond s'il savait pourquoi il l'avait fait appeler.

— Pour recevoir l'ordre de S. A. le duc sur les comptes de la marine qu'on doit placer sous les yeux du parlement.

— Ceci est l'affaire de mon frère, répondit le roi. Ce que je désire, moi, de vous... d'après l'éloge qu'on m'a fait de vos talents et de votre habileté.... c'est quelque combinaison adroite, qui mette notre gouvernement en moins grande défaveur auprès de notre peuple, qu'il ne l'a été depuis quelque temps.

— Je ne doute pas, dit Edmond, que cela ne puisse se faire facilement.

— Il faut que cela se fasse, car, dans les difficultés où nous nous trouvons, nous ne pouvons pas nous passer du peuple autant que nous le voudrions pour notre commodité. Mais il y en a peu pour le souverain d'un peuple aussi changeant. Ils ont oublié les flatteries dont ils nous saluaient il y a bien peu de temps, et ne nous font plus entendre à la place que des murmures. Il est bien à désirer qu'on leur remontre leurs devoirs envers nous, car s'ils ne s'en acquittent pas, nous ne pouvons remplir le nôtre dans cette guerre.

Le duc d'York fut d'avis que S. M. se tourmentait inutilement sur les moyens d'obtenir des subsides. Il fallait de l'argent, et il en fallait promptement, sans quoi les défaites allaient suivre les défaites, car jamais l'armée et la marine n'avaient été dans une aussi dé-

plorable condition. Si donc S. M. voulait exercer sa prérogative, et lever des subsides pour ses besoins, comme ses ancêtres l'avaient fait, tout pouvait encore se réparer, sans qu'il fût besoin d'apaiser ou de flatter le peuple. Le roi n'en persista pas moins dans le dessein de populariser son gouvernement au moyen d'un pamphlet qui flatterait le peuple, et lui ferait croire qu'il faisait lui-même ses affaires. C'était là le plus court moyen de commencer à se rendre le peuple favorable.

— Mais sur quels faits asseoir ce pamphlet? demanda le docteur Reede.

Charles, complétement abattu par les nouvelles qu'il venait de recevoir, et qui s'ajoutaient à une quantité de contrariétés particulières, déclara que rien n'était plus aisé que de coucher sur le papier un compte vrai de la pauvreté du roi. Le plus pauvre des gentilshommes de sa suite, dont il était le débiteur, ne pouvait pas être plus embarrassé que lui de se procurer de l'argent.

Les officiers de sa garde-robe s'étaient lamentés ce matin-là même, de ce que le roi n'avait pas de mouchoir; il ne lui restait plus que trois cravates. Or, où prendre à crédit une aune de toile pour S. M.? C'est ce qu'aucun d'eux ne savait.

Edmond jeta un coup d'œil à sa perruque dans une glace vis-à-vis, et dit que rien ne serait plus aisé que de développer ce moyen dans un pamphlet, si c'était le bon plaisir de S. M.

— Fi! vous ne voudriez pas exposer cette situation de mendiant dans tous ses détails; vous ne voudriez pas que les dames royalistes de Londres se cotisassent pour m'envoyer des chemises et des cravates.

— En outre, dit le duc, en admettant qu'il soit très-aisé de raconter notre pauvreté, il ne le serait peut-être pas autant d'y faire croire.

Le docteur Reede s'étant permis involontairement un signe d'assentiment à cette dernière idée, le roi voulut avoir son avis. Le docteur le donna franchement et tout entier, comme à son ordinaire. Le peuple, sachant quelles sommes étaient tombées depuis peu de mois dans le trésor royal, croirait difficilement que son souverain manquât des vêtement snécessaires.

— De quelles sommes parlez-vous? du présent fait à la reine par le lord-maire et les aldermen (*conseillers municipaux*)? quelques milliers de livres sterling? la belle affaire!

— Personne ne suppose que le roi ait jamais dû bénéficier de présents offerts à sa femme, répondit le docteur Reede.

Charles leva aussitôt les yeux pour voir si le docteur avait eu l'intention de lui faire un reproche, car le fait était qu'il s'était approprié, autant qu'il l'avait pu, tout ce que ses fidèles sujets avaient offert à la reine à l'occasion de son mariage. La figure du prêtre n'annonçait pas qu'il eût eu cette intention, et le roi continua:

— Quant à sa dot, le peuple doit savoir que vingt dots comme celle-là ne suffiraient pas pour soutenir la guerre un an; et puis j'aurai bientôt celle de ma sœur à payer au duc d'Orléans. Si le peuple voyait, comme nous le désirerions, l'état de nos affaires intérieures et extérieures, nous ne serions pas obligés d'emprunter à la France, et le courage ne nous manquerait pas pour annoncer à nos fidèles sujets que nous avons été obligés de le faire.

Edmond promit de faire tous ses efforts pour leur donner les opinions qur son maître désirait. Le docteur Reede dit qu'il était dommage que tous les sujets du roi ne fussent pas en ce moment à ses côtés, pour entendre

et partager ses vues et justifier ainsi le gouvernement.

Edmond comprenait que l'un des objets du pamphlet projeté était d'annoncer tout doucement le fait d'un emprunt secret à la France, de deux cent mille écus, destiné à soutenir la guerre en Portugal, mais si immédiatement englouti en Angleterre, qu'il ne paraissait pas avoir produit plus d'effet qu'un emprunt d'un même nombre de pépins de poire, tandis qu'il avait fait subir à la nation une dégradation à laquelle elle ne se fût pas soumise volontairement. C'était bien là une partie de la tâche d'Edmond, mais il y avait une autre chose bien autrement importante à déclarer au pays, ça ne pouvait longtemps rester un secret, que Dunkerque était dans les mains des Français....

— Dunkerque pris par les Français! s'écria le docteur Reede, ne pouvant croire ce qu'il entendait. Pour le coup nous sommes perdus si les Français font de pareilles aggressions.

— Patience, mon frère, dit Edmond à demi-voix; il n'y a pas eu d'aggression dans cette affaire; elle s'est traitée d'un consentement mutuel.

Le docteur Reede comprenait de moins en moins, jusqu'à ce que le duc dit d'un air indifférent que Dunkerque avait été vendu au roi de France. Il était fâcheux d'avoir cette nouvelle à annoncer au peuple, parce qu'elle ne sera pas de son goût.

— Pas de son goût! Dunkerque vendu! de qui était-ce la propriété? demanda le docteur Reede, reportant sa pensée au temps où l'acquisition de Dunkerque par Cromwell avait été célébrée comme un triomphe national.

— C'est à nous qu'il appartient de faire des marchés pour la nation, dit le duc. Autrefois les peuples ne

désiraient pas d'autres directeurs de leurs affaires que leurs rois.

— Il est étonnant alors qu'ils se donnent la peine d'avoir des parlements ; plaise à Dieu que la nation soit contente de ce qu'elle recevra en échange d'une conquête dont elle faisait tant de cas. Sans doute on nous aura donné quelque autre bonne ville, quelque côte avantageuse pour la pêche, ou quelque forteresse importante qui nous donnera l'avantage sur nos ennemis et épargnera le sang de nos soldats.

— Autant eût valu garder Dunkerque, dit le roi, que faire un semblable échange. Notre position demandait un autre genre de paiement.

— Un paiement en argent? — et ainsi les taxes seront tant soit peu allégées, le peuple verra avec plaisir ce soulagement, encore qu'il n'ait pas été consulté.

— Vous vous trompez, nous ne pouvons, quant à présent, diminuer les impôts. Les quatre cent mille livres sterling (dix millions), prix de Dunkerque, sont encore insuffisantes pour les besoins de notre dignité. Notre maison d'Hampton-Cort n'est pas encore convenablement décorée, les tapisseries y sont telles que le monde ne peut rien montrer de plus beau, mais les plafonds, quoique récemment peints, ne sont pas encore dorés ; le canal n'est pas parfait et la salle du banquet, dans le paradis, est encore nue.

— Les merveilleux oiseaux sauvages dans le parc de S[t].-James n'y sont pas venus sans qu'il en ait coûté quelque chose, dit le duc.

— Quelques-uns n'ont rien coûté. La poule d'eau d'Astracan a été donnée par l'ambassadeur de Russie, et certains marchands qui venaient demander justice, ont apporté les grues et le corbeau blanc. Mais les

animaux qu'il a fallu acheter pour se compléter — les antilopes, les chèvres de Guinée, les moutons d'Arabie, etc. — ont coûté presque leur pesant d'or. Les rois paient toujours cher. Windsor est mal meublé et tombe en ruines, il en coûterait un autre Dunkerque pour le restaurer....

— Suivant le goût des dames de la cour, interrompit le duc. Il leur faut la galerie de cornes meublée des plus beaux bois d'élans et d'antilopes qui soient au monde. Le vestibule et les escaliers doivent être étincelants d'armes en festons et en trophées, tandis que les chambres sont ornées de tableaux curieux et efféminés, formant un doux contraste avec ce qui ne présentait que la guerre et ses horreurs.

— Et puis il y a la démolition des palais de Greenwich pour en construire un autre. Outre ce qu'il en coûtera pour les bâtiments, on nous conseille d'ouvrir une tranchée et d'y faire entrer la Tamise en une baie carrée, ce qui sera fort cher.

— Toutes ces dépenses doivent-elles être ordonnées par le parlement? ou bien le peuple apprendra-t-il qu'une de ses possessions d'outre-mer s'en est allée en oiseaux sauvages et en peintures efféminées ?

— Et puis il y a l'armée, continua le roi ; chaque jour on nous parle du manque d'hopitaux, en sorte que nos soldats blessés meurent exposés aux injures de l'air. Cette défaite nouvelle, dont la ville va bientôt retentir, a été causée par le défaut de munitions, et nous n'avons pas été pris à l'improviste, car ce jeune homme avait eu l'audace de nous le prédire.

— Mieux aurait valu, s'écria le docteur Reede, vendre tout vivants les soldats et le général à l'ennemi, que de le envoyer au combat sans moyens de défense suffisant.

— C'est ce que pense Sa Majesté, reprit le duc;

aussi a-t-elle agi sagement en recevant une bonne somme des Hollandais, pour retarder le départ de sa flotte du Levant jusqu'à ce que la saison soit trop avancée pour agir. N'est-ce pas un grand avantage pour le roi que de recevoir l'argent dont il a si grand besoin, et de sauver en même temps la vie de tant d'hommes qui autrement eussent péri faute des munitions convenables?

Le docteur Reede était trop indigné de cette vente honteuse de l'honneur national pour se hasarder à parler. Edmond dit qu'il insisterait dans son pamphlet sur ce que la guerre était bien plus coûteuse à cette époque que dans les temps où les soldats y allaient, se fournissant chacun à ses propres frais, son arc et ses flèches, ou sa hache d'arme et ses provisions de bouche. Depuis l'invention de la poudre à canon — depuis que la guerre était devenue une science, elle était devenue aussi extrêmement coûteuse, et le peuple devait payer en conséquence, comme il le ferait bien voir.

— Vous ferez voir aussi sans doute, dit l'ecclésiastique, que c'est une raison de plus pour consulter le peuple avant que d'engager aucune lutte.

— Non, dit le duc, je suis pour des moyens plus courts et plus aisés; il nous faut une armée dispendieuse, mais c'est trop d'avoir en même temps un parlement importun. Je suis pour qu'on mette l'armée sur un pied honorable et qu'on abaisse le parlement. Sa Majesté se rangera à mon opinion, quand elle aura fait encore une fois l'épreuve de la mauvaise humeur de ce peuple changeant.

Le docteur Reede pensait qu'une pareille innovation pourrait bien ne pas être le dernier changement, si par hasard la nation aimait mieux être représentée par un parlement que gouvernée par une armée. Mais le duc ne cacha pas son mépris pour cette nouvelle ma-

nière de regarder le peuple et ses représentants. On ne savait où on en arriverait quand les rois étaient réduits aux expédients pour se procurer de l'argent, et que les peuples se figuraient avoir un contrôle sur son emploi. Il semblait oublier qu'il y avait eu un père, et ce que ce père était devenu ; il citait comme un exemple bon à imiter le vieux roi Henry VIII, d'insolente mémoire, qui étendait la main et prenait ce qui lui plaisait, et qui envoyait ceux qui murmuraient chercher des aventures au Nord ou au Midi, à l'Est ou à l'Ouest. Si le roi voulait suivre son avis, il montrerait à la nation un exemple du premier devoir d'un roi — de protéger ses sujets contre la violence — et il le ferait d'une façon qui ne laisserait pas grand'chose à dire au parlement, si toutefois on lui permettait de l'assembler. Sa Majesté devait porter tous ses soins paternels sur son armée.

— Il est vrai, dit le docteur Reede, que le premier devoir d'un roi est de donner de la sécurité à son peuple. Dans le premier âge d'une nation le danger vient du dehors, et ceux qui ont cultivé la terre pour lui faire produire la nourriture vont à la guerre, chacun à ses frais et avec ses propres armes ; le roi ne fait autre chose que de les appeler, leur montrer le chemin et les ramener chez eux. Après, quand les hommes sont fixés sur le pays, qu'ils sont devenus la propriété des plus riches et des plus forts, ils vont à la guerre aux frais de leurs seigneurs, et le roi n'a encore rien autre chose à faire qu'à les commander. Tout homme est ou peut être soldat ; c'est à celui qui livrent son sang et sa force, sa nourriture et ses armes, à décider de la conduite de la guerre; mais à une époque plus avancée, quand les hommes mêlent et partagent leurs travaux à volonté, et que le temps de l'esclavage est passé, tous les hommes ne sont plus soldats; quelques-uns se

battent moyennant un salaire, tandis que ceux qui les paient, s'occupent dans le pays de leurs affaires.

— Ou de leurs plaisirs, dit le duc, échangeant un coup d'œil avec son frère.

— Non ; sauf votre respect, répliqua le docteur. Ce n'est pas dans mon idée le roi qui paie l'armée pour faire ce qui lui plait, mais le peuple qui la paie pour sa défense, comme il paie le roi pour diriger et conduire l'entreprise. Si le vœu de la nation n'est pas consulté sur sa défense, — si par hasard elle pense qu'elle n'a pas besoin de défenseurs armés, si elle perd sa passion pour les conquêtes, d'où viendra le salaire des soldats ?

— Ils se paieront de leurs propres mains, dit le duc d'un air indifférent.

— Et s'ils trouvent un géant à la porte de chaque maison — un lion à l'entrée de chaque champ ?

— Vos savantes lectures vous ont troublé l'esprit, mon cher, nous ne sommes plus à l'époque des enchanteurs, à l'époque des monstres et des géants.

— Pardonnez-moi ; il n'y à point d'époque où l'homme ne puisse se métamorphoser ainsi, pourvu que l'influence du mal sous lequel il agit soit assez forte ; il n'y a point d'époque où les dieux du foyer ne puissent faire un géant de l'homme armé pour le défendre.

— Que l'art de la guerre se perfectionne comme les autres arts, notre canon fera taire vos lions et couchera dans la poussière les géants dont vous parlez.

— Je croirais plutôt le contraire ; la dépense de la guerre augmente à mesure que l'art se perfectionne, non seulement pour ce qu'elle coûte avant, mais pour la destruction qu'elle amène. Le soldat est un travailleur destructeur, et comme tel ne sera pas à jamais toléré par une nation appauvrie, dont le consentement

pour la guerre est d'autant plus nécessaire, qu'elle lui devient plus coûteuse. En outre les hommes commencent à considérer le sang comme quelque chose de plus précieux que l'eau, et les âmes humaines comme d'une nature plus relevée que les pièces d'artifice que nos chimistes envoient dans l'air, là où l'œil ne saurait les suivre. Notre canon abat une file entière quand la hache d'armes ne brisait qu'un crâne à la fois. Les hommes commencent à trembler de ce jeu auquel on expose la vie humaine. Si quelque jour on découvre un engin puissant prêt à réduire en atôme la moitié d'une armée, on pourra trouver une multitude de cœurs courageux pour affronter cette machine; mais trouvera-t-on un homme assez brave pour y mettre le feu, même quand il serait sûr de la gloire d'être appelé fléau de Dieu ?

— Est-ce que ton frère sollicite un brevet pour quelque nouvelle invention de machines de guerre ? demanda Charles au prêtre. Ce discours a l'air d'une préface pour arriver à une proposition de ce genre.

— Plût à Dieu qu'il en fût ainsi, car les brevets d'invention soutiennent notre échiquier.

— Plût à Dieu qu'il en fût ainsi, dit le duc, car avec une pareille machine sous la main, un roi pourrait faire enfin sa volonté.

— Plût à Dieu qu'il en fût ainsi, dit le docteur Reede, car alors les derniers jours de la guerre seraient venus, et satan perdrait beaucoup de ses occupations. Edmond, si tu peux inventer une machine qui moissonne une armée d'un coup, je te promets un triomphe sur le champ de bataille, et les prières de l'église dans toute la chrétienté. On fera un jour une découverte de ce genre, et alors la guerre sera finie. Mais cela n'arrivera probablement que dans quelques siècles.

— En attendant, dit Edmond, votre parlement a l'impertinence de demander les comptes des dépenses de la guerre, que Votre Majesté a daigné promettre de leur montrer.

— Ah! est-ce qu'ils les demandent sérieusement?

— Cependant, dit le duc, ils auraient dû comprendre par le discours de Votre Majesté, qu'elle ne désire pas qu'ils se mêlent de ses affaires.

— Et comment trouvez-vous que j'aie parlé? dit le roi; n'ai-je pas assuré les communes que je ne leur aurais pas demandé de subsides si je n'en avais pas besoin; que ce besoin provenait, non pas de mes propres extravagances, mais du désordre des temps. N'est-ce pas bien de la bonté à moi, quand mes gentilshommes du palais, et d'autres qui s'y connaissent encore mieux, me répètent journellement que ma volonté est au-dessus de tous les priviléges du parlement et des villes, et que je n'ai de comptes à rendre à personne? Comment trouvez-vous que j'aie parlé?

— Comme si votre esprit eût été auprès de la reine ou de quelqu'autre dame, tandis que votre discours était sous vos yeux. Il y a quelques mots que vos communes ne sauraient manquer de se rappeler pour les avoir entendu si souvent répéter; quant au reste...

— Bah! s'écria le roi, vexé de la critique qu'il avait provoquée, ce prêtre ne sait pas de quoi se compose notre parlement. Il n'y a que deux marins et une vingtaine de marchands; les autres ne se font pas scrupule de venir ivres à la chambre. Qu'importe la manière dont je leur parle?

— Il est vrai que ce n'est pas là le peuple, dit Reede, aussi je préviens Votre Majesté que leur consentement n'est pas le consentement du peuple. Le parlement a beau battre des mains à vos entreprises et à vos ventes

particulières, le peuple n'en reporte pas moins sa pensée en arrière, vers le temps de Cromwell.

— Et en avant vers moi, dit le duc, en riant.

— Et en avant vers le temps où le père de famille ne sera plus exposé à voir son fils unique revenir pieds nus, déguenillé, d'une guerre où il a versé son sang, ou sa fille, victime d'abord de la violence, et ensuite de la moquerie, à l'exemple de la cour du roi, où il n'y a pas de justice si ce n'est pour celui qui peut payer le juge le plus cher; — en avant vers le temps où des cavaliers ivres ne seront plus regardés comme les représentants convenables d'un peuple affamé, où l'argent, produit des sueurs de la nation, sera dépensé pour l'avantage de la nation. Quand on se demandera comment Rome est tombée, comment la France tombe, et qu'on trouvera qu'il en est ainsi parce qu'on a fait une prérogative d'une autorité confiée en dépôt, et que la profusion dans les rangs élevés est responsable de la misère qui afflige les classes infimes.

— Je suis sûr, s'écria le roi, qu'il y a de la misère dans les classes supérieures, et du luxe dans les inférieures. Je vois beaucoup de dames qui éclipsent la reine de l'éclat de leurs joyaux, et si vous voulez jeter les yeux dans certaines petites maisons, que je pourrais vous indiquer, vous verriez quels monceaux d'or on y expose au jeu le plus forcené.

— C'est vrai, et c'est là que la cour croit trouver son excuse. Elle dit : Quand la nation est livrée au luxe, la cour doit être prodigue dans ses extravagances.

— Silence, l'ami; voudriez-vous vous faire mettre au pilori comme un libelliste?

— C'est un spectacle trop commun aujourd'hui, ré-

pondit le prêtre, pour attirer beaucoup l'attention. Les libelles sont, pour ainsi dire, les primeurs d'une multitude ignorante. On ne s'est pas donné le soin d'instruire régulièrement le peuple ; il commence par dévorer avidement les libelles, puis il va les voir brûler par la main du bourreau, et jette des pierres aux malheureux mis au pilori.

— Il me semble que vous me voulez provoquer; vous feriez mieux de prier pour moi du haut de votre chaire, comme un fidèle sujet du Christ et de votre roi.

— Je l'ai fait jusqu'ici, mais il plaît à V. M. que je ne prie plus pour elle, du haut de ma chaire au moins. — Hélas! s'écria-t-il, jetant les yeux à la fenêtre au moment où le navire allait aborder, quel terrible feu! un second! un troisième!

— Ce sont les feux de joie pour notre victoire, répondit tranquillement Edmond.

— Il fut enjoint au docteur Reede de ne semer aucun doute sur ce fait annoncé au peuple, que les Anglais venaient de remporter une victoire magnifique. Le roi avait ordonné des feux de joie à la fin de ce jour de jeûne ; on les avait allumés, à ce qu'il paraît, un peu prématurément, mais cela ne montrait que mieux la joie impatiente du peuple. Les cloches des églises se préparèrent évidemment à exécuter des sonneries joyeuses aussitôt que la dernière heure du jeûne serait expirée. L'ordre du roi s'était transmis de bouche en bouche, il convenait à ses projets de gagner une victoire dans ce moment-là, il avait donc décidé qu'il en avait gagné une. Lorsque le peuple découvrirait la tromperie, il ne serait plus temps de rattraper les largesses qu'il aurait faites à l'occasion de cette prétendue victoire. Tout

ce qu'on pourrait faire, c'était ce qu'on avait déjà fait, — aller chacun chez soi, et ne pas être content.

Ce fut aussi tout ce que put faire le docteur Reede, quand il vit que le débarquement du roi était attendu par une troupe de gens dont la conversation avait peu d'affinité avec rien qui ressemblât à de sages conseils. Certains courtisans, déplorablement ennuyés de l'absence du roi, couraient çà et là dans les jardins, et tournaient les yeux vers la rivière, dans l'espérance de le voir approcher. Il y avait déjà là une importation de damoiseaux français, venus de Dunkerque en habits à la mode, pour offenser les yeux du peuple anglais insulté. Ce ne fut que lorsqu'Edmond, qui n'avait pas été congédié avec le docteur Reede, répéta à la maison les confidences dont il avait été honoré, que le docteur et sa femme comprirent quels enseignements ces faits accomplis pouvaient apporter à Charles de la part de leur maître extravagant. Louis XIV était plus habile dans l'art de lever de l'argent, que Charles lui-même. Il s'était pris à créer de nouveaux offices, pour les vendre, et les dames de la cour s'amusaient à leur trouver des noms. On laissait au peuple, qui les payait, le passetemps de deviner leur objet et leur utilité. On lisait dans le bulletin de la cour, et c'étaient autant d'agréables énigmes, — que l'inspecteur du beurre frais avait baisé les mains de S. M., par suite de sa nomination; que l'ordonnateur des fagots avait eu l'honneur de dîner avec S. M.; que quelque puissant et riche personnage venait d'être nommé directeur des maîtres perruquiers-barbiers.

L'exemple de Louis, dans cette circonstance et dans bien d'autres, était trop bon pour n'être pas suivi par un roi qui avait un égal besoin d'argent. Edmond reçut l'ordre de rédiger avec la plus grande diligence le pam-

plet qui devait amadouer le peuple, et lui donner une satisfaction mensongère. Il devait porter aux nues la conduite du duc dans la direction des affaires maritimes ; falsifier autant qu'il le pourrait les comptes de l'amirauté, exagérant les dépenses, atténuant la recette et présentant les résultats comme les plus beaux du monde. Il devait regarder comme chose convenue l'empressement d'un peuple reconnaissant à soutenir la dignité du souverain, tandis qu'il insinuerait la menace de l'établissement d'une liste civile, chose qu'on ne connaissait pas à cette époque. Il devait réserver cependant une partie de son éloquence pour faire digérer au peuple la vente de Dunkerque, l'emprunt fait à la France, et l'argent reçu de la Hollande, — toutes choses qui étaient autant de monuments de la sagesse du roi et de sa paternelle sollicitude à épargner la bourse de ses sujets. Cependant une idée brillante était venue à l'esprit de quelques courtisans, c'était que la création de plusieurs nouveaux ambassadeurs pourrait faire rentrer quelqu'argent dans la bourse du roi. Il y avait plus d'un homme à la cour qui ne demandait pas mieux que d'accepter un pareil poste, et de laisser à la couronne une bonne partie des appointements auxquels le peuple serait obligé de faire face. On envoya donc un grand seigneur en Espagne pour s'amuser à y lire Calderon, et un autre dans quelque ville de l'Orient pour s'y asseoir les jambes croisées sur des coussins, y fumer aux dépens du peuple anglais et au profit particulier du monarque. Au milieu de tous ces arrangements ingénieux, rien ne fut fait pour la *sécurité* de l'*avancement* de la communauté. Il ne fut pris aucune nouvelle mesure pour la *défense* du territoire, pour une meilleure administration de la *justice*. Aucuns *travaux publics* ne furent utilement entrepris ;

on ne tenta aucun plan d'*éducation* nationale, et quant à la *dignité du souverain*, elle était perdue sans ressource.

Mais, au moyen de la vente en trahison de ce qui était la propriété de la nation, par la vente des charges publiques, par les sommes honteusement reçues de la Hollande, par les falsifications de la comptabilité, les brèches du crédit royal furent un moment comblées, et l'on recula le jour où il faudrait rendre un compte sérieux. Si le duc d'York avait prévu de qui et dans quel temps on les demanderait, peut-être se fût-il montré moins subtile et moins téméraire dans ses avis, peut-être, lui et le roi, eussent-ils employé d'une manière moins infâme ce jour de jeûne solennel ordonné pour désarmer la colère de Dieu.

Le faux bulletin de la dernière affaire s'était assez largement répandu pour répondre aux desseins de ceux qui l'avaient semé. Pendant que le docteur Reede s'en retournait chez lui, les feux de joie se reflétaient dans les eaux de la rivière, éclairaient avantageusement la façade pittoresque des maisons de bois dans les rues étroites du vieux Londres, et illuminaient les clochers, qui dans quelques années devaient s'abîmer au milieu d'une conflagration plus terrible. Lorsqu'il fut arrivé dans l'habitation comfortable qu'il allait être bientôt contraint d'abandonner, le docteur s'occupa d'abord à demander pardon à Dieu du mal qu'il s'était en vain efforcé d'empêcher, puis à écrire au roi une longue lettre en faveur du clergé presbytérien qui, sur la parole de leur souverain, s'était cru à l'abri des tentations de violer leur conscience comme celles auxquelles on les exposait en ce moment.

Un certain samedi du même mois, on vit sur la Tamise le plus magnifique cortége qui s'y fût jamais

promené. Cette cérémonie effaçait en éclat celle des Vénitiens, pour le mariage du doge et de l'Adriatique. La Cité de Londres donnait à dîner au roi et à la reine, et le roi n'était pas fâché que le peuple s'amusât, tandis qu'il se demandait si, après avoir dissous le parlement actuel, il en convoquerait un autre qui lui accorderait obligeamment tout ce qu'il voudrait, ou si l'on ne verrait pas, suivant l'opinion du duc, qu'il n'y avait plus besoin de parlement du tout; tandis qu'assis à côté de la reine, dans un navire de forme antique, sous un dais de drap d'or, supporté par des pilastres corinthiens, entouré de fleurs, de festons et de guirlandes, il méditait sur la commodité qu'il y aurait d'un côté à voir toutes ses dettes payées par la vente des biens du clergé, de l'autre à l'absence de toute responsabilité dont il jouirait quand il n'aurait plus de discours à faire aux communes, plus de remontrances à écouter d'elles, fondées sur les tristes peintures de la misère du peuple, toutes choses dont il aimait mieux ne pas entendre parler. Les trônes et les arcs de triomphe pouvaient amuser la corporation de Londres, ainsi que les petits garçons et les petites filles qui de l'autre côté de la rivière regardaient, la bouche béante d'admiration, mais cela était trop enfant pour plaire à la majorité des spectateurs, autrement que comme une imitation des amusements antiques.

Dans l'embarcation royale, la reine jetait ses yeux languissants et pleins de bonté sur la fête qu'on lui donnait, rendait aux citoyens de Londres les saluts qu'elle en recevait en passant, et de temps à autre, échangeait quelques mots en portugais avec ses dames d'honneur, le roi ayant trop de choses en tête pour s'occuper d'elle.

Dans la barque qui suivait immédiatement, quel-

ques favoris du roi s'amusaient à se moquer de la coiffure de la reine, du teint olivâtre, des monstrueux vertugadins et de l'organe désagréable de ses dames portugaises; — de son vieux chevalier d'honneur dont la tête chauve n'offrait qu'une seule meche de cheveux retenues ensemble par un ruban. La gravité du roi fournissait aussi matière à plaisanterie. Puis il y eut l'incident amusant d'un bateau qui chavira, et l'on en rit pendant une grande demi-heure. Une famille de presbytériens, chassée de son église parce que le roi avait manqué à sa parole, transportait ses meubles dans une pauvre maison de l'autre côté de la rivière; leur bateau s'était par mégarde écarté au milieu du cortége et fut coulé bas par l'une des embarcations du roi. Il fut réellement très-risible de voir le prêtre d'abord, puis ses jolies petites filles, retirés de l'eau tandis que toute leur petite richesse y allait demeurer. Il fut plus risible encore de voir comment, quand le roi, dans son inépuisable bonté, eut jeté de l'or à cette famille, le prêtre le rejeta avec tant de force, qu'il eût frappé le duc d'York à la tempe, si celui-ci ne s'était détourné adroitement pour ne le recevoir que sur le sommet de sa perruque. Ce fut une charmante aventure pour les favoris du Roi — une chose tout à fait divertissante.

Dans les habitations sur le bord de la rivière, certains gentilshommes campagnards s'installaient et s'apprêtaient à occuper des places du gouvernement. Il y avait quatre-vingts ans qu'eux et leurs pères avaient perdu l'habitude des affaires; ils y étaient tout à fait empruntés et le savaient parfaitement, les meilleurs d'entr'eux s'étant livrés à l'agriculture, et les autres à la débauche. Mais comme on avait déclaré exclus de tous les emplois tous ceux qui avait servi contre le roi, et que ces cava-

liers savaient que leur principale affaire serait de plaire au monarque, ils s'embarrassaient peu de leur responsabilité ; ils contemplaient leur tapisserie, leur argenterie, leurs tableaux, parlaient des fatigues et des soucis de l'administration, et étaient, au bout du compte — extrêmement joyeux.

Dans les rues étroites du voisinage, on pouvait voir à chaque instant certains soldats du roi, le sabre au côté, jurant, sacrant, blasphémant, volant, courant dans les maisons publiques pour boire, et dans les maisons particulières pour y dérober tout ce qu'ils y pouvaient trouver à leur convenance, laissant les propriétaires réfléchir tout à leur aise sur les temps bien différents de Cromwell — dire que de braves choses il avait faites, combien un homme était en sûreté chez lui de son temps, comment il se faisait craindre des puissances étrangères ; comment aujourd'hui un prince qui était venu avec tout l'amour, toutes les prières, toute la bonne volonté de son peuple, qui lui avait donné les plus grands signes d'attachement et du désir de le servir de sa personne et de ses biens, ne pouvait plus recueillir que du mépris au dehors, et du mécontentement au dedans; qui avait tant perdu depuis, que c'était merveille qu'un prince l'eût pu faire en si peu de temps. Cependant les contribuables n'avaient rien de gai dans leur regard ni dans leurs discours, mais les courtisans qui les avaient rendus si sérieux se montraient, eux, d'une gaîté ravissante.

Les gens sages pensaient que ce n'était pas sur ces joyeux courtisans que le roi pourrait s'appuyer en un jour de bataille, mais bien sur les soldats de l'armée républicaine, qu'un acte du parlement avait déclarés incapables à jamais de servir Sa Majesté. Mais où les retrouverait-on ces hommes, si l'on venait à avoir besoin

de leurs bras? on n'en rencontrait pas un mendiant dans les rues pour dire où étaient ses camarades. Un capitaine de la vieille armée parlementaire s'était fait cordonnier, un autre était boulanger; un lieutenant était mercier et un autre était brasseur. Des simples soldats, quelques-uns étaient portiers, d'autres ouvriers, d'autres agriculteurs, et tous étaient aussi tranquilles, aussi laborieux que si la guerre n'eût jamais été leur profession. Ces hommes avaient été imbus de soumission aux ordres de la providence, et les serviteurs du roi eux-mêmes étaient obligés d'avouer qu'il courait mille fois moins de dangers de la part des soldats républicains que de celle des insatiables cavaliers. Quelques-uns de ces vieux soldats de Cromwell regardaient le cortège passer sur la rivière, ils laissèrent tomber quelques mots en famille sur les pièges du Malin, et ne se montrèrent pas excessivement joyeux.

A portée d'entendre les salves d'artillerie qui réjouissaient les jeunes galants de la cour, était un hôpital maigrement fourni des comforts que ses hôtes eussent réclamés. C'est là que dans un espace resserré languissait un grand nombre de soldats et de matelots qu'on avait exposés au feu de l'ennemi, sachant bien que par l'insuffisance des munitions ces pauvres diables seraient privés du moyen de se défendre. Le fait avait été connu et il pesait lourdement au cœur de ces braves soldats qui, estropiés, fiévreux, amaigris — manquant des médicaments nécessaires et presque d'air propre à respirer, écoutaient en jurant à demi-voix les coups de canon qui ébranlaient leur misérable asile, et abjuraient la gaîté en même temps que leur fidélité pour un pareil souverain.

A portée d'entendre les houras du cortége et la musique de la barque royale, il y avait quelques-uns des

deux mille ecclésiastiques qui devaient abandonner leurs paroisses le lendemain, et qui profitaient de ce que la fête ne laissait personne dans le voisinage, pour déménager et se retirer partout où les justes pussent reposer la tête. Le docteur Reede était l'un d'entr'eux. Il avait travaillé toute la journée avec sa femme à démolir tout l'ensemble des comforts formés sous sa direction. Par un sentiment que lui-même eût refusé sans doute d'analyser, le docteur arrosait pour la dernière fois ce petit jardin qu'il allait quitter, et sa femme profita de ce moment pour déménager son cabinet, la dernière pièce qui ne l'eût pas été dans la maison.

Mrs Reede avait en vain renfermé sa douleur toute la journée, il fallut qu'elle eût son cours :

— Les enfants, dit-elle, s'amusent comme si de rien n'était. Dieu sait ce qu'ils penseront un jour, d'avoir été ainsi arrachés d'une belle et honorable demeure pour aller, — oh ! mon Dieu, quel sort les attend ? si tous avaient regardé ce sacrifice comme nécessaire, je l'aurais supporté jusqu'au bout sans regrets, mais quelques-uns de vos plus anciens amis pensent que vous avez tort....

— Envers Dieu, ou envers vous, mon amie ?

— Envers ces enfants, je suppose : il ne leur entre pas dans l'idée que vous vouliez faire quelque chose qui puisse leur préjudicier ; quant à moi, je ne pense qu'à vous d'abord, et puis à ces enfants. Dire que vous avez si longtemps prêché ici, tenant dans vos mains les âmes de vos paroissiens pour les façonner à votre guise, et maintenant qu'il faille nous en aller là, où votre éloquence et votre caractère de prêtre ne seront plus rien ; là, où vous ne serez plus qu'un homme comme un autre ! Et pour ces pauvres enfants, que deviendront-ils ?

— Quand l'oiseau conduit sa petite couvée hors du nid bien chaud où elle reposait, parce que des pièges ont été tendus tout autour, sait-il quel sort l'attend? Il peut y avoir dans l'air des oiseaux de proie, ou bien un vent trop fort pour leurs ailes encore mal affermies. L'oiseau ne sait pas ce qui arrivera à sa jeune famille, il il ne sait qu'une chose, c'est qu'il faut l'arracher au pièges qui l'entourent, quelque chaud que soit le nid, quelque douce que soit la mousse sur laquelle elle repose.

Les yeux de Mrs Reede se remplirent encore de larmes, lorsque les sons lointains de la musique arrivèrent de nouveau à son oreille.

— Est-ce que vous serez plus tranquille, demanda le docteur Reede en souriant, lorsque les sons de cette gaîté si inopportune pour nous, auront cessé de se faire entendre?

— Il semble pénible que ceux qui nous dépouillent, se livrent à la joie quand nous quittons nos foyers, pour aller nous ne savons où.

— Il se passera peut-être longtemps sans qu'on nous régale de musique, et puisque c'est un plaisir que de l'entendre, goûtons-le, de quelque côté qu'elle vienne.

Il fit écouter les enfants jusqu'à ce qu'ils frappassent leurs petites mains de plaisir, et que le sourire fût revenu sur les lèvres de leur mère, puis il leur dit :

— Si cette joie est coupable, ce n'est pas une raison pour que nous nous en scandalisions plutôt que tout autre jour, parce qu'aujourd'hui nous ne sommes pas joyeux nous-mêmes. Si elle est innocente, nous devrions remercier Dieu de ce que quelques-uns sont plus heureux que nous. Quant à moi, je ne suis pas malheureux au fond du cœur. C'est un jour dont je ne me repentirai jamais.

— Il y en a qui disent que vous vous en repentirez, — mais ce n'est pas la même chose que si nous étions tout seuls. On dit que beaucoup d'ecclésiastiques vont comme vous se séparer de l'Eglise.

— Dieu soit loué, non pas de ce qu'il nous envoie des compagnons, mais de ce qu'il a permis que d'autres restassent avec vous fidèles à sa parole.

— Partons, s'écria Mrs Reede, effaçant la trace de ses larmes, et prenant un de ses enfants, tandis que l'autre restait dans les bras de son mari. Il profita de ce moment de courage, et résolut de la conduire immédiatement jusqu'à l'humble logement qu'il avait préparé, de revenir ensuite seul pour achever le déménagement.

Bien que le docteur Reede fût inaccessible à aucun ressentiment personnel, nul n'était aussi énergique pour sentir et blâmer le mal, surtout dans les hautes classes, parce que le mal qu'on y fait détruit une plus grande portion de félicité humaine. Le lendemain, dans son discours d'adieu, il se livra à des considérations en faveur de la société, plus élevées que celles qu'il s'était jamais permises.

— Ce n'est pas une chose nouvelle, dit-il, que de voir les hommes appelés à jurer ce qu'ils ne croient point, ou à affirmer qu'ils croient ce qu'ils ne comprennent ni dans le fait, ni dans l'expression. Il n'est pas nouveau non plus qu'on se méprenne sur une pareille protestation. Si un homme dit qu'il croit qu'un champ ensemencé produira du blé, encore qu'il ne sache pas comment ce blé se produit et mûrit, on partira de là pour exiger qu'il croie une proposition présentée dans une langue inconnue, quand il ne sait même pas ce dont on lui veut parler. Ce n'est pas une chose nouvelle que les serviteurs de Dieu préfèrent obéir à ses

lois éternelles plutôt qu'aux ordres de l'homme. Il n'est pas nouveau que le Dieu qu'ils servent change la face des choses de manière à leur rendre aisé le joug le plus dur, et léger le plus lourd fardeau; qu'il leur ôte le goût de ce à quoi ils doivent renoncer, qu'il s'agisse de la vie elle-même ou seulement de quelques-uns de ses comforts. Ces choses qui ne sont pas nouvelles, nous sont un signe à nous autres qui nous retirons aujourd'hui, que nous ne devons être ni étonnés ni abattus, que nous ne devons pas nous arrêter trop longtemps sur le parti que nous avons pris, comme s'il y avait un grand mérite à nous confier en la providence de Dieu, à croire en la parole du Christ, parole qui ne passera pas quand les cieux mêmes auront cesser d'exister. Qu'importe que quelques bergers infimes soient chassés de la bergerie, le grand pasteur leur en trouvera une autre, ou bien ils devront coucher dehors au milieu du troupeau, se rappelant qu'autrefois le fils de l'homme n'eut pas où reposer sa tête.

Le but de notre réunion, aujourd'hui, n'est pas de nous affliger les uns les autres et d'amollir réciproquement notre courage à la vue de nos larmes. Les rois sont les représentants de Dieu sur la terre, leur pouvoir est sacré tant qu'ils en usent comme d'un dépôt, mais dès qu'ils veulent en faire leur propriété, où est la sainteté de ce pouvoir? Si un économe arrache les yeux qui le suivent de trop près, s'il lie la langue qui l'importune, s'il se fait un jeu de briser les membres de l'homme fort, pour le jeter mendiant à la porte de la maison, nous savons par l'Ecriture quel sera le sort de cet économe. Ce qui est vrai d'un seul économe, l'est d'une association d'économes, — d'un gouvernement qui ne regarde le peuple que comme quelque chose qu'il doit maîtriser, qui arrache le pain des en-

fants pour le jeter aux chiens, qui vend les dons de Dieu à ceux qui en sont privés. Qu'est-ce qu'un gouvernement qui commet le double péché de vouloir régner sur les consciences, qui sont l'héritage de Dieu, et de n'avoir en vue que ses plaisirs dégradants au lieu du bonheur du peuple? Si un gouvernement ne défend pas le pays, s'il refuse ou vend la justice, s'il néglige les travaux publics, s'il fait de l'église un scandale, et de la cour un palais pour les démons, au-dessus duquel les anges versent des larmes amères, il est temps que ce gouvernement apprenne pourquoi Dieu l'a fait son économe, et qu'il tremble dans l'attente du jour où le maître viendra. Il n'appartient pas aux serviteurs et aux servantes de lui arracher des mains son bâton de commandement, de se refuser à obéir à ses ordres raisonnables, d'abandonner la charrue, le moulin ou le service de la table; mais il appartient à chacun des serviteurs et des servantes, de dire tout haut que certainement le maître demandera un compte sévère de l'administration de sa maison et du bien-être de ceux qu'il y a laissés. C'est un avertissement de ce genre que je donne, et que donnent avec moi tous ceux qui souffrent aujourd'hui, qui, par cela même qu'ils honorent la royauté, comme la place la plus sainte dans le beau temple de la société, et les agents du roi comme les prêtres de ce temple, peuvent moins supporter de voir la nation outragée, comme si l'ange vengeur de Jehovah ne volait pas au-dessus d'elle, et sans consolation dans sa misère, comme si Jehovah lui-même n'était pas au milieu d'elle.

Bien en arriva au docteur Reede de s'être dit, depuis longtemps, qu'il se sentait la force de supporter le pilori, car il fut mis au pilori pour le discours qui précède.

TROISIÈME SIÈCLE.

L'histoire se tait quant aux moyens qu'employaient les hommes, pour supporter l'ennui de longs voyages par les lourdes voitures d'autrefois. Il est vrai que peut-être on doit compter en première ligne l'ignorance de tous autres moyens de voyager plus vite, avantage que ne possèdent pas la plupart des voyageurs d'aujourd'hui, puisque le voyageur de malle-poste, auquel porte envie celui qui se trouve en patache, est lui-même jaloux des êtres privilégiés qui fendent l'air sur les chemins de fer de nos routes du Nord. Dès que l'idée qu'il ne doit pas aller vite s'empare d'un voyageur, l'ennui ne saurait manquer de le prendre bientôt, et c'est peut-être à cette circonstance qu'on doit attribuer la patience de nos aïeux, quand ils se voyaient emprisonnés pour si longtemps dans leur lourdes voitures. Maintenant celui qui voyage, trop accoutumé à le faire pour s'amuser comme un enfant de ce fait seul qu'il change de place, s'ennuie également qu'il ait beaucoup de compagnons d'infortune, ou qu'il se trouve seul dans la voiture. Dans le premier cas, il y a danger d'être retardé par la nécessité d'arrêter souvent, pour déposer des personnes ou des bagages; dans le second, il y a danger d'être également retardé par suite de cette circonstance, que le conducteur a tout son temps à lui. On a de plus la certitude de n'avoir aucune occasion d'éviter la monotonie de la société.

M. Reid, jeune avocat, qui jamais ne s'était trouvé

embarrassé en voyage, fut laissé seul un jour de l'été dernier, au moment où il s'y attendait le moins. Il venait de conduire sa femme et son enfant, pour quelques semaines, sur le bord de la mer, et il revenait maintenant à Londres par la diligence, dans une compagnie fort agréable, à ce qu'il avait pensé pendant le premier relai, mais à présent absolument abandonné à lui-même. Supposant que ses compagnons feraient tout le chemin, il avait cru pouvoir prendre son temps pour en tirer tout le parti possible, et avait ainsi laissé passer l'occasion. Il y avait un fermier plein de bon sens, qui faisait des observations sur les troupeaux qu'on rencontrait à droite et à gauche, et sur les différentes méthodes de culture essayées dans diverses localités. De plus, il avait une masse de renseignements à fournir sur le sujet habituel des plaintes du fermier, — l'état du paupérisme. Il faisait l'histoire de tous les essais bienveillants de lord ceci, de lady cela, du colonel un tel pour trouver de l'emploi aux pauvres, et instituer des prix dans les maisons de charité. Cependant, dans le coin opposé, une jeune et jolie femme expliquait à la veuve qui lui servait de chaperon, pourquoi elle détestait la campagne, et ne serait plus tentée de quitter à l'avenir son Londres chéri; à savoir, parce que les routes à la campagne étaient d'un terrain calcaire, ce qui avait blanchi le bas de ses jupons. De son côté, la veuve assurait à la jeune fille incrédule, que la campagne n'offrait pas un terrain calcaire dans tout le monde entier, et qu'elle, qui lui parlait, avait de ses propres yeux vu un carrefour où aboutissaient trois routes; une blanche, une rouge et une noire, — ce qui était bien agréable, puisqu'on pouvait choisir sa promenade d'après la couleur de sa robe. Après cela, la veuve laissa tomber quelques mots du désir qu'elle avait de se

charger, — uniquement pour le plaisir de s'occuper, — de la maison d'un veuf, aux filles duquel elle pourrait donner une éducation complète, surtout si elles étaient destinées à gouverner une laiterie, une basse-cour, etc.

— Merci, madame, répondit le fermier, auquel elle avait semblé faire un appel direct ; quelques-unes de mes filles sont déjà grandes, et elles ont été parfaitement élevées, sans qu'on ait pris la peine de leur enseigner grand'chose depuis que leur mère est morte.

M. Reid se promettait d'en apprendre plus long sur le cas que faisait la veuve de ses propres talents, mais elle n'allait pas encore en ce moment jusqu'à Londres, non plus que sa chère compagne ; elles s'arrêtèrent à la première ville sur la route, juste au moment où le fermier venait de se jeter à moitié par la portière, pour faire arrêter la diligence, et s'élancer sur une vigoureuse jument qui l'attendait à l'entrée d'un chemin de traverse.

M. Reid eut bientôt fini de songer à la veuve et à la demoiselle qui avait déployé une connaissance si intime des choses de la campagne. Le paupérisme était un sujet plus durable de réflexions, mais ce n'était qu'une version nouvelle d'une triste histoire qui ne lui était que trop familière. Il désira donc penser à quelqu'autre chose. Il découvrit qu'il avait trop de soleil en allant en arrière, et trop de vent en se plaçant dans l'autre direction, que cependant il finit par choisir. Il découvrit, après quelques instants de doute, il découvrit que son parapluie était sain et sauf, et qu'il n'avait plus besoin, maintenant qu'il était seul, de ramener sur ses genoux les basques de sa redingote. Il s'aperçut que la voiture avait été nouvellement tapissée, et que le galon s'adaptait parfaitement bien au drap. Il se demanda si l'on serait aussi long à changer

de chevaux à chaque relai, qu'on l'avait été au premier. Il serait tout à fait désagréable d'arriver à Londres trop tard pour dîner chez M. G***. Il s'amusa à regarder des femmes qui étendaient du linge, pour le faire sécher, le long de la route. Le pays lui paraissait beau, les maisons bourgeoises y étaient suffisamment abritées, et celles des paysans comfortables à tout prendre, surtout à cause des petits jardins de rapport, qui se trouvaient derrière chacune d'elles. Puis l'idée lui vint de commencer un article pour le *New-Monthly*, et d'en placer la scène sur la route même où il se trouvait en ce moment.

Il tira de sa poche trois dos de lettres et un crayon; un paquet, qui se trouvait dans celle de la voiture, lui servit de pupître, et le voilà convenablement assis sur une banquette, tandis qu'il étendait les pieds sur l'autre. Les lignes ne furent pas toutes des plus droites. Les points et les virgules s'écartèrent d'abord de leur place légitime, et les mots trop longs avaient un peu l'air d'hiéroglyphes. Mais la voiture s'arrêta, et M. Reid ne pensa pas à remarquer si l'on mettait plus de temps à changer de chevaux, maintenant qu'il se trouvait seul de voyageur.

Bientôt il fut aussi contrarié de se trouver en marche, qu'il l'avait été de s'arrêter. Les chevaux étaient vigoureux, et la route rocailleuse; son crayon sautait çà et là, décrivant à chaque instant des courbes ou des lignes droites. Les yeux commencèrent à lui faire mal, et ses idées n'étaient pas des plus claires. Il était impossible de rien composer, quand l'acte manuel d'écrire était si fatigant; c'était folie que de s'y entêter. Il n'y avait rien autre chose à faire dans une diligence qu'à se tenir oisif, et bientôt il raffraîchit de nouveau ses yeux en contemplant la nature.

Reid se mit à examiner les paquets contenus dans le portefeuille de la voiture; il y en avait deux ou trois gros, pour des hommes de lois, et un autre plus petit, probablement destiné à une cuisinière, puisque l'adresse ne contenait pas moins de sept lignes. Une odeur de fraises s'échappait d'un petit panier tapissé de feuilles de vigne, et adressé à un jeune garçon à l'école, dans une ville qu'on allait bientôt traverser. Reid espéra, dans l'intérêt du garçon, que le paquet contenait aussi une lettre. Il trouva un interstice à travers lequel il fit entrer une demi-douzaine de pralines qui étaient restées dans sa poche, après qu'il en eut régalé son propre enfant. A quelles conjectures ne se livrerait-on pas le premier jour de congé, pour savoir comment les pralines s'étaient trouvées dans le petit panier de fraises? Il y avait encore deux ou trois autres paquets que Reid dédaigna, lorsqu'il en trouva un au milieu d'eux, bien plus important pour lui que tout le reste. Trois journaux liés ensemble par un bout de fil rouge, avec une adresse au crayon, qui indiquait qu'il devait être laissé à l'auberge du *Lion-Blue* (du Lion-Bleu). Reid prit la liberté de dénouer le fil rouge, et s'amusa à lire les journaux que le hasard faisait tomber si opportunément dans ses mains. Il s'y trouvait peu de nouvelles politiques, et encore étaient-elles de vieille date, mais un voyageur solitaire fait beaucoup avec peu. Quand on a lu les parties les plus importantes d'un journal, il reste encore assez, dans les colonnes les plus arides, pour employer une intelligence qui ne demande qu'à s'occuper. Ce qui arrive toutes les fois que notre esprit est presque exclusivement absorbé par une idée, arrive surtout pour un journal; tout ce qu'on lit semble s'y rattacher et la confirmer. Reid venait d'entendre le fermier parler longtemps et bien, du mal que fait aux

individus le mauvais emploi des ressources publiques, et ses yeux semblèrent découvrir quelque chose qui se rattachait à ce sujet, dans quelque coin du journal qu'il parcourait.

« COALITION A X***. — *Tous les ouvriers actuelle-*
» *ment occupés à la construction de ce magnifique palais*
» *ont quitté hier matin les travaux à l'arrivée de l'entre-*
» *preneur; celui-ci ayant décidément refusé l'augmenta-*
» *tion de salaire qu'ils demandaient, les hommes ont*
» *quitté le chantier, et les travaux sont suspendus depuis*
» *ce moment. Une foule considérable s'est assemblée et*
» *paraît disposée à prendre parti pour les ouvriers, qui,*
» *depuis longtemps, à ce qu'on assure, machinaient une*
» *coalition pour obtenir une augmentation de salaire.*
» *L'entrepreneur déclare qu'il est décidé à ne leur faire*
» *aucune concession.* »

La foule prenant parti pour les ouvriers! alors la foule sait encore moins que les ouvriers ce qu'elle fait. C'est cette foule elle-même qui paie les salaires, et c'est parce que ceux-ci sortent de la bourse publique, que les ouvriers se figurent qu'ils peuvent en demander de plus élevés que s'ils travaillaient pour un grand seigneur ou pour un simple particulier. L'entrepreneur, adjudicataire des travaux, n'est qu'un intermédiaire entre les contribuables et les ouvriers, et les conditions de son contrat doivent nécessairement dépendre du taux des salaires de ceux qu'il emploie.

J'espère que l'entrepreneur ne fera effectivement aucune concession, car c'est le peuple qui dans ce cas serait appelé à payer plus qu'il ne doit, et c'est un principe qu'on a trop longtemps regardé comme convenu, que le public doit payer tout plus cher que les individus. Je ne serais pas étonné que les ouvriers dont il s'agit se fussent mis dans la tête, comme un

mien ami de la même profession, que puisqu'ils paient des constructions pour les contributions publiques, ils ont droit de rattrapper le plus qu'ils peuvent de leur argent, oubliant que si tous les contribuables en faisaient autant, il n'y aurait pas moyen de bâtir de palais ; — ce n'est pas qu'il n'y en ait deux ou trois dont nous pourrions très-fûblement nous passer — ou dont on ne puisse au moins ajourner les interminables changements et embellissements, du détail desquels on régale chaque année la nation, pour reconnaître la complaisance qu'elle a de fournir de l'argent. Certainement Leurs Majestés doivent être noblement logées et satisfaites dans l'exercice de goûts mille fois plus dignes que ceux de nos rois à l'époque des draps d'or, et plus raffinés que ceux des monarques qui se donnaient infiniment de passe-temps aux dépens de leurs peuples. La question, après tout, est celle-ci: — qu'est-ce qui est nécessaire pour la dignité de l'administration et qu'est-ce qui ne sert qu'à une vaine pompe? Notre époque n'est pas celle des pompes publiques. Dans un sens, le temps en est passé; dans l'autre sens, il n'est pas encore venu ; — c'est-à-dire, que nous devrions être devenus assez hommes pour laisser de côté ces enfantillages, et que nous ne sommes pas assez à notre aise pour en faire la dépense. Deux ou trois nobles palais royaux qu'on laisserait tranquilles, une fois qu'ils seraient terminés, suffiraient, à mon avis, pour la dignité du monarque. Oui, oui; que le souverain soit noblement logé, mais qu'on se rappelle que les sujets ont le droit de l'être décemment aussi.

« *La motion de M. M*** a été perdue sans division*, » (rejetée sans être mise aux voix).

— Ah ! oui c'est juste ; l'essence concentrée de la nation comme la chambre des communes prétend s'appeler,

doit se trouver heureuse d'un sordide logement, quelque nombre de palais royaux que possède l'Angleterre. Ils ne sont pas aussi précieux qu'ils prétendent l'être, ou bien ils ne voudraient pas s'exclure eux-mêmes de leur droit. Il y aurait autant de convenance pour la dignité de l'empire à loger le roi et la reine dans un *cottage* de trois pièces, qu'à s'étouffer eux-mêmes dans une chambre où il n'y a point de place convenable pour les séances, pour les commissions, pour le public et pour les journalistes.

Je trouvais que ma femme avait parfaitement raison quand elle disait qu'elle ne voulait plus subir l'insulte d'être placée dans les ventilateurs. Vingt fois, moi-même, je me suis dit que la galerie était si détestable que je n'y mettrais plus le pied, et cependant je vais encore à la galerie. Et cependant je ne m'étonnerais pas qu'une fois ou deux ma femme mît de côté son dégoût à respirer de la vapeur et de la fumée, et son indignation de ce qu'on ne lui permet d'assister aux séances de la législature que dans un pigeonnier et à travers une grille. La présence des femmes, en dépit de telles insultes, est une preuve qu'elles sont dignes d'être traitées un peu moins comme des nonnes et un peu plus comme des êtres raisonnables. Plus il y a de foule et par conséquent de confusion dans la galerie, plus il est évident qu'il y a des gens pour qui c'est un besoin en même temps qu'un droit de voir de leurs propres yeux fonctionner la législature. Mais tout ceci n'est rien en comparaison de la convenance qu'il y aurait à loger plus commodément tous les membres du parlement. De toutes les économies possibles, celle-là est la plus étrange qui gêne les exercices de la grande assemblée législative de la nation — le corps le plus majestueux de l'empire, s'il comprenait sa propre dignité. Il n'y a

pas de si grand seigneur qui ne dût se contenter d'une seule maison, de bourgeois qui ne dût se priver d'écurie pour ses chevaux et ses chiens, jusqu'à ce que la chambre des communes ait un palais convenable. En vérité je crois qu'il n'y a pas de pauvre homme qui ne donnât volontiers une pomme de terre sur trois pour aider à une représentation vraie de ses intérêts.

» *Hier matin, Andrew Wilson a subi la sentence de » la loi, etc. etc. Quoiqu'il n'eût que vingt ans à peine, « il était vieux dans les annales de la justice, ayant été « condamné à la prison pour sa première offense, c'est-à- » dire pour avoir jeté des pierres à la police, quand il avait « moins de treize ans. On suppose que depuis quelque temps » il faisait partie d'une troupe de malfaiteurs désespérés; » mais on n'a pu tirer de lui aucune révélation sur ses » complices, bien que le révérend chapelain de la prison ait » prodigué ses soins et son zèle à ce malheureux jeune » homme.* »

— Ainsi voilà donc comme nous prenons soin des enfants malades de la grande famille sociale, parce qu'avec tous nos palais nous ne pouvons faire les frais d'une infirmerie convenable! Dès que les symptômes d'indisposition se manifestent, nous jetons tous nos malades ensemble pour que l'un empire la position de l'autre, et quand il y en a quelques-uns de désespérés, nous faisons grand bruit de notre humanité pour les avoir gorgés de médicaments qui arrivent trop tard.

Qu'au milieu de tant d'édifices publics, l'on ne puisse faire une place à ceux qui ont les droits les plus forts à notre pitié et à nos soins protecteurs, c'est un scandale qu'on ne peut bien comprendre qu'après avoir passé de la dégoûtante confusion qui règne dans le plus grand nombre de nos prisons, au silence et au bon ordre de celles en petit nombre où l'on a essayé

un meilleur régime. Il ne manque pas de gens pour vous répéter que tandis qu'un grand nombre de pauvres honnêtes à Londres et dans nos districts manufacturiers, sont amoncelés six ou sept familles dans un même appartement, on ne saurait s'attendre à ce que des coupables soient mieux logés. Mais ces pauvres honnêtes — trois fois honnêtes s'ils peuvent demeurer tels avec une pareille manière de vivre, seraient aussi contents que d'autres de voir les prisonniers condamnés à la solitude dont leur pauvreté les prive. Mais ces pauvres honnêtes paient des taxes pour la transportation d'une multitude de coupables et l'oisiveté de beaucoup d'autres, tandis que la génération incessante des crimes, dûs au déplorable système de nos prisons, fait prévoir que les enfants de leurs enfants auront à supporter des charges encore plus lourdes pour le même objet. Sous ce point de vue seul, combien la société n'a-t-elle pas payé cher la destruction de cet Andrew Wilson, et les crimes que sa bande a commis? Condamné dans son enfance pour une faute d'enfant, pour avoir jeté des pierres, tenu dans un état de coûteuse oisiveté, faute d'un système convenable de travail, jeté dans une atmosphère de corruption, faute d'un local convenable pour l'isoler, il en est sorti pour répandre l'infection de l'oisiveté et du vice. Ramené pour être jugé et pendu, aux soins de la nation, combien d'élèves n'a-t-il pas faits qui mériteront d'être transportés aux frais du public? — n'en eût-il pas moins coûté pour faire vivre un nombre d'années ce malheureux aux frais du budget? La bourse publique n'eût-elle pas gagné à lui donner un établissement, à condition de se tenir inoffensif? S'il n'y a pas de considérations chrétiennes assez fortes pour nous faire bâtir de nouvelles prisons ou changer les

palais qu'ont en trop les gens d'éducation et d'honneur, en pénitentiaires pour les coupables et les abandonnés, il y a des vérités arithmétiques, — des faits qui se calculent par livres, shillings et pence — qui peuvent plaider en faveur des coupables contre un système de parcimonie et d'extravagance, lequel aggrave le nombre des crimes et fait payer cher aux innocents une tranquillité momentanée, qui assure pour l'avenir des violations plus nombreuses de leur sécurité. Tout plaignant qui jette un jeune coupable dans certaines de nos prisons, sait on devrait savoir qu'il charge le public d'un malfaiteur pour la vie, et de tous ceux qui le deviendront par son exemple et ses conseils. Est-il donc étonnant que les chances croissantes d'impunité soient un appât croissant au crime; il ne s'agit pas, comme on le veut bien dire, de fournir aux criminels du vin de Porto et des tapis de Turquie, mais il y aurait plus de bon sens et plus d'économie, même quand on déploierait ce luxe inutile, pourvu qu'on adopte le système d'isolement, que dans celui qu'on s'obstine à pratiquer à la honte et à la ruine de l'humanité. Ah ! voici quelques exemples des moyens que nous employons pour grever notre budget d'un si grand nombre de jeunes diliquants :

« *John Ford, publicain, a été condamné à l'amende,*
» *pour avoir eu de la musique dans son établissement,* etc.

» *Deux laboureurs, les frères White, ont été envoyés*
» *en prison, pour avoir excité du bruit dans le voisinage*
» *de sir L. M. N. O., qui, depuis quelque temps, avait*
» *voulu exercer un droit qu'il a de clore un certain pas-*
» *sage,* etc.

» *L'Informant (espion privé) du très-révérend évêque*
» *de....., a compté le nombre des bateaux qui ont passé*

» *de midi au coucher du soleil, un dimanche d'été, sous*
» *le pont de Putney, ce nombre dépasse*, etc.

» *Le témoin affirma qu'il avait vu les deux prisonniers*
» *ce matin, dans Regent's-Park, vendant les imprimés*
» *non timbrés en question; il en avait acheté un exem-*
» *plaire à chacun, et puis il les avait arrêtés. Les magis-*
» *trats condamnèrent les deux prisonniers à passer un*
» *mois dans la maison de correction, et jetèrent au feu les*
» *imprimés saisis. Quand on les a éloignés de la barre,*
» *les prisonniers riaient aux éclats.*

» *Le prisonnier raconta que son chien, lui ayant anté-*
» *rieurement rapporté un lièvre de la même manière, le*
» *garde-chasse avait décidé qu'il serait tué à coups de fusil;*
» *que le fils de lui, prisonnier, avait trouvé le moyen de*
» *cacher le pauvre animal, mais qu'il pouvait jurer aux*
» *magistrats que celui-ci serait immédiatement sacrifié,*
» *si on daignait lui épargner la prison, qui serait une*
» *ruine pour lui.* »

— Si l'on considère que l'un des objets de tout gouvernement est d'assurer la sécurité, et l'autre l'amélioration du peuple, il semble que l'une des dépenses de ce gouvernement devrait être de procurer au peuple d'utiles et d'innocentes récréations. Il nous faut à tous quelque chose qui nous occupe dans l'intervalle de nos travaux, et si les gens d'éducation savent se créer des amusements, il appartient essentiellement aux tuteurs de la nation, de fournir des distractions innocentes à ceux qui sont moins capables de bien choisir leurs plaisirs. Où sont donc les terrains publics, où les pauvres de nos grandes villes peuvent venir prendre de l'air, et faire de l'exercice, en se livrant à des jeux de force et d'adresse? où sont les théâtres, les muséum, les cabinets de lecture, où les pauvres puissent aller, sans encourir une dépense au-dessus de leurs

moyens? qu'est devenu le principe de l'égalité chrétienne, quand un prélat chrétien murmure des efforts de quelques pauvres ouvriers pour jouir, à de rares intervalles, des pâturages verdoyants et des eaux tranquilles, où un bon pasteur devrait aimer à conduire tout son troupeau, et ces brebis-là surtout, qui sortent trop peu souvent? Nos administrateurs sont assez soigneux de garder les récréations de ceux qui, s'ils en étaient privés, courraient le moindre danger d'être poussés à des extrémités fâcheuses. Les riches, qui peuvent se procurer le plaisir de la musique, de la danse, des théâtres, des galeries de peinture, des muséum, de la promenade dans les parcs, de la promenade à pied dans les champs tous les jours de la semaine, de la promenade en bateau et de la chasse, des voyages et de l'étude, doivent avoir un plaisir de plus, quoi qu'il en coûte de vice et de misère à leurs voisins moins fortunés, quoi qu'il en coûte à la société tout entière. Oui, leur gibier doit être protégé, quoique le pauvre ne puisse écouter dans les tavernes la musique qu'il ne saurait se procurer chez lui, ni lire dans sa maison les seules productions littéraires que ses moyens lui permettent d'acheter. Il faut qu'il tue son chien bien-aimé, si celui-ci a suivi par hasard un lièvre; il faut qu'il fasse sa promenade du soir sur une route couverte de poussière, s'il convient à un voisin puissant de lui fermer le petit sentier sur lequel il aurait joui de la verdure. C'est ainsi que nous le forçons à voir s'il ne pourra pas s'égayer dans le cabaret à bière, s'il ne pourra s'amuser avec son chien la nuit dans le bois, puisqu'on lui défend de s'y amuser le jour. C'est ainsi que nous le jetons dans des lieux pires que ne le serait un théâtre bon marché. C'est ainsi que nous lui prêchons l'amour et l'admiration des ouvrages de Dieu, tandis que nous

en cachons une partie à ses regards, et que nous éloignons l'autre de sa portée. En faisant pour lui du bonheur et du ciel une abstraction, que nous lui nions l'intelligence de comprendre, nous le forçons à essayer de la misère et de l'enfer. Par nos actes, nous le précipitons dans la voie de la perdition, et les vains avertissements de la loi se perdent dans le tourbillon de la tentation que nous avons nous-mêmes soulevée.

Si l'administration de la justice pénale est une charge lourde pour une nation, il faut l'alléger par le respect pratique de cette justice plus haute, qui veut que les intérêts de tous, nobles ou prolétaires, instruits ou ignorants, soient d'une importance égale aux regards de l'administration. Ainsi le gouvernement devrait empêcher l'égorgement du chien du pauvre, pour la conservation de la chasse du riche, comme le prophète de Dieu empêcha le sacrifice de la brebis du pauvre qui allait servir au festin du riche. En attendant, les gens bien vêtus seulement peuvent entrer dans le jardin zoologique, et le laquais, qui ne saurait être autrement que bien vêtu, doit ôter sa cocarde, avant que de promener les yeux sur ce qui pourrait lui ouvrir quelques-une des gloires du psaume 104. Nous sommes prodigues de la parole de Dieu envers le peuple, mais avares de ses œuvres. Nous lui offrons la lettre morte, en lui retirant l'esprit qui la vivifie.

» *Hier, à l'occasion de l'assemblée annuelle des écoles* » *dans l'église de St.-Paul, les enfants ont chanté une* « *hymme, l'église était excessivement pleine. — Sa Ma-* « *jesté la reine était présente.* »

Puis viennent les détails de certaines distributions de prix aux universités. Nous ne sommes pas sans quelque éducation publique, mais ceux qui la reçoivent sont stigmatisés d'un certain costume pour indiquer

qu'ils sont élevés, les uns par la charité publique, les autres par des fondations pieuses.

Si l'éducation était ce qu'elle doit être — le souffle de la vie de la société, nous ne verrions plus ces enfantillages de costumes dégradants pour ceux qui la reçoivent. A présent ce prodigieux déploiement sous le dôme de S[t].-Paul d'écharpes blanches et de cocardes de couleur, ne dit qu'une chose : c'est qu'une petite portion de la société est mal instruite, parce que la masse entière ne l'est pas. Il y a dans une pareille exhibition de quoi être plutôt honteux que fier, et, bien que l'étranger venant d'un pays comparativement barbare, puisse se sentir ému en entendant toutes ces voix d'enfants réunies en une seule et puissante voix, pour remercier Dieu, les pensées du patriote méditatif se portent de ce petit nombre d'élus, sur la multitude d'autres enfants qu'on laisse dans de complètes ténèbres. Jusqu'à ce que l'état prouve que chaque famille a les moyens de donner une bonne éducation à ses enfants, l'état est obligé d'y pourvoir. Il est obligé de faire d'une certaine masse de connaissances intellectuelles une condition à la jouissance des avantages sociaux. Jusqu'à ce que l'état puisse assurer à chacun assez de loisir en dehors de la seule profession mécanique qui seule occupe tous les instants, par suite de la division du travail, il est obligé de fournir le seul antidote effectif aux influences engourdissantes et délétères de travaux aussi serviles.

Jusqu'à ce que l'éducation cesse d'être au moins aussi nécessaire au bonheur de l'état, que les talents militaires l'étaient à la défense des républiques grecques, il est du devoir de l'état d'exiger de chaque individu un certain degré d'habileté intellectuelle, comme la Grèce exigeait de ses citoyens un degré fixé

d'habileté militaire. Jusqu'à ce qu'arrivent toutes ces choses extraordinaires, il n'y a point d'excuse de pauvreté, d'excuse tirée de l'énormité de la dette publique, pas de justes murmures contre la liste des pensions, qui nous absolvent du devoir de confectionner et de mettre en mouvement un système d'éducation qui embrassera tous les enfants qui ne seront pas mieux élevés ailleurs, et ce système n'exigerait pas de dépenses bien effrayantes. Il se fait aujourd'hui un énorme gaspillage de moyens d'éducation, faute de système et d'ensemble. Des lords et des ladies, des squires (écuyers) et leurs dames, des femmes de fermiers, des filles de négociants et des sœurs d'ecclésiastiques, ont leurs écoles, qu'ils ont établies avec bienveillance, et qu'ils continuent avec courage, en dépit des inconvénients qui naissent de l'isolement et de la diversité de plans. Si toutes ces écoles marchaient dans un seul et même système, largement compris, on économiserait infiniment d'efforts individuels et d'argent. Ne voyez-vous pas ce qu'on pourrait épargner dans le nombre des maîtres et des bâtiments, aussi bien que pour le matériel des classes, et enfin pour ces ignobles écharpes? Il n'y aura plus d'uniformes, de capotes blanches et d'écharpes, quand il n'y aura plus de gloriole à acquérir à cette espèce de charité; quand on ne trouvera plus personne pour accepter l'humiliation en même temps que le bienfait qu'elle déshonore; quand le peuple fera si bien ses affaires, que nul ne se présentera pour recevoir des aumônes au son de la trompette, la trompette cessera nécessairement de sonner. Le jour viendra peut-être, où les robes bleues et des bas jaunes cesseront d'exciter la pitié des spectateurs; où une pauvre veuve ne sera pas obligée d'étouffer sa honte maternelle, pour couvrir de la livrée de l'aumône son

jeune fils, dont le caractère ne s'est pas encore plié à cette humiliation. Mais cette absurdité n'est pas celle de la nation, c'est celle de bienfaiteurs à vue étroite, et ce doit nous être un avertissement à l'époque quelconque où nous nous occuperons d'un système d'éducation nationale. La stupidité de certaines *fondations* nous portera à en examiner d'autres, à éviter de consacrer de grosses sommes à l'enseignement des choses le plus simples, dans un langage inintelligible, ou à celui de sciences prétendues, qui depuis longtemps ont cessé de mériter ce nom; à l'enseignement de vieilleries, qui ne sont plus ni nécessaires ni utiles.

Des écoles par fondations, notre attention pourra être portée sur les fondations de nos universités; nous comprendrons que ce dont nous avons besoin pour nos gentlemen aussi bien que pour nos pauvres, c'est un éveil de l'intelligence, sur des objets d'utilité générale et immédiate, et non pas un travail de l'esprit, qui laisse l'homme, après des années d'une application extraordinaire, ignorant de tout ce qui pourrait le rendre le plus utile à la société, de tout ce qu'il emploierait et perfectionnerait le mieux dans le commerce de la vie. Il restera toujours une poignée de rongeurs de vieux livres, et à Dieu ne plaise que les classiques tombent jamais dans le mépris; mais que les honneurs dans nos écoles soient accordés suivant les sympathies du plus grand nombre, et, en même temps, que l'esprit du plus grand nombre soit assez cultivé pour qu'il sympathise avec les travaux de l'intelligence.

A mesure que la science fait des progrès, elle a besoin de se répandre entre un plus grand nombre d'individus. Plus le peuple a le pouvoir de se révolter et de faire du mal, plus il est nécessaire de lui enseigner à être au-dessus de la révolte et du mal. Cet ancien

tyran, qui affichait ses lois si haut et d'un caractère si menu que le peuple ne pouvait les lire, et qui ensuite punissait les coupables, alléguant que ses lois étaient publiées, n'était pas plus injuste que nous ne le sommes quand nous transportons ou que nous pendons nos concitoyens pour des actes de sottise ou de méchanceté, nous qui les avons privés de ce qui pouvait leur donner l'esprit d'ordre, d'intelligence et de conduite. Soumettez notre éducation publique à l'épreuve, vous verrez que ces uniformes de la charité sont une vaine pompe, tandis que l'instruction universelle est essentielle au soutien de l'état.

Ah! voilà une jolie petite église toute neuve! mais je ne l'aurais pas trop crue nécessaire, puisque voilà une chapelle méthodiste d'un côté de la route, toute neuve aussi, et une grande et vieille chapelle d'indépendants de l'autre. La petite église que cette dame dessine avant qu'on ne l'abatte, aurait pu servir quelque temps encore, je l'imagine, si l'on avait compté le nombre de ceux qui vont à l'église, et non pas le nombre des âmes que renferme la paroisse. Regardez dans nos villes populeuses, cherchez dans ces caves et dans ces greniers, dans ces allées et dans ces rues plus larges; demandez combien il y a d'habitants qui aient vu la figure de leur ministre? Ils savent que celui qui est pourvu du bénéfice, c'est-à-dire que celui qui devrait être leur bienfaiteur, habite à Londres, ou qu'il voyage sur le continent avec les fonds sortis de la bourse de ses paroissiens, tandis qu'un curé (un vicaire en français), choisi au hasard dans les annonces des journaux, va venir remplir ses fonctions. Ce peut être ou n'être pas un instructeur religieux dans le sens véritable du mot. S'il l'est, il n'y a pas à en remercier son supérieur, l'état, ni l'université qui l'a élevé; pour

tout ce qu'ils en savent ou s'en inquiètent, il peut être aussi ignorant que le dernier ouvrier de sa paroisse, aussi indolent que la femme à la mode qui apporte à l'église son flacon d'odeur. Personne ne conteste que nulle part ailleurs la vertu ne soit plus évidemment privée de ses récompenses terrestres, que dans l'église nationale. Nulle part la luxure et l'indolence n'absorbent plus honteusement les gains du travail et de la fatigue. En somme, dans l'état actuel des choses, le peuple paie énormément pour son instruction religieuse, et c'est un hasard s'il la reçoit. Si le peuple faisait ce paiement directement, sans l'intervention de l'état, il serait maître de demander et de recevoir l'équivalent de ses services. Veut-on supposer que le peuple soit incapable de pourvoir ainsi à ses besoins spirituels? alors, le devoir de l'état c'est d'y pourvoir de telle façon que la moitié de la nation ne soit pas contrainte, par l'absurdité du système, à payer deux ministres au lieu d'un. Il n'y a pas de pouvoir dans le ciel ou sur la terre, qui puisse absoudre une double obligation, soit de laisser à ses membres la direction des fonds qu'il consacre au culte et à leur instruction religieuse, soit de fournir à chaque individu les moyens d'apprendre l'Évangile, et d'honorer son créateur. Le premier de ces plans a été essayé ailleurs (États-Unis d'Amérique), et il a mieux réussi qu'aucun de ceux que nous ayons jamais tentés. Le second ne réussira jamais, tant qu'on se contentera d'ouvrir des églises en abondance, et qu'on laissera à la cupidité humaine à décider cette chance, si la chaire de vérité sera occupée par un singe ou par un apôtre.

« DIMES. — PAROISSE DE C***. — *Lundi, le révé-» vérend Jbh*** a commencé les saisies pour les dîmes qui » lui sont dues. Ce jour-là il y a eu 40 vaches de mises*

» *sous le séquestre. Les paroissiens offraient caution pour* » *le bétail, on l'a refusé, et ils ont résolu de laisser la loi* » *suivre son cours. En attendant, une force considérable* » *de soldats et d'hommes de police, stationnent près de* » *l'enclos où les vaches ont été déposées. Il y a des corps-* » *de-garde et des sentinelles, en sorte que le pays a plutôt* » *l'air d'une ville de guerre que d'un village paisible.* »

Ah! ah! ce révérend Jbh*** prend peut-être pour son texte ces paroles de l'Écriture : « Ce n'est pas la paix que je suis venu vous apporter sur la terre, mais une épée. » Ses paroissiens paraissent regarder comme excessive, la réclamation de 1476 livres sterling par an (36,900 fr.), sur une propriété totale de 9,000 livres (225,000 fr.). Mais son avocat déclare qu'aucun homme qui possède les premiers principes, ne peut nier que le révérend Jbh*** n'ait le droit légal de demander et recevoir ses dîmes. Soit; mais les premiers principes disent aussi clairement, qu'il est grand temps que la loi soit changée ; — premier principe d'humanité pour le clergé lui-même, à en juger par ce qui suit :

« *La souscription pour le soulagement des familles ecclé-* » *siastiques en Irlande, marche bien lentement, quoique* » *les malheurs qui l'ont nécessitée accroissent chaque jour.* » *Des dames qui ont été élevées pour remplir une position* » *distinguée dans la société, remplissent les offices de la* » *plus pénible domesticité, tandis que leurs enfants ac-* » *ceptent avec reconnaissance un plat de pommes de terre* » *du plus infime des paroissiens.* »

» *La veuve d'un ecclésiastique irlandais, d'une tren-* » *taine d'années, désirerait trouver une place pour surveil-* » *ler de jeunes enfants chez un veuf, comme dame de com-* » *pagnie, comme dame de confiance dans une riche maison,* » *ou comme maîtresse dans quelque institution de charité.*

» *Elle serait heureuse de se rendre utile dans toute occu-*
» *pation qui ne serait pas positivement de la domesticité,*
» *— ses besoins étant des plus urgents. Une dame d'un*
» *rang élevé fournira les meilleurs renseignements.* »

« *Un maître ès-arts, qui a pris tous les ordres, désire*
» *une cure (place de vicaire). Il se sent de force à ne pas*
» *reculer devant la plus pénible; il tient plus à être placé*
» *dans un court délai qu'au chiffre du salaire, surtout*
» *s'il y a chance d'y ajouter en donnant des leçons.* »

Hélas! que de misères parmi un corps que les trois royaumes sont taxés de soutenir; quelque pauvres que soient les ecclésiastiques dissidents, comme corps, nous n'entendons pas parler de tant pauvreté parmi ses membres considérés comme individus; et puis cette veuve d'un confrère dans l'ingrat ministère.... « *Toute occupation qui ne serait pas positivement de la domesticité!... ses besoins étant des plus urgents!....* » Peut-être un parent pauvre aura pris soin d'un enfant, un autre se sera chargé d'un second, et le troisième porte peut-être, dans une école de charité, la livrée de cette dame d'un rang élevé, afin que la pauvre veuve, désormais sans enfants, puisse s'annoncer comme une femme sans aucune suite, prête à accepter toute position tolérable! Puis vient le curé, qui brûle d'entreprendre plus qu'un homme ne peut faire pour moins que ce qu'il faut à un homme pour vivre; — à user ses outils intellectuels, forgés par le travail, polis dans les privations, et dont l'application demande tous les talents d'un philosophe, réunis au zèle d'un saint, — et cela, pour moins que ce que l'on donne à l'artisan qui passe sa vie à ne faire qu'un seul et même acte mécanique, ou au commis, dont toute l'intelligence ne dépasse pas les limites du grand livre. Ce pauvre curé, dont le cœur saigne dans sa longue attente d'un em-

ploi, pourra en obtenir un proportionné à ses capacités, et peut-être même supérieur ; mais, s'il est à la hauteur de sa tâche, la rémunération ne le sera pas, jusqu'à ce qu'on la laisse dans les mains de ceux pour lesquels lui et ses confrères travaillent. Examinez de près l'église nationale d'Angleterre, c'est un composé de pompes et de misères, et je vous défie de prouver que, dans son état actuel, elle soutienne l'état en quoi que ce soit.

Puisque le peuple ne jouit pas du bénéfice d'une éducation nationale, et qu'il n'en tire qu'un douteux de l'église nationale, voyons donc ce qu'on dépense pour lui. Voici des comptes qui semblent signifier quelque chose, encore qu'il fallût plus d'intelligence qu'il n'en a été donné à l'homme, pour comprendre réellement le budget.

« *Les dépenses de l'année dernière peuvent s'élever, en* » *chiffres ronds, à plus de* 50 *millions de livres sterling* » (1,250 *millions*). »

Ma foi, nous sommes une magnifique nation! Si nous partons de cette idée, que soutiennent certaines personne habiles, à savoir : que les affaires du gouvernement pourraient être faites, moyennant un pour cent de la somme totale des revenus individuels; le chiffre de cette somme totale nous représenterait comme assez riches pour acheter l'Europe et peut-être l'Amérique par-dessus le marché. Cela ferait une richesse nationale dont Crésus lui-même ne pourrait se former une idée ; mais il s'en faut que nous ne soyons gouvernés à si bon marché. Voyons comment se divisent ces 50 millons.

» *Dette publique* . . . . . 28 *millions liv. ster.*
» *Liste civile, pensions comprises.* 1 *idem.*

» *Dépenses civiles, traitements et pensions*	1 *million*	*liv. ster.*
» *Dépenses militaires.*	4	500,000
» *Dépenses diverses.*	»	200,000

Ainsi voilà 34 millions et demi de dépenses inefficaces. C'est un beau triomphe de la pompe sur l'utilité. — Oui, de la pompe, car peu de gens oseraient affirmer que nos guerres prodigieuses étaient nécessaires à la défense nationale. C'étaient des guerres de vaine pompe, lesquelles ont miné les appuis de l'état; et, quant à la gloire que nous y avons acquise, nos descendants auront appris à en rougir longtemps avant qu'ils n'auront fini de la payer. Quant aux autres *item* de dépenses non effectives, plus ils paraissent petits à côté du chiffre énorme de la dette, plus il y a nécessité de les réduire, puisque cette disproportion prouve, non pas que ces autres dépenses soient trop petites, mais que la dette est trop grande. Bien qu'on ne puisse pas les abolir, — bien que Leurs Majestés doivent avoir une maison, — bien que les autres membres de la famille royale doivent être noblement entretenus, — bien qu'on doive prendre soin de vieux soldats et de vieux matelots, lorsqu'ils quittent un état au sortir duquel il n'est pas aisé d'en prendre un autre, — nul n'osera dire que toute réduction soit à jamais impossible. Que Leurs Majestés doivent avoir une maison sur une libérale échelle, c'est ce qui est vrai, mais qu'il n'y ait pas de sinécures dans la maison du roi, c'est ce qu'il reste à prouver. Et, à supposer qu'il doive y avoir des sinécures de cette espèce, il resterait encore à prouver qu'elles ne seraient pas également bien remplies, si elles n'étaient que des places purement honorifiques. Il est vrai aussi que les membres de la famille royale, empêchés par leur position d'être indé-

pendants, doivent se soumettre à être nourris par la nation. C'est un lot si plein de mortification, qu'une nation chrétienne leur adoucira la chose autant qu'il se peut faire, en payant volontiers ce qu'il faut pour les soutenir dans une splendeur décente, mais non ce qui étant par trop au-delà, les exposerait aux railleries insultantes de ceux qui les font vivre. On doit ce ménagement à leur délicatesse, jusqu'à ce qu'arrive pour eux le jour de l'émancipation, jusqu'à ce que les coutumes sociales leur rendent les droits naturels à tous les hommes, le droit de travailler dans la société, et le droit d'y être indépendants. Cette position fausse des princes leur est tout à fait particulière. Aucune autre classe de la société n'est privée de jouir de son patrimoine ou du produit de ses efforts individuels. On ne saurait s'attendre à ce que la nation approuve ou paie l'infliction d'une semblable humiliation, à aucun de ceux qui n'ont pas de leur propre personne ou dans celle de leurs parents les plus proches, rendu à la nation des services insuffisamment rétribués d'une autre façon. Que le soldat et le matelot, qui ont sacrifié un membre ou leur santé pour la défense publique, soient pensionnés par la gratitude de la nation, rien de mieux; mais il n'y a pas de raisons pour que les descendants d'employés civils ou de diplomates, qui ont quitté un service déjà trop rémunéré, reçoivent entre eux plus que le chiffre total des pensions de la marine et de l'armée. Quant à la disproportion de ces pensions de la marine et de l'armée avec les dépenses de la défense effective, il faut espérer qu'une longue abstinence de guerre les rectifiera, ou qu'on y portera quelqu'autre remède. Il est aussi par trop absurde que le nombre des militaires en retraite, en disponibilité, etc., dépasse de beaucoup celui des militaires en

activité, et que les dépenses du service non efficace soient de beaucoup plus grandes que celles de l'armée active. Quelle monstrueuse absurdité! la classe de ces prétendus invalides coûte plus à la nation que ceux qui font valoir le prétexte plus ou moins plausible de services civils rendus par eux-mêmes ou leurs parents immédiats! ceux-ci coûtent plus à la nation que le corps entier de ses défenseurs vieillis, mutilés ou blessés; et enfin ces derniers, à leur tour, nous coûtent plus que l'armée et la marine actives! Est-il donc étonnant que ceux dont les sueurs doivent payer toutes ces dépenses parlent d'une milice nationale, — parlent de s'armer eux-mêmes, et de se dispenser d'une armée permanente? Cela n'est pas étonnant, mais, quand nous leur permettrons d'être aussi sages qu'ils le désirent, ils s'apercevront que leurs meilleures armes, à présent, sont les langues de leurs représentants. On n'a pas encore essayé si ces langues ne pourraient pas prononcer un mot magique assez fort pour faire tomber le fardeau sous lequel ploie la nation.

Mais que deviennent les 15 millions du service actuel?

» *Trois millions et demi passent en frais de perception,*
» *huit millions un quart pour les armées de terre et de*
» *mer. L'administration de la justice coûte un million.*
» *Il faut un million pour le gouvernement civil et des*
» *dépenses de la législation. La diplomatie et le service*
» *civil des colonies absorbent un demi-million. Un autre*
» *demi million est dépensé en travaux publics. Enfin il*
» *reste un demi-million ou à peu près, pour l'administra-*
» *tion de la dette publique, services divers et dépenses im-*
» *prévues.* »

Ainsi nous, nation très chrétienne, avec une abondance de prélats chrétiens, une église qui doit veiller sur l'état avec un soin apostolique; nous, énergiques

protecteurs d'une religion de paix et de lumière—nous dépensons huit millions un quart pour la défense du pays! — et combien pour l'éducation populaire? je suppose que ce dernier objet forme l'un des plus petits *item* de l'un des plus petits chiffres totaux, car je n'en aperçois nulle part la mention. Huit millions et un quart pour la défense, et trois quarts de million seulement pour l'administration de la justice! huit millions et un quart pour la défense, et un million seulement pour le gouvernement et la législation! huit millions un quart pour la défense, et un demi-million seulement pour les travaux publics! oh! c'est là un péché monstreux — trop monstreux pour qu'on en charge un seul gouvernant, un corps de gouvernants ou une succession de corps de gouvernants. Il faut placer ce redoutable reproche sur les larges épaules du monde civilisé tout entier: — Le monde qui est chrétien depuis 18 siècles, et dont le royaume le plus chrétien consacre plus de la moitié de ses dépenses actives à préparer l'effusion du sang ou à la repousser! Cette proportion serait effrayante même quand les autres *item* auraient une juste signification, — quand une portion convenable des frais de perception seraient consacrés à l'éducation publique, quand la loi serait simple et la justice à bon marché; quand les serviteurs réels du gouvernement seraient libéralement rémunérés et tous les sinécuristes mis de côté; quand il n'y aurait point de coupables patrônages dans les services diplomatique et colonial; quand il n'y aurait pas de pots de vin dans les travaux publics. Quand toutes ces choses seraient ce qu'elles doivent être, le budget de la guerre et de la marine suffirait pour nous faire nous demander dans quel siècle nous vivons, et comment la providence se plait à nous humilier en laissant une si pénible épine de

barbarie au flanc de notre majestueuse civilisation. Un long temps se passera avant que nous la puissions retirer. En attendant ne nous vantons pas, comme si le corps tout entier était sain et vigoureux, comme si en payant nos taxes pour la défense, nous n'accomplissions pas un devoir aussi humiliant, aussi factice que le serf d'autrefois, quand il suivait la bannière de la croix aux champs de carnage de l'Orient. L'un était le devoir du serf, l'autre est le devoir du citoyen, mais ce dernier vieillira comme l'autre — qu'elle gloire à cette époque de renverser l'ordre de nos dépenses! Éducation, travaux publics, gouvernement et législation, lois et justice, diplomatie, défense du territoire, dignité de la couronne. Quand cette époque viendra-t-elle? nul ne le peut conjecturer. Mais que nous ne devions pas à perpétuité payer huit millions et demi pour notre défense, c'est ce qui est certain — si la voix d'un sage qui est toujours celle d'une multitude qui s'éveille, a dit vrai : « L'intelligence humaine ne s'arrêtera pas, la » même impulsion qui l'a portée en avant jusqu'ici, la » poussera à de nouveaux progrès. Cette circonstance » même, de l'accroissement des dépenses qu'entraine » la guerre, rendra impossible aux gouvernements de » s'y engager sans l'assentiment public, et cet assenti- » ment sera de plus en plus difficile à obtenir, à mesure » que le public connaîtra plus généralement ses intérêts » réels. Les forces militaires nationales seront réduites » à ce qui suffit pour repousser une invasion étrangère, » c'est-à-dire à peu près à ce qu'il faut de ces espèces » de troupes qu'on ne peut former sans un long exer- » cice, comme la cavalerie et l'artillerie. Pour le reste » les nations s'appuieront sur leurs milices et sur l'ex- » cellence de leur politique intérieure, car il est pres- » que impossible de conquérir un peuple dans son

» attachement aux institutions du pays. » On n'aura guères non plus grand désir de le conquérir quand on aura devant les yeux l'exemple du résultat de nos conquêtes. Alors les journaux ne consacreront pas une colonne aux détails des revues, et de beaux messieurs qui sans celà n'auraient guères chance de voir leur nom imprimé, n'auront plus la peine de l'y chercher dans la liste des promotions de l'armée. C'en sera fait de la pompe militaire, et la défense n'en sera pas moins assurée dans le cœur et par les bras du peuple.

N'est-ce pas une chose heureuse qu'aussitôt que le peuple ne veut plus payer pour une vaine pompe, cette vaine pompe disparaisse? n'est-ce pas une chose heureuse qu'on ne puisse plus mettre le peuple hors de la question comme le faisait Henry VIII, en envoyant à la guerre ses représentants, chaque fois qu'ils ne se montraient pas disposés à payer les barbes d'or et d'argent du roi, ou le bonnet de fou et les clochettes de la princesse Mary? N'est-il pas heureux qu'on ne craigne plus le peuple tout en le bravant comme Charles II qui voulut gouverner sans parlement parce qu'il redoutait de leur dire les sommes qu'il avait reçues de l'étranger en trahison, les emprunts qu'il avait faits, les duplicités qu'il avait commises et les folles extravagances de ses goûts et de ses habitudes! ah! je vois ici qu'il nous plaît de payer les articles suivants :

» *Robes, colliers, écharpes, etc. pour les chevaliers de*
» *différents ordres.*

» *Réparations de la couronne du roi, des maces, etc. et*
» *pour bâtons d'or et d'argent.*

» *Argenterie aux secrétaires d'état.*

» *Argenterie et frais divers d'équipages du lord lieute-*
» *nant et du lord chancelier d'Irlande.*

Cela c'est le peuple qui le veut. Pas un homme rai-

sonnable ne se soucie de couronne et de bâton d'or, de robes et de colliers en eux-mêmes. C'est le peuple à qui il convient de les conserver comme des curiosités antiques. Soit, aussi longtemps que ce goût lui durera, et qu'il trouvera des hommes assez complaisants pour s'habiller en polichinelles et se donner en spectacle ; mais après un règne ou deux, il faudra fabriquer des poupées pour épargner à des législateurs graves et affairés la fatigue et l'absurdité de figurer dans de pareilles mascarades, ou bien à cette époque, permettra-t-on l'ouverture de petits théâtres, où les acteurs ordinaires de pantomimes condesendront à jouer toutes ces farces là dans les joyeuses soirées de Noël? En attendant, s'il plaît au peuple d'entourer ses fonctionnaires de pompes et de parades, il doit payer et dire merci. Quand il lui plaira de se dispenser de gardes, d'harnachements de chevaux et d'hommes, de respecter la simplicité et d'obéir aux lois en vue de quelque chose de plus vénérable que les maces des huissiers et les perruques des juges, il n'aura qu'à le dire, le roi se trouvera bien soulagé, et ses ministres s'en montreront très reconnaissants. La loi fonctionnera tout aussi bien quand les juges auront le même air que les autres hommes ; est-ce que les prescriptions des médecins ne sont pas aussi bonnes aujourd'hui qu'ils portent leurs propres cheveux, qu'elles l'étaient autrefois lorsqu'ils s'affublaient de perruques ridicules.

Quel pays riche, animé, heureux, j'ai maintenant sous les yeux! les habitants y portent la tête haute, et sourient — bien différemment, je suppose, de ce qu'ils faisaient quand l'orgueilleux cardinal Wolsey le traversait au milieu de son cortége, et quand les bruits se répandaient tout bas, de la vente de Dunkerque, en avant et en arrière du souverain qui avait sacrifié pour

une poignée d'or l'honneur de la nation ! Que les temps sont changés ! quand au lieu de se plaindre que le roi et les ministres sacrifient la nation à leurs pompes et à leurs vanités, le peuple ne murmure plus que de leur lenteur et de leur manque de courage à le soulager de fardeaux que lui a imposés la mauvaise administration des temps anciens. Quel changement ! au lieu d'être écrasés par le roi, écrasés par les courtisans, écrasés par les prêtres, écrasés par les ministres, — nous ne le sommes plus par le roi, nous le sommes moins par les courtisans, nous ne le sommes par les prêtres qu'aussi longtemps que cela nous conviendra, et, quant aux ministres qui nous gouvernent, il suffit d'un souffle du peuple pour faire évanouir leur pouvoir. Il n'y a pas jusqu'à la dette qu'on ne puisse supporter quelque temps avec patience, convaincus que le véritable instrument de redressement, — la responsabilité des gouvernants envers les gouvernés, est enfin dans nos mains. On pourrait presque souhaiter une longue vie aux pensionnaires sinécuristes, et passer condamnation sur les 3 millions et demi de frais de perception, si l'on jugeait du présent en le comparant avec le passé. Mais il y a encore assez d'abus devant nos yeux, pour nous faire voir combien il reste à faire avant que les tuteurs de la nation lui rendent pleine et et entière justice. Par de petites économies sur différents articles du budget, ou par l'un des divers retranchements que l'on reconnaît déjà comme possibles et nécessaires, une taxe tout entière avec ses frais de perception aurait depuis longtemps pu disparaître, et plus d'une famille à laquelle il n'a fallu que ce poids additionnel pour l'écraser, serait encore debout, heureuse, indépendante. Que de gens se font annoncer dans ce journal ! des demandes de secours, — qu'elles

sont piteuses! Que de gens offrent en garni une partie de leur logement! combien d'autres offrent leurs services littéraires, commerciaux et personnels; que toutes ces demandes sont instantes! Quelle tribu de gouvernantes s'offrent à enseigner plus de choses que leur jeune intelligence ne peut en avoir apprises. Quelle nuée de domestiques vantant leur propre honnêteté et leurs propres talents ;— ceux qui sont mariés se font, auprès de ceux qui pourraient les employer, une recommandation de s'être débarrassés de leurs enfants. — Oui, jusqu'à une mère qui annonce qu'elle met en vente le lait que Dieu lui avait donné pour la nourriture de son premier né. On ne saurait dire quelle portion de ces misères on doit attribuer au poids des charges publiques ou à leur nature, mais c'est assez que ces demandes de moyens de subsister coexistent avec des charges publiques inutiles. Quand bien même ces demandes seraient mille fois exagérées, elles suffiraient pour prouver qu'un indigne pensionnaire n'a pas le droit de remplir sa tabatière aux dépens du public, dès qu'un seul contribuable voit ses meubles vendus pour le paiement des impôts. Quant à moi, je ne doute pas que sur cette liste de misères que nous révèlent les annonces, un grand nombre ne doive être attribué à l'excès des charges publiques. Tant que ces misères coexistent avec la dépense inutile d'un seul sou du revenu public, je pense, moi, que quelque reconnaissants que nous devions être des merveilleux progrès faits en liberté et en dignité morales, nous devons prier jour et nuit que les cris de douleur du pauvre et les éclats de rire du parasite ne s'élèvent pas ensemble contre nous. Un jugement terrible nous attend là-haut, si nous souffrons plus longtemps que des cœurs honnêtes soient écrasés sous les roues du char d'orgueilleux libertins, qui

marcheraient nu-pieds dans la boue, si leur condition avait été réglée selon leur mérite.

Quel est cet endroit? où sommes nous? Je connais ce vieux chêne, il faut que j'aie dormi si nous avons traversé Croydon sans que je m'en aperçoive. C'est égal, je serai de bonne heure chez mon ami G***. Mais non, il est deux heures plus tard que je ne croyais. Allons, après tout, voyager seul est un excellent passe-temps; il faut que je refasse ce paquet de journaux. Il est étonnant qu'on ne les ait pas encore demandés pour l'auberge du Blue-Lion.

Ma femme dirait que voilà bien le degré de lumière qui convient à l'abbaye (de Westminster); mais elle en a dit autant de toutes les lumières, depuis l'éclatant soleil d'un midi d'été jusqu'à la pâle lueur du premier quartier de la lune. Puisse l'abbaye se tenir longtemps debout immobile au milieu de la vie animée, moniteur éloquent pour nous parler du passé, et murmurer de douces prophéties pour l'avenir. Ce sont de plus nobles archives que celles de la Tour, car là se trouvent en contraste immédiat les deux races de rois, — les souverains par la force physique, et les souverains par la force morale; — les royaux Henries, et le trois fois royal Shakspeare, et Locke, et Wilberforce; et là il reste encore de la place pour quelque grand homme qui peut-être réunira en lui seul les attributs de tous ceux-là, — qui, exécutant la plus noble tâche d'un roi, en faisant le bonheur du peuple, remplira le rôle d'un séraphin, en le rendant sage et vertueux. Que les tours ne chancellent pas, que les murailles ne tombent pas avant qu'un tel roi ait été enterré ici, ayant pour *requiem* le regret d'un peuple vertueux. Ma femme a pitié de ce vieux chêne devant lequel nous venons de passer; il lui fait mal, dit-elle, de le

voir dans sa vieillesse exposé à la poussière et à l'éclat de la lumière, lorsque dans sa jeunesse, il était peut-être le centre d'un bouquet d'arbres frais et verts. Mais c'est la peine de vivre longtemps pour voir tout ce dont ce chêne a été le témoin. S'il n'était pas donné à l'homme de jeter un regard prophétique autour de lui, il me semble que je demanderais l'élixir de longue vie, pour avoir une chance d'en voir autant. Aussitôt que ce chêne a eu un ombrage à offrir, qui est-ce qui est venu le chercher? Le pèlerin, dans son voyage pénible à la chasse de quelque saint, se sera détourné pour demander à Dieu que la femme et les enfants qu'il laissait derrière lui ne fussent pas, en son absence, dépouillés par quelque puissant oppresseur; la nonne, qui pleurait dans sa cellule, et tremblait quand elle se voyait au soleil de Dieu passant la plus brillante partie de sa vie dans cette triste alternative. — Qui est venu s'abriter sous ce chêne quelques siècles après? — Le soldat, chancelant au sortir de la bataille, cherchant un réduit pour prier pour ses enfants, et mourir; — la jeune vierge fuyant la royale luxure, et son père mis hors la loi par la royale vengeance. Et quand le vent, s'engouffrant dans son feuillage, y portait de lointaines rumeurs, c'étaient les détails de sanglantes batailles au-delà des mers, les murmures des opprimés dans leurs maisons sans conforts, les remontrances des captifs indignés, condamnés au silence pour avoir voulu proclamer la vérité. Puis les matelots fatigués, sont venus se reposer sous son ombrage, et ils ont parlé de la paix enfin obtenue; les marchands, de la prospérité qui renaissait, et les laboureurs de moissons qu'ils pouvaient enfin appeler les leurs; — et maintenant que le vieux chêne ne donne plus qu'une ombre amaigrie, — les enfants viennent ramasser ses glands,

ils se font une échelle de son écorce profondément gercée, et même ces petits enfants peuvent parler de ce que le peuple éprouve, de ce que le peuple désire, de ce que le roi et les ministres proposent en sa faveur. Le vieux chêne a vécu pour voir enfin les jours du peuple. Que le souffle de l'air lui soit léger, que les pluies du printemps et les neiges de l'hiver coulent doucement sur lui, que les éclats de la foudre l'épargnent, pour qu'il soit encore témoin de ce qui doit arriver dans l'avenir, — quand les peuples seront assez sages pour ne s'occuper que de ces deux grands objets de toute association nationale, — l'ordre public et le progrès.

FIN DU DEUXIÈME CONTE.



LA FAMILLE FARRER

DE BUDGE-ROW.

SOMMAIRE

DES PRINCIPES DÉVELOPPÉS DANS CE CONTE.

Tous les membres d'une société qui tirent quelque protection de son gouvernement doivent une certaine portion du produit de leur travail ou de leur capital au soutien de ce gouvernement — c'est-à-dire qu'ils sont justement appelés à payer des contributions.

Le chiffre de ces contributions devrait être déterminé par le degré de protection dont jouit le citoyen dans sa propriété — car tous sont également protégés dans leur personne.

En d'autres termes, l'impôt, pour être juste, doit laisser tous les membres de la société exactement dans les mêmes rapports où il les a trouvés.

Cette égalité de contributions est le premier principe d'une taxation équitable.

Cette égalité ne peut s'obtenir d'une manière certaine, que par un système de contributions directes.

Des taxes sur les objets de consommation sont inégales par leur nature même ; elles laissent au choix de l'homme riche la part pour laquelle il lui plaira de contribuer au maintien de l'état, tandis que l'homme pauvre, et dont tout le revenu doit être dépensé en objets de consommation, n'a pas un pareil choix. Cette inégalité est aggravée par la nécessité où l'on est, pour ren-

dre les taxes productives, d'en frapper les choses nécessaires plutôt que celles de luxe.

Les taxes sur les objets de consommation ont de plus ce désavantage ruineux, qu'elles entraînent des frais inutiles de perception, et de grandes dépenses pour prévenir la contrebande et la fraude.

Elles n'auraient pas été si longtemps tolérées, si ce n'avait été qu'elles sont une forme commode pour le paiement de l'impôt, et pour l'ignorance où est la masse du peuple de leurs effets désastreux.

Le mode de taxation directe qui assure le mieux l'égalité de l'impôt, est une taxe sur la propriété ou le revenu.

Il est si difficile d'établir à la satisfaction générale la valeur relative du produit des différentes natures de propriétés, et l'inquisition que cette recherche amènerait est tellement odieuse, que, si une taxe sur la source du revenu peut être établie d'une manière aussi équitable que sur le revenu lui-même, on la doit préférer, en ce qu'elle restreint cette inquisition pénible.

Il n'y a aucune raison de supposer qu'il soit impraticable d'établir une graduation équitable dans la taxe de tous les capitaux employés, puisqu'elle frapperait également tous les revenus qui en proviennent. Elle opérerait d'une manière singulièrement impartiale, une fois qu'on aurait atteint le vrai principe de graduation.

Une taxe graduée sur la propriété n'a aucun des inconvénients de la taxe sur les objets de consommation, en même temps qu'elle manque du seul avantage de celle-ci, de se subordonner à la volonté du contribuable.

Toutefois, cette dernière considération perdra de son importance à mesure que la masse des contribuables fera des progrès vers ce concours éclairé, qui est

essentiel à l'établissement d'un juste système de taxation.

La violation la plus criante de tout principe de juste taxation, c'est l'usage de charger à l'avance les générations à venir, par des emprunts permanents dont la nation doit payer l'intérêt.

La violation la plus criante après celle-ci, c'est de transmettre à la postérité cet héritage de dette sans allégissement, surtout lorsque chaque perfectionnement dans l'art de vivre, amène les moyens de se débarrasrasser d'une partie des charges nationales.

La même règle de morale, qui prescrit l'économie publique en faveur de la génération actuelle, prescrit également en faveur des générations à venir, de ne négliger aucuns efforts pour liquider la dette nationale.

LA FAMILLE FARRER

DE BUDGE-ROW.

CHAPITRE PREMIER.

ENCORE BUDGE-ROW.

— Ouvrez, je vous prie, la fenêtre, Morgan, dit Jane Farrer à la vieille servante qui l'aidait à disposer pour le thé la chambre dans laquelle la famille avait dîné.

— Peut-être vous ne savez pas, mademoiselle, quel vent coupant il fait? Cela ressemble plus à un vent de décembre qu'à un vent du mois de mars, il y en aurait assez pour empirer votre rhumatisme.

Morgan s'arrêta la main sur le châssis de la fenêtre. Miss Farrer insista pour que l'air fût changé. Elle savait que les émanations de la boutique étaient en tout temps assez fortes pour les nerfs de qui n'était pas accoutumé à l'atmosphère dans laquelle elle vivait. Elle ne voulait pas que son frère Henry y trouvât encore les émanations que le dîner avait laissées après lui. Elle s'entoura la tête d'un mouchoir, tandis que le vent glacial de mars soufflait, et Morgan s'appliqua à allumer le feu. Quand la table à dîner fut reployée contre le mur, que le guéridon eut été placé au milieu de la chambre, et que deux chandelles entières eurent été placées à droite et à gauche du plateau sur lequel le thé allait être servi, miss Farrer crut devoir monter dans la chambre de Henry, et s'assurer que tout y était en

bon état, avant que de quitter son tablier de laine noire, de laisser tomber les pans de sa robe qu'elle avait relevée par propreté autant que par économie, et de venir reprendre sa place au coin du feu.

Elle essaya de tout regarder avec les yeux qu'elle se figurait que son jeune frère devait rapporter de l'université. Elle qui avait vécu trente-cinq ans dans cette maison, à l'angle de Budge-Row, au milieu de ce même mobilier, ne pouvait raisonnablement s'attendre à voir l'un ou l'autre comme ils paraîtraient à un jeune homme de vingt-deux ans, qui avait habité des lieux bien différents, au milieu de compagnons dont Jane ne se faisait pas une idée. C'est le sentiment de cette improbabilité qui lui fit faire cent tours dans la petite chambre de Henry, se demandant si elle n'aurait pas dû mettre à la fenêtre un rideau d'étoffe de laine, s'il ne faudrait pas un morceau de tapis, et si le savon ordinaire de la boutique de son père était bien celui avec lequel Henry avait coutume de se laver les mains. Puis venait le mélange ordinaire d'idées qui se constrastaient; — que le fils cadet de son père ne devait pas rêver à des raffinements de luxe que son frère et sa sœur n'avaient pas connus, — et en même temps que Henry était un savant, un gentleman, et qu'à ce double titre il avait droit à quelques égards dans sa propre famille. Quand elle se reportait par la pensée au temps où elle l'avait tenu enfant dans ses bras, où elle l'avait soutenu pour essayer ses premiers pas, l'idée qu'elle avait à moitié peur de le recevoir aujourd'hui, la faisait rire et soupirer. Elle espérait, sans en être certaine, qu'il ne sortirait que du bien de l'idée ambitieuse de son père, de donner à son fils une éducation universitaire.

Avant qu'elle n'eût pas fini de se faire aussi propre et

un peu plus habillée qu'à l'ordinaire, elle entendit au milieu de tous les bruits qui lui arrivaient par la rue étroite et populeuse, son nom appelé du bas de l'escalier communiquant à la boutique.

— On y va, mon père! — Ce ne peut être encore Henry. Je viens d'entendre la clochette du facteur, six heures viennent de sonner, et il y a au moins cinq minutes de marche d'ici à Lad-Lane. Peut-être est-ce quelque chose à écrire sur les livres, en ce cas, je vais descendre avec mon tablier. — Ma foi, Morgan, j'ai bien manqué de vous jeter par terre.

La figure de Morgan, enfoncée dans son chapeau d'étoffe, parut à l'extrémité de l'escalier raide et étroit, qui, de la boutique, montait directement dans les chambres d'habitation : elle venait dire à miss Jane que son père la demandait, qu'il était très-pressé, et paraissait avoir quelque bonne nouvelle à lui apprendre.

M. Farrer courait çà et là dans le petit parloir derrière la boutique, et semblait dans un véritable état de jubilation. Sa perruque châtain ne tenait que sur le sommet de sa tête ; il faisait craquer ses souliers en marchant ; il sifflait à demi, et donnait de grands coups de fourgon pour animer le feu, comme s'il avait oublié combien le charbon de terre coûtait le boisseau. Il étendit le bras quand sa fille parut d'un air qui semblait lui demander ce qu'il avait, et la baisa sur les deux joues.

— J'ai des nouvelles pour toi, ma chère. Morgan, ayez-nous des rôties beurées, quantité de rôties, et bien chaudes. Eh bien! Jane, — la vie est courte pour certaines gens. Parmi nos connaissances, qui crois-tu qui soit mort?

Jane vit que ce devait être quelqu'un sur la perte de qui son père ne s'attendait pas à la voir pleurer. Elle

connaissait assez sa manière de penser pour conjecturer que ce devait être quelqu'une des vies auxquelles la sienne et celle de son père étaient associées dans une tontine.

— Pauvre diable ! oui : Jerry (1) Hill et son frère— tous deux enlevés par la fièvre dans la même maison; qui l'aurait cru? Tous deux étaient plus jeunes que moi de quelques années. A coup sûr, ils se sont promis bien des fois le plaisir de m'enterrer. C'est une belle invention que ces tontines, — encore que j'en fusse d'abord ennemi, trouvant que cela ressemblait trop à une loterie, pour qu'un homme prudent s'y aventurât. J'espère, Jane, que vous êtes contente que j'aie eu l'idée de vous faire ainsi placer votre argent. Vous aviez le droit, vous, d'espérer que leur part vous arriverait tôt ou tard, mais, à mon âge, je ne devais guère m'y attendre; et pourtant j'avais comme une idée qu'il en serait ainsi.

Dès le commencement de cette conversation, le teint de Jane s'était singulièrement animé. Elle demanda si son père, Michael son frère et elle, n'étaient pas les derniers survivants de la série.

— A coup sûr! nous avons le magot entre nous, à compter d'aujourd'hui. Le ministre ne demanderait pas mieux que de nous envoyer à la guerre, Michael et moi, pour nous y faire tuer, encore que dans ce cas-là vous vivriez longtemps, vous, j'espère, pour le désappointer. Mais, dit le vieillard, réprimant son exaltation à cause de l'air grave qu'il voyait prendre à sa fille, la vie est quelque chose de bien incertain, comme nous le montre ce qui vient d'arriver.

(1) Jerry abréviation pour Jérémiach.

— Quant à moi, c'est la dernière chose à laquelle je me serais attendue.

— Oui, cela fait une jolie addition à notre revenu, — deux actionnaires mourant ainsi à la fois ! et, comme je le disais, j'espère que vous en jouirez longtemps après que je serai mort et enterré. Dans tous les cas, vous le méritez, car vous avez été une bonne fille pour moi ; — tenant la maison aussi bien q e votre mère le faisait avant vous, et les livres beaucoup mieux que je ne l'aurais fait moi-même, ce qui m'a permis de me consacrer tout entier à la vente. Mais, voyons, cette chambre est encore à moitié pleine de fumée, et vous me direz que cela vient de ce que j'attise le feu. Qu'est-ce que vous avez pour le thé de Harry ? Ce garçon-là aura besoin de quelque chose de solide, tout savant qu'il soit. Je me rappelle qu'il me disait, la dernière fois, qu'il n'y a pas de pires affamés que ceux qui ne sont nourris que de livres.

Jane s'agita d'un côté et d'un autre, comme une personne qui aurait rêvé, jusqu'à ce que Morgan fût venue dire qu'on apercevait à l'autre extrémité de la rue, Michael et un gentleman avec lui.

— C'est pitié, en vérité, dit le vieillard, que Patience ne puisse être ici ce soir ; mais elle s'arrange toujours de manière à être en couches quand nous avons quelque fête. C'est aussi absurde que son mari, qui n'a pas voulu prendre une action dans la tontine, quand il avait de l'argent devant lui. Il verra maintenant qu'il a eu tort. Je regrette de n'avoir pas songé à en faire une condition de son mariage avec Patience. — Eh bien ! Harry, mon garçon, j'espère que vous arrivez bien portant. A la bonne heure, vous ne rougissez pas de votre famille, bien que vous veniez de vivre au milieu de grands seigneurs.

— Comme Jane a bonne mine! Ce fut la première remarque d'Henry après les premiers compliments. Elle ne ressemble pas à ce qu'elle était à mon dernier voyage.

Henry n'était pas le seul à voir un changement dans la figure de Jane ce soir-là. Ses yeux brillaient à la clarté du feu, et il y avait, dans ses manières, une timidité qui ne semblait guère appartenir à l'âge plus que raisonnable qu'elle avait atteint. Au lieu de faire le thé promptement et tranquillement comme à l'ordinaire, elle hésitait, elle était absente, et jetait un coup d'œil sur Henry chaque fois que son père et Michael plaisantaient, ou que la porte ouverte donnait passage à l'odeur de fromage et des autres articles de la boutique d'épicier.

M. Farrer dit qu'Henry trouverait plus de mouvement à Londres qu'il n'y en avait quand il l'avait quitté. La ville était dans un tel émoi, depuis le discours de la couronne, qu'il n'y avait pas moyen de revoir les garçons de boutique, une fois qu'on leur avait donné une commission. Les soldats réunis dans le parc, ceux qu'on embarquait, la nouvelle qu'on débitait sur les quais, les compagnies d'émigrés français qui encombraient les rues, tout cela suffisait bien pour faire oublier leur devoir à des jeunes gens paresseux.

Je le crois bien, dit Michael, voilà Sam (1), il a quitté la boutique pendant que j'étais à un demi-mille de là, et la servante des Taylors est venue demander une demi-livre de raisin de Corinthe ; elle se serait en allée ailleurs, si le hasard n'avait pas voulu que Morgan l'ait aperçue par la porte vitrée du parloir. Que croyez-vous que Sam m'ait dit pour s'excuser? qu'il avait entendu

(1) Abréviation pour Samuël.

des coups de fusil et les marchands de journaux qui sonnaient comme des enragés dans leurs cors, et qu'il était sorti pour savoir ce qu'il y avait de nouveau.

— Ah! ah! je lui apprendrai, moi, s'écria M. Farrer, cela ne sera pas perdu. Il est clair que nous avons besoin d'une paire d'autres yeux dans la boutique. Il n'arrive pas souvent que nous soyons dehors tous les deux à la fois, mais....

Le père et le fils se mirent à parler de leurs plans commerciaux, et à préparer leur vengeance contre Sam, tandis qu'Henry racontait à sa sœur quels signes de réjouissance publique il avait vus sur la route : — des drapeaux à tous les clochers, — des processions de petits garçons, — des branches de verdure sur les diligences. La guerre paraissait en ce moment à la nation quelque chose de fort divertissant.

— Les fonds sont en hausse aujourd'hui, le peuple est content.

— Quand les gens sont disposés à être contents, un rien leur suffit pour cela. Nous étions très-contents il y a six ans, parce que quelques taxes odieuses avaient été supprimées, et nous le sommes plus encore aujourd'hui, parce que la nécessité nous a contraints à les rétablir.

— Allons, allons, Henry, dit son père, ne reprochez pas au peuple un peu de gaîté quand il a l'occasion de s'en donner. Vous verrez assez de longues figures, quand il s'agira de payer ces taxes. J'espère que vous n'êtes plus aussi enragé contre le ministère qu'autrefois, et aussi disposé à trouver mal tout ce qu'il fait.

— Loin d'être l'ennemi du ministère, je crois qu'il est bien fâcheux pour la nation, que ceux qui prétendent faire entendre sa voix, aient un tel goût pour la guerre, qu'ils encouragent les ministres à s'y plonger

imprudemment. Croyez-moi, ceux-là même seront les premiers à lui reprocher plus tard d'avoir chargé la nation de dettes.

— Allons, allons; ne disons pas de mal de la dette, des emprunts et de tout ce qui s'ensuit. Quant à moi, je crois que la dette est une bonne chose pour montrer dans qu'elles dispositions est le pays. Soyez sûr que Peck et les autres maris, dont les femmes ont des hauts et des bas, seraient bien aises d'avoir un pareil thermomètre pour mesurer l'humeur de ces dames. Il en est de même, jecrois, de M. Peck et de la nation. S'il désire connaître l'humeur de sa maîtresse, il n'a qu'à demander comment sont les fonds.

— Oh! c'est parfaitement cela, dit Michael en riant.

— Pas tout à fait, dit Henry. Peck aimerait mieux se passer d'un pareil baromètre ou thermomètre, s'il fallait que Patience se ruinât pour le payer; à plus forte raison, si elle devait laisser à ses enfants à le payer après elle. Je ne me serais pas attendu, mon père, à vous voir l'avocat de la guerre et de la dette.

— Quant à la dette, cela procure un joli petit mouvement qui amène plutôt les yeux dans ma boutique qu'il ne les en éloigne, et qui nous aidera à payer votre part des taxes nouvelles, pourvu que nous gardions la boutique, au lieu de nous aviser de vouloir vivre en gentlemen. Mais je suis de votre avis quant au ministère; si le peuple veut la guerre..., s'il est plein de l'espérance de.... de...

— D'espérance de quoi? qu'est-ce qu'il peut en arriver de mieux?

— Oh! tout bon Anglais espère l'emporter. Mais enfin, s'ils veulent se précipiter tête baissée dans la guerre, ils n'ont pas le droit de blâmer le ministère, et ce n'est plus le fait de celui-ci s'ils ont de lourdes taxes à payer.

— Il ne devrait pas juger la nation d'après un parlement dont les membres battent d'autant plus les mains que de plus lourds fardeaux sont imposés aux enfants de leurs enfants. Il devrait examiner le droit de ces députés à taxer ainsi les générations à venir. Je ne vois pas plus comment il peut être juste à nous de faire une guerre que nos arrière-neveux auront à payer, qu'à nos alliés de faire une guerre qu'en définitive c'est le peuple anglais qui paiera.

— Nous payons aussi vite que nous le pouvons, répliqua M. Farrer; j'ai passé plus d'une nuit blanche à réfléchir aux conséquences de ces nouvelles taxes sur un grand nombre de nos marchandises. Quant à la dette, elle est devenue si énorme, qu'elle ne peut guère grossir davantage, et c'est une consolation. Dire que quand mon père était enfant, elle était au-dessous de sept cent mille livres sterling (17 millions 500 mille francs) et que maintenant elle est de près de 300 millions sterling (7 milliards 500 millions de francs).

— Et qu'est-ce qui vous fait croire, mon père, que la dette s'arrêtera là?

— C'est qu'elle ne peut guère aller plus loin sans que la nation soit ruinée. Je ne crois pas qu'aucun ministre sur la terre veuille aller au-delà. Non, non; en bonne conscience, une dette de 300 millions sterling, c'est assez pour une nation. Encore une fois, pas un ministre n'osera s'aventurer plus avant.

— Non, à moins que la nation ne le veuille, et quant à moi, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour l'empêcher.

— Et comment vous y prendrez-vous, je vous prie?

— Cela dépendra de ce que vous aurez dessein de faire de moi.

— C'est assez juste. En attendant, mangez. Voyons

si le goût des livres vous a ôté celui des tartines beurées. Allons, dites-nous ce que vous pensez de nous autres, après avoir vécu si longtemps parmi de beaux messieurs.

Jane fut étonnée de cette question de son père; elle n'eût pas osé, elle, demander à Henry ce qu'il pensait de la maison paternelle et de la société qui s'y trouvait.

Henry répondit que comme il l'avait déjà dit, il était frappé de la bonne mine de Jane. Que, quant à Morgan, elle ne lui paraissait pas d'un jour plus vieille que dans le temps où il lui prenait son chapeau de castor pour la faire courir après lui.

— Bien, bien; mais la maison, insista M. Farrer; comment vous paraît-elle? Autrefois vous aviez coutume d'écarter ce rideau vert pour regarder les gens entrer dans la boutique et en sortir. La boutique vous fait-elle le même effet qu'autrefois?

Henry répondit qu'il se rappelait parfaitement cette circonstance et il en cita quelques autres, espérant détourner ainsi les investigations de son père. Mais celui-ci s'opiniâtra à vouloir lui faire dire que les chambres étroites, obscures, mesquines lui paraissaient, à l'âge d'homme, ce qu'elles lui avaient paru quand il était un enfant sans souci. Il était aussi impossible à Henry de dire cela que de croire, comme il l'avait fait autrefois, que son père était l'homme le plus habile et le plus savant du monde. Aussi M. Farrer n'eut-il pas lieu d'être enchanté de ses réponses. Il lui sembla que c'était là une pauvre récompense pour tout l'argent qu'il avait consacré à l'éducation de son fils, aussi mit-il sa cuiller dans sa tasse quand elle n'avait encore été remplie que quatre fois.

— Etes-vous fatiguée, Jane? demanda Henry, po-

sant son chandelier d'étain avec sa chandelle de douze sur la table, quand son père se fut retiré après lui avoir itérativement recommandé de prendre bien garde à ne point mettre le feu, et que Michael fut allé voir si tout était en bon ordre dans la boutique. Jane ne demandait pas mieux que de causer, et elle fut restée une heure de plus à raccommoder des bas, si Henry se fût allé coucher à dix heures comme son frère. Elle apporta son tricot, jeta des cendres sur le feu, éteignit une chandelle et fut prête à entendre les questions et les remarques d'Henry et à lui en présenter quelques-unes. Elle ne pouvait lui rendre le compliment qu'elle en avait reçu sur sa mine; Henry lui paraissait aussi maigre et presque aussi pâle qu'auparavant.

Henry avait beaucoup étudié, et il avouait que depuis quelque temps son esprit avait été fort inquiet. Il était si étrange qu'on ne lui eût pas dit un mot de l'état qu'on lui voulait donner, qu'il s'en était tourmenté plus qu'il n'eût été bon pour sa santé et sa bonne humeur. Il demanda à Jane si elle avait quelque idée sur les intentions de son père.

— J'espère, Henry, qu'il n'y a point de pensée de mariage au fond de vos inquiétudes pour l'avenir.

— Est-ce que l'homme ne doit s'inquiéter de ses devoirs et de son état que lorsqu'il pense au mariage, Jane? mais pourquoi avez-vous dit que vous espériez?

— Parce que je sais que mon père ne voudra pas entendre parler de vous marier. Vous savez comme il s'opiniâtre quand il s'est une fois mis une chose dans la tête.... Vous n'avez pas besoin de me regarder ainsi, je ne parle pas de ce qui me regarde en particulier. Mais il a exprimé très-clairement sa volonté à Michael et lui a dit quelle sorte de mariage il entendait qu'il fît, s'il en

devait faire un, et Michael en conséquence a cessé de parler de son mariage avec une jeune fille à laquelle il avait promis sa main.

— Un homme de l'âge de Michael rompre une liaison avec une femme honnête, et cela à la volonté d'un autre homme! en vérité je ne conçois pas qu'il ait pu rire comme il l'a fait ce soir.

— Je n'ai pas dit qu'il eût rompu cette liaison, répondit Jane tranquillement, mais seulement qu'il a complétement cessé de parler de mariage. Ainsi vous voyez que....

— Je vois que je n'aurai rien à dire à mon père sur cette partie de mes projets pour l'avenir. Mais vous, Jane, que faites-vous, que pensez-vous? mon père sait qu'il est plus maître de vous qu'il ne peut l'être de ses fils. Où en êtes-vous, ma sœur?

— J'espère que Dieu sera indulgent pour moi, puisqu'il ne m'a pas été permis d'agir une seule fois à ma volonté et que j'ai passé ma vie à faire celle d'un autre.

— Cela est pénible, très-pénible.

— Il est pénible que d'autres, — que Morgan, et jusqu'à Michael, en sachent plus que moi sur ce qui a été dit ou écrit en mon nom. Ainsi c'est par Morgan que j'ai su...

— Ah! oui, pour Peck, qu'il aurait voulu vous avoir avant que de songer à Patience.

— Non-seulement cela. Je ne le lui envie pas, — encore que je ne voie pas ce qui l'eût empêché de tenir les livres à ma place, si mon père ne s'était pas entêté à me garder près de lui. Mais ceci n'est rien en comparaison de.... de quelques autres choses qui ont été faites en mon nom. On m'a fait traiter un ami comme s'il eût été un imposteur et moi une princesse du sang

royal, tandis que je n'avais pas de ces pensées dédaigneuses et superbes à son égard, Dieu le sait.

— Comment Morgan a-t-elle eu le courage de vous parler de tout ceci? s'écria Henry, désireux de trouver quelqu'un sur qui épancher l'indignation qu'il n'osait exprimer à l'égard de son père.

— La personne dont je vous parle s'était fait une amie de Morgan, et c'est bien, quant à moi, la meilleure que j'aie jamais eue. Elle m'aurait soutenue dans tout ce que j'aurais voulu dire ou faire; mais je ne savais s'il n'était déjà pas trop tard, et maintenant, comme vous le voyez, je suis faite à mon sort. Je me suis habituée au genre de vie que je mène, et il n'est pas vraisemblable que j'en doive changer jamais.

— Qu'est-ce à dire? êtes-vous résolue à tenir des livres, et à mener cette vie d'épargne jusqu'au bout de votre carrière? Si cela était nécessaire, à la bonne heure; mais mon père doit être énormément riche.

Jane secoua la tête, attisa le feu soigneusement, et dit que les temps étaient de nature à alarmer même les plus riches. Quand son frère lui fit des questions sur les affaires de la maison, et la part de bénéfice qui lui était allouée pour son travail, elle répondit avec sa circonspection habituelle, et ne dit pas un mot de l'accroissement de revenu que les trois membres de la famille allaient éprouver par suite de deux décès qu'elle avait appris dans la soirée.

— Ainsi, reprit Henry, vous n'avez aucune idée sur le temps que je dois rester ici, et sur ce que je dois faire après.

— Non, et je ne sais trop ce que vous ferez de votre temps ici; je ne vois pas trop à quoi vous le pourrez employer. Nous ne possédons que la rangée de livres que vous voyez, et vous les avez déjà tous vus plusieurs

fois. Nous n'avons pas d'amis, nous dînons de bonne heure, et la maison en elle-même n'est pas, je le crains bien, de nature à vous plaire beaucoup. Vous pouvez me parler plus librement que vous ne l'avez voulu faire à mon père.

Henry jeta les yeux en souriant autour de lui, et avoua que la glace oblique, placée entre les deux fenêtres, ne lui paraissait plus aussi grande que lorsqu'il s'y regardait émerveillé dans son enfance. A cette époque, il ne concevait pas qu'il pût y avoir de fête plus grande que la veille du premier de l'an, lorsque M. Jerry Hill et son frère venaient boire le punch, et qu'ils avaient la bonté de prendre chacun un des petits garçons entre leurs genoux. Mais aujourd'hui, il lui semblait que, dans ce même parloir, il y avait à peine assez de place pour que ces deux messieurs pussent s'y retourner à l'aise.

Ils ne devaient plus y passer une veille de premier de l'an. Ils étaient morts. Où? quand? comment? La nouvelle en était arrivée ce jour-là même! et son père et Michael étaient si joyeux! Henry n'y comprenait rien.

— Mais, Jane, ne vous tourmentez pas pour savoir quels amusements je trouverai à la maison. S'il le faut, je puis m'asseoir encore à mon ancienne place, sur le banc de la fenêtre, et lire en dépit de tout le bruit de la rue. Ce que je voudrais savoir, c'est à quelles occupations on me destine. Je ne resterai pas oisif, vous le pouvez croire. Je n'accepterai pas le vêtement et la nourriture, pour qu'on fasse de moi un objet de curiosité, qu'on me montre comme le savant fils de mon père, élevé à l'université.

— Certainement non, dit Jane, assez mal à l'aise. Peut-être, d'ici à deux ou trois jours, quelque chose

viendra-t-il trancher la question. Je suis sûre que vous préféreriez retourner au collége, que faire quelqu'autre chose que ce soit.

— Non. Henry se mit à vanter la vie d'un prêtre de campagne dans un presbytère comme celui qu'il avait vu à Allansford, quand il y avait passé quelques jours avec son ami John Stephens.

— Y a-t-il des dames chez M. Stephens? demanda Jane.

— Mrs Stephens, sa fille, et une amie de celle-ci. Ah! voilà précisément le genre de vie que je préférerais, et mon père le pourrait si aisément s'il le voulait. Mais, comme vous disiez, dans quelques jours nous saurons à quoi nous en tenir. Je ne vois pas pourquoi il m'aurait fait venir, s'il n'avait eu quelque chose en vue.

Jane continua à tricoter en silence.

— Voulez-vous venir demain matin avec moi voir la pauvre Patience?

Jane ne pouvait s'absenter le matin; mais, le soir, elle pourrait s'échapper un instant, et serait charmée de présenter à Henry quelques-uns de ses neveux et de ses nièces, Patience, depuis son départ, ayant eu deux couches de deux jumeaux chacune.

— Peek est un sujet du roi bien fidèle, dit Henry. Non-seulement il lève les taxes qui doivent payer la guerre du roi, mais il produit des hommes pour y combattre. — Ah! vous voilà, Morgan, je croyais que vous seriez allée au lit sans me dire un mot: allons, asseyez-vous là, et bavardons cinq minutes.

Morgan posa sur la table le petit plateau avec l'eau chaude et la bouteille de vin indigène qu'elle avait apportée sans en avoir reçu l'ordre, et presqu'en tremblant. Elle parut mieux à l'aise, quand elle eut vu sa

maîtresse tirer du buffet le sucre, les verres, et inviter son frère à se servir ; ce qu'il fit, après avoir rempli un verre pour Morgan.

Lorsque les chandelles commençaient à avoir le nez long, et que le feu diminuait de volume au contraire, on entendit frapper au plafond au-dessus de leurs têtes, d'une manière si prodigieuse, que Morgan en laissa tomber de peur sa dernière bouchée. M. Farrer, s'éveillant de son premier sommeil, avait entendu leurs voix, et ne comprenait pas que des jeunes gens fussent assez imprudents pour gaspiller ainsi son charbon et sa chandelle, — comme s'ils ne pouvaient pas aussi bien causer le jour. Les verres furent rangés dans l'armoire avec le moins de bruit possible ; Henry ralluma sa petite chandelle, prit un volume de la seule rangée qu'offrît la maison, serra la main de sa sœur, et monta dans sa petite chambre pour y retrouver les visions et les rêves de son enfance.

CHAPITRE II.

HURLER AVEC LES LOUPS.

Morgan eût pu se dispenser d'appeler Henry le lendemain matin ; elle vint frapper à l'heure accoutumée, mais Henry avait été réveillé depuis longtemps par les cornets, les clochettes, les cris qui semblaient partir d'au-dessus, d'au-dessous et d'autour de lui, et il s'étonnait que dans son enfance il lui fût aussi difficile d'ouvrir les yeux, quand on lui disait que le jour était venu, que de consentir à aller se coucher quand il avait

mis la main sur un nouveau livre. Il y avait une certaine question enfantine de Henry qu'on se rappelait gaîment dans la famille, et que son père ne manquait pas de citer en toute occasion. — « Pourquoi se mettre au lit? on n'est pas plus tôt couché qu'il faut se relever. » Henry ne trouva plus possible cet heureux oubli des heures intermédiaires dans le petit appartement qui remuait et tremblait chaque fois qu'il passait une charrette, et comment il était jamais arrivé à cet oubli, c'est ce qu'il ne comprenait pas plus que le mouvement perpétuel.

— Eh bien Henry, dit son père, quel malheur que vous ayez eu la peine d'ôter vos habits, puisque vous avez été obligé de les remettre immédiatement! mais on aurait cru hier au soir, que vous ne vouliez effectivement pas vous coucher. Qu'est-ce qui vous a fait veiller si tard?

— Nous avions beaucoup de choses à nous dire, mon père, après une si longue absence. Jane n'avait que bien peu de temps pour m'écrire pendant que j'étais à l'université.

— Il me semble qne vous eussiez pu aussi bien causer de jour. Qu'est-ce que vous allez faire de vous-même aujourd'hui?

Il ne manquait pas de choses pour occuper cette première journée. D'abord il fallait voir la boutique, — la nouvelle idée qu'on avait eue pour obtenir six pouces de plus derrière le comptoir, et l'invention à laquelle on avait eu recours pour protéger la recette contre les tentatives des filous. Il fallait voir quel goût Michael avait développé dans la confection d'un petit agneau en beurre à mi-sel, avec deux raisins de Corin-pour yeux, une belle toison dorée, et qui pouvait conserver toute sa beauté, si ce froid de mars continuait.

Pour pendant à l'agneau, il y avait une tour de Babel en fromage qui s'émiétait depuis quelque temps; mais, quoique la tour fût infestée de souris, l'opinion générale était qu'elle durerait plus longtemps que l'agneau. Tandis que Jane, avec son tablier, son schal et ses mitaines, s'asseyait à son bureau, il y avait une longue histoire à raconter, — histoire réellement intéressante pour Henry, — les perplexités introduites dans le commerce par la fluctuation des droits sur plusieurs articles. Lorsque le tabac payait quelquefois une taxe de 350 pour cent, puis de 200 seulement, et que cette taxe se relevait tout à coup à 1,200 pour cent, comment la vente pouvait-elle être régulière? comment le marchand pouvait-il asseoir ses calculs? Il aurait fallu être prophète pour régler à l'avance ses approvisionnements. Une année il se consommait deux fois plus de tabac que l'autre, une troisième plus de sucre, une quatrième plus de thé, tandis que la vente de l'un ou de l'autre de ces articles déclinait avec une rapidité qu'aucun homme n'aurait pu prédire.

Eh! pourquoi n'aurait-on pas pu le prédire? N'était-il pas certain que quand la taxe s'accroissait sur un article de consommation, cette consommation devait décroître dans une proportion déterminée.

Cela était certain. Mais alors se présentait une nouvelle circonstance qui venait déranger les calculs. Quand les droits étaient très-élevés, on voyait naître la contrebande, et il n'était pas possible de prévoir dans quelle proportion elle satisferait à la demande.

— Ni non plus ne saurait-on prévoir à quelle nouvelle taxe la contrebande donnerait naissance, ajouta Henry. Si la consommation des objets taxés diminue, le revenu souffre. Si en même temps la contrebande s'accroit, il faut de nouvelles dépenses pour garder les

côtes. C'est encore le peuple qui paie, en sorte que de nouvelles taxes deviennent inévitables.

—Ah ! dit le vieillard en soupirant, on commence à parler d'une taxe sur le revenu.

Quelle que fût l'opinion de Henry sur ce mode d'impôts, il savait que son père ne redoutait rien tant. M. Farrer, auquel on supposait un demi-million de fortune (12 millions 500 fr.), s'arrangeait à payer moins de taxes que la plupart de ceux qui avaient 800 livres de rente (20,000 fr.), et qui les dépensaient. M. Farrer ne se permettait en objets de luxe, qu'un petit nombre, et des moins coûteux ; il se privait de comforts, et parvenait à ne payer que ce que personne ne pouvait éviter pour se procurer une nourriture frugale, des vêtements grossiers, et une maison à peine suffisante pour se loger. Ses contributions s'accroîtraient donc prodigieusement, s'il devait les payer en proportion de son revenu. C'était un sujet dont n'osait parler devant lui aucun membre de la famille, même le lendemain d'une bonne fortune. La taxe la plus modérée sur le revenu lui enlèverait plus qu'il ne venait de gagner par deux extinctions dans sa tontine.

— Ils feraient mieux, dit Michael, de perfectionner leur ancien système, que d'en essayer un nouveau. S'ils savaient s'y prendre, il n'y a pas une taxe qui ne dût leur rapporter plus qu'elle ne fait. Peek dit qu'il n'y a pas un article taxé de nourriture, de boisson, de vêtements, etc., qui ne rapportât davantage, si la taxe était abaissée, et Peek sait ce qu'il dit.

—Et vous devriez savoir, vous, que vous êtes le dernier homme qui devriez désirer un pareil changement, dit son père avec une grimace significative. — Le gros rire de Michael mit son frère mal à l'aise sans qu'il comprît bien positivement pourquoi.

— C'est une grande faute, je crois, dit Henry, que de priver les classes pauvres de comforts dont elles pourraient jouir, si l'état asseyait ses contributions avec plus de discernement.

— C'est vrai, Henry; et c'est ce que je dis souvent, quand je vois un pauvre diable venir chercher du tabac, grogner quand je lui en dis le prix, et jurer qu'il en prend pour la dernière fois; ou une pauvre femme marchander une once de thé, goûter le beurre, flairer le fromage, et s'en aller sans rien acheter. Quant une meilleure administration pourrait satisfaire de pauvres créatures comme celles-là, sans nous amener une taxe sur le revenu, je dis que c'est une honte qu'on ne le veuille pas faire.

— Combien ne consommerait-on pas davantage dans votre famille, si les taxes étaient diminuées ainsi que vous le désirez?

— Oh! quant à nous, nous avons, il me semble, tout ce qu'il nous faut. Il y aurait peu ou point de différence dans notre famille, mais il y en aurait beaucoup chez nos pratiques. Les gens de boutique ne sauraient d'où leur viendraient tant d'acheteurs.

— Et les contrebandiers pourraient se faire collecteurs de taxes.

— Et l'on ne parlerait plus d'impôts sur le revenu, dit le vieillard, de quelque manière que les Français arrangent leurs affaires.

Henry n'était pas du tout sûr de cela. Il lui semblait que plus l'état retirerait de contributions indirectes, plus clairement on verrait l'injustice d'élever des taxes sur ceux qui sont forcés de dépenser la totalité de leur revenu en objets de consommation, tandis que les riches, qni voudraient vivre économiquement et amasser, éviteraient aisément de payer leur part. Il entra

un chalant dans la boutique, puis il fallut visiter le cellier au fromage. Puis M. Farrer voulut qu'Henry l'accompagnât chez deux ou trois de ses voisins, où l'on se livra à l'admiration de rigueur sur les avantages de l'éducation savante d'un côté, et de l'autre sur la prodigieuse générosité, la sagesse et la gloire d'avoir fait un grand homme d'un membre de la famille, honneur qui rejaillissait sur ses parents et ses amis.

On passa la soirée chez Mrs Peek, qui put recevoir sa famille chez elle, bien qu'elle ne fût pas sortie depuis ses couches. Mrs Peek était fière d'avoir un frère qui avait été au collége, encore que personne ne déplorât plus qu'elle ce qu'il en avait coûté pour cela. Elle n'avait pas voulu perdre cette occasion de s'en faire honneur, et de le montrer à quelques-unes de ses connaissances. Aussi, quand les Farrer arrivèrent, ils remarquèrent plusieurs schals et plusieurs manchons sur le banc de la fenêtre, dans le corridor qu'on voulait bien appeler le vestibule. Il y avait une des chandelles de M. Farrer dans ce corridor, deux dans l'antichambre, ainsi qu'on appelait l'endroit où jouaient les enfants, et six dans le parloir, Mrs Peek n'ayant rien voulu négliger pour la réception d'un frère dont son éducation avait fait un gentleman. Il y avait un canapé et deux fauteuils d'un côté du mur, et quatre de l'autre.

En traversant l'antichambre, les arrivants purent voir, par la porte ouverte, deux jeunes personnes courir du canapé à l'autre bout de la pièce, en sorte que, lorsque tout le monde fut réuni, cinq demoiselles se trouvèrent former une ligne serrée en avant des trois chaises, près de celle qu'occupait Mrs Peek. Elles eurent l'air assez gauches pendant la cérémonie de la présentation réciproque, et bien davantage encore,

quand le vieux monsieur Farrer insista pour que l'une d'elles vînt s'asseoir à côté de lui sur le canapé. Pas une ne bougea.

— Miss Mills, dit Mrs Peek, si vous vous asseyiez sur le canapé?

— Non, merci, madame.

— Miss Anne Mills, asseyez-vous donc sur le canapé.

— Non, madame, merci.

—En ce cas, miss Baker ou miss Grace,—Henry, ma quatrième fille porte le nom de Mademoiselle; Grace Baker est notre favorite. De grace, ma chère, vous allez vous asseoir sur le canapé, j'en suis sûre. Quoi! pas une de vous ne veut y aller? ajouta-t-elle, voyant que les cinq demoiselles disposaient leurs robes pour s'asseoir sur les trois chaises. Mon Dieu, dire qu'il y a tant de place de l'autre côté! Allons, je vois bien qu'il faut que j'aille m'asseoir sur le canapé, et Henry prendre ma place.

Miss Mills sembla au moment de courir vers le canapé, quand Henry s'assit auprès d'elle, comme il en avait reçu l'ordre. Elle tortilla le bout de son gant sur ses doigts, baissa les yeux, et répondit, oui, monsieur, non, monsieur, à tout ce qu'il put lui dire, et s'avisa bientôt qu'il fallait qu'elle allât demander à Mrs Peck comment se portait le nouveau né. A ce mouvement inattendu, deux des quatre demoiselles qui restaient se levèrent à moitié de leurs chaises, mais se rassirent en disant : Mon Dieu! mon Dieu! Alors ce fut à la plus voisine à tortiller l'extrémité de son gant, à baisser les yeux, à répondre, oui, monsieur, non, monsieur, mais en laissant toutefois un bon tiers de chaise entre elle et le jeune savant.

On ne put rien faire avant l'arrivée de M. Peek, que

d'apprendre à Henry quelles étaient celles de ces demoiselles qui jouaient du piano, et quelles étaient celles qui savaient dessiner. Henry n'avait rien à dire autre chose, si ce n'était qu'il désirait entendre les unes, et voir les dessins des autres. Là-dessus Mrs Peek dit qu'elle était bien fâchée que son piano ait été monté au grenier, jusqu'à ce que ses filles fussent en âge de s'en servir.

A la fin M. Peek arriva se frottant les mains, et demandant excuse aux dames de s'être fait attendre pour le thé. Mais c'était le privilége d'une profession comme la sienne, de choisir, pour ainsi dire, le moment où il lui plaisait de travailler, et il avait profité de cet après-midi pour faire ses visites officielles là où on les attendait le moins.

Quand Jane se fut assise à la table à thé avec l'une des miss Mills pour l'aider, que Peek eut fait venir une petite table pour lui et son beau-père, il se mit à causer plus particulièrement avec celui-ci, parce que, quant au jeune savant, son rôle devait être d'amuser les dames.

— Vous connaissez les Browns, et la manière dont ils en ont agi envers ma femme et moi, en essayant d'embaucher notre bonne d'enfants, dit Peek à M. Farrer.

— Oh! oui, j'espère que vous le leur avez bien fait payer.

— Certes, ils auraient dû y regarder à deux fois, avant que de se mettre mal avec moi. Il m'est toujours aisé de savoir quand ils sont le plus occupés. C'est précisément dans ce moment-là que j'entre, que je mesure, que je pèse, que j'examine, que je mets sens dessus dessous le magasin! Je leur ai consacré aujourd'hui toute mon après-midi.

— Eh bien ! leur avez-vous pris une livre de contrebande?

— Pas une once. Ils savent que je le voudrais si je le pouvais. C'est ce qui fait qu'ils sont toujours sur leurs gardes, et ce qui les amuse peu. Comment avez-vous trouvé le vin de Palmier que vous avez bu ici la dernière fois?

— Excellent. Est-ce que Brown y était pour quelque chose?

— Pas lui; mais puisque vous l'avez trouvé si bon la dernière fois, vous en aurez un autre verre ce soir. Cette excellente liqueur est une des bonnes choses que l'on gagne à faire les choses avec douceur; c'est ce que je dis à Patience quand elle est en colère, et, dans ce cas, je garde quelque joli petit présent que j'avais intention de lui faire.

— Oui, oui; vous trouvez, je suppose, votre compte à avoir la vue mauvaise de temps en temps, et qui voulez-vous qui s'en aperçoive au milieu de cette multitude d'articles qui paient des droits? Oui, oui, c'est une des conditions sous-entendues du métier, comme nous disent ceux de vos collègues qui viennent chez nous.

— J'espère que vous les trouvez accommodants.

— Oui, maintenant nous savons comment les prendre, et ils sont merveilleusement bons pour Michael, eu égard à la masse de ses affaires.

Michael témoigna son assentiment par l'un de ses gros rires stupides.

Henry écoutait toute cette conversation sans manquer à la politesse, qui voulait qu'il passât et repassât les tasses de thé, et qu'il amusât ses voisines. Il apprit plus qu'il n'en avait su jusque-là, par la facilité qu'avaient les collecteurs des contributions indirectes d'opprimer

les petits, de taquiner les orgueilleux, de protéger et d'aider les négociants malhonnêtes. Il sentit qu'il aimerait mieux balayer les rues qu'être un *exciseman* comme Peek. Cette profession lui paraissait odieuse; pour ne rien dire de plus.

Il devint de moins en moins capable de donner de bons conseils aux demoiselles qui jouaient aux cartes, d'admirer leurs têtes et leurs paysages, à mesure que Michael se livra à une gaîté plus bruyante, et que Peek fut plus gai dans les histoires qu'il racontait des bons tours qu'il faisait à ses victimes les petits marchands. Il refusa de toucher au punch qu'on lui disait si bon, et préféra prendre avec les dames du *nigus* (1) et des petits gâteaux. Il se leva pour aider miss Grace Baker à mettre son schall; mais on craignit dans la famille que ces demoiselles, en rentrant chez elles, ne rendissent pas un compte aussi enthousiaste qu'elles l'auraient pu faire, s'il avait déployé tous ses moyens.

— Quel habile homme que ce Peek! dit M. Farrer à Henry, comme ils s'en retournaient à la maison après avoir déposé les miss Mills à leur porte; quel habile homme, et comme il est bien fait pour son état!

— Oui, comme vous dites, mon père, il est bien fait pour son état. Comme la nuit est froide!

— J'espère que vous avez entendu quelque chose de ce que disait Peek; il m'a semblé que cela devait vous amuser. Je l'inviterai quelqu'un de ces soirs, et alors je lui ferai raconter quelques autres histoires aussi bonnes que celles d'aujourd'hui, bien que plus anciennes peut-être. Vous m'entendez, Jenny? rappelez-vous d'inviter Peek et. Patience pour leur première soirée libre de la semaine prochaine, et alors nous

(1) Vin chaud sucré, étendu d'eau avec quelques gouttes de citron.

les aurons à nous seuls. Allons, Michael, sonnez encore ; il est plus de dix heures, je parierais que Morgan et Sam dorment vis-à-vis l'un de l'autre au coin du feu ; n'ayez pas peur, sonnez à les réveiller.

Les journées se passèrent ainsi les unes après les autres d'une manière à peu près semblable. Rien ne se disait des raisons qui avaient fait rappeler Henry à la maison. Il s'accoutuma bientôt, plus aisément qu'il ne l'aurait cru, à ce que sa position avait d'étrange, d'abord parce que l'homme s'habitue à tout, et ensuite parce que Londres était en émoi des grands événements qui se passaient sur le continent, et dans l'attente des chapitres curieux dans l'histoire des nations, que le temps allait dérouler. M. Farrer ne trouvait pas mauvais que son fils s'absentât presque toute la journée, parce qu'il était sûr que le soir il lui rapporterait des nouvelles. Une fois, il avait rencontré une procession allant planter l'arbre de la liberté à Kennington-Common ; une autre fois, il avait des récits intéressants à faire des infortunes des émigrés, que son père cessait un moment de comparer à des sauterelles qui dévoraient les fruits du pays, ou aux guêpes qui s'abattaient en essaims sur les sucres pendant l'été. Henry avait les nouvelles les plus récentes sur les progrès de l'émeute qu'excitait dans quelques contrées la cherté des vivres, et sur certains jugements pour sédition, dans lesquels son cœur paraissait profondément ému, quoiqu'il laissât son père se railler des traîtres qui encourageaient le peuple à penser que le gouvernement pût avoir tort en quoi que ce fût. Henry voyait toutes les revues, il savait tous les embarquements de soldats, il pouvait dire combien de nouveaux employés on avait pris à la banque, combien on en demandait dans les divers ministères, de quelle ardeur tout le monde était

animé à Portsmouth et à Birmingham, tandis que personne ne savait ce qu'on devait faire des pauvres misérables qui essayaient de temps en temps, dans les districts manufacturiers, des émeutes avortées. Tout cela passait, auprès de M. Farrer, pour un amour bien naturel de nouvelles, amour qu'il approuvait en ce sens que cela lui permettait de dire aux plus considérables de ses pratiques : « Mon fils, qui a été à l'université, a appris ceci, il a dit cela, ou bien, il sait telle chose. » Mais Jane voyait que Henry s'intéressait à ces vastes mouvements de l'humanité, et qu'il y voyait autre chose qu'un amusement et un passe-temps; ce n'était pas pour un pur amusement qu'il restait sans manger depuis le déjeûner jusqu'à la nuit. Ce n'était pas pour un pur amusement qu'il se laissait tremper jusqu'aux os deux fois en un jour, qu'il rentrait dans une agitation fiévreuse, ou bien tellement silencieux qu'elle n'osait le questionner. Quelquefois elle se demandait s'il n'avait aucune idée d'entrer dans l'armée, parce que, dans ce cas, l'occasion était belle; et cependant elle avait quelques soupçons que son patriotisme n'était pas de nature à se montrer ainsi, et que si jamais il prenait les armes, ce ne serait pas pour venger le défunt roi de France. Quoi qu'il en fût, Jane sentait son affection s'accroître pour son frère, avec l'admiration respectueuse que lui inspiraient ses goûts et ses talents mystérieux. Elle guettait le bruit de ses pas quand il était absent, témoignait son dissentiment chaque fois que son père avait l'air de trouver à redire à sa conduite, avait soin qu'il trouvât toujours des chaussures bien sèches quand il rentrait, recevait avec reconnaissance tous les récits qu'il lui faisait, et ne se permettait pas de questions. Elle luttait tant qu'elle pouvait contre une passion qui la devait dévorer un jour en-

tièrement. Elle luttait contre la pensée de nourriture prise, et de vêtements portés par un frère qui ne gagnait rien, et se disait, pour y répondre, que bien que Henry ne jouît plus des avantages d'un collége, il coûtait moins cher à la maison, et, somme toute, elle eût désiré que ce genre de vie pût continuer quelque temps encore.

Un matin, le thé de Michael étant resté dans sa tasse jusqu'à ce qu'il fût complétement refroidi, on découvrit que Michael n'était pas à la maison. M. Farrer finit par dire avec une apparente insouciance qu'il ne reviendrait pas de deux ou trois jours. Jane but la tasse de thé froid pour qu'il ne fût pas perdu, et personne ne sembla y songer davantage,

Une heure après le déjeûner, avant que Henry n'eût fermé un petit volume grec que depuis quelque temps il lisait à ses moments perdus, M. Farrer mit la tête à la porte du parloir :

— Dites donc, Harry, nous sommes très-occupés dans la boutique aujourd'hui, et Michael qui n'y est pas !

— En vérité, monsieur, voulez-vous que j'aille chercher quelqu'un pour vous aider ?

— C'est très-joli ! et vous, vous resterez là assis à ne rien faire? allons venez vous-même, je vous aiderai à trouver le tablier de Michael.

Henry commença par rire, puis après un moment d'hésitation, il mit son livre dans sa poche et suivit son père. Tandis qu'il essayait assez maladroitement de ceindre le fatal tablier, sa sœur l'aperçut à travers la petite fenêtre qui lui permettait de voir dans la boutique et l'appela pour savoir ce qu'il faisait.

— Je vais essayer de couper du lard fumé et de peser du beurre aussi bien que Michael.

— Est-ce de vous-même que vous vient ce caprice ?

— Mon père me l'a mis dans la tête, mais c'est ma volonté de le faire jusqu'à ce que Michael revienne.

Il n'y avait pas un mot de plus à dire, mais Jane rougit jusqu'au blanc des yeux ; et quand elle vit entrer la première pratique et M. Farrer se planter devant Henry pour le regarder chercher à deviner le poids de savon demandé, il lui fut impossible de poser le total d'une colonne de chiffres qu'elle venait d'additionner.

Il se dit dans plusieurs maisons du voisinage, ce jour-là, que M. Farrer avait un nouveau garçon de boutique terriblement long à ficeler les paquets, et qui hachait le fromage comme s'il ne distinguait pas une once d'une livre à la vue. Henry ne s'était pas douté de combien il s'en fallait qu'il pût rivaliser avec Michael. Il faut une certaine habitude pour attraper les mouvements arrondis et gracieux avec lesquels un boutiquier adroit confectionne un paquet et le présente à une jolie pratique. De plus, Henry ne connaissait pas encore l'art de plaisanter avec les cuisinières et de tourner un compliment aux vieilles femmes.

Lorsque fatigué, malade et troublé intérieurement plus qu'il ne pouvait se l'expliquer à lui-même, il rentra dans le parloir après avoir eu soin que les volets fussent convenablement fermés, au moment où il brûlait de se purifier de toutes les saletés du comptoir, son père l'accueillit de ses compliments :

— Bravo ! Henry, vous irez très-bien d'ici à quelque temps, et vous me rattraperez le fromage que vous m'avez gâché aujourd'hui. Je suis sûr que demain vous ne ferez déjà plus autant de miettes en cassant le sucre. Et à la fin de l'année nous verrons pour quelle part nous pourrons vous associer dans nos affaires.

— Voulez-vous dire, mon père, que je doive passer une année entière comme j'ai passé la journée d'aujourd'hui?

— Sans doute, et toutes les années que vous pouvez encore avoir à vivre. Mon père a fait sa fortune dans cet état-là, et je veux que mes fils y fassent la leur.

Henry ne répondit qu'en présentant une chandelle à son père pour allumer sa pipe.

— Ah! ça, Henry, reprit M. Farrer, après un moment de silence, vous descendrez demain matin à la boutique.

— Certainement; jusqu'à ce que Michael soit revenu, si, comme vous le disiez ce matin, il doit revenir avant la fin de la semaine.

— Et quand il sera de retour, vous verrez qu'il vous mettra au fait beaucoup plus vite que je ne le saurais faire.

— Et quand il sera de retour, j'espère trouver les moyens d'utiliser l'éducation que vous m'avez donnée, mon père. Ce serait autant de perdu, si je devais être épicier.

Miss Farrer ne voyait qu'une perte à faire quoique ce fût autre chose, et de l'ingratitude à hésiter à accepter un état qui permettrait à Henry de devenir, comme son frère et ses sœurs, créancier de l'Etat à des conditions très-avantageuses. Il initia plus profondément son fils dans le secret de sa richesse, qu'il ne l'avait fait jusqu'à ce moment; et quand il vit que cette confidence n'avançait en rien ses desseins, il fut vexé de l'avoir hasardée, entra dans une grande colère, cassa sa pipe et ordonna que toute la famille allât se coucher.

Le lendemain et le jour suivant, les choses se passèrent si doucement dans la boutique, que chacune des deux parties espérait que l'autre avait entendu la rai-

son. Le vendredi au soir Michael revint de joyeuse humeur. Il y avait de la mer dans tous ses discours et tous ses vêtements sentaient le tabac. Le samedi matin ce fut Henry qu'à son tour on ne trouva plus. Morgan parut les yeux rouges, dit qu'il était parti de très-bonne heure avec sa petite valise, lui laissant la lettre qu'elle remettait maintenant à son maître.

La lettre fut lue, froissée dans la main et jetée en silence sous la grille de la cheminée. Jane s'en empara ensuite. Henry y disait qu'il estimait trop l'éducation qu'il avait reçue pour n'en pas faire le meilleur usage possible; qu'il avait toujours été de l'opinion de son père, que c'était un péché de rester oisif à la maison; qu'en conséquence, il allait faire ses efforts pour se procurer immédiatement un emploi qui le rendît indépendant; qu'il viendrait voir son père aussitôt qu'il aurait quelque chose à lui apprendre, et qu'il s'empresserait toujours de reconnaître par ses respectueuses attentions l'éducation dont il lui était redevable.

Morgan n'avait pas le plus léger soupçon de l'endroit où il pouvait être allé. Il l'avait chargée de présenter ses amitiés à sa sœur et de lui dire qu'il la verrait bientôt et souvent. Morgan avait confiance dans ce qu'il lui avait dit qu'il ne se regardait pas comme haï ou chassé de sa famille, il lui avait paru tout aussi affectueux que jamais pour ses parents, et ne désirait rien tant que l'occasion de le faire voir.

Jane fut entièrement de cette opinion, elle ne voulut pas qu'on dérangeât rien pour le moment dans sa chambre, et alla s'asseoir dans son petit bureau pour épier tous les habits noirs qui passeraient devant la boutique.

CHAPITRE III.

LE LIT DE MORT.

La première fois que Henry vint voir sa famille comme il l'avait promis, M. Farrer fut un peu surpris de ce que son habit était encore noir et lustré ; une vague image de chemise en lambeaux, d'une besace et de croûtes de pain avait flotté dans l'esprit du bonhomme toutes les fois qu'il avait prophétisé que Harry viendrait mendier à la porte de son père, tandis que celui-ci semblait n'avoir à se plaindre de rien, qu'il ne demandait rien à manger, qu'il ne parlait jamais d'argent et qu'il paraissait fort joyeux. Il est impossible de dire qu'il fût plus pâle qu'à l'ordinaire, et, ce qui était plus surprenant, il ne faisait point de mystère et répondit à toutes les questions qu'on lui fit. Personne ne demanda s'il était marié, et il n'y eut que Jane qui désirât savoir où il demeurait. Mais il raconta comment il avait obtenu une occupation qui semblait devoir lui suffire quant à présent. Il essaya de faire comprendre à son père la nature du travail littéraire qu'il avait entrepris. Mais une fois qu'il eut confessé que ce travail ne lui rapportait pas autant par semaine que celui de son frère, M. Farrer ne voulut plus d'autres détails

— Jane, vous viendrez me voir? dit Henry à sa sœur, quand ils furent restés seuls.

— Mon père dit qu'il vaudrait mieux que ce fût vous qui vinssiez ici.

— J'y viendrai aussi, mais cela n'empêchera pas que

vous veniez me voir ; j'ai quelque chose à vous montrer.

— Peut-être pourriez-vous l'apporter ici, car mon père....

— Ah ! il vous défend de venir me voir ! à coup sûr dans ce cas je viendrai, moi, et bientôt. Savez-vous, Jane, il me semble que papa a mauvaise mine.

— Il est tourmenté par les affaires en ce moment — et non pas du parti que vous avez pris, car il disait encore hier que par le temps qui court, mieux vaut n'être pas dans le commerce.

— Qu'est-ce qu'il y a donc? est-ce que la clientelle diminue?

— Beaucoup; et le profit est chaque jour moindre. On a tellement taxé tout ce qui est nécessaire aux classes infimes de la société, qui sont après tout les consommateurs les plus importants à cause de leur nombre, qu'elles se passent de sucre et de thé, et qu'elles économisent plus que vous ne sauriez croire sur la chandelle et le savon. En outre, cette cherté fait augmenter partout le prix des salaires, et nous nous en apercevons immédiatement à la décroissance de nos profits. Pour peu que les choses aillent encore en empirant, nous nous trouverons sans le sou. Maintenant c'est tout ce que nous pouvons faire que de balancer au bout de l'année le gain et la dépense.

— Ce sera une chose bien déplorable, Jane, s'il vient à en être ainsi de toute la nation. Mais je ne crois pas que vous et mon père deviez vous en tourmenter beaucoup, d'après ce que vous avez, l'un et l'autre, mis de côté. Avez-vous appelé le docteur Say pour mon père?

— Mais non; je craindrais de l'alarmer en lui en parlant, et puis je sais que son mal vient de contra-

riétés et de chagrins ; cependant je vais l'observer de près, et s'il ne va pas mieux..... Mais jamais je ne lui ai vu l'air si malade qu'aujourd'hui.

Morgan attendait près de la porte, lorsque Henry se disposa à sortir.

— Je suis honteuse, mon cher ami, lui dit-elle, de ne vous avoir pas cru le matin où vous êtes parti, quand vous m'avez dit que vous reviendriez et que vous alliez être heureux.

— Eh bien ! Morgan, vous me croyez maintenant?

— Oui, mon cher Henry, et je vois à votre mine qu'il y a quelques bonnes raisons pour cela. Savez-vous que si ce n'était pas si étrange, je dirais presque que vous êtes marié.

— Effectivement c'est là une étrange supposition. Si vous veniez quelque jour voir ce qu'il en est, et si vous ameniez Jane avec vous, la chose n'en vaudrait que mieux.

— Ah, mon cher ! ce serait un changement bien heureux pour elle avec le mal qu'elle se donne pour son père. Je l'entends la moitié de la nuit marcher à pas de loup pour s'assurer que son sommeil est tranquille, quand par hasard il dort, et le consoler quand il ne dort pas, ce qui arrive le plus souvent.

— Est-ce qu'il souffre beaucoup?

— De l'esprit, mon cher Henry, beaucoup. Mais que peut-on attendre de ceux que Dieu a laissés se tromper sur le but de la vie et les efforts de l'homme ? A coup sûr je m'attends à ce que vous pourvoirez aux besoins de votre famille quand vous en aurez une; mais j'espère ne vous voir jamais vous tourner et vous retourner dans votre lit, tourmenté de l'inquiétude de savoir si vous aurez trois fois, ou seulement deux fois autant d'or que vous pourrez jamais en dépenser.

— Soignez-le doucement, Morgan, et envoyez-moi chercher si vous croyez que je puisse vous être d'aucun secours.

— Mon cher ami, il n'y a pas d'enfant malade que je soignerais aussi doucement que votre père, même si je n'avais pas devant les yeux miss Jane pour me servir d'exemple. Je vous enverrai chercher, je vous le promets, mais tout ce que nous pourrons faire ne servira que de bien peu de chose dans une si sérieuse maladie. En venant dans ce monde, nous n'y avons apporté ni or ni amis. Il est certain que nous ne pourrons non plus en emporter. Toutefois, comme dit Michael, si la vente reprenait tout d'un coup, il pourrait guérir encore.

La vente ne reprit pas, et différentes circonstances concoururent pour attrister M. Farrer, et augmenter par conséquent son mal. Dans l'espace des huit mois qui suivirent, près de mille faillites vinrent attester la nature malfaisante des fardeaux qui pesaient sur le commerce. Des bruits de la chute prochaine de l'Eglise et de l'Etat circulèrent avec assez de retentissement, pour ébranler les nerfs d'un homme malade qui ne concevait pas qu'on pût s'appuyer sur autre chose que sur l'Eglise et l'Etat. Chaque fois que Henry le venait voir, il le trouvait plus malade, quelque flatteuses que fussent les espérances du médecin. Il ne fallait pas songer à le faire changer d'air, c'eût été le tuer. Là où il était né, où il avait grandi, il devait mourir. Tout ce qu'on pouvait faire de mieux, c'était de l'envelopper dans sa grande redingote et de le laisser assis derrière le comptoir, bavardant, ordonnant, pesant pour deux sous de quelque chose, et se plaignant de tout le monde, depuis M. Peek jusqu'à Samson garçon de boutique.

Le dernier jour de l'année se leva brillant et pur.

Lorsque Morgan sortit de la boutique avec son manteau rouge et son chapeau de castor, costume gallois qu'elle continuait de porter, un soleil de cuivre se montrait sur les cheminées de la maison vis-à-vis, et se reflétait sur les sucres candis dans la montre et sur les glaçons qui appendaient à l'auvent. Bien des sons joyeux traversaient l'atmosphère glacée; les éclats de rire des enfants qui glissaient dans la rue, le cri des marchands de journaux, le trépignement des chevaux sur le pavé glissant, le bruit des tasses et des cuillers dans les échoppes où l'on vendait du café brûlant : tout cela paraissait étrange aux yeux et aux oreilles de Morgan, non-seulement parce qu'elle ne mettait pas souvent le pied dehors, mais par contraste avec la scène de douleur qu'elle venait de quitter.

Au moment où elle sortait de la chambre de M. Farrer, un jour rougeâtre commençait à percer les rideaux de stoff de la fenêtre, donnant le signal pour éteindre la petite chandelle jaune et pour dire quelques paroles encourageantes au patient à l'occasion de la nouvelle année. M. Farrer avait paru effroyablement mal à la lumière incertaine du feu, assis qu'il était dans son grand fauteuil dont sa poitrine oppressée n'avait pas permis qu'on le bougeât. Mais quand le jour fut venu, il était d'une pâleur cadavérique, et Morgan avait compris qu'il était temps d'avertir Henry, sous prétexte d'aller acheter un gallon de vin.

Son maître la rappela pour lui défendre d'aller acheter du vin étranger, quand il y en avait tant d'indigène dans la maison. Mais elle était déjà trop loin pour entendre sa faible voix, et toutes les personnes qui se trouvaient dans la chambre étaient d'avis de cette acquisition. Le docteur Say, apothicaire, qui passait fort bien pour médecin dans le voisinage, déclarait que

le vin fait en Angleterre avec des raisins secs n'irait pas à l'estomac du malade et ne le soutiendrait pas. Peek, son gendre, rappela au vieux gentleman que le coût de ce vin serait pris sur sa succession, puisqu'il était peu vraisemblable qu'il survécût assez pour payer la note.

—Mais vous, dit le vieillard, dans l'intervalle de ses crises, vous me disiez encore, la semaine dernière, qu'il y a peu de gens qui se permettent de boire du vin étranger, a moins qu'ils ne dépensent leurs 600 livres sterling par an (15,000 fr.). Je ne dépense pas 600 livres par an, et le vin de raisins secs de Jane m'aurait fort bien suffi.

— C'était en parlant des taxes, — des taxes qui doublent le prix du vin. Je ne vois pas pourquoi ceux qui ne dépensent que 300 livres par an ne boiraient pas autant de vin que ceux qui en dépensent six, si le prix en était diminué de moitié, surtout quand ils sont malades et mourants, — et ce serait une belle chose pour les commerçants en vins, car il y a bien plus de revenus de 300 livres que de six. Ainsi les vendeurs et les buveurs ont également raison de payer 10 shillings chaque gallon de vin qui ne devrait en coûter que cinq avec une taxe raisonnable.

-- Allons, M. Peek, ne rendez pas mon père mécontent de son vin avant qu'il ne l'ait goûté, dit Jane, remarquant que le front du vieillard se plissait à la simple mention de ce prix énorme.

— Oh! n'importe, s'il eût été bien portant, il lui eût fallu du vin aujourd'hui et de l'eau-de-vie par dessus le marché, si Jerry Hill et son frère eussent été de ce monde. — Mais, allons, monsieur, si vous êtes mécontent du droit sur le vin, que voulez-vous? il n'y a pas d'autre remède à cela qu'une taxe sur nos reve-

nus, et vous ne l'aimez pas, à ce que vous m'avez dit. — Ah ! mon Dieu, docteur Say, comme il devient pâle, comme ses dents claquent, il s'en va bien vite, le pauvre cher homme !

— Dieu confonde la taxe du revenu ! eut encore la force de dire M. Farrer. Je meurs rien que d'en avoir entendu parler.

— M. Peek, dit Jane, cessez, je vous prie, de parler de tout cela ; ne voyez-vous pas que mon père ne peut le supporter ?

— Mais, ma chère Jane, il n'y a rien dont il aime tant à causer ; il ne cesse jamais de m'interroger sur tout ce que je vois et ce que j'apprends dans ma profession.

— Eh bien, contez-lui des histoires pour l'amuser, si vous voulez, mais ne l'effrayez plus de la taxe sur le revenu.

— De tout mon cœur. Il n'emportera que des idées plaisantes dans la tombe, s'il ne dépend que de moi. — Dites donc, monsieur, il me semble que vous devez vendre beaucoup plus de chandelle, depuis qu'on a retiré le droit qui était dessus ? — Ah ! ah ! je vois moi-même la différence dans les plus pauvres maisons où je vais. Un sou par livre sur des chandelles de suif, c'était une taxe qui...

— Qui empêchait plusieurs de mes malades d'être convenablement soignés, dit le docteur Say. Quand les gens sont si pauvres que le luminaire est pour eux une affaire, une taxe comme celle-là condamnait bien des malades à veiller dans l'obscurité, effrayés de leur propre imagination, tandis qu'une lumière, qui leur aurait montré les choses comme elles sont, leur aurait permis du calme et du repos. C'était une mau-

vaise taxe, les riches se servant peu de chandelles de suif.

— Si celle-là était mauvaise, il y en avait de pires. — Témoin celle sur les maisons à la campagne ayant moins de sept fenêtres! Bon Dieu, bon Dieu, je n'oublierai jamais le mal que m'a donné cette taxe, et tout ce que j'en ai entendu dire. Il devait avoir un génie bien pervers, celui qui a inventé une pareille taxe, et il méritait d'être condamné à habiter lui-même une maison à deux fenêtres. — Vous entendez, M. Farrer? on a retiré cette taxe-là; et à propos, vous en payiez une, je suppose, pour Morgan, qu'on ne vous demande plus aujourd'hui?

M. Farrer prouva qu'il avait encore la force de rire, quand il raconta qu'il n'avait jamais payé un farthing pour Morgan avant le retrait de la taxe sur les domestiques femelles. Morgan se croyait elle-même cousine au quinzième degré, et, quand les collecteurs de la taxe devaient venir, Farrer trouvait toujours moyen de donner à Morgan quelqu'ouvrage qu'elle pût faire assise dans le parloir, au moyen de quoi il la présentait comme une parente. Jane comprit alors, pour la première fois, pourquoi son père s'opiniâtrait si étrangement, de temps à autre, pour que ses chemises ou le couvre-pied ne fussent raccommodés par nulle autre que par Morgan, et nulle part ailleurs que dans le parloir. On convint, à l'unanimité, que le retrait de ces trois taxes, ainsi que d'une quatrième sur les charrettes et les haquets, étaitune amélioration, quelque lourdes que fussent les charges actuelles, et quelque grande que fût la nouvelle taxe dont on parlait.

Par suite de sa résolution de ne donner à M. Farrer que d'agréables idées à emporter dans la tombe, M. Peek se mit à établir que la nation était dans le

cas de supporter des fardeaux bien plus lourds qu'autrefois. A lui seul, Arkwright avait procuré les moyens de payer une grande masse d'impôts, en dotant son pays de la filature du coton.

Ah! murmura le vieillard, et qu'est-ce qu'il en est résulté? Arkwright est mort absolument comme un autre.

— Oui, positivement comme s'il n'avait eu que ses 300 livres de rente toute sa vie. Mais c'est une noble chose que celle qu'il a faite, de mettre son pays à même de supporter des temps comme ceux où nous vivons. Quant à moi, je crois que le ministère sera bien venu à nous demander plus d'argent encore, dès que nous aurons eu une découverte aussi heureuse que celle de notre manufacture de coton. Je ne suis plus autant contre la guerre, puisque nous avons ce moyen d'en payer les frais.

— Vous oubliez, Peek, que nous avons des dettes. Le devoir d'abord, le plaisir après. Charité bien ordonnée commence par soi-même. Payez vos dettes d'abord, et puis faites la guerre, s'il le faut.

— Oh! mon Dieu, il s'élèvera quelque nouveau perfectionnement; nous avons tout le temps de payer les dettes. Quand la guerre sera finie, le ministère n'a qu'à trouver quelqu'un comme Arkwright, qui fera une grande invention, et il pourra payer la dette à son loisir.

—Non, jamais! s'écria Farrer avec une énergie dont il ne paraissait plus capable. Vous verrez Arkwright dans l'autre monde avant de voir son semblable en celui-ci. Je l'ai connu, moi, Arkwright. Quant à la dette, — comment sera-t-elle jamais payée? Le pays est ruiné, et Dieu sait ce que deviendront mes petites économies.

Et le vieillard pleura comme s'il avait perdu toute sa fortune. C'était toujours un sujet de chagrin pour lui qu'Arkwright, qu'il s'était habitué à considérer comme le plus heureux des hommes, eût été obligé de se séparer de ses richesses, — de mourir comme un autre homme. Peeck essaya de le consoler, sans tenir compte des froncements de sourcils du docteur Say, et des invitations que lui faisait Jane de retenir sa langue.

— Eh bien! tout ce qui demande qu'on en prenne soin ira à Jane, je suppose, encore qu'une partie de votre mobilier serait mieux dans notre ménage que chez une femme seule. Vous avez là un bien mou matelas, et le lit tout entier est précisément ce qu'il nous faudrait pour la chambre brune, comme je le disais hier à ma femme. Mais Jane aura toutes ces choses-là, je le crains bien.

— M. Peek, de deux choses l'une, dit Jane, faites-moi le plaisir de vous en aller ou de cesser cette conversation.

— M. Farrer passera encore bien de bonnes nuits dans ce lit-là, dit le docteur Say, lorsque nous aurons vaincu la petite obstruction qui gêne sa respiration.

— Allons donc! nous savons tout le contraire, reprit M. Peek, avec un soupir magnifique. Il est dur d'abandonner ce qui nous a coûté tant de peine à gagner. Je vous ai entendu dire, M. Farrer, combien vous aviez été fier la première fois que vous avez eu une montre gagnée par votre travail. Sans doute c'est celle que nous voyons la sur la cheminée. Diable! il y a beaucoup d'argent là-dedans, à en juger par le poids; c'est encore pour Jane cela, je parie? Ah! mon Dieu, elle continuera à faire tic tac, tic tac, quand vous n'y serez plus, absolument la même chose.

— M. Farrer oublia ses souffrances pour suivre de

l'œil la manière dont Peek maniait la vieille montre, et se jouer de ses suppositions sur l'emploi qu'il ferait de sa fortune.

— Et croyez-vous que cet oiseau-là s'apercevra de votre perte ? demanda Peek faisant une caresse du doigt à un verdier dans sa cage. J'ai entendu parler d'oiseaux qui ont dépéri comme le font souvent les chiens à la mort de leur maître ; mais, soyez tranquille, mes petits enfants apprendront bientôt une joyeuse chanson à ce gaillard-là, et l'empêcheront bien de vous pleurer trop longtemps.

— Jane, que personne n'emporte cet oiseau de la maison, si ce n'est Morgan, dit M. Farrer, vous m'entendez ?

— Cet oiseau n'est à personne qu'à vous, mon père, et personne n'y touchera.

—Ah ! voilà le vieux bol à punch, continua le gendre, naturellement ce sera pour vous cela encore, Jane ?

— Notre bon ami répondit le docteur Say, fera encore bien des punchs dans ce bol, une fois que nous lui aurons rendu l'appétit.

— Non, non, docteur, il ne fera jamais plus de punch dans ce monde-ci.

Il se fit un silence après cette déclaration positive, et il ne fut rompu que lorsque Farrer dit à sa fille :

— Vous ne dites pas le contraire. Vous ne pensez pas qu'il vaudrait mieux pour vous ne pas avoir mon héritage.

Jane répondit d'une façon qui indiquait de grands combats et une grande agonie d'esprit. Elle dit qu'elle se trouverait comme un enfant si son père la devait quitter. Elle n'avait jamais vécu sans lui, elle ne saurait conduire sans lui ni ses affaires ni elle-même. En parlant ainsi, Jane était pleine de terreur et en même

temps, elle était livrée à des angoisses qui approchaient du remords.

— Oh ! dès que je serai mort, vous vous marierez, et tout ce que j'ai ira je ne sais où, à je ne sais qui. Quant à vous faire des reproches, je n'y songe pas, car vous avez toujours été pour moi une bonne fille.

Jane répondit qu'elle n'avait aucune idée de mariage.

— Docteur, de quel côté allez-vous? voulez-vous que nous fassions route ensemble? dit Peek, dont les appréhensions sur la destination finale de l'héritage avaient doublé, en remarquant la manière sentimentale dont le docteur Say regardait Jane depuis que la conversation roulait sur ce sujet. Le docteur Say répondit qu'il n'était pas pressé, qu'il ne pouvait songer à abandonner son patient, qu'il voulait rester pour voir l'effet que ferait le vin, etc., etc. Le vieillard étendit sa main affaiblie sur la manche du docteur et le pria de rester. — Une raison de ce desir, c'est qu'il lui semblait qu'il ne mourrait pas tant que le docteur serait à ses côtés, et une autre, c'est qu'il était bien aise qu'il y eût un étranger quand Henry était avec lui, et que Henry montait en ce moment les escaliers.

— On dit que je m'en vais, Henry; et maintenant peut-être vous repentirez-vous de n'avoir pas fait ma volonté.

— J'ai toujours été fâché, mon père, de ne le pouvoir pas.

— Docteur, je ne sais pas au jour d'aujourd'hui ce que les pères peuvent faire de leurs fils; voilà Harry qui n'a pas voulu suivre mon commerce quoique j'aie pu lui dire, et voilà Michael qui laisse la boutique toute seule, tandis que moi je suis malade comme vous voyez. Il devait être de retour il y a déjà trois jours, nous

n'avons pas reçu un mot de lui et je ne sais où m'adresser pour le faire prévenir. Il ne faut s'attacher qu'à ses filles, après tout, — bien que mon père n'ait jamais eu rien à me reprocher, lui. J'étais en train de compter nos paquets de chandelles de huit, quand on m'a appelé dans cette chambre pour le voir mourir. — Eh bien, Henry, je ne vous ai rien laissé, je vous en avertis.

— Soit, mon père; je suis à même de gagner pour mes besoins. Vous m'avez déjà donné l'éducation qui vaut mieux que toutes les richesses du monde, et je ne l'oublierai jamais.

—Je ne sais pas trop ce que vous voulez dire. —J'ai vu une lune au-dessus; — là au-dessus de l'église....

Evidemment le bonhomme divaguait, sa pensée mourante se reportait sur ce qu'il avait vu ou cru voir dans la nuit de la mort de son père, et il s'y mêlait d'étranges anxiétés sur la manière dont la boutique était négligée. Au bout de quelques minutes, Peek était parti pour aller consoler sa nonchalante femme et l'assurer que quelque diligence qu'elle fît, elle n'arriverait pas dans Budge-Row à temps pour voir son père vivant. Jane, pour essayer de calmer le vieillard, était descendue au comptoir, tandis que le docteur Say et Henry restaient près de lui. Henry ne se souciait point d'y demeurer seul, dans la crainte que quelque accès de générosité ne vînt à saisir son père au préjudice de ses enfants plus soumis.

Quelques heures encore se passèrent dans ces soins inutiles, incessants, pénibles qui font la plus grande humiliation de la chambre d'un mourant, à fermer tout parce que la lumière le fatigue, et puis à tout ouvrir lorsqu'il ne peut supporter l'obscurité, à préparer des aliments auxquels il ne touchera pas, et des breuvages

qu'il ne peut plus avaler; à changer continuellement le patient de posture, parce que chacune est plus pénible que la précédente. Encore quelques heures comme celles-là, pendant lesquelles il murmura quelque chose sur Jerry Hill et son frère, ce qui indiquait qu'il pensait à leur mort, qu'il se rappelait les avoir vus dans cette même chambre il y avait un an; — encore quelques heures de contrainte extraordinaire pour Jane, d'anxiété pour Morgan, et tout fut fini.

Patience arriva cinq minutes trop tard, elle trouva le garçon de boutique qui restait debout, la bouche béante, devant une pratique, au lieu de la servir. Il lui dit que Morgan venait de se montrer à la porte de la petite salle d'un air très-triste, que miss Farrer était devenue très-pâle et qu'elle était montée dans sa chambre, en sorte qu'il était sûr que son maître était mort. La pratique se trouva assez obligeante pour aider à fermer à demi les volets et aller ailleurs acheter ce dont elle avait besoin, répandant chemin faisant la nouvelle que Farrer l'épicier, Farrer le richard était mort.

Mais où était Michael? ce fut une question que s'adressèrent l'un l'autre bien des fois, avant la tombée de la nuit, tous les gens de la maison. Personne ne pouvait y répondre, non pas même la jeune femme qui connaissait ordinairement le mieux ses pas et ses démarches. Elle n'en savait pas plus ce jour-là que les parents de Michael, et se montra si inquiète, que Morgan qui avait condescendu à aller en personne lui demander des nouvelles, ne put s'empêcher de la plaindre au fond du cœur.

Mais où était Michael? ce fut la question qui se présenta bien souvent à l'âme et à l'esprit de Jane dans le silence de la nuit, lorsque, suivant son propre désir, elle se trouva seule à veiller auprès du cadavre de son

père. Elle ne voulut pas que Henry demeurât plus longtemps dans la maison, ni que Morgan restât avec elle au-delà de l'heure à laquelle elle se couchait habituellement.

Après avoir remonté la montre, elle l'accrocha, le cadran tourné vers la muraille, car elle ne désirait pas savoir quand il serait minuit et quand commencerait la nouvelle année. La nuit était pluvieuse, venteuse, et elle espérait ne pas entendre sonner l'horloge de la paroisse. Elle entendit, au lieu de cela, les voix de la petite société qui s'était réunie dans cette chambre il y avait un an jour pour jour; — de cette petite société d'amis dont les espérances de richesses dépendaient individuellement de leur chance de se survivre les uns aux autres. Combien n'aurait-elle pas donné pour retourner en arrière à cette époque ? L'année qui venait de s'écouler lui avait révélé quelque chose qu'elle ne savait pas bien complétement auparavant, — qu'elle était dévorée par la passion croissante de l'avarice. Elle s'était sentie se réjouir de la mort du frère de Jerry Hill, bien qu'à une autre époque la seule idée de la possibilité de cette mort l'avait fait pleurer plusieurs jours de suite ! Elle n'avait pas eu la force de dire à son père qu'elle ne désirait pas son héritage. Et maintenant — qu'elles étaient las nouvelles qu'elle souhaitait d'apprendre de Michael ? s'il avait formé de mauvaises connaissances, — s'il se livrait à des spéculations désespérées avec des smugglers, — s'il n'épousait pas maintenant la mère de ses enfants, et s'il ne divisait pas ainsi la fortune de son père, — si elle se trouvait la seule survivante de tous les actionnaires de la tontine. — Dans cette hypothèse, quelles étaient les meilleures nouvelles qu'elle pouvait apprendre de Michael? elle bondit d'horreur de dessus son siège aussitôt qu'elle

eut conscience de s'être posé cette question. Elle découvrit la face du cadavre, jamais elle n'avait vu immobiles les traits de son père, même pendant le sommeil. Jamais ses yeux n'avaient refusé de se lever sur elle, ni ses lèvres de lui répondre. Si son père n'avait plus souci d'elle, qui en aurait souci? Le sentiment de l'isolement s'épandit fortement sur son âme, et quand son cœur bondit un instant à la pensée de sa richesse et puis retomba, quand une peinture affreuse se présenta devant ses yeux, de Michaël luttant et succombant au milieu de la tempête affreuse de cette nuit, elle succomba sous le poids de sensations aussi violentes; la lumière sembla errer devant ses yeux; le mort sembla se lever droit dans son lit; le vent qui s'engouffrait dans la rue étroite, la grêle qui frappait la croisée, tout l'épouvantait, elle ne pouvait plus rien s'expliquer. Quelque chose la serrait étroitement à la gorge, quelque chose la tirait par le derrière de ses vêtements, quelque chose se penchait en dehors du baldaquin du lit et la regardait. Des gémissements et des cris de terreur éveillèrent Morgan de son premier sommeil; elle descendit dans l'obscurité et heurta le garçon de boutique grelottant et qui était venu s'asseoir sur les escaliers, parce qu'il n'osait rester dans sa chambre.

A la vue de Morgan demi-vêtue, Jane se calma immédiatement, elle se laissa tomber dans un fauteuil, tandis que Morgan alla droit au lit, sa première idée étant que le bonhomme n'était pas mort et que quelques monvements qu'il avait faits avaient terrifié sa maîtresse. Mais quand elle vit que le cadavre était froid et glacé comme avant, elle tourna les yeux sur Jane comme pour la questionner.

— Morgan, Michael est mort; oui, il l'est; je l'ai tué, je suis sûre que je l'ai tué.

— Non, miss Jane, il y a quelque différence entre souhaiter qu'un homme soit mort et le tuer.

— Comment savez-vous? qui vous l'a dit? demanda Jane, ses dents claquant l'une contre l'autre.

— Il y a une lumière dans vos yeux et une chaleur sur vos joues qui m'en ont dit il y a longtemps plus que vous n'en saviez vous-même, ma chère, je vous ai vue redevenir enfant quand tout le monde vous regardait comme une femme rassise.

— Non, non, plût à Dieu. — Je voudrais être redevenue enfant.

— Que peut-il y avoir de plus digne d'un enfant, que de convoiter avidement ce que vous ne pouvez user, et d'abandonner tout ce qui est réellement précieux pour ce dont vous devenez chaque jour moins capable de jouir?

— Dieu sait qu'il ne me reste rien de ce qui est précieux, murmura Jane fondant en larmes.

— Oui, ma chère, si, dans ce que vous avez vu ce matin, il n'y a rien qui puisse vous faire oublier votre or, vous ne méritez rien de plus précieux que de l'or. Si vous ne méprisez pas vos richesses, en comparaison de votre frère Henry et de sa femme, c'est pitié que vous soyez leur sœur.

— Sa femme! quelle femme?

— Son épouse, madame; je l'ai vue ce matin, et une bien jolie petite femme, — toute jeune, et parlant un si drôle d'anglais, que je ne l'aurais jamais pu comprendre, si je n'avais lu sur sa charmante figure la moitié de ce qu'elle voulait dire. Il y avait là aussi son père, qui ne pouvait pas me parler du tout, encore qu'il parlât très-vite avec sa fille. M. Henry était très-occupé de ses livres et de ses journaux, dans un coin de la chambre qu'on a séparé par un rideau, pour lui

faire une sorte de cabinet particulier, car ils n'ont pas trop de logement. Vous ne verrez pas d'or en allant les voir, mais...

— Mais... je suis sa sœur, et il ne m'y a jamais conduite... cependant...

— Vous étiez trop riche, miss Jane, pour ne pas désirer le devenir davantage. De manière qu'ils ont voulu attendre pour n'avoir pas l'air de vouloir vous enlever une partie de cet or auquel vous tenez tant. Si vous aviez interrogé M. Henry, il y a longtemps qu'il vous aurait tout dit. Quoi qu'il en soit, il vous amènera sa femme demain, et vous ne serez tous que meilleurs amis de ce qu'il ne sera pas question de partager entre vous ce riche héritage.

— Morgan, dit Jane, se calmant à mesure qu'on l'humiliait davantage, vous me quitterez pour aller avec eux, vous m'abandonnerez à des serviteurs mercénaires.

— Jamais, ma chère, vous avez besoin de quelqu'un qui vous rappelle quelles grandes choses vous pouvez faire et quelles grandes choses vous avez faites pour un homme que vous-même, après tout, ne pouviez pas rendre heureux. Et, en disant cela, elle jeta les yeux sur le cadavre. Vous aurez besoin de quelqu'un qui vous parle comme à un enfant, et vous ramène à la raison après des attaques comme celles que vous venez d'avoir cette nuit; car celle-là ne sera pas la dernière, si vous mettez à la torture, pour l'amour de l'argent, votre esprit et votre conscience. Vous aurez besoin de quelqu'un qui vous aide à être reconnaissante envers la Providence, si vous avez le bonheur qu'elle vienne diminuer vos richesses. Et, si le pire arrive, vous aurez besoin de quelqu'un pour cacher vos péchés au monde, de quelqu'un qui épie

vos bons moments, si vous devez en avoir, pour adoucir votre cœur. Ainsi je resterai près de vous, et je dirai toujours quel cœur noble et tendre vous avez possédé jusqu'au milieu de cette terrible nuit.

Pendant une heure, tandis que les restes de son père étaient là sous ses yeux, qu'elle entendait parler de Henry, et qu'elle méditait sur son histoire, — Jane éprouva pour la richesse, comme but, quelque chose de ce dégoût qu'on exprime souvent, mais qui était pour elle un sentiment nouveau. Ses idées se brouillèrent peu à peu en réfléchissant sur l'incertitude et le vide de la vie qu'elle avait devant elle. Elle tomba endormie dans le fauteuil de son père, permettant ainsi à sa vieille amie de verser les larmes nombreuses qu'elle avait retenues sous une apparente froideur. Dans la suite, Morgan conserva un souvenir plus distinct que Jane, de leur conversation de cette nuit.

CHAPITRE IV.

ÉCRIRE EN CAUSANT.

La seule chose que Henry eût convoitée dans l'héritage de son père, était l'oiseau que Peck avait justement supposé devoir appartenir à Jane. Henry était convaincu que c'était pour lui que cet oiseau avait été originairement acheté, puisqu'on lui en avait expressément laissé le soin ; mais il ne voulait pas pour cela le demander davantage. Il n'aurait pas permis à sa femme de ramasser une épingle dans cette maison, ou de prendre à l'étalage le moindre morceau de sucre candi pour apaiser sa toux, si on ne le lui avait offert. Mor-

gan prit sur elle de porter l'oiseau à Henry avec les compliments de sa sœur; elle lui porta de plus une ample provision de graines, et un magnifique morceau de candi pour becqueter.

Il était réellement amusant de voir ce petit oiseau sauter d'un barreau à l'autre et chanter, lorsqu'à la fin des courtes journées d'hiver la petite famille de Henry se préparait à ses travaux du soir. Henry, sa femme et son beau-père n'avaient pas le temps de rester oisifs au coin du feu à deviser de guerres et de révolutions, à secouer la tête en parlant de trahisons prêtes à éclater sous leurs pieds, de la perversité du peuple ou de la chute imminente de la monarchie. Ils n'étaient ni méchants ni traîtres, ils ne souhaitaient pas la chute du trône, mais ils ressemblaient au peuple en cela, qu'ils étaient obligés de travailler pour vivre. Les longues soirées d'hiver leur étaient très-favorables pour cela. Marie était en ce moment en train d'allumer la lampe, et de disposer les papiers, les plumes. Cela fait, elle se mit à sa tâche, tandis que son père et son mari s'asseyaient près l'un de l'autre pour composer ce qu'elle devrait transcrire ensuite. Les occupations littéraires de Henry ne consistaient pas uniquement dans la correction d'épreuves de livres classiques, bien que ce fût là sa principale ressource. Il était de plus le principal, et presque le seul rédacteur d'un journal très-populaire, qui, grâce à son talent et surtout à sa franchise, causait beaucoup d'ennui à quelques-uns des ministres, et beaucoup de satisfaction aux membres de l'opposition, ainsi qu'à une notable portion d'électeurs de Londres. Henry aurait proclamé devant le monde entier, s'il l'avait pu, que ses travaux devaient une grande partie de leur valeur et de leur charme au concours de son beau-père, qui avait vécu assez longtemps en Angle-

terre, pour entendre une grande partie de ses intérêts domestiques, aussi bien que ceux des puissances étrangères, et qui apportait, dans le travail commun, une longue observation des affaires du continent ainsi que l'expérience de leurs vicissitudes. M. Verblanc avait été l'un des premiers émigrés en Angleterre. Il n'y était venu d'abord que dans l'intention d'y conduire sa fille, et de retourner ensuite être utile dans son pays ; mais la marche des événements avait été trop rapide. Les hommes modérés avaient perdu leur influence, et ne couraient que trop de risques de perdre aussi leurs têtes. M. Verblanc resta donc en Angleterre, espérant y rendre quelques services, jusqu'à ce que son pays ouvrît de nouveau les bras pour accueillir des hommes tels que lui. Henry Farrer s'était attaché à sa fille tandis qu'elle résidait dans la famille Stephens, et comme M. Verblanc pensait qu'il était très-probable que les enfants de deux pères très-riches ne seraient pas longtemps très-pauvres, il encouragea leur mariage, résolu de travailler avec eux jusqu'à ce qu'il pût recouvrer une partie de la dot de Marie.

Marie transcrivait un article sur la sténographie de son mari ; — elle y était tellement accoutumée que cela ne l'empêchait pas de prêter attention à ce qui se disait à l'autre bout de la table, de faire elle-même des observations de temps en temps.

— Et les coqs mexicains y gagnent-ils? demanda-t-elle, faisant allusion à quelque chose qui venait de se dire. Les amateurs de combats de coqs ont-ils renoncé à ce jeu par suite de la taxe?

— Ce jeu a singulièrement diminué, ma chère. Le gouvernement ne retire guère que 45 mille dollars (125,000 fr.) de cette taxe ; ainsi vous voyez qu'il n'y a plus beaucoup de combats de coqs.

— S'il en est ainsi, je voudrais que dans votre prochain article, vous proposassiez une taxe très-lourde sur la guillotine, qui est bien le plaisir le plus barbare que je connaisse.

— Vous êtes pour mettre un pouvoir moral entre les mains du gouvernement, Marie, — le pouvoir de contrôler les goûts et les amusements du peuple. Est-ce une bonne chose qu'un tel pouvoir?

— Sans doute; on a pu diminuer le nombre des combats de coqs, on pourra donc diminuer la consommation des spiritueux, les jeux de dés, etc. Personne n'est plus ennemi que vous de l'abus du jeu et des spiritueux. Je viens précisément de copier ce que vous dites du gin.

— Mais ce même pouvoir peut inviter le peuple à jouer dans les loteries, le tenter à se livrer à la contrebande, et le tyranniser de mille manières. Quand les taxes son levées sur ce qui se mange, sur ce qui se boit, sur ce qui sert, il peut y avoir, et il y a toujours une grande inconséquence dans les leçons morales et pratiques que ces taxes donnent au peuple. Elles disent, par exemple : « Vous ne vous servirez pas de poudre à friser, et vous n'acheterez pas de blé, mais venez tenter la fortune à nos loteries, il y a un prix de 30 mille livres sterling (750,000 fr.). Si vous voulez du tabac à fumer, il faut le demander à la contrebande, mais nous vous ferons payer le savon que vous employez pour vous tenir propre, le sel que vous mettez dans la nourriture de vos enfants, l'air et le jour que vous cherchez à introduire dans vos maisons. »

— A la bonne heure, mais ce serait-là un abus du pouvoir dont nous parlions. Nos législateurs ne pourraient-ils faire comme le Mexicains, imposer les mauvais amusements? — les objets de pur luxe?

— Et qui est-ce qui décidera quels amusements sont mauvais, et quels articles sont de luxe? S'il n'y a personne pour soutenir que les combats de coqs et de taureaux soient des amusements vertueux, il y a bien des opinions sur la chasse au renard ou à la bécassine, sur les foires et les danses de village. Quant aux objets de luxe, où est la ligne qui les sépare des objets de nécessité?

— Notre blanchisseuse avait l'air très-sérieux quand elle m'a dit « Il me faut ma tasse de thé, je ne suis bonne à rien sans cela. » Je suppose que notre hôte en dit autant de son vin de Porto, et certainement il n'y a pas un lord qui ne regarde comme une nécessité pour lui d'avoir des domestiques mâles, des chevaux et des voitures.

— Quant à moi, je ne vois pas que le gouvernement ait plutôt le droit de décider quels articles seront payés cher par le peuple, qu'un empereur n'en a de dire comment ses sujets attacheront leurs souliers.

— Fort bien; mais que voulez-vous donc que l'on taxe?

— La propriété. Tout ce que le gouvernement a le droit de faire en fait d'impôts, c'est de lever l'argent nécessaire, et son principal devoir est de le faire de la manière la plus équitable possible. Il n'a rien à voir avec ce que les citoyens font du reste de leur argent, et il n'a pas besoin d'altérer le prix des choses, pour le plaisir d'exercer un prétendu pouvoir moral.

— Peut-être sauverait-on beaucoup de frais, si le gouvernement prenait les articles de luxe eux-mêmes, au lieu de lever de l'argent sur eux; mais il faudrait de grands magasins pour loger toutes les choses étranges qu'on accumulerait, et alors le gouvernement se ferait marchand. Je ne sais si ce plan a jamais été essayé.

— Oui, en Chine, le soleil de l'empire céleste a pris ses taxes en nature, — surtout pour les substances alimentaires.

— Ainsi, il est devenu un gros négociant en riz ?

— Et l'agriculture s'est perfectionnée prodigieusement.

— Perfectionnée! Dans ce cas, je suppose qu'il y aurait un grand accroissement de toutes les bonnes choses que le gouvernement voudrait recevoir sous forme de taxe.

— Jusqu'à un certain point, la taxation de quelqu'article que ce soit agit comme un stimulant ; mais ce point est facilement dépassé. La nécessité de répondre à ce que demande l'état, excite l'homme à l'industrie et à l'invention, en sorte que si la taxation est modérée, le peuple finit par y gagner, à cause du stimulant qu'il lui doit ; mais si le fardeau devient plus lourd, à mesure que le peuple double ses efforts, non-seulement il perd courage, mais ce qui devait produire des richesses dans l'avenir, se consomme sans profit, et les moyens de perfectionnement ultérieur disparaissent sans retour.

— Ah! s'écria M. Verblanc, combien de fois avait-on dit à ceux qui naguère encore gouvernaient la France, que la taxe enlève au peuple non-seulement l'argent qui entre dans le trésor, et les frais de perception, mais encore la valeur de tout ce qu'elle empêche de créer ! Combien de fois leur a-t-on dit de regarder la Hollande, et de s'instruire par son exemple !

— Voilà un cas qui vient à propos pour ce que nous sommes en train d'écrire ; prenons-en note. Quel pays pouvait se comparer à la Hollande, quand la Hollande était la reine du commerce, et la mère nourrice de toute richesse ?. Que lui est-il arrivé ? Son industrie

s'est ralentie, son commerce a décliné, sa richesse a disparu, et elle a connu à la fin le fléau du paupérisme. Pourquoi? Son propre comité des recherches a déclaré que ce changement est dû aux taxes dévorantes, qui, non contentes de s'approprier son revenu, avaient commencé à absorber son capital. D'abord, la création de valeurs fut limitée, puis empêchée, gênée. De ce jour, la Hollande a été tombant du haut de sa prééminence. Il est dans la nature de cette chute qu'elle doit aller s'accélérant, si on n'y met un vigoureux obstacle, en sorte qu'il paraît infiniment vraisemblable que la Hollande disparaîtra de la liste des nations. — Est-ce bien cela, Marie?

— Oh! oui ; mais il faut encore donner deux ou trois exemples ; du moins, quand je faisais des devoirs dans ma pension, on me disait qu'il fallait toujours citer trois exemples.

— De tout mon cœur ; il ne serait que trop aisé d'en trouver trois fois trois. Lequel prendrons-nous, monsieur, l'Espagne?

— L'Espagne, si vous voulez ; mais il n'est pas besoin d'aller plus loin que votre malheureux pays. Votre roi aurait-il été égorgé? — les Français auraient-ils souillé leur émancipation par des atrocités, s'ils n'avaient pas été plongés dans la misère, excités par le sentiment de longues injustices, et par des taxes dévorantes. Ces taxes, on aurait pu les supporter, je crois, quant à leur chiffre ; mais on ne les levait pas du tout sur les riches et les nobles ; elles frappaient exclusivement les travailleurs et les nécessiteux. Les riches et les nobles dépensaient leur revenu aussi complétement que s'ils eussent été soumis à une juste taxe, tandis que les travailleurs payaient d'abord leur revenu, puis leur capital ; en sorte qu'un beau jour, privés de salaire, ils se

retournèrent contre les riches, et les anéantirent. Les oppresseurs ne sont plus, mais il n'y a pas moyen de recouvrer ce qu'ils ont prodigué sans profit. Le peuple appauvri peut maintenant, la tête levée, jeter à la face du ciel ses cris de famine; mais la subsistance qu'on lui a enlevée, nul ne pourra la lui rendre.

— Assez pour la pauvre France, dit Henry écrivant rapidement. Passons à L'Espagne.

— Prenez une seule des taxes espagnoles, prenez l'alcavala, et vous aurez une raison suffisante pour comprendre comment avec son sol si fécond, sa richesse métallurgique, ses colonies où envoyer ses consommateurs superflus, l'Espagne est plongée dans une irrémédiable pauvreté. L'alcavala, le monstrueux tant pour cent sur tous les articles bruts ou manufacturés, chaque fois qu'ils sont vendus, doit entamer de plus plus en plus le capital. source de la richesse. Avec l'alcavala, l'Espagne ne pouvait arriver à rien autre chose qu'à la ruine.

— Excepté dans les provinces où il n'y avait pas d'alcavala, — la Catalogne et le royaume de Valence; aussi se tinrent-ils longtemps debout, longtemps après l'abaissement des autres provinces. Allons, Marie, voilà vos trois exemples. La place nous manque pour inscrire tous ceux qui se présenteraient encore.

— Non pas même pour l'Angleterre?

— L'Angleterre! voulez-vous dire que l'Angleterre soit sur le chemin de sa ruine? Ma chère amie, vous ne comprenez pas les ressources de l'Angleterre.

Peut-être non; mais vous m'avez parlé de huit cents faillites dans les sept derniers mois. N'avez-vous point quelques taxes qui atteignent votre capital?

— Nous en avons quelques-unes, comme ma sœur Jane vous le dira; elle sait maintenant combien les

héritages sont diminués par les frais de mutation. C'est une mauvaise pratique que de diminuer ainsi la propriété à chaque mutation ; cela consomme le capital, et gêne la circulation. Mais nous avons peu de taxes de cette nature. Il est vrai que dans un certain sens, toute taxe provient plus ou moins directement du capital ; mais presque toutes les nôtres sont payées sur le revenu, et je crois que le revenu suffira pour payer toutes celles qu'on pourra encore proposer, pourvu qu'on y garde quelque modération. Avec le revenu que possède l'Angleterre, et l'ambition de son peuple de ne pas descendre dans l'échelle de la société, l'on fera des efforts pour maintenir son capital entier, aussi longtemps qu'on aura quelque espoir d'y réussir. Nous inventerons, nous perfectionnerons, nous épargnerons en grand, avant que de laiser sacrifier notre capital.

— Dans le cas de votre taxe sur la propriété ?

— Pourquoi pas ? Le but d'une taxe sur la propriété ne serait pas de nous prendre plus, mais de nous prendre moins que nous ne payons aujourd'hui ; moins par l'économie des frais de perception, ce qui serait autant de sauvé. Si notre revenu paie maintenant une taxe plus forte, il suffirait bien alors pour en payer une moindre, et d'autant plus aisément que la taxe serait alors plus égale, — le riche sacrifiant une partie de sa dépense improductive — au grand soulagement du capitaliste industrieux, qui maintenant paie bien plus que sa part. Oh ! il faudrait qu'une taxe sur la propriété fût bien énorme pour entamer notre capital ! Mon Dieu, ma chère, nous pourrions payer l'année prochaine, et cela sans toucher à notre capital, notre grande dette nationale de près de 300 millions de livres sterling (7 milliards 500 millions).

— Dans ce cas, il me semble que vous devriez adopter cette taxe avant que votre grande dette ne grossisse encore. Coyez-vous qu'elle doive continuer à grossir?

— Nos ministres et le parlement y semblent décidés. En attendant, nous jouons avec un fonds d'amortissement; nous avons l'air de vouloir payer, et nous ne faisons que rendre le fardeau de plus en plus lourd.

— Vous jouez un jeu d'enfant, qui ne ressemble que trop à la misérable administration qui a réduit la nation française à la besace. Soyez plus sages que nous, débarrassez-vous de votre dette, si vous pouvez en effet payer vos 300 millions st. sans diminuer votre capital.

— Nous sommes en guerre, dit Henry, d'une voix abattue, et, ce qui est pire, on déclare que la dette est très-populaire.

— Le temps viendra où les fardeaux que vous aurez à supporter pendant la paix vous ôteront cet engoûment de la dette.

— Nous ou nos enfants. A cette époque-là même, je conseillerais encore des efforts immédiats pour payer, quand bien même la dette devrait s'élever au double de ces 300 millions.

— 600 millions sterling (15 milliards)! mais ce serait une dette inouïe; que penser de vos gouvernants, s'ils préparent ainsi la ruine de votre beau pays?

— Eh bien, quand ils dépasseraient encore cette somme, j'insisterais pour qu'on s'efforçât de payer. A coup sûr, il est difficile de concevoir une dette de plus de 600 millions sterling; mais on conçoit plus difficilement encore qu'une nation consente à en payer l'intérêt annuel, qui serait, je crois, de 30 millions sterling (750 millions) (1).

(1) Dans le cas où il y aurait en Angleterre un homme, une femme ou

— Ah! cet intérêt est le grand fléau; si on laisse la dette s'accroître, la nation pourra être soumise, dans un demi-siècle d'ici, à une charge permanente d'intérêt, qui aurait suffi seule pour payer toutes les guerres depuis l'origine de la dette. Oui, l'accroissement annuel de l'intérêt est un grand fléau, — puisqu'il fait passer des sommes énormes de la poche de certaines classes dans les mains de certaines autres, où elles ne seraient pas naturellement arrivées. Vos ministres ont beau dire que la dette n'est pas une perte réelle pour le pays, puisque la transaction ne sort pas du pays, — cette circonstance n'allégit pas le fardeau de ceux qui sont obligés de donner le fruit de leurs travaux aux créanciers de l'état, dont le capital s'en est allé en poudre à canon tirée à la mer, ou a été enseveli sur le continent avec les cadavres de leurs compatriotes.

— De plus, dit Marie, s'il n'y a point de mal à conserver la dette nationale, parce que la transaction ne sort pas du pays, il n'y en aurait pas davantage à la payer, puisque ce serait encore une transaction toute nationale.

— C'est très-vrai. Si tous étaient taxés pour payer les créanciers de l'état, il n'y aurait pas de perte totale. Quant aux inconvénients réels, — la distraction du capital de ses canaux naturels et l'oppression de l'industrie, — le remède serait un soulagement si inestimable, que, peu de temps après, ceux-là qui auraient payé la part la plus forte, s'étonneraient de leur propre aisance, et ne comprendraient pas que la nation ait tardé si longtemps à secouer un si pesant fardeau.

un enfant qui aurait besoin qu'on le lui rappelât, mentionnons ici que notre dette nationale s'élève aujourd'hui à huit cent millions de livres sterling (20 milliards), et que l'intérêt annuel s'élève à vingt-huit millions de livres sterling (700 millions).

— Comme l'héritier qui a le courage de vendre une partie de ses domaines hypothéqués, pour dégréver le reste. Mais quels sont ceux qui paieraient la plus forte part?

— Naturellement les plus riches. Tous devraient contribuer pour une part quelconque; même le journalier donnerait volontiers une partie de son salaire une fois, afin que, dans la suite, son salaire lui appartînt tout entier. Mais c'est l'aristocratie qui a proposé cette dette, c'est pour elle qu'on l'a contractée, c'est par elle qu'elle s'est accumulée, et il est certain qu'il s'en faut de beaucoup qu'elle n'en supporte une juste part. Ce serait donc l'aristocratie que cette liquidation regarderait surtout.

— Mais ne dites-vous pas que les membres des deux chambres battent des mains chaque fois que l'on propose de gréver de plus en plus la postérité?

— Oui, mais quel parlement est-ce cela? Si jamais M. Grey atteignait son grand but, — si jamais nous avions un parlement où le peuple pût faire entendre sa voix, et si alors le peuple déclarait qu'il lui convient de continuer à supporter le fardeau que l'aristocratie actuelle lui impose, dans ce cas je dirais que le peuple est le maître et je lui ferais compliment sur sa patience. Mais si, quand le peuple pourra protester et le faire de manière à ce qu'on doive entendre sa voix, si le peuple dis-je, se prononce pour une assiette d'impôts qui atteindront tous les citoyens, mais qui tomberont principalement sur ceux-là à qui nous sommes redevables de la dette, je dis que le peuple fera alors non-seulement ce qui est juste abstractivement, mais encore ce qu'il y a de plus aisé, de plus prudent et de plus heureux.

— Vous écrivez à mesure que vous parlez, dit Marie, est-ce que vous allez laisser le mot *aisé ?*

— Oui, parce qu'il est employé ici comparativement. Il n'y a guère de plan qui ne fût plus aisé que de soutenir indéfiniment un pareil fardeau. Il n'en coûterait qu'une gêne et un bouleversement passagers pour s'en débarrasser une bonne fois. Je ne sais s'il y aurait un seul individu ruiné ; mais de tous ceux qui devraient sacrifier une partie de leurs propriétés, il n'en est pas un qui ne retirât de cette mesure certains avantages qui, avec le temps, compenseraient sa perte ou même feraient plus que la compenser pour lui et pour ses enfants. Quant à la masse du peuple, ce serait un inestimable bienfait; il n'appartient pas à ceux qui se vantent si orgueilleusement des ressources du pays de douter que la chose ne soit faisable.

— C'est un noble et beau pays que le vôtre, observa M. Verblanc, et il n'en est que plus étonnant et que plus honteux qu'il contienne tant de misère ; — un si grand nombre d'individus qui manquent de tout. Quelqu'énormes qu'aient été et que soient les dépenses de votre gouvernement, comment avez-vous non-seulement soutenu mais encore augmenté vos ressources? Comment, quand la guerre vous coûtait tant, avez-vous perfectionné votre agriculture, votre marine et vos manufactures? Comment avez-vous bâti vos docks, ouvert vos canaux et redressé vos routes? Et quand la nation s'enrichissait ainsi, comment des masses d'individus se sont-elles appauvries jusqu'à la misère?

— Et comment en serait-il autrement quand le poids des emprunts publics tombe aussi inégalement qu'en Angleterre? Quelque terrible que soit le chiffre de l'impôt, l'inégalité de sa répartition est plus terrible encore. Il est très-possible, — en tenant compte de ce

qu'il y a de stimulant pour l'industrie et l'invention dans une guerre populaire, — que le capital de la nation ne fût pas beaucoup plus considérable qu'il ne l'est aujourd'hui, si on nous avait épargné les guerres et les autres dépenses improductives que le trésor public a payées depuis 20 ans; mais la répartition de l'impôt est très-fautive et il en résultera pour les générations à venir des embarras qu'on n'ose approfondir.

— Cela vient de ce que vos gouvernements ont poussé trop loin leur système d'emprunt. Il y a à coup sûr toute la différence du monde entre un individu qui emprunte pour son commerce ou pour une entreprise lucrative quelconque, et les gouvernements qui empruntent ce qu'ils doivent dissiper dans l'air, dans la mer ou ensevelir sous la terre, de manière à ne pouvoir pas plus en être retiré que la pluie qui tombe sur un sol desséché.

— Pourquoi, demanda Marie, l'argent que coûte la guerre ne serait-il pas levé chaque année? la nation alors saurait ce qu'elle ferait en entreprenant une guerre. Quand mon père rebâtissait son château, il payait chaque partie à mesure qu'elle était terminée, en sorte qu'il a quitté la France sans reproches et sans dettes.

— Quand les gouvernants et les gouvernés n'ont nul souci des générations à venir, ils trouvent plus aisé d'emprunter et de dépenser que de balancer leurs recettes et leurs dépenses. Quand les gouvernants n'osent pas demander autant qu'ils désirent dépenser, ils échappent à ce que les taxes nouvelles auraient de déplaisant en proposant des impôts. Quelques taxes dont notre gouvernement nous ait chargés, il n'a pas osé nous taxer actuellement assez, — assez pour les plans proposés à la nation.

— Il craignait de rendre le peuple impatient.

— Précisément, et le peuple a montré ce que les

hommes d'Etat appelaient, il y a déjà bien des siècles, une ignorante impatience de l'impôt, c'est-à-dire, que ceux qui se disent les représentants du peuple ont approuvé des projets dispendieux pour lesquels le peuple ne s'est pas trouvé disposé à payer. Les gouvernants et le peuple paraissaient déraisonnables aux yeux les uns des autres. Le plus grand tort est d'appeler les représentants du peuple ceux qui ne le sont pas réellement. M. Grey et les amis du peuple font tout ce qu'ils peuvent pour amener les deux partis à se mieux comprendre. Quand ils y auront réussi, j'espère qu'on ne s'en ira plus en guerre aux dépens des générations à venir, — qu'on ne se précipitera plus dans des dépenses sans avoir actuellement dans les coffres de quoi y faire face.

— Ceux qui les premiers inventèrent ces emprunts publics n'ont pas dû deviner ce qu'ils faisaient.

— Ils n'ont pas pu imaginer qu'on dût perfectionner leur système d'emprunt à ce point de ne pas préparer le remboursement dans un temps déterminé. Si, — ainsi qu'il peut arriver à l'occasion d'une guerre soudaine, quand la nation se trouve dans des circonstances peu favorables; — si, dis-je, il est périlleux de lever tout à coup de lourdes taxes, il peut être avantageux de se procurer des fonds qui permettent à la nation de payer plus à sa convenance et par à-comptes; mais l'époque de remboursement devrait être fixée dès l'ouverture de l'emprunt. Celui-ci devrait être remboursable par portions dans un nombre d'années déterminé, de manière que chacun saurait combien de temps il doit porter sa part du fardeau. Cette règle est bien simple et il eût été heureux pour le pays qu'elle eût été observée depuis le jour où....

— Où le système d'emprunt a commencé.

— Je ne vais pas tout à fait jusque-là; je ne vois pas trop comment aux époques agitées de la Révolution on eût pu gouverner le pays sans emprunt. A cette époque les contribuables étaient si divisés d'opinion, que le roi William et ses ministres n'eussent pu obtenir par les taxes assez d'argent pour soutenir la lutte, et qu'en l'essayant, ils n'eussent fait que s'attirer de nouvelles haines. Mais une guerre étrangère entreprise par un peuple uni est une tout autre chose, et les conseillers de Georges II n'avaient nullement besoin de continuer le système d'emprunt.

— Ils trouvèrent la dette considérable, je suppose, et la laissèrent plus considérable encore suivant la méthode de ceux qui empruntent aux générations à venir.

— Oui; quand elle vint dans leurs mains, elle était de 52 millions sterling (1 milliard 300 millions) s'étant élevée à ce chiffre depuis la Révolution, au commencement de laquelle elle n'était que de 664 mille livres (16 millions 600 mille francs); maintenant elle est de cinq fois 52 millions.

— Hâtez-vous de dire toutes ces choses aux riches, et ils s'ingéreront à trouver quelque plan pour se débarrasser promptement de ce monstrueux fardeau.

— Il y a bien des choses à faire avant cela, ma chère; nous avons d'abord à les convaincre que cette dette n'est pas une excellente chose. Tant qu'ils ne paieront pas une juste portion des intérêts, sachant bien d'autre part que la liquidation, quand elle aura lieu, sera principalement à leur charge, ils ne manqueront pas de raisons pour se persuader qu'une grande dette nationale doit être un grand bienfait pour la nation.

— Elle attache le peuple au gouvernement, peut-être, est-ce cela qu'ils disent?

— Oui, comme si le peuple ne doit pas toujours être le plus attaché au gouvernement qui s'occupera le plus de sa prospérité. Que veut-on qu'il pense d'un gouvernement qui...

Il s'arrêta tout à coup, parce que Marie mit le doigt sur ses lèvres et parut écouter. Elle courut à la porte, et l'ouvrit toute grande assez à temps pour distinguer le frôlement des vêtements de quelqu'un dans l'escalier obscur.

— Je suis certaine qu'il y avait quelqu'un à la porte, dit-elle, hésitant si elle devait la refermer ou non. Son père secoua les épaules sur la sensation de l'air froid; Henry dit que si les gens de la maison avaient besoin de quelque chose, ils sauraient bien revenir, et Marie, après avoir demandé sur le palier, s'il y avait quelqu'un, ne recevant point de réponse, retourna à sa place, tout en disant que ce n'était pas la première fois qu'il lui avait semblé entendre quelqu'un à la porte.

Son mari écrivit sous le dictée de son beau-père, sur les faussetés qu'on débite relativement à la dette; — que le parchemin, gage des créanciers de l'état, était une véritable création de capital, tandis qu'en réalité, ce n'est que le signe représentatif de valeurs actuellement perdues et anéanties; que les millions déplacés annuellement pour les intérêts, étaient autant d'ajouté à la circulation, tandis qu'en l'absence d'une dette nationale, ces mêmes millions eussent été jetés dans une circulation plus profitable; — que les fonds publics présentaient un placement prompt et facile pour les capitaux non employés, tandis qu'ils ne manqueraient pas d'emploi pour les capitaux, si on laissait à l'industrie la liberté qu'elle doit avoir; — enfin, que le cours de la bourse est un excellent instrument pour apprécier l'opinion publique, tandis que la plus petite

dette nationale aurait cet avantage aussi bien que la plus forte. Personne ne verrait d'inconvénient, par exemple, à conserver pour cet effet les 664 mille livres de la dette au temps de la révolution.

Marie ne put pas se remettre complétement à son travail après cette interruption. Henry l'eut oubliée en un moment. Il s'échauffa, et devint éloquent à mesure qu'il élevait la voix davantage. Comme il l'avait annoncé, personne ne monta. Personne ne pouvait rien avoir à demander à la porte, quand il demandait, lui, si haut, comment il était possible que le peuple fût attaché à un gouvernement qui, etc.; quand il insistait sur le premier principe de la taxation, — l'égalité, — quand il citait vingt exemples à l'appui de ses raisonnements, exemples qui tous se résolvaient par l'égalité ou l'inégalité de l'impôt. Sa petite femme vint derrière lui, mit sa main sur son épaule, et lui demanda tout bas s'il était absolument nécessaire de crier si haut.

— Je vous demande pardon, ma bonne amie, je vous aurai étourdie ; pourquoi ne parliez-vous pas plus tôt? J'oublie toujours les dimensions de notre chambre, et il se leva en riant, pour montrer qu'il touchait presque le plafond du haut de ses doigts effilés. — J'oublie toujours la différence qu'il y a entre notre chambre et les grandes salles où j'argumentais à l'Université. Est-ce que j'ai été bien bruyant, ma bonne amie?

— Oh! non, mais assez pour être entendu au-delà des quatre murs ; et elle jeta un coup d'œil significatif vers la porte.

— Si c'est là tout, qui voudra est le bien-venu à écouter ce que je dis sur la taxation ; cela sera imprimé tout au long demain matin, mon amie.

— Je l'ignorais, dit Marie, mais je n'en suis pas plus désireuse que quelqu'un vous entende déclamer

avec autant de véhémence sur l'égalité; c'est un mot en bien mauvaise réputation aujourd'hui.

— Comment, dit M. Verblanc, regardant tendrement sa fille, pardonnerai-je à ceux qui ont fait entrer la crainte dans un cœur qui naguère était aussi léger qu'un fil de la Vierge? Comment pardonnerai-je à ceux qui ont enseigné le soupçon à mon enfant?

— Mon père, rappelez-vous cette nuit...

— Oui, Marie, je sais que c'est la pensée de cette nuit qui vous rendait soupçonneuse tout à l'heure. La nuit, continua-t-il, s'adressant à Henry, où notre pauvre ami La Raye fut arrêté dans notre maison. Nous avons des raisons de croire que nous avions tous été espionnés depuis longtemps, qu'il y avait des oreilles tendues à notre porte, et des yeux fixés à chaque crevasse. J'ai vu moi-même l'ombre d'un homme en embuscade dans la cour, en traversant le vestibule; je n'y pris pas autrement garde, je rejoignis La Raye et ma fille. Il s'échappa par une porte de derrière, mais il fut immédiatement arrêté dans la rue, et, pour quelques paroles prononcées cette nuit, et rapprochées de faits antérieurs, il a été guillotiné. Marie est payée pour craindre et soupçonner.

— Non, Henry, vous ne savez pas combien j'avais été prémunie par quelqu'un qui ne connaissait pas la crainte, et qui eût refusé de sauver sa vie par un moyen aussi bas que le soupçon.

Henry s'inclina pour écouter de toute son âme, car il savait que Marie parlait de son amie madame Roland.

— Oui, j'ai appris d'elle que la dernière impiété est de craindre, et le pire des maux de l'adversité le soupçon. J'ai appris d'elle que le principal danger dans les guerres civiles, c'est d'oublier les vertes prairies et le

ciel bleu, dans des flots de sang et des nuages de fumée, et que ceux qui ne peuvent regarder avec bienveillance les hommes qui sont peut-être les reptiles de la race, se montrent moins sages que le pauvre prisonnier de la Bastille, qui s'était fait une amie de son araignée au lieu de fuir sa présence.

— Ah! Marie, comme elle s'est montrée fidèle à ses propres enseignements! comme ses meurtriers tremblèrent sous son regard franc et ouvert.

— Oh! oui, elle apporta dans sa prison les éléments de bonheur avec lesquels ne sauraient coexister la crainte ou le soupçon.

— Il serait à désirer que tous ceux qui veulent trouver dans les femmes des affections bienveillantes et domestiques, de la gaîté et de la grâce, eussent connu votre amie.

— Alors ils apprendraient à quel prix l'on peut obtenir tous ces dons. Veulent-ils de la bienveillance et de la légèreté d'esprit? Il faut qu'ils donnent à la femme la conscience de pouvoir accorder, au lieu du pur droit de recevoir, cet appui que l'intelligence doit recevoir de l'intelligence, si le cœur répond au cœur. Veulent-ils la science des soins domestiques? Il ne faut pas obstruer dans ses développements le flambeau de l'intelligence à la lumière duquel les plus petites choses se dressent dans leur brillante beauté, comme ces petites mouches qui paraissent d'une couleur terne à la lumière d'une chandelle, et qui se montrent reluisantes et polies au grand jour du soleil. Que les hommes ouvrent l'univers à l'âme de la femme pour s'y exercer, et peut-être ils verront encore avec quelle grâce une femme, au moment de mourir, peut accorder à ses compagnons cette faveur de souffrir plus qu'eux tous en mourant la dernière.

Marie ne pouvait pas encore parler longtemps de suite de l'amie qu'elle avait perdue; c'était par des mots courts, mais fréquents qu'on voyait qu'elle y pensait sans cesse. Henry avait compris que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de ne point intervenir dans sa peine, et de la laisser, au milieu de ses occupations de tous les jours, conserver ses sentiments d'admiration et d'amour. En ce moment, elle se détacha du groupe, se tint debout devant la cage de l'oiseau, comme pour lui donner des soins, espérant qu'on ne verrait pas couler ses larmes, parce qu'elle tournait le dos. Puis elle alla porter dans le petit cabinet qui servait de chambre à coucher à son père, un vase plein d'eau chaude pour bassiner le lit. Enfin, elle s'occupa de préparer le café de Henry, tandis que celui-ci, pour la mettre à son aise, paraissait absorbé dans son travail. Cependant, il acquit la conviction qu'il y avait quelqu'un à la porte, et ce quelqu'un n'avait pas frappé. — Sans un moment d'hésitation, il l'ouvrit toute grande, et aperçut — non pas un espion politique ou domestique, mais Jane, dont la figure pâle avait une expression tout à fait extraordinaire.

— Nous sommes heureux de vous voir enfin ici, Jane. Vous arrivez à temps pour goûter le café de Marie. — Mais, ajouta-t-il, regardant sur le palier obscur, où est Morgan? vous n'êtes pas venue ainsi seule la nuit?

— Pardon, je suis venue seule; j'ai quelque chose à vous dire, Henry, Michael est de retour.

— Dieu soit loué! j'espère que c'est la dernière fois qu'il vous alarmera si légèrement. Je suis convaincu que bien qu'il se cachât à vos yeux, il avait connaissance de tout ce qui s'est passé.

— Oh! oui, il y a quelqu'un qui a dû savoir où il était pendant tout ce temps-là, et qui l'a tenu au courant; car, savez-vous, il est venu dans une voiture à lui! La première chose dont il m'a parlé, ça été de ses chevaux; la seconde ça été que...

— Que quoi...? achevez.

— Qu'il va se marier demain matin!

En dépit de ses efforts violents, Jane parut péniment émue en annonçant cette nouvelle, et Henry ne lui apporta pas la consolation qu'il croyait en n'en témoignant aucun chagrin. Il dit, au contraire, qu'il était fort heureux d'apprendre que ce qui avait été depuis longtemps un mariage aux yeux de la nature, allait en devenir un à ceux de la loi. Quant à la voiture et aux chevaux, encore qu'un pareil équipage cadrât mal avec l'établissement de Budge-Row, ce n'était, au bout du compte, qu'une affaire de goût. Il était certain que Michael pouvait se permettre ce plaisir, et, par conséquent, ce plaisir était tout à fait innocent.

Sa sœur fut presque jalouse de l'air gai et ouvert de Henry; il ne semblait pas craindre le danger de voir l'argent de son père, si péniblement gagné, se dépenser en bien moins de temps qu'il n'en avait fallu pour l'accumuler. Il semblait avoir oublié ce que c'est que de posséder plusieurs centaines de mille livres sterling, et, à coup sûr, il ne connaissait rien de l'anxiété qu'on éprouve à les conserver. Et comment l'aurait-il connu?

Marie se prit à rire quand elle demanda quelle figure Michael faisait dans son carrosse. Elle ne l'avait jamais vu, et se demandait s'il ressemblait en quoi que ce fût à son Henry, puis elle soupirait. Elle pensait aux voitures qu'autrefois elle avait eues en France à sa disposition, et que maintenant il ne lui en restait pas une qu'elle pût offrir à son époux déshérité.

— Encore un peu de sucre, Marie, dit M. Verblanc, quand il eut goûté sa tasse de café.

Marie alla au buffet, et rapporta le peu de sucre en poudre qui restait au fond du dernier paquet qu'elle eût acheté. Il y avait longtemps qu'elle-même n'avait mangé de sucre, et il lui avait fallu une économie bien adroite pour en procurer un peu à son père. Elle espérait que les articles écrits cette semaine amèneraient quelqu'aisance pour la suivante. Cependant l'entrée inattendue de Jane avait rompu ses calculs sur le petit nombre de morceaux de sucre qui lui restaient. Ce petit malheur fit rire Henry, qui se servit une autre tasse de café sans sucre. Marie voulait en emprunter à leur logeuse, Mais M. Verblanc ne voulut pas y consentir. Sa fille comprit bien qu'incertain de payer une dette pour un objet de luxe, sa délicatesse ne lui permettait pas de la contracter.

— Eh bien, dit-elle, tout nous coûtera moins cher, il faut l'espérer, quand les hommes auront fini de se battre comme des chiens, pour réduire à la mendicité les gens paisibles. Ils nous font payer pour leurs guerres, sur notre thé, sur notre sucre — et sur le sang de notre cœur, mon père, quand ils nous forcent à refuser à nos parents ce que ceux-ci attendent de nous.

M. Verblanc dit qu'il serait à souhaiter que, pendant ce temps de guerre, Marie eût tout le sucre qui se produisait dans ses terres en France. On y cultivait, à cette époque, la betterave sur une grande échelle (1), et M. Verblanc avait appris que ses terres étaient maintenant d'un grand rapport. Elles avaient été achetées en dessous main par un ami, et il était à espérer qu'un

(1) Bien qu'il ait ici un anachronisme, volontaire ou non, de près de vingt ans, nous ne sommes pas cru autorisé à supprimer ce passage.
(*Note du Traducteur.*)

jour elles seraient rendues à leur légitime propriétaire.

Marie ne put s'empêcher de témoigner de la mauvaise humeur à l'idée de betteraves croissant dans ses parterres, où les urnes, les statues et les petites fontaines, que son goût y avait créées, devaient mal s'accommoder du voisinage d'une plante aussi vulgaire que la betterave. Elle cita un champ, un second, un troisième qu'on eût pu consacrer à cette culture aussi bien que son jardin, et, tout en parlant, elle dessina légèrement sur le papier les pièces de terre dont elle parlait. Les yeux de Jane suivaient son crayon avec autant d'empressement que ceux de Henry. Elle demanda enfin à M. Verblanc si les propriétés rurales offraient en France de la sécurité.

— Dans certains cas, oui, répondit celui-ci ; par exemple, s'il vous plaît d'acheter mes terres, et d'y cultiver la betterave, personne ne vous en expulsera, et ce sera une véritable satisfaction pour nous que de les voir passer dans des mains si honorables.

A la grande surprise de Henry, sa sœur parut réfléchir ; Marie leva les yeux en riant : « Voulez-vous achetes nos terres? »

— Elle ne le peut pas, dit Henry ; la loi défend de placer son capital dans un pays ennemi.

— La loi le défend-elle? demanda Jane vivement.

— On croirait que vous y pensez sérieusement, Jane. Si vous voulez vous faire fermière, il ne manque pas de terres chez nous.

— Mais, en Angleterre, nous aurons bientôt une taxe du revenu.

— Qu'importe! si vous placez votre argent à l'étranger, vous n'iriez pas y vivre, n'est-ce pas ?

—A coup sûr, une taxe sur le revenu suffirait pour

chasser tous ceux qui possèdent quelque chose. On ne nous laisse pas le choix; on nous force à payer, que nous le veuillions ou non. Je ne serais pas étonnée de voir tous ceux qui possèdent une fortune indépendante dans le royaume, parvenir à en sortir d'une manière ou d'une autre avec leur argent.

— J'en serais étonné, moi. Tout le monde n'a pas un frère Michael avec une femme douteuse et des enfants ambigus, ou un frère Henry logé dans deux petites chambres avec une petite Française pour femme.

— Ce n'est pas cela, Henry, mais, comme je le disais, ce mode de taxation ne laisse à personne aucun autre choix que...

— Que de payer sa part légitime de ce qui doit tomber également à la charge de tous. Maintenant, dites-moi, Jane, quel choix a l'homme qui, chargé d'une nombreuse famille, est obligé de dépenser la totalité de son revenu en objets de consommation? Patience et son mari, par exemple, ont-ils le choix de savoir combien ils paieront à l'état? Il n'en est pas d'eux comme de vous, qui pouvez contribuer on non pour la guerre, suivant qu'il vous convient d'avoir ou de n'avoir pas du vin, des domestiques mâles, et une voiture. Ce que vous consommez de choses nécessaires, vous et Morgan, ne doit pas vous coûter bien cher, ni rapporter beaucoup à l'état.

— Cela dépend de ce qu'on entend par peu et beaucoup.

— Fort bien; je veux dire que Patience, avec ses huit enfants et ses trois domestiques, doit consommer bien plus de beurre, de combustibles, de calicot, de pain, de savon et de souliers, que vous et Morgan. Vous ne pouvez pas le nier.. Quel choix leur reste-t-il donc? Avec le système de taxe sur la consommation, on laisse

un choix à ceux qui en ont le moins besoin, tandis que, s'il leur plaît de ne pas contribuer, les plus pauvres, ceux-là qui n'ont pas le choix, sont obligés de porter un fardeau d'autant plus lourd. Jane, je ne serais pas fâché de vous voir contribuer autant de votre richesse — d'argent, que l'homme qui fait vos souliers contribue de sa richesse — de travail. Il paie quelque chose à l'état sur chaque shilling qui lui passe par les mains. Que vous payiez quelque chose sur chaque guinée qui passe par les vôtres, c'est ce que je n'ai pas besoin de demander. Peek vous a-t-il parlé de la chanson que chantent tous les jours nos laboureurs.

— Non Peek ne m'en a pas parlé; mais Michael m'a dit quelque chose d'une chanson qu'il a entendue souvent sur la grande route; il s'agit de la manière dont ils partagent leur travail entre l'un et l'autre, en sorte que chacun a une portion de profit, excepté eux-mêmes?

— C'est cela :

« Il me faut travailler pour la dette jusqu'à huit heures, pour l'église jusqu'à dix, jusqu'à midi pour défendre l'état avec des soldats et des canons; il n'y a pas de fatigue qui tienne, il me faut travailler une heure pour le juge et deux pour la couronne. D'après cela, quand le soleil se couche, tous ces gens-là ne devraient pas trouver mauvais que je travaille une pauvre heure pour mes enfants et pour moi. »

Tandis que Marie s'apitoyait sur le sort du laboureur, et demandait ce qu'il pouvait y avoir d'exagéré dans sa plainte, Jane pensait tout haut que bien volontiers elle travaillerait de la tête et des bras pour l'église et l'état, pour le juge et pour l'armée.

— Vous préféreriez travailler que payer, parce que

votre travail n'est pas pour vous une richesse comme le travail du pauvre.

— Et en partie, parce que je ne sais pas trop non plus comment employer mon temps. Michael ne paraît pas désirer que je tienne les livres davantage, et je ne puis pas faire des robes aux enfants de Patience toute la journée, après avoir été tant d'années sans travailler à l'aiguille. Je voudrais que vous m'indiquassiez quelque moyen de payer mes impôts comme le fait ce pauvre homme.

— Et ainsi vous voudriez ôter l'ouvrage des mains du pauvre? Non, Jane; c'est en or qu'il faut que vous payiez, ma sœur.

— N'y a-t-il pas quelque genre d'ouvrage que les pauvres ouvriers ne puissent faire? demanda Marie avec l'idée secrète de gagner de quoi acheter du sucre et du tabac à son père.

— Non, cela servirait les vues du gouvernement, ma chère. Je me rappelle avoir entendu parler, il y a quelque temps, d'une dévote qui faisait des petits cachets en mie de pain pour convertir les Juifs.

— Et moi, dit M. Verblanc, j'ai entendu parler d'une vingtaine de jeunes et jolies filles qui ont passé un été entier à distiller de l'eau de rose pour...

— Pour blanchir la tête des nègres?

— Pour civiliser les Hottentots. Mais le résultat...

—L'histoire ne rapporte pas plus ce résultat que celui des grands tricotages de Gênes, et d'autres exercices aussi honorables. Mais, Jane, puisque vous avez votre argent tout prêt, — précisément la chose dont le gouvernement a besoin, — pourquoi voudriez-vous offrir vos taxes sous aucune autre forme? Si vous voulez réellement aider l'état, que ne levez-vous un régiment? Morgan et vous vous ferez les habits rouges, puisque

vous avez besoin de quelque chose à faire. Ou bien, si cela vous paraît un service si redoutable pour une femme d'humeur pacifique, chargez-vous de la pension de retraite d'un ou de deux vieux officiers. Ou bien encore, vous pourriez bâtir un pont, construire un corps-de-garde de douaniers; il n'y a rien dont on ait autant besoin en ce moment. Il y a cent choses que vous pourriez faire, qui seraient autant d'épargné pour la poche du pauvre, sans lui faire concurrence et lui enlever son ouvrage. Un tel don volontaire à l'état vous immortaliserait, et, soyez en sûre, cela vaudrait mieux pour vous, que d'acheter des terres en France au mépris de la loi anglaise.

— Comme ces hommes se moquent de nous, dit Marie, en aidant Jane à remettre son schall.

Il n'y avait pas moyen de se fâcher de rien de ce que disait Henry, tant il y mettait de gaîté et de bienveillante bonhomie. Il prit son chapeau pour reconduire sa sœur, car aucuns raisonnements ne purent induire celle-ci à monter dans un fiacre qu'il aurait fallu payer. Elle prétendait qu'elle aimait mieux marcher à pied. Cependant la conscience qu'elle avait du motif de cette préférence, faisait qu'elle demandait toujours qu'on ne la reconduisît pas. Mais, cette fois, comme Henry avait réellement besoin de porter de la copie chez l'imprimeur, sa sœur ne put refuser son bras.

Le temps était des plus désagréables; — un froid piquant avec un brouillard également irritant pour les yeux et pour la gorge. Les lanternes, qui avaient l'air d'autant de vers luisants, n'étaient d'aucun usage au milieu des lumières mobiles qui embarrassaient le milieu de la rue. Jane avait bien jugé du temps en désirant aller à pied. Il était évidemment plus aisé de se glisser le long des trottoirs, que de traverser la foule

des voitures. Henry tenait le bras de sa sœur serré dans le sien, et celle-ci ne témoignait nulle impatience lorsqu'à tous moments ils allaient se heurter contre un gros homme ou le porteur d'une lanterne, ou qu'innocemment ils renversaient une vieille femme ou le petit enfant qui tenait le tablier de sa mère, espérant rattraper enfin sa main. Au bout d'un certain temps, l'idée vint à Jane que c'était là un de ces cas où l'on arrive plus vite en prenant le plus long. En descendant l'une des petites rues qui conduisent à la rivière, ils éviteraient toutes les voitures d'abord et la majeure partie des piétons, et n'arriveraient à Budge-Row que plus tôt, pour avoir fait un petit détour. Il lui semblait qu'elle était à peu près sûre de ne pas conduire son frère dans la rivière, ce qui était le plus grand danger de ce chemin-là.

— Il me semble qu'il y a là une ouverture, Jane?

— C'est une honte que les lanternes ne nous donnent pas plus de lumière, puisque nous payons pour une prétendue amélioration pour l'addition de deux fils à chaque mèche.

— Ce n'est la faute de personne. Nous aurions beau épaissir nos mèches jusqu'à y employer tout notre coton, que nous n'aurions pas fait un progrès réel dans l'art de l'éclairage. Il nous faut employer quelque nouveau principe.

— Quel nouveau principe?

— Si je le savais, je n'aurais pas attendu jusqu'à ce moment pour le faire connaître ; tout ce que je sais, c'est que nos rues ne sont pas éclairées d'une manière satisfaisante, et cela me suffit pour conclure qu'il reste à découvrir quelque mode meilleur d'éclairage.

Ils suivirent la petite rue qu'ils avaient trouvée, et bientôt ils sentirent, plutôt qu'ils ne virent, que la ri-

vière coulait à leur droite. Il leur sembla qu'ils étaient seuls sur ce chemin. Excepté un cabaret ou deux, dont les portes étaient ouvertes, et les fenêtres éclairées, tout était noir et silencieux, — tellement silencieux que, lorsque trois horloges eurent l'une après l'autre frappé neuf heures, ils entendirent distinctement le bruit des rames sur la rivière. Il y eut, quelques instants après, un certain mouvement dans les bateaux amarrés sur la grève, et mes deux promeneurs prirent en pitié les rameurs obligés de braver, par un pareil temps, des dangers plus grands encore que ceux d'Holborn et du Strand. Tout à coup ils furent arrêtés dans leur marche au milieu d'une prodigieuse consternation. Les cris, les jurements qu'ils avaient laissés derrière eux dans Flest-Street n'étaient absolument rien en comparaison de ceux qui s'élevèrent immédiatement devant eux. On entendait des menaces, des hommes qui luttaient, se saisissaient, se renversaient, se frappaient, — et tout ce bruit avait lieu dans la plus effrayante obscurité.

— En arrière ! s'écria Jane, retournons en arrière !

Ils essayèrent en vain de le faire ; les gens sortaient de tous les cabarets, et, par leur multitude, semblaient tomber du ciel ou venir par essaims de la rivière. Aussitôt que Jane voulut aller en arrière, il lui tomba un coup de poing sur la figure; elle fut tellement pressée, bousculée, qu'elle commença à craindre de glisser jusque dans la rivière, si elle abandonnait le point qu'elle occupait. La seule chose à faire, c'était de se planter contre une maison, et d'attendre qu'il se fît un passage ou qu'il vînt de la lumière. Il en vint enfin. — D'abord un rayon d'une fenêtre ouverte, à laquelle se présentèrent quelques têtes dont la silhouète était singulièrement exagérée par le brouillard.

Puis, après quelques essais infructueux de chandelles aussitôt éteintes qu'allumées, on vit paraître une torche dont la flamme rougeâtre dissipa plus puissamment l'obscurité que n'auraient pu le faire toutes les lanternes de Cheapside.

— Un débarquement en contrebande ! dit Henry ; ce sont des smugglers. Quelle témérité de venir jusqu'ici !

Jane eut occasion de faire ses observations, et de corriger quelques idées préexistantes chez elle. Peut-être ne savait-elle pas bien elle-même que jusque-là elle s'était toujours représenté un smuggler comme un homme de grande taille, large des épaules, barbu, ayant quelque chose de rouge dans son costume, un ceinturon de cuir, un pistolet à la main, et un petit tonneau devant, derrière ou à côté de lui. Mais l'un des hommes qu'elle voyait était petit et maigre, un second était difforme, un troisième portait une redingotte brune, comme un simple particulier; aucun n'avait cette mine renfrognée que les smugglers et les patriotes ont toujours dans les tableaux et au théâtre; mais les uns riaient, et les autres avaient l'air vexés ou colères, absolument comme l'auraient pu faire d'autres hommes. Il lui sembla même que l'homme à la redingote brune avait l'air d'un épicier, — tout à fait l'air de Michael.

— Quelle témérité ! s'écria Henry de nouveau.

— Oui, dit une voix partant de la fenêtre immédiatement derrière eux, c'est le beau temps pour la contrebande. Ces hommes se vantent d'être dans la faveur du ministre, et il est certain que c'est lui qui les nourrit.

— En multipliant les droits de douane et d'excise, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, en les multipliant et en les élevant toujours. On assure que ces gaillards-là boivent toujours la santé du ministre la première, à chaque tonneau qu'ils ouvrent, et que si les séditieux exécutent leur menace d'attaquer le ministre dans sa voiture, il aura une garde de smugglers pour le conduire sain et sauf chez lui; mais, par exemple, monsieur, ils n'aiment pas entendre parler d'une taxe sur le revenu.

— Il ne s'agit plus d'en parler, on a commencé la répartition.

A coup sûr, et c'est sans doute ce qui leur a donné l'audace désespérée de venir jusqu'ici. Mais ils n'auraient pas pu choisir une meilleure nuit. Comment voulez-vous qu'on les surveille par un pareil temps? Que de sottises! — Mais qu'est-ce qu'il y a maintenant?

Une lutte se termina en donnant à la torche plus d'éclat qu'on ne s'y attendait. Un smuggler avait ouvert un tonneau. Que ce fût par accident ou à dessein, on ne l'a jamais su, mais la torche tomba dans le ruisseau d'esprit, et le changea en un ruisseau de feu. La flamme s'éleva bleue et rouge; elle était fort belle dans ses plis onduleux, mais elle projeta une lumière effrayante sur la figure des combattants, qui se précipitèrent les uns sur les autres, pour échapper à la flamme dévorante. Jane vit enfin une figure réellement atroce; un homme dans une fureur prodigieuse s'était battu longtemps avec le porteur de la redingote marron, qui ressemblait à Michael; cet homme avait eu l'avantage sur son adversaire; il le tenait en l'air à bout de bras, avec la force d'un éléphant et la férocité d'un tigre; il le balança quelque temps, puis le brisa à terre avec un bruit qui se fit entendre par-dessus tout ce bruit que faisait la multitude.

— C'est Michael, s'écrièrent en même temps le frère et la sœur. Ils avaient vu distinctement sa figure en l'air ; ils se précipitèrent à travers la foule, et quand ils arrivèrent près de lui ils ne trouvèrent plus qu'un cadavre, car le cou s'était brisé contre un tonneau. Jane, à genoux près de lui, éclairée par la flamme du punch qui s'éteignait, souleva sa tête horriblement penchée en arrière, la replaça comme elle était d'abord, et puis, fixant sur Henry des yeux animés, elle s'écria :

— Il est mort, et il n'est pas marié. — Il est bien mort cette fois.

CHAPITRE V.

LOIS HOSPITALIÈRES.

Il se passa longtemps avant que Henry ne pût rentrer chez lui. Il eut à reconduire Jane à la maison, et à lui rendre quelque tranquillité d'esprit. Ensuite il lui fallut communiquer la nouvelle de ce malheur à Patience, et, ce qui était plus pénible encore, à la jeune femme qu'il regardait toujours comme l'épouse de Michael. Au bout de quatre heures, lorsqu'il en était presque une du matin, il frappa à la porte de son logeur, que celui-ci lui ouvrit immédiatement. Il s'aperçut que M. Price avait l'air de très-mauvaise humeur, et il ne put en obtenir aucune réponse quand il lui demanda si Mrs Farrer avait été inquiète de son absence prolongée. Il monta les dĕgrés quatre à quatre, et Marie était dans ses bras avant qu'il n'eût vu combien sa

figure était pâle et ses yeux enflés. Le feu était triste, la lampe ne donnait qu'une clarté douteuse, et il régnait dans la chambre un air de confusion indescriptible, en sorte que, tout occupé qu'il était de ce qui venait d'arriver, Henry ne put s'empêcher de se demander si c'était là ou non son logis.

— Je croyais que vous ne reviendriez jamais, dit Marie en soupirant.

— Mon amour, je n'ai eu que trop de raisons d'être si longtemps.

— Mais il y avait tant de raisons aussi d'être à la maison! Henry, ils ont emmené mon père!

Marie ne pouvait dire où on l'avait emmené; elle ne connaissait rien de la loi et de la justice anglaise. Elle n'avait eu personne pour l'aider, car Price lui-même avait introduit les officiers de justice, et Mrs Price s'était montrée si roide et si froide dans ses manières, que Marie avait été obligée de cesser d'invoquer son secours. Tout ce qu'elle savait, c'est que plusieurs hommes étaient entrés pendant que son père lisait et qu'elle écrivait, qu'ils avaient exhibé un papier que son père n'avait pu comprendre, qu'ils avaient fouillé dans tous les coins de l'appartement, déplaçant tous les meubles, et qu'enfin ils s'étaient emparés d'un pistolet de poche d'un travail magnifique, et que M. Verblanc estimait beaucoup parce qu'il lui avait été donné par un ancien militaire de ses amis. M. Verblanc lui-même avait été emmené pour n'avoir point donné avis aux magistrats de son intention de se fixer dans ce lieu.

— Qu'est-ce que cela? dit Henry à Price qui entrait dans la chambre. L'arrestation des étrangers et la recherche des armes ne peuvent avoir légalement lieu que de jour.

—Dans ces sortes d'affaires, on estime qu'il fait jour

jusqu'à neuf heures du soir, et il s'en fallait de dix bonnes minutes qu'il ne fût neuf heurs quand iis sont arrivés.

— Comment, dit Henry, tournant la lumière de la lampe d'aplomb sur la figure de Price, vous saviez donc ce qui allait arriver avant que je ne partisse ?

—Je ne savais que ce que savent aujourd'hui la plupar des logeurs en garni. J'avais été appelé à donner par écrit la note de tous les étrangers qui pouvaient se trouver dans nos maisons.

Henry conjectura, avec beaucoup de raison, que les Price étaient au fond de toute cette affaire. M[rs] Price avait une imagination vigoureuse; elle avait répandu dans le voisinage le bruit que M. Verblanc était certainement un homme d'un haut rang, qu'il griffonnait plus de papier que personne qu'elle eût jamais connu, excepté le gentleman qui s'appelait son gendre; que c'étaient des lettres qu'ils devaient écrire ainsi, puisque personne ne pouvait dire ce que devenait ce qu'ils écrivaient, et que Henry sortait régulièrement une fois par jour, — sans doute pour aller à la poste, puisque jamais il n'avait donné à personne de lettres à y porter.

Force fut à Marie de se laisser consoler par l'assurance que cette arrestation ne serait qu'un désagrément temporaire; que de pareilles choses arrivaient tous les jours, et qu'il n'était pas douteux que son père ne fût relâché le lendemain matin. Henry lui promit de sortir aussitôt que les bureaux seraient ouverts, et de ramener son père avec lui.

Cependant, avant que n'arrivât l'heure de l'ouverture des bureaux, d'autres occupations se présentèrent pour empêcher Henry d'exécuter son dessein. Price entra, tandis que le mari et la femme étaient de-

bout au coin du feu, discutant tranquillement leurs plans pour cette journée où ils avaient tant à faire. Price désirait leur faire savoir qu'il lui fallait son loyer ce matin même ; il avait attendu trop longtemps, et il ne lui convenait pas de le faire davantage. Henry ne savait pas que l'époque du paiement fût passée ; il avait cru faire une location trimestrielle. Marie produisit le peu d'argent qu'elle avait mis de côté, et dit à son mari de chercher dans sa poche ce qu'il devait, la veille au soir, porter au maître imprimeur. Sa poche était vide ; il avait perdu les papiers.

Peu importait ; on avait d'autres chagrins, pour s'occuper en ce moment de contrariétés littéraires, et, quant à la perte pécuniaire, il n'était que trop probable que Henry allait avoir plus d'argent qu'il n'aurait souhaité. Price sembla partager cette idée ; mais il n'en persista pas moins à signifier à ses locataires qu'il faudrait déménager à la fin de la semaine. Le logement était déjà loué, en sorte qu'il n'eût servi de rien de discuter. La seule supposition que pût faire Henry, ce fut que la nouvelle de ce qui était arrivé la veille au soir était connue dans la maison, et que, de ce que l'un des deux frères était un smuggler, on en avait conclu que l'autre devait être un escroc.

Avant que M. Price se fût retiré, arriva l'homme de peine de l'imprimeur, qui venait chercher le manuscrit perdu. Tandis que celui-ci secouait la tête aux calculs de Marie, pour savoir dans combien de temps elle pourrait en faire une nouvelle copie sur la sténographie de son mari, qu'elle avait heureusement conservée, la question fut tranchée par l'éditeur, qui envoya demander la dernière épreuve grecque que Henry eût eu à corriger, et l'avertir qu'il ne se donnât pas la peine d'écrire davantage pour le journal dont il avait

été un si pâle collaborateur. On ne recevrait dorénavant rien de ce qui sortirait de sa plume. Un reçu fut immédiatement demandé et remis pour l'argent que Henry paya à Price pour le reste de son loyer. Laissés enfin seuls, le mari et la femme se jetèrent l'un à l'autre le peu de shillings qui leur restaient, avec cette gaîté qui naît souvent du sentiment extrême de la contrariété et du chagrin.

— Marie, que pensez-vous de tout ceci?

— Je pense que si mes pauvres compatriotes ont leurs erreurs, les Anglais ont du moins leurs caprices. Il est assez remarquable que ce matin, où tant de choses vous appellent dehors, les gens viennent l'un après l'autre vous retenir à la maison.

— Très-remarquable en effet!

Ce fut tout ce qu'Henry put dire avant de retomber dans une profonde rêverie. Quand il en sortit, il saisit son chapeau, répétant cependant à sa femme qu'il était encore trop tôt pour qu'il pût espérer voir son père, ou obtenir justice pour lui. Il n'était pas à la moitié de l'escalier, qu'il rencontra trois gentlemen, qui lui demandèrent deux minutes de conversation. Ils venaient l'inviter à assister à un meeting dont le but était de déclarer l'attachement des personnes présentes à la constitution.

— Impossible, messieurs. Vous ne savez peut-être pas que mon frère unique est mort subitement la nuit dernière; je ne saurais me présenter inutilement en public aujourd'hui.

Et il les repoussait vers la porte le chapeau à la main. Mais ces messieurs avaient autre chose à dire que des compliments de condoléance. Puisqu'il était malheureusement impossible qu'il assistât au meeting, peut-

être ne verrait-il pas d'inconvénients à signer l'adresse à Sa Majesté.

— Cela dépendra de ce qu'elle contient. J'avoue que je ne vois pas la nécessité immédiate d'une pareille protestation; mais si l'adresse exprime ce que je pense moi-même, je ne vois pas d'inconvénients à y attacher mon nom.

— Mais, reprit son interlocuteur, puisque tout véritable Anglais doit être attaché à la constitution, aucun véritable Anglais ne saurait courir de risques en s'engageant à déclarer son attachement.

— Certainement, monsieur, si nous étions tous d'accord sur ce que c'est que la constitution. Quelques-uns pensent qu'une ou deux douzaines de jugements et de transportations d'hommes instruits ou illustrés pour sédition, qu'un doublement de taxes, et l'intimidation de la chambre des communes, sont des moyens de soutenir la constitution, tandis que d'autres considèrent ces mesures comme autant d'outrages qu'on lui fait. C'est pourquoi il faut que je comprenne bien la portée de l'adresse avant de la signer, et que jusque-là je ne saurais m'engager à rien.

Les visiteurs se regardèrent l'un l'autre, et partirent. Cette fois Henry arriva jusqu'à la porte de la rue; mais il fut obligé de remonter dans son logement avec les commissaires chargés du recensement pour l'impôt sur le revenu. Ce fut en vain que Henry les assura que, jusqu'à ce moment, il n'avait eu aucun revenu; qu'il ignorait encore quelle part il aurait à l'héritage de son frère, et même s'il y aurait une part quelconque, ajoutant, que dès qu'il le saurait lui-même, il se ferait un devoir de les en prévenir. Ils ne se contentèrent pas d'assertions faites dans la rue, et, comme Henry ne

doutait pas qu'il ne dût en deux minutes les convaincre de ce qu'il disait, il les invita à monter avec lui.

— Vous n'ignorez pas, monsieur, que nous avons prêté serment de garder le secret le plus inviolable sur les affaires des individus, que si les explications qui nous sont données verbalement ne nous satisfont pas, nous avons le droit d'en demander par écrit, et même d'exiger le serment des contribuables, lorsque cela nous paraît nécessaire.

— Voilà des précautions fort inutiles, car il y a de fortes tentations de cacher une partie de sa fortune individuelle, et la vérification doit être difficile dans un grand nombre de cas. Voilà des précautions très-nécessaires si elles pouvaient être efficaces.

— Efficaces! monsieur, nous croiriez-vous capables de violer le serment que nous avons fait de nous taire?

— Pas le moins du monde; mais il est impossible que la confiance ne se trouve pas réciproquement ébranlée quand les affaires de chacun sont ainsi involontairement exposées. Cette inquisition est un mal considérable, parce qu'elle ouvre la porte à un usage très-pernicieux d'influence.

— Soit, monsieur; mais toutes les taxes ont leur désavantage, et quand il faut absolument lever un gros budget...

— C'est vrai, toute taxe est mauvaise sous un point de vue ou sous un autre, et cependent il faut de nécessité qu'il y en ait. Je ne crois pas qu'on en puisse trouver de meilleure, somme toute, qu'une taxe de revenu, si elle est loyalement levée, et si l'on a égard à la nature du revenu. Si, dans quelques jours, je me trouve en posséder un, j'offrirai ma part de l'impôt avec plaisir; vous n'aurez pas besoin de m'imposer le serment. Mais je voudrais que, puisque, comme vous

le dites, cette taxe donnera le moyen de lever des sommes considérables, — je voudrais qu'on nous soulageât de quelques-unes de nos taxes indirectes. On peut supporter avec empressement une taxe sur le revenu, si on nous l'impose au lieu des taxes indirectes, qui frappent si inégalement les contribuables, comme chacun le sait. Mais cette même taxe sera un grand fléau, si on nous l'impose en addition aux autres; — ce sera le comble de nos maux. Maintenant nous avons à choisir entre une masse de taxes partielles qu'on paie à sa convenance, et une taxe équitable. — Equitable dans son principe, — mais vexatoire dans sa perception. Choisissons un mode ou l'autre, mais ne les ayons pas tous les deux à la fois.

— Cependant, M. Farrer, vous comprenez que les inconvénients de cette nouvelle taxe iront toujours en diminuant. Nous sommes maintenant dans l'embarras et la confusion d'un premier recensement. Quand nous aurons trouvé un système qui nous permette d'établir avec certitude les salaires de divers emplois, les intérêts de sommes prêtées, le revenu de capitaux mis dans le commerce, — à peu près comme nous évaluons le revenu du propriétaire, d'après les baux qu'il a consentis, et la fortune des locataires, par le prix qu'ils mettent à leur appartement; — lors, dis-je, qu'un pareil système sera bien établi, il y aura moins souvent lieu à des questions désobligeantes.

— Et aussi il sera bien moins facile de frauder le fisc, cela est très-vrai. Après tout, cette taxe ne viole qu'une règle secondaire de toute taxation, tandis que nos taxes indirectes en violent la première et la principale. Par le fait, elle ne me semble violer que la convenance des contribuables, quant au mode de paiement, tandis qu'elle est d'accord avec le principe

d'égalité dans les contributions; avec un second, la certitude du montant, de l'époque et de la manière dont le paiement sera fait; avec un troisième, qui consiste à ne retirer de la poche du peuple que le moins possible en plus de ce qui entre réellement dans les coffres de l'état. Si jamais je possède un revenu, j'aimerais mieux vous voir en un jour fixé d'avance, et payer ma cote comme je paierais mon loyer, sachant que mon argent ira droit à sa destination, que d'être traité comme un enfant, et qu'on me fasse payer un sou d'un côté, un sou de l'autre, sans que je sache, ou à supposer que je le sache, avec l'assurance que vingt poches sont ouvertes bâillantes pour absorber une partie de mon argent en chemin.

Marie dit que cela lui rappelait les enfants auxquels on sucre une médecine, et qu'elle ne concevait pas qu'une nation d'hommes faits pût supporter un pareil systême...

— Nous ne sommes pas encore une nation d'hommes faits, ma chère, parce que nous ne sommes pas encore une nation instruite. Ces taxes sur les objets de consommation sont des taxes sur l'ignorance. Lorsque, comme nation, nous serons devenus assez sages pour établir rationnellement ce que nous devrons dépenser, pourquoi et comment nous devrons le dépenser, alors nous serons assez sages, assez hommes, pour apporter volontairement notre part de contribution, au lieu de nous la faire arracher sou par sou, et en rechignant.

— Et cependant, monsieur, ce sont les riches et non pas les ignorants qui se plaignent de cette nouvelle taxe, et qui parlent en faveur de l'ancien systême. Ils préféreraient payer le double sur leur vin et leur

thé, que de se voir enlever plus d'argent par ce nouveau mode.

— Oui, sans aucun doute, et le pauvre aimerait beaucoup mieux qu'on lui laissât son pain et sa bière à leur prix naturel, et payer ses contributions sur son salaire. Alors il serait sûr de ne pas payer plus qu'il ne doit, tandis que les riches seraient forcés de contribuer dans la proportion de la protection qu'ils tirent du gouvernement. Ils doivent bien plus que les pauvres à l'état qui protége leurs propriétés plus considérables, et il est juste qu'on laisse leurs contributions à la chance du plus ou moins de vin, de thé, etc., qu'il leur plaira de consommer. Le riche ne peut guère consommer plus de pain et de bière que son voisin pauvre, et c'est une affaire de choix pour lui, que de savoir s'il nourrira des domestiques, et augmentera ainsi sa consommation. On ne devrait pas lui laisser un pareil choix, car il en résulte que le pauvre est exposé à payer d'autant plus que le riche aura moins dépensé.

— Vous avez raison ; il est infâme que le savetier, qui raccommode les souliers d'un avare, paie 50 pour cent à l'état, tandis que cet avare lui-même ne paiera qu'un pour cent. Si c'est une bonne règle, — et celle sur laquelle nous allons procéder, — si c'est une bonne règle, dis-je, que l'impôt laisse les contribuables dans la même proportion relative où il les avait trouvés, l'avantage est entièrement en faveur de la mesure récemment adoptée.

— Et alors se présente la question de savoir s'il ne peut pas y avoir une taxe encore meilleure ; une taxe sur le revenu vaut infiniment mieux qu'un système de contributions indirectes. Si vous arrivez une fois à graduer votre taxe du revenu sur la nature de ce même revenu...

Vous avez parfaitement raison ; il est injuste que le médecin, dont le gros revenu expire dès qu'il devient infirme, paie plus que le propriétaire foncier, dont le revenu est assuré d'une manière permanente pour lui et pour ses enfants.

— Et pour ceux dont l'argent est placé dans les fonds, vous devez faire une distinction en faveur de ceux qui n'ont que des annuités temporaires. Cinq pour cent est un impôt bien plus fort sur celui dont le revenu doit expirer dans dix ou dans vingt ans, que cinq pour cent pour le propriétaire foncier. De plus, si vous levez une taxe de cinq pour cent sur le salaire de l'ouvrier, elle retombe sur le capital, car les salaires augmenteront précisément de tout le montant de la taxe. Il s'ensuit que le propriétaire de rentes doit payer une proportion plus forte, puisqu'il paie à la fois pour lui-même et pour ses ouvriers. Maintenant si vous commencez une fois à faire ces modifications que la justice réclame, il semble que le moyen le plus direct et le plus efficace d'avoir une taxe de la propriété, serait d'imposer les revenus qui naissent de capitaux placés. Ah! je vois que vous secouez la tête; je vois ce que vous voudriez me dire de la difficulté de définir ce que c'est que la propriété, de ce que cela y aurait de dur dans un petit nombre de cas, comme pour ceux qui ont de petites annuités, et de la tendance très-petite, presqu'imperceptible dans la pratique, à prévenir l'accumulation. Nous sommes convenus que toutes les taxes étaient mauvaises, et que toutes présentent des difficultés.

— Mais ne reconnaissez-vous pas qu'il y en a de grandes dans votre système, monsieur?

—Je le reconnais, mais je maintiens en même temps qu'en comparaison de celles que présente l'ancien,

elles deviennent presque insignifiantes, — sauf la difficulté qu'il y a toujours à changer les taxes. Quant à définir ce que c'est que la propriété, des distinctions tout aussi subtiles ont été faites entre les placements trop transitoires pour prendre le titre de propriété, et ceux qui ne le sont pas ; entre la possession par le propriétaire foncier d'un champ qui produit le fermage, et le placement du fermier en marne, qui le doit engraisser pour une année ou deux. Toutes les fois que la législation intervient dans les bénéfices de l'industrie, il lui faut établir des distinctions subtiles, et celles dont il s'agit ici ne l'emporteront certainement pas sur certaines règles de l'Exice. Quant aux petits rentiers à titres viagers, bien que leur position soit moins favorable, dans notre hypothèse, que celles d'hommes plus riches, elle le sera cependant bien plus qu'elle ne l'est aujourd'hui, maintenant qu'ils paient à l'état une part si considérable de leur petit revenu sur tous les objets de consommation qu'ils achètent. Quant à la tendance à gêner l'accumulation, elle ne sera rien non plus en comparaison de ce qu'elle est aujourd'hui. Qu'est-ce qui peut gêner davantage l'accumulation que la hausse du prix de tout ce que le capitaliste et le travailleur sont obligés d'acheter, lorsqu'une partie de ce prix additionnel passe à payer la peine et la fraude inséparables d'un pareil mode de taxation? Non, non; lorsqu'en outre de cette augmentation de prix, les cinq ou six septièmes de l'impôt général du royaume sont supportés par les classes qui travaillent et accumulent, je ne puis croire que notre capital diminuerait parce que le fardeau serait jeté surtout sur la classe des propriétaires, qui peuvent le mieux supporter un impôt, lequel, après tout, les laisserait, par rapport aux au-

tres citoyens, dans la même position où il les aurait trouvés.

— Certainement il amènerait cette égalité en résultat, puisque le revenu qui provient de l'habileté et du travail, ne tardera pas à se proportionner au montant de la propriété. Le médecin, qui reçoit maintenant par visite une guinée (26 f. 25 c.) du propriétaire jusqu'ici légèrement taxé, ne recevrait plus qu'une livre sterling (25 fr.), et ainsi de suite pour toutes les autres professions. Toutes éprouveraient un soulagement par la diminution des frais de perception, comme j'espère qu'il arrivera en dernière analyse de notre commission. Vous ne voudrez pas nous obliger, monsieur, à exiger votre serment quant au chiffre de votre revenu. Vous n'avez réellement pas un revenu de plus de 60 livres sterling par an (1,500 fr.) M. Farrer? C'est notre cote la plus basse, nous ne taxons personne au-dessous.

— S'il vous convient de m'imposer le serment, vous en êtes les maîtres; mais ma femme et moi nous pouvons assurer que nous n'avons pas d'autre revenu que les quelques guinées que je puis gagner au hasard une semaine après l'autre. Il n'y a que quelques mois que nous sommes mariés, et nous n'avons pas jusqu'ici osé penser à rien qui ressemble à un revenu régulier; peut-être ça-t-il été une imprudence, mais enfin je crois que cette gêne va cesser, et s'il arrive que j'hérite réellement...

Les commissaires s'empressèrent de déclarer qu'ils ne voulaient nullement s'immiscer dans les principes ou les motifs d'après lesquels Henry s'était marié. — Ils exprimèrent l'espérance d'entendre bientôt parler de lui, si leurs vœux en sa faveur se réalisaient. Quand

ils furent partis, celui-ci tira sa montre, et assura Marie qu'il était encore de très-bonne heure.

— Mais que veulent ces gens-ci? s'écria la malheureuse femme en voyant entrer deux hommes le chapeau sur la tête. Mon cher mari, il y a une conspiration contre nous.

— Je finis par le croire, Marie; mais nous vivons dans un pays où l'innocent triomphe de toutes les conspirations.

Henry était arrêté sur l'accusation de certains mots séditieux prononcés dans différentes circonstances, et aussi pour n'avoir point donné avis de l'existence dans le royaume d'un étranger qui ne s'était pas conformé aux dispositions de l'*Alien-Act*.

Le mot *sédition* sonna effroyablement aux oreilles de Marie, qui souvent avait déploré avec son mari le sort de Muir, de Palmer, de Frost, de Wintrbottom et de beaucoup d'autres victimes de la tyrannie des ministres de cette époque. Sa première pensée fut :

— Ils vont vous envoyer à Botany-Bay, mais j'irai avec vous.

Henry répondit en souriant qu'il espérait ne pas lui donner la peine de faire un aussi long voyage, mais que, si elle voulait prendre son chapeau, il ne doutait pas qu'on ne lui permît de l'accompagner, et d'apprendre par ses propres oreilles l'erreur qui avait amené cette arrestation absurde.

Elle l'accompagna donc, tremblante, — mais faisant de grands efforts pour ne pas verser de larmes. Dans ces temps de lois tyranniques et vagues dans leurs expressions, dans ces temps de craintes et de préjugés dans les hautes régions de la société, le sort d'un prisonnier dépendait surtout de la clarté et de la force

d'intelligence du magistrat devant lequel il était amené. Henry fut heureux sous ce rapport.

Il fut fait d'étranges récits, — plus nouveaux pour Henry et Marie que pour qui que ce fût, — de la désaffection de Henry ; — d'un dîner avec de vieux amis de collége, où, à la honte de leur éducation, on avait bu à la république française, et ri quand on avait proposé la santé du roi ; — de ce qu'on l'avait entendu demander comment le peuple pouvait s'empêcher de haïr un gouvernement qui avait M. Pitt à sa tête, et faire véhémentement, avec quelques étrangers, l'éloge de l'égalité. Enfin, de ce qu'il avait refusé de déclarer son attachement à la constitution.

Une fois entendus, les articles d'accusation n'étaient pas très formidables, et le magistrat, après avoir questionné les témoins et écouté les explications simples et franches de Henry, déclara qu'il ne voyait aucuns motifs de l'arrêter ou de lui demander caution. Pas un témoin n'attestait sous serment aucuns propos séditieux, et, quant aux paroles imprudentes qu'on pouvait à reprocher Henry, les témoins n'étaient pas même unanimes pour les rapporter. Il fut donc renvoyé de la plainte, et Marie se convainquit qu'elle ne serait pas obligée de partir pour Botany-Bay.

L'autre accusation était mieux motivée. M. Verblanc avait oublié de donner avis aux magistrats de son changement de résidence, et il n'était pas entré dans l'idée de Henry de le dénoncer, bien qu'il eût dû savoir que les exigences de la loi sur les étrangers n'avaient pas été satisfaites. Le magistrat n'eut donc pas d'autre alternative que de le condamner à l'amende, et, comme il ne la pouvait payer, de l'envoyer en prison jusqu'à ce qu'il l'eût fait.

Ce que Marie avait à faire en cette occasion était clair ;

il fallait aller chez les sœurs de Henry, en obtenir de l'argent, et rendre Henry à la liberté pour qu'il pût la faire recouvrer à son père.

CHAPITRE VI.

UNE EMPRUNTEUSE.

C'était une étrange manière de visiter Budge-Row pour la première fois.

Sam était debout derrière le comptoir, et semblait grandi de deux pouces depuis qu'on lui avait confié la direction de la boutique. Il ne savait pas exactement comment son maître était mort, et, malgré l'importance qu'il voulait se donner, il était plus probable qu'il apprendrait des détails de la bouche des pratiques, qu'il ne leur en donnerait. Morgan n'avait pas jugé nécessaire d'être explicite avec lui. Elle lui avait conseillé de soigner la besogne, et de montrer ce qu'il pouvait faire dans un moment de chagrins domestiques. Il assura itérativement Marie que sa maîtresse ne pouvait pas recevoir de visite ce jour-là. S'apercevant à son accent qu'elle était étrangère au pays, il en conclut avec sagacité qu'elle devait l'être aussi à la famille, et il fut longtemps à se décider à faire savoir, même à Morgan, que quelqu'un désirait lui parler.

Marie n'avait rien vu de si profondément triste que Jane assise dans son petit parloir. Elle semblait ne rien faire et ne pas même écouter le docteur Say, qui tâchait de la consoler doucement. Elle n'avait pas même l'occupation de faire son deuil, ressource qu'elle avait

eue à la mort de son père. Il y avait une Bible ouverte sur la table; mais, quand Marie entra, Jane était assise sur la banquette d'une fenêtre obscure. — Le docteur s'était établi au coin du feu.

— Ma sœur, dit Marie, vous me remercierez sans doute de vous apporter de l'occupation, et de vous fournir l'occasion de nous obliger. Elle raconta ce qui était arrivé, et expliqua le service qu'elle demandait de Jane.

Celle-ci parut d'abord profondément affligée, mais quand elle comprit que Henry ne courait aucun danger, et que tout se résumait en une affaire d'argent, sa sympathie sembla se refroidir. Elle garda le silence.

— Allons, dit Marie se levant, tirez votre argent.— Est-ce que vous ne viendrez pas avec moi?

Mais Jane avait quelque chose à dire; ou plutôt elle paraissait penser tout haut. Qui savait si Michael avait laissé un testament, et s'il reviendrait de l'argent à Henry? En outre, elle n'avait pas tant que cela dans sa bourse, et puis il lui semblait que ce ne serait pas là la fin de leurs affaires. S'il y avait une conspiration contre Henry, et que ses ennemis sussent que sa famille avait de l'argent, ils porteraient bientôt contre lui une autre accusation, et Dieu sait quand cela finirait. Peut-être la meilleure preuve d'amitié que sa famille pût donner à Henry, c'était de ne rien faire pour lui, afin que ses ennemis vissent qu'il n'y avait rien à gagner à le poursuivre. Peut-être...

Le docteur Say approuva avec emphase tous les raisonnements de Jane.

— J'ai peur de ne pas bien comprendre votre anglais, répondit Marie respirant à peine. Voulez-vous dire que vous ne viendrez pas au secours de Henry?

— Peut-être quelqu'autre de ses amis.... il vaudrait

peut-être mieux pour lui qu'une personne tierce.... Henry doit avoir beaucoup d'amis.

— Peut-être! mais en France nous avons des sœurs qui ont demandé l'aumône pour la défense de leurs frères, et qui, pour cela même, ont trouvé place à côté d'eux à la guillotine dont elles n'avaient pu les sauver. Je pensais qu'un cœur de sœur était le même dans tous les pays.

Jane la rappela en vain; elle était partie comme un éclair. Cependant Morgan la retint un instant à la porte.

— Attendez, ma chère jeune dame! on vous suivra dans les rues, si vous avez cet air effaré.

— Eh bien je leur dirai combien je méprise vos riches sœurs de Londres, qui laissent leurs frères en prison pour quelques misérables pièces d'or.

— Ne partez pas, madame! attendez qu'on ait un peu le temps de se reconnaître, s'écria Morgan, frappée d'horreur.

— Non, je ne veux pas attendre. Mais je ne les jugerai pas toutes que je n'aie vu l'autre sœur.

— Ah! Mrs Peek. Allez chez Mrs Peek, madame. J'irais bien avec vous, mais...

Marie pensa que c'était un pays de *mais*; toutefois elle n'aurait pas voulu attendre que Morgan fût prête, et elle courut en toute hâte chez Mrs Peek.

Elle ne pouvait pas croire que la femme qu'elle voyait nourrissant un petit enfant, pût être la sœur de Henry. La maison était aussi bruyante que celle de Jane était tranquille; la maîtresse aussi bavarde et aussi familière que Jane était roide et réservée. Dans sa robe de bombazine noire et malpropre, elle avait plutôt l'air d'une servante que la bonne de ses enfants dans sa grosse robe de deuil, et les cris variés

d'enfants dans tous les coins de sa maison, étaient moins fatigants que les avertissements et les reproches incessants de la mère. — Elle ne savait pas en vérité si son frère Henry était marié ou non, car Henry n'avait jamais pris la peine de venir leur parler de ses affaires.

— Cela ne m'étonne pas, pensa Marie, regardant en arrière le monceau de jouets d'enfants, de tabourets de toutes tailles et de morceaux de tapis à travers lesquels elle avait dû se frayer un passage, pour arriver à la chaise qu'elle occupait.

— On a bien des charges, vous le voyez, madame, et quand on a une nombreuse famille... (quel bruit font ces petits garçons!)... il y a tant de besoins dans une maison comme la nôtre, qu'il n'est pas aisé d'élever ses enfants comme on le voudrait aujourd'hui. Les charges sont si lourdes... Oh! je vous comprends, madame, cela ne doit pas nous empêcher d'aider Henry, pourvu qu'il ne se mette pas en pareille position. Eh bien, je demanderai à M. Peek, quand il reviendra, de voir ce qu'il pourrait faire. — Oh! ce serait trop tard, n'est-ce pas? Eh bien, je n'en suis pas fâchée, après tout; car comme M. Peek est employé du gouvernement, je ne sais pas s'il serait convenable qu'il parût dans cette affaire. Mon Dieu! je n'ai, moi, jamais d'autre argent que ce qu'il faut pour les petites dépenses du ménage, et je n'oserais m'en dessaisir pendant que mon mari est absent. — En vérité, je ne sais où vous pourriez le trouver. Ma petite fille va aller voir s'il est à la maison, quoique je sois presque sûre qu'il n'y est pas. — Grace, ma chère, allez voir si votre père est dans la chambre de derrière. Ah! vous ne voulez pas? Alors, Janny, il faut y aller. Là! vous voyez, elles ne veulent pas y aller, madame; mais cela ne fait rien,

car je vous assure qu'il est sorti après le déjeûner; je l'ai vu sortir. Ne l'avez-vous pas vu, Henry?

— Oser donner le nom de mon Henry à l'un de ses vilains et sales petits garçons, pensa Marie, se sauvant de la maison. Mrs Peek resta debout à la regarder, s'étonnant de ceci et de cela, jusqu'à ce que son petit garçon criât si fort qu'elle ne put plus longtemps se retenir de l'aller prendre.

Marie ne vit d'autre ressource que de retourner demander conseil à Morgan ; elle était très-fatiguée , et mourait de soif. Elle n'avait jamais été accoutumée à faire beaucoup d'exercice ; jamais elle n'avait été seule au milieu de ces rues encombrées, et la nuit terrible qu'elle venait de passer l'avait mal préparée pour tant de fatigues. Elle était prête à se trouver mal , lorsque, revenue à la boutique, elle apprit de Sam que Morgan venait de partir il ne savait pas où.

— Elle ne pouvait pas venir avec moi ! pensa Marie.

— A coup sûr, madame, vous feriez mieux de vous asseoir, dit Sam époussetant un tabouret avec son tablier. Lorsqu'elle lui eut demandé s'il ne pourrait pas lui donner un verre d'eau , il fit mieux que cela ; il trouva dans un coin , sur le comptoir, une partie d'une bouteille d'un délicieux sirop qu'il mêla dans l'eau avec quelque chose de la grâce d'un apothicaire. Toute misérable qu'elle fût , Marie ne put s'empêcher de jouir de ce rafraîchissement, et Sam sourit agréablement du beau résultat de ce qu'il venait de faire , quelque gravité que sa position lui recommandât ce jour-là.

L'événement prouva que le *mais* de Morgan était un des mots les plus significatifs qu'elle eût jamais prononcé. Elle fit mieux que d'accompagner Marie.

Elle entra dans le parloir de Jane , et se tint debout derrière la porte après l'avoir fermée.

— Madame, je vous serais obligée de me payer mes gages, s'il vous plaît.

Jane bondit d'étonnement.

— Que dites-vous, Morgan ?

— Je dis, madame, qu'il y a onze ans que je n'ai pas reçu de gages, et que je veux les avoir à l'instant.

— Morgan, je crois que vous avez perdu l'esprit. Jamais vous n'avez demandé ces gages à mon père.

— Non, miss Jane, parce que j'avais la promesse qu'il serait pourvu autrement et mieux à mes besoins, et le peu d'argent que je recevais d'ailleurs était tout ce dont j'avais besoin ici. Mais j'ai un billet de votre main, madame, qui spécifie quels gages je devais recevoir depuis le jour où je suis entrée chez vous.

— Et vous avez de plus la promesse que je ne vous oublierai pas dans mon testament.

— Oui, mais j'aime mieux avoir à l'instant même les gages qui me sont dus.

— Je n'y comprends rien; on ne demande pas ordinairement de l'argent de cette façon-là, surtout entre vieux amis.

— Parce que, madame, des gens de ma classe ont rarement autant besoin d'argent que j'en ai aujourd'hui. Si je n'avais pas su que vous aviez la somme à la maison, je ne vous l'aurais pas demandée d'une manière si brusque; je vais vous apporter votre caisse, madame.

Et bientôt effectivement, elle entra traînant une lourde caisse, avec tant de difficulté que Jane se vit obligée à l'aider. Puis Morgan lui présenta une clé.

— Comment avez-vous cette clé? dit Jane l'essayant, et voyant qu'elle ouvrait parfaitement le coffre. En même temps, elle se tâta elle-même, et s'assura que la sienne était au ruban noir qu'elle avait à son cou.

Le maître de Morgan la lui avait donnée secrètement depuis plusieurs années. Il tenait mille livres sterling (25,000 fr.) d'espèces métalliques dans ce coffre, et on comprit alors qu'il avait voulu que la fidélité de Morgan et l'avarice de Jane se fissent contre-poids, et se contrôlassent l'une et l'autre. Chacune d'elles devait compter ce trésor une fois par mois.

— Vous pourrez maintenant le compter, madame, à votre loisir, quand vous m'aurez payée, je ne toucherai pas cette clé davantage.

— Ah! je vous en prie, Morgan, dit sa maîtresse d'un air abattu, tout ceci est trop pour moi. Je ne saurais prendre moi-même soin de tout.

— Non, miss Jane; je n'ai pas eu ce coffre confié à ma garde pendant tant d'années, pour qne vos yeux me suivent chaque fois que j'approcherai de l'endroit où il est. Mieux vaudrait que vous fussiez volée que cela.

— Ah! vous êtes trop orgueilleuse pour attendre un legs de moi? Voilà pourquoi vous voulez avoir votre argent maintenant? Vous voulez couper tous rapports entre nous?

— Ce n'est pas la raison qui me fait agir en ce moment, madame. Je ne dis pas que j'aimerais mieux vous voir sans cesse comploter... Mais je n'achèverai pas cette phrase, ma chère. Mes gages, s'il vous plaît. Là-dessus elle produisit un reçu formel de la somme, et un sac de toile pour la renfermer. Elle ajouta qu'elle avait besoin de sortir deux ou trois heures, mais qu'elle espérait être de retour avant que sa maîtresse n'eût grand besoin d'elle. Si Jane pouvait se passer de ses services jusqu'à la nuit, elle regarderait cette indulgence comme une faveur particulière; mais cependant elle ne pouvait pas dire qu'elle eût réellement besoin de s'absenter plus de trois heures.

Jane paraissait trop mécontente ou trop étonnée pour répondre. Morgan la laissa comptant et recomptant ses guinées ; elle l'entendit verrouiller la porte du parloir après elle, pour qu'aucun emprunteur, s'il s'en présentait, ne pût y obtenir accès.

Combien Marie se reprocha-t-elle la mauvaise opinion qu'elle avait eue de Morgan, quand elle trouva Henry en liberté, l'amende ayant été payée par sa vieille amie ! Morgan s'était éclipsée aussitôt sa bonne action faite, cependant elle avait précédé Henry et Marie dans leur humble demeure ; elle leur avait préparé un petit diner délicat, et avait pris soin de leur assurer quelques instants de repos après une pareille journée de fatigues. Ce ne fut pas sa faute s'ils rapportèrent à la maison des soucis cuisants, si Henry eut à consoler Marie du malheur de son père condamné à un mois de prison, et à vider ensuite le pays. Que pouvait faire un tiers de plus, que de se joindre à eux pour maudir la tyrannie de l'*Alien-Act*.

CHAPITRE VII.

ADIEUX A BUDGE-ROW.

Michael fut tranquillement enterré dès que le *jury du Coroner* eut été unanime pour rendre un verdict de *mort accidentelle* ; et, pendant le mois que M. Verblanc passa en prison, Henry eut assez à s'occuper du soin de régler les affaires. Il n'y avait pas de testament. Il comprit alors que les enfants de son frère et celle qu'il regardait comme sa veuve, avaient les premiers droits

à sa justice. Il résolut de leur assurer un sort convenable, et cela sans rien prendre sur la part de Mrs Peek. Jane aurait dû y contribuer pour la plus considérable, non-seulement parce qu'elle n'avait point de charges, mais encore parce que cette mort lui donnait la jouissance de la totalité des sommes mises en tontine. Elle contribua, mais Henry le fit dans une proportion bien plus considérable, et l'on vit bientôt que Jane ne serait plus là si l'on avait besoin de secours ultérieurs.

En réglant les affaires, Henry avait appris des choses qui l'empêchèrent de s'étonner, quand Morgan lui dit que Jane avait l'intention de passer sur le continent. Plus ou moins impliquée dans le commerce de contrebande de la maison, elle avait probablement fait connaissance de certaines personnes qui pourraient l'aider à quitter un pays qu'elle n'aimait plus, et à placer son argent de manière à éviter une taxe sur le revenu ou la propriété.

— C'est un étrange caprice de ma maîtresse, monsieur, et il faut qu'elle le sente elle-même, autrement elle ne m'aurait pas laissé le soin de vous apprendre la chose.

— Cela serait étrange pour bien des gens, Morgan. Je sais qu'on prétend qu'une taxe sur le revenu ou la propriété doit porter un certain nombre d'individus à faire passer leur fortune à l'étranger ; mais il me semble qu'un fort petit nombre de cas exceptés, il ne peut pas en être ainsi. Un homme a toujours plus de confiance dans la stabilité des institutions de son propre pays, que dans celles de tout autre. — Tant de choses le portent à laisser son trésor là où est aussi son cœur, — près de ceux qui lui sont chers, près de la maison de son père. — Il lui est bien plus aisé de calculer ses devoirs dans son pays qu'à l'étranger ; — et, pardessus

tout, il est si clair que la substitution d'une taxe directe à une indirecte doit lui laisser le libre exercice de son capital et de son industrie, — qu'il faut qu'un homme soit bien lourdement imposé avant qu'il ne songe à s'expatrier pour cette seule raison. Le cas de Jane est différent.

— Ah! monsieur Henry, elle a cessé d'aimer ses proches et la maison de son père.

— J'espère que non; mais pour des raisons que nous ne pourrions comprendre, elle ne s'y trouve plus heureuse.

— Elle a été jusque là dans ses confidences, qu'elle m'a avoué qu'elle ne pouvait supporter de voir cette pauvre jeune femme et ses enfants prendre une part dans de l'argent si péniblement amassé; de voir le gaspillage et le désordre qui règnent dans l'intérieur de Mrs Peek; de payer ses taxes d'un seul coup quand il plairait au guvernement de les demander, au lieu d'acheter un petit peu de ceci, un petit peu de cela quand elle le voudrait, sans être forcée de se rappeler qu'elle payait ainsi les taxes.

— Oui, voilà pourquoi les gens aiment les impôt indirects; mais j'aurais pensé que Jane aurait assez vu tout ce qui se perd dans leur perception, pour les détester.

— Quand on venait tous les mois constater ce qu'il y avait de thé chez mon maître, — quelle farce c'était! combien d'employés on payait presque uniquement pour ne point voir la fraude! et quand on songe aux registres, aux permis, aux livres d'entrée et de sortie, à cette armée d'espions qu'il fallait payer sur les droits ainsi perçus, on s'étonne que miss Jane, ou que qui que ce soit puisse parler en faveur d'un système aussi extravagant.

—Ceux-là ne manquent pas de le faire qui ne veulent

pas payer en proportion de la protection qu'ils reçoivent du gouvernement, — protection évidemment plus importante pour ceux qui possèdent davantage. Mais ils oublient cette règle bien simple, que, lorsqu'on lève par l'impôt l'argent du peuple pour le dépenser dans l'intérêt du peuple, il importe qu'il se perde aussi peu que possible le long du chemin. C'est une honte que les frais de perception soient de 7 livres sterling et 10 shillings (18 fr. 50 c.) pour cent livres sterling (2,500 fr.), tandis que les 10 shillings suffiraient, et au-delà, dans un bon système.

— Mais cela est-il sûr, monsieur?

— Parfaitement sûr; et moins l'on s'occupe de ce détail, plus grande est la différence entre ce qui est et ce qui devrait être. Ma femme vous dira qu'il y a eu un temps en France, où la nation payait cinq fois autant de taxes qu'il en entrait dans le trésor. Avec une administration plus sage, le même peuple n'a plus payé qu'un dixième des taxes aux collecteurs, bien qu'il n'y eût pas moins de 200,000 individus préposés à la perception. Oh! oui, ils étaient trop nombreux sans doute; mais vous voyez quelle différence cela fait pour une nation, que ce point de l'administration soit bien réglé ou non, et il est évident que ce serait un grand avantage d'avoir un système de taxation qui n'emploierait que peu de personnes, et à des époques fixes. Il en résulterait qu'on saurait quand et combien on aurait à payer, et qu'il y aurait le moins de perte possible dans la perception des taxes.

— On dit que par cette taxe sur le revenu, on lèverait d'immenses sommes d'argent.

— D'immenses en effet, et il faut qu'il en soit ainsi. Il faut qu'il sorte quelque chose de grand d'un mode de perception aussi désagréable. Il est très-dé-

sagréable en effet de subir un interrogatoire, et de voir des étrangers s'immiscer dans vos affaires, comme ces commissaires le font nécessairement. Je ne m'étonne pas que ma sœur n'ait pas trouvé cela de son goût.

—Oh ! monsieur, je n'ai jamais vu une lutte semblable à celle qu'elle a eu à soutenir contre elle-même, et je me promis bien de ne plus rester là quand ces messieurs reviendraient. Quand elle s'est déterminée une fois à donner le détail de sa fortune, je comprenais quel mal elle devait avoir à dire la vérité. Je n'aurais pas voulu, pour le monde entier, qu'il y eût là quelqu'un. Les commissaires riaient, secouaient la tête, et la menaçaient du serment.

— On est toujours exposé à l'impertinence des collecteurs, quel que soit le système d'impôts, et je ne vois pas de nécessité qu'on le soit dans celui-ci plus que dans aucun autre. Mais ce qu'il y a de réellement irritant, c'est que cette taxe s'ajoute aux anciennes, au lieu de les remplacer. Les objets de consommation coûtent aussi cher que jamais, parce qu'il n'y a pas encore eu de dégrèvement sur l'impôt indirect. Nos producteurs de nourriture, de vêtements et de toutes les choses nécessaires, continuent à payer leurs taxes sur les marchandises, et aussi à ajouter au prix de ce qu'ils vendent, non-seulement le montant de ces taxes, mais encore l'intérêt de l'argent qu'ils ont payé d'avance. C'est ainsi que celui des contribuables s'en va par plusieurs canaux à la fois.

— Et c'est ce qui fait partir ma maîtresse pour le continent. Mais est-il vrai, monsieur, qu'elle ne puisse pas le faire sans danger ?

— Sans doute, et elle doit le savoir.

— Elle le sait bien ; et elle me l'a à peu près dit. Supposez-vous que quelqu'un l'arrêtera ?

— Oui, si on l'attrape. Mais si quelqu'un peut la conduire en sûreté, ce sont bien les contrebandiers auxquels elle se fie. Elle sait que c'est un crime de haute trahison que de placer à présent de l'argent dans un pays ennemi, particulièrement d'y acquérir des terres.

— Ah! mon Dieu, et je crois que ce sont les terres de votre beau-père qu'elle a précisément en vue.

— Nous ne pouvons pas l'empêcher d'en courir le risque, mais c'est un grand risque. On suppose que la vente des terres confisquées est le principal moyen qu'ont nos ennemis pour supporter les dépenses de la guerre, et il est défendu à tout Anglais, sous peine de mort, d'acheter des terres en France ou de la rente. Mais que va devenir l'annuité de Jane?

— Elle dit qu'elle a un plan pour la toucher. — Prétend-elle venir une fois tous les ans par la même voie qu'elle prend pour partir, ou a-t-elle quelqu'autre dessein? c'est ce que j'ignore. Ces tontines, monsieur, sont de bien mauvaises choses! pires que la loterie, puisqu'elles forcent les gens à être jaloux de la vie des autres, et à se réjouir de leur mort.

— Ce sont de bien mauvaises choses en effet; il n'y a pas de pire espèce de jeux. L'avantage pour les actionnaires est, de sa nature, très-inégal, et il est si désavantageux au gouvernement qu'aucune partie de cet argent ne soit libre avant le décès du dernier de la série, que je m'étonne qu'on persévère dans un pareil système.

— Je voudrais que le gouvernement eût eu l'argent des messieurs Hill et de mon maître, car miss Jane n'a plus été la même personne depuis. Savez-vous, monsieur, qu'il y a, je crois, quelqu'un qui sera particulièrement désappointé de son départ?

— Vous voulez parler du docteur Say. Pensez-vous qu'il ait jamais eu aucune chance?

— Quelquefois j'ai cru qu'il en avait, et je ne serais pas étonnée après tout, qu'elle songeât...

— Non, non, Morgan ; il n'est pas possible qu'elle veuille jamais épouser cet homme-là.

— Ma foi, monsieur, quand une femme de son caractère a été cruellement désappointée une fois, et je sais qu'elle l'a été, il arrive assez souvent qu'elle sent trop tard qu'elle a besoin d'un ami. En même temps, une vieille fille aime à commander, et le docteur est si pliant....

— Ah ! oui, à présent.

— C'est vrai, monsieur; mais il déploie un caractère bien souple, à en juger par la froideur qu'il affecte envers ma maîtresse tout en ne la quittant pas plus que son ombre. Mais elle ne veut pas l'épouser encore ; pas avant qu'elle n'ait accompli son dessein de passer sur le continent ; et alors peut-être....

— Voilà ce que devient l'âme humaine quand elle a été pervertie et froissée comme celle de ma pauvre sœur. Elle se propose quelque but indifférent, elle veut accomplir quelque petite chose avant que de penser aux réalités de la vie. Pauvre Jane ! de quoi lui serviront quelques milliers de livres sterling de plus? Morgan, avez-vous jamais eu l'idée de partir avec elle ?

— Je l'aurais désiré quand bien même je n'aurais pas promis de demeurer avec elle jusqu'à ce que la mort nous séparât ; mais comme elle ne m'en a pas dit un mot, comme au contraire elle m'a parlé de choses qu'elle confierait à mes soins après son départ, j'en conclus qu'elle n'a pas envie de ma société.

— Alors où irez-vous? que pensez-vous faire?

— Ce que la providence voudra, je n'y ai pas encore songé.

Morgan, en effet, ne songea à son propre avenir que lorsqu'elle y fut tout à fait forcée. Il y avait beaucoup à penser, beaucoup à faire, et chacun avait l'habitude de compter sur Morgan dans toutes les circonstances pressées ou difficiles. On vendit immédiatement les marchandises, la clientelle et la maison; il fallait préparer les lieux pour le nouvel occupant et les vider dans un très-court délai. Jane ne voulut pas vendre son mobilier, elle ne voulait pas se résoudre à le laisser aller pour le peu qu'on en aurait retiré actuellement, et encore moins à le donner à Patience. Ses rideaux en lainage vert, ses tapis usés jusqu'à la corde, ses tables boiteuses, ses chenets et ses galeries usés par le temps avaient une grande valeur à ses yeux, les uns, parce qu'elle n'avait jamais rien connu de mieux; les autres, parce qu'ils lui semblaient encore tout neufs. Combien de souvenirs se rattachaient aux pièces de ce vieux mobilier! — tantôt elle rougissait de l'idée de les laisser pour le prix insultant qu'on en offrait, tantôt elle soupirait à l'idée de l'extravagance qu'il y aurait à louer une chambre uniquement pour les y déposer. Ce fut cependant le parti quelle adopta à la fin, et ses paquets furent faits avec une telle habileté, que tout contint dans une seule chambre où il resta encore à peu près la place pour tourner.

Il ne restait plus dans la cuisine qu'une chaise et quelques vases de terre, quand Morgan s'assit près du feu, tricotant des bas de laine et se balançant sur la mesure d'un vieil air gallois qu'elle se chantait tout bas. L'horloge était partie, et le bourdonnement monotone de la bouilloire était le seul bruit qui accompagnât sa voix; elle pensait au pays de Galles, comme elle le fai-

sait chaque fois qu'elle chantait, et à la ferme dans la vallée où elle était née. Elle se reportait par la pensée au matin où elle sautait légère sur le bord d'un ruisseau, quand on lui dit pour la première fois qu'on pensait à l'envoyer à Londres avec son oncle le voiturin pour y gagner sa vie ; et puis au soir où, sortie des dernières collines, elle vit la plaine avec ses bouquets d'arbres, ses innombrables buissons et ses petits villages, un clocher ou deux brillant au soleil couchant ; combien elle admira un pays de plaines et combien elle se figura que devaient être heureux ceux qui y habitaient ; combien alors elle se figurait peu qu'après s'être accoutumée à la vie de Londres, elle se trouverait à jamais seule dans une maison dont le bonheur et les comforts seraient partis les uns après les autres, attendant de savoir ce qu'elle deviendrait quand le dernier membre d'une famille qu'elle avait servie si longtemps allait s'en aller loin, bien loin de la vieille maison ! Le bruit de la ville se faisait entendre à l'extérieur comme si tout eût été sur l'ancien pied au dedans. Les cris et les éclats de rire qui partaient de la rue lui semblaient comme une moquerie, et Morgan qui pendant de si longues années ne s'était jamais plainte de ce que Budge-Row avait de riant, en fut ce soir mise presque hors de son caractère. Au milieu de toutes ses réflexions il lui sembla entendre la sonnette de sa maîtresse, et elle se hâta d'obéir. Elle prit d'une main le sac d'argent, de l'autre la bouilloire, supposant, avec la liberté d'une vieille domestique, qu'il importerait peu à miss Farrer de prendre son thé quelques instans plus tôt, pour lui épargner à elle la peine d'aller et de venir plusieurs fois.

— Madame, dit-elle, voyant que Jane avait roulé son grand schall autour de sa tête, je crains que votre

rhumatisme ne vous tourmente. Je l'avais prévu quand vous avez voulu ôter les rideaux par un temps pareil.

— N'importe, Morgan, je trouverai plus de froid que cela à la mer.

— Mais vous feriez mieux d'attendre, madame, que vous vous portiez mieux. Vous plairait-il que j'aille chercher le docteur Say? Et Morgan mit quelque chose de significatif dans son accent. Jane jeta les yeux autour d'elle sur l'appartement démeublé, et probablement elle le trouva trop triste pour être vu par le docteur Say, car elle dit que s'il se présentait, il fallait lui répondre qu'elle était trop fatiguée pour recevoir personne.

— Je crois, Morgan, continua-t-elle, qu'il ne reste plus rien que ce dont vous pourrez prendre soin vous-même, si je suis obligée de partir tout d'un coup. Il ne vous faudra pas plus de deux heures pour emballer tout ceci avec le reste du mobilier, et une heure ou deux de temps à autre, à vos moments perdus, suffiront pour me l'entretenir en bon état.

Puis suivirent de longues instructions sur ce qu'il fallait battre, sur ce qu'il fallait brosser, mettre à l'air, etc., toutes choses qui impliquaient l'idée que Morgan ne devait pas s'éloigner.

— Je ne vous ai pas parlé de venir avec moi. Je suppose que vous n'y avez jamais pensé.

— D'après ce que nous avions dit une fois, miss Jane, je me regardais comme obligée à vous accompagner jusqu'à la mort, si cela vous avait plu. Mais puisque vous ne le voulez pas....

— Ce serait trop de fatigues pour vous, Morgan, et en même temps il y a trop de dangers, je ne voudrais pas vous y exposer. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un voyage comme celui que je vais entreprendre.

Il y a déjà beaucoup de fatigues sur un navire régulier, mais....

— Madame, je ne désire rien faire contre votre volonté; je suis vieille maintenant, et....

— Oui, il vaudra beaucoup mieux pour vous aller chez Patience ou chez Henry.

— Non, madame; si je vous quitte, ce sera pour retourner dans mon pays. Le jour où vous me renverrez, je m'occuperai d'en prendre le chemin. Je ne désire pas passer de maître en maître, sachant que je ne m'attacherais à aucun comme je m'étais attaché à vous, ma chère, dès le commencement.

— Mais qu'est-ce que vous ferez dans le pays de Galles? tous ceux que vous y avez laissés, doivent être morts, ou bien ils ne vous reconnaîtront plus.

— Peut-être bien! mais il me plaît de m'asseoir et de tricoter encore dans une ferme; j'aimerai à me retrouver dans une laiterie; je n'ai pas mis la main à une baratte, je n'ai pas vu une chèvre depuis 17 ans, si ce n'est une fois quand votre père m'envoya en toute hâte à Islington; là je vis un bouc, et quand ma vie y aurait été attachée, je ne pus m'empêcher de le suivre dans un sentier étroit, de voir où il allait et d'étudier ses habitudes. Quand je le vis brouter et grimper, encore que ce fût dans une briqueterie, je ne pus m'empêcher de m'attacher à ses pas, et il me fit faire un si long détour, que j'eus toutes les peines du monde à revenir à la maison pour le thé. Mon maître comprit que quelque chose m'avait retenue, mais j'eus honte de lui dire ce que c'était. Toutefois, je crois que les boucs de mon pays..... mais je vous fais perdre votre temps, madame. Oui, je retournerai dans mon pays de Galles. Cependant nous avons une petite affaire à régler auparavant. Je vous ai rendu ma clé de ce coffre, sans quoi

j'y aurais remis l'argent sans vous déranger ; voilà la somme que vous m'avez payée l'autre jour, auriez-vous la bonté de me rendre mon reçu ?

— Qu'est-ce que cela signifie, Morgan, de demander vos gages d'une manière si étrange, et puis de me les rapporter ?

— Cela signifie, miss Jane, que j'ai tenu la promesse que je vous avais faite de couvrir vos fautes quand je le pourrais. Vous avez refusé de payer l'amende pour M. Henry, je l'ai payée en votre nom, et c'est pour cela que j'avais eu besoin d'argent. Je ne croyais pas qu'il dût me rentrer, mais M. Henry a paru si mal à son aise tant qu'il ne me l'avait pas rendu, que je l'ai laissé faire.

Jane fit quelques objections que Morgan ne voulut pas écouter, non plus qu'aucune allusion au legs que sa maîtresse lui avait promis, ou à sa propre position. Elle déclara d'un ton sec qu'elle avait ce qu'il lui fallait. Les économies qu'elle avait faites dans les premières années suffisaient à ses petits besoins ; elle ne voyait pas à quoi plus d'argent lui servirait, sans compter qu'elle en avait pris comme une sorte de dégoût depuis quelque temps. Elle s'empara sans opposition de la clé que sa maîtresse portait à la ceinture, elle ouvrit le coffre, y déposa l'argent, lui faisant voir en même temps qu'elle reprenait le reçu. Pendant cette opération, Jane tira son schall davantage encore sur sa tête, comme si elle eût souffert du froid ; Morgan s'aperçut que c'était pour cacher ses larmes.

— Miss Jane ! dites seulement que vous le désirez, je renonce au pays de Galles et je pars avec vous ; ou bien, s'il vous plaisait, à vous aussi, de venir dans mon pays, vous pourriez y penser à votre argent tant que vous le voudriez, s'il faut absolument que vous y pen-

siez, et vous seriez heureuse de vivre dans un pays si bon marché; que de peines, que de troubles d'esprit vous vous épargneriez !

Jane se hâta de répondre qu'il était trop tard, elle avait donné sa parole de partir, et il fallait qu'elle partît immédiatement; elle désirait ne rien entendre contre son projet.

Morgan ne dit pas un mot davantage; elle apporta le thé, et prépara tout pour que sa maîtresse pût se coucher de bonne heure; puis elle vint rechercher tout ce qui avait servi au thé.

— Vous vous coucherez de bonne heure ce soir, madame, dit-elle.

Jane fit signe que oui.

— Alors, j'ai un fort pressentiment que c'est la dernière conversation que je dois avoir avec vous, et je ne voudrais pas que nous nous séparassions sans nous dire adieu, comme il arrivera, je crains, à d'autres qui vous sont plus proches et plus chers.

— Nul ne m'est plus proche et plus plus cher, s'écria Jane, d'un ton qui renversa le courage de Morgan. Puis elle s'arrêta et ajouta froidement : J'ai l'intention d'aller chez mon frère et chez Patience avant que de partir.

— Ce qui me fâche le moins, dit Morgan, c'est que vous allez sur les grandes et profondes mers; je me réjouis de savoir que vous verrez un million de vagues écumeuses et que vous sentirez le balayement du vent, toutes choses dont je m'étais fait une idée sur le haut de nos montagnes. Vous et moi, nous avons trop vu des murailles de briques, nous avons trop entendu le bruit de la cité; votre caractère s'est beaucoup trop assombri depuis quelque temps, ma chère, et moi-même je n'ai pas eu cette gaîté que doit toujours avoir

une créature confiante en son Dieu. Ah ! vos larmes se sècheront quand vous serez au milieu de la mer ; quand vous verrez les flots s'enfler et s'abaisser devant vous, vous sentirez, soyez-en sûre, ce qu'il y a de petit et de peu digne dans tous les soucis mondains. Quand vous serez à la mer au milieu d'une nuit étoilée, et moi dans la vallée au premier rayon de l'aurore, nous trouverons nos âmes dans un meilleur état que celui où les ont laissées tous les événements qui se sont succédés ici. Cependant il faut nous séparer, et si jamais nous ne devions nous revoir....

— Oh ! mais cela n'est pas à craindre, c'est un voyage très-facile, à ce qu'on m'assure. Je ne veux pas, Morgan, qu'on me mette dans la tête l'idée que je ne doive pas revenir.

— Soit ; accordons que vous deviez certainement revenir, cela n'empêche pas que je suis vieille.... oui, ce que vous ne voudriez pas appeler vieille quand vous serez à mon âge, mais ce que moi je suis charmée d'appeler ainsi. Vous ne sauriez dire que vous deviez être bien surprise d'apprendre un jour que la vieille Morgan est morte. Dieu vous bénisse donc et vous fasse mieux comprendre cette vie, avant que de vous appeler à une autre.

— En vérité, je ne suis pas heureuse ! tel était le sentiment exprimé par les gestes et les larmes de Jane autant que par ses paroles. Elle ne pouvait maîtriser sa douleur, et il lui répugnait d'en laisser voir toute l'étendue. Elle se hâta donc de se coucher, feignant d'acquiescer au conseil de Morgan de ne se pas lever trop tôt le lendemain matin.

Le sommeil de Morgan ne fut pas très-profond, en partie à cause de ce qu'il y avait de décomfortant dans cette maison toute nue, en partie aussi à cause des

tristes pensées qui la dévoraient. Plusieurs fois il lui sembla entendre du bruit dans la chambre de Jane, et plusieurs fois elle se rendormit, quand elle crut que sa maîtresse dormait elle-même tranquillement. Enfin elle se leva tout à coup, désagréablement affectée de voir qu'il était grand jour, et fâchée de ce que le reveil-matin n'eût pas été le dernier meuble enlevé, parce qu'elle craignait que sa maîtresse eût attendu son déjeûner. Elle s'empressa d'allumer un bon feu, de préparer des rôties, du thé, etc., et comme sa maîtresse ne descendait pas, elle monta le tout sur un plateau dans sa chambre.

— J'espère que vous souffrez moins de la tête ce matin, madame, dit-elle en levant le store qui rendait la chambre obscure?

Pas de réponse. Morgan ne vit aucuns vêtements sur les chaises; elle écarta vivement les rideaux du lit..... personne. Elle chercha encore un peu et se convainquit que Jane était partie.

Les gens de la boutique déclarèrent que deux vigoureux porteurs étaient arrivés de bon matin, et avaient demandé la permission de monter et de descendre. Ils avaient emporté un coffre pesant et étaient accompagnés de la dame en grand deuil et son voile baissé sur sa figure. Elle n'était pas partie sans laisser un souvenir à Morgan, comme celle-ci le lui reprocha d'abord dans l'amertume de son cœur. Elle avait laissé un billet dans lequel elle l'assurait affectueusement qu'elle se souviendrait de sa vieille amie, non seulement dans son testament, mais encore chaque jour de sa vie. Morgan verrait aussi qu'elle avait laissé une somme d'argent dans les mains de Henry pour elle, comme pour la remercier de ses longs services. Enfin, il y avait encore un conseil à Morgan, d'employer cet argent à acheter

une rente viagère, mais elle ne l'eut pas le premier jour.

Ce fut le garçon de boutique qui profita de la rôtie beurrée. Morgan se hâta de courir chez Henry pour s'informer de ce qu'il savait de Jane; Marie ne put dire qu'une chose, c'est qu'en descendant dans la salle à manger de leur nouveau logement, elle s'était aperçue que l'oiseau n'y était plus : la bonne avait admis une dame en noir à écrire un billet dans le parloir, parce que ses maîtres n'étaient pas encore levés. On n'avait pas revu l'oiseau depuis ce moment; il fallait donc supposer que la dame l'avait emporté sous son grand manteau noir.

Jane le confessait dans son billet à Henry; elle n'avait pu résister au désir d'emporter ce souvenir vivant des anciens jours; il devait lui être plus précieux qu'à eux. Elle enverrait à Marie quelque autre oiseau en souvenir d'elle, si toutefois Marie se souciait d'un présent de sa part. Ils feraient bien de ne pas se tourmenter à chercher où et comment elle était partie, ils pouvaient être sûrs qu'elle leur donnerait de ses nouvelles par M. Verblanc, quand il serait de retour sur le continent, ou par ses hommes d'affaires.

Patience parut la seule qui eût vu sa sœur quand elle faisait ainsi ses tristes adieux. Elle raconta que la maison était dans une telle confusion lorsque Jane y était venue de si bonne heure, qu'elle ne se rappelait pas bien clairement ce qui s'était passé. Seulement Jane pleurait beaucoup, ce qui avait étonné les enfants. Elle se rappelait encore que lorsqu'elle les avait tous embrassés à la ronde, son long voile noir avait beaucoup effrayé les plus petits. Elle espérait que Jane ne pensait pas réellement à s'absenter pour un temps considérable, elle ne l'avait cru qu'à moitié, mais

quand Morgan lui eut assuré que cela n'était que trop vrai, Patience en éprouva un réel chagrin.

Morgan ne put quitter Londres de deux ou trois jours, pour laisser les affaires de sa maîtresse dans l'état exact qu'elle lui avait indiqué. On ne put lui persuader d'habiter ailleurs que dans la vieille cuisine, ni l'empêcher de visiter toutes les nuits la chambre où son maître était mort. La première soirée fut froide et orageuse. Elle pensa d'abord au rhumatisme de sa maîtrese; mais quand le vent s'éleva, qu'il siffla sous les portes, qu'il s'engouffra dans la cheminée, elle alla à la fenêtre pour voir quel aspect présentait la rue. La flamme des lanternes dansait et s'agitait, malgré son entourage de verre; les femmes tenaient leurs chapeaux à deux mains, et les tabliers des ouvriers s'agitaient sous l'influence du vent. Morgan n'était que trop sûre que ce devait être une bien mauvaise nuit sur la Tamise ou à la mer. Elle aurait voulu savoir ce que M. Henry en pensait, cela aurait tranché la question pour elle, car elle croyait que M. Henry savait tout; mais il était trop tard pour le déranger ce soir, elle irait le lendemain matin.

Le lendemain, quand elle se leva de bonne heure, pour voir avec quelle rapidité les nuages se chassaient les uns les autres dans la petite bande de ciel qu'on pouvait voir par le derrière de la maison, elle aperçut un petit oiseau sautillant sur l'appui de la fenêtre, tout trempé, et paraissant souffrir de fatigue et de froid. Il n'y avait pas moyen de ne le pas reconnaître, et, un moment après, il se réchauffait sur le sein de Morgan, tandis que celle-ci lui préparait un petit régal de croûtes de pain, de lait et de sucre.

Oh! mon oiseau, s'écria Marie, dès que Morgan le retira de dessous son manteau rouge.

— Ma maîtresse ne vous avait-elle pas parlé de vous envoyer quelqu'animal vivant pour souvenir? Croyez-vous vraisemblable qu'elle vous envoie cet oiseau?

Non, personne ne le croyait vraisemblable. Mais comment avait-il pu, cet oiseau, échapper à la garde de Jane? C'est ce qu'on ne s'expliquait pas davantage.

Tandis que Marie pleurait encore le départ de son père après l'expiration de son mois de prison, et qu'elle écoutait les assurances consolantes de son mari, que la paix ne pouvait manqner d'arriver et d'amener pour chacun la liberté d'aller et de venir à volonté, elle dit :

— Cependant, peut-être y trouverons-nous cet avantage qu'il nous enverra des nouvelles de Jane. N'a-t-elle pas promis de vous en donner par son entremise.

Il n'arriva aucune nouvelle de ce genre, et, dans chacune de ses lettres, M. Verblanc répétait qui ni lui ni son agent n'avaient rien appris concernant l'estimable sœur de son gendre. Henry était depuis longtemps dans l'exercice de ses devoirs, et dans la jouissance de ses plaisirs de curé de campagne, quand il reçut une lettre de Peek, contenant les détails suivants qu'il se hâta de transmettre à Morgan.

— « Souvent on s'était adressé à moi, écrivait Peek, concernant Jane Farrer, célibataire, la dernière survivante d'une tontine, laquelle Jane Farrer n'avait pas réclamé sa rente cette année. Vous allez voir que le gouvernement a fait une bonne affaire dans cette série d'actionnaires, ce qu'on ne pourrait pas dire de toutes les autres. La vérité est enfin connue, et Patience en a été très-chagrine pendant toute la journée d'hier. Nous avons pris une bande nombreuse de smugglers, et l'un d'eux, quand il s'est trouvé pris, s'est écrié qu'il était bien étrange qu'après avoir échappé à tant de dangers, il

ait fini par se faire empoigner. Entr'autres aventures, il nous parla d'une certaine fois où il s'était bien cru au fond de l'eau avec le reste de l'équipage. Après une journée venteuse, qui avait poussé leur chaloupe hors de la rivière d'un bon train, à ce point qu'ils étaient presqu'en vue de leur navire contrebandier, leur petite voile ne put soutenir la raffale. Il ajouta qu'ils s'en seraient bien tirés, si ce n'avaient été des coffres très-lourds qu'ils emportaient pour une dame qui avait désiré être passée clandestinement en France. Il dit que cette dame était presque folle de désespoir, lorsqu'ils jetèrent ces deux coffres pardessus le bord, bien qu'elle eût été assez tranquille quand l'ouragan s'était levé. Elle descendit aussi assez tranquillement dans l'abîme quand la chaloupe s'emplit d'eau, et sombra sous eux, ne leur laissant d'autre alternative que de se jeter sur quelques débris de la flottaison, au moyen desquels lui et un autre parvinrent à gagner le rivage. Tout ce qu'il se rappelait de cette dame, c'est qu'elle portait un manteau noir, et ne s'occupait de personne à bord, si ce n'est d'un verdier qu'elle avait dans une cage. La dernière chose qu'elle fit, et il se le rappelait parce que lui et ses camarades avaient plaisanté de la voir s'occuper de la vie d'un petit animal, au moment où la sienne ne valait pas un sou, — la dernière chose qu'elle fit, fut d'ouvrir la cage du verdier, et de le suivre de l'œil, pour voir comment il luttait contre le vent, tandis qu'elle avait déjà elle-même de l'eau jusqu'aux genoux. De cette circonstance et du voile noir, nous concluons que ce devait être la sœur Jane, sans compter que la date est exactement la même. Nous supposons que nous vous verrons bientôt à Londres pour arranger les affaires; vous savez où vous trouverez toujours une pipe et un bout de conversation. »

—N'y allez pas, Henry, dit Marie ; laissez toute cette richesse aux Peek ; ne touchons pas à cet or qui a empoisonné la vie de trois personnes de votre famille.

— Il a empoisonné la paix de leur vie, et il a causé leur mort. Nous ne mourrons pas d'une pareille sollicitude, et si l'un de nos enfants doit périr par violence ou par accident, ce ne sera pas pour une pareille cause. Nous leur enseignerons l'usage qu'on doit faire de la richesse, et la Providence nous a effroyablement mis à même de leur donner cette leçon.

— Nous leur apprendrons que la richesse n'est qu'un instrument, et qu'ils sont responsables de l'usage qu'ils qu'ils en feront.

—Responsables non-seulement envers celui qui fait les riches et les pauvres, mais envers la société, — envers l'état. Nous apprendrons à nos enfants qu'éluder de payer ou se plaindre en payant une juste contribution à l'état, c'est se montrer ingrat envers leur meilleur protecteur terrestre, et être les oppresseurs de ceux qui devraient être d'autant plus épargnés que leurs moyens sont plus faibles. Si e'est un crime que d'imposer des fardeaux insupportables, c'en est un aussi que de refuser un impôt raisonnable.

Henry s'arrêta, s'apercevant qu'il semblait insulter à la mémoire de son frère et de sa sœur. Cependant il les regardait plutôt comme des victimes que comme des agresseurs, — comme des victimes de la fausse manière de voir de leur père et de la politique du temps, qui, en faisant de l'état un prodigue, avait rendu sordidement avares un trop grand nombre de ses membres.

— Voilà donc le petit favori que Jane m'a envoyé pour le chérir à cause d'elle, dit Marie, approchant de ses lèvres la tête de l'oiseau, et je le chérirai.

— J'ai manqué de foi, pensa Morgan, ramenant les chevreaux de la montagne à la maison, — j'ai manqué de foi quand j'ai eu des doutes sur ce que deviendrait miss Jane dans sa vieillesse. Que savais-je si elle deviendrait jamais vieille ou non, ou si, dans le premier cas il n'y aurait pas alors une paix et de moindres charges sur la nation, qui lui permettrait de voir un peu plus clairement si elle avait été créé ou non pour s'occuper toute sa vie de chimères, comme un malade qui, dans son rêve s'efforce toujours de s'envoler, et qui toujours fait de vains efforts. Je ne sais si l'on doit s'affliger que miss Jane ait été réveillée de bonne heure d'un pareil songe ; mais je m'afflige qu'elle ne soit pas venue voir ici combien c'est se méprendre sur les voies de la Providence, de ne s'occuper que d'argent, quand il y a une si belle nature pour charmer notre cœur et nos yeux. Que les hommes vivent dans leurs villes s'ils le veulent, mais pourquoi penseraient-ils que les champs et les bois n'ont été créés que pour ceux qui les habitent? Plût à Dieu que miss Jane eût pu se décider une fois à venir dans nos montagnes!

FIN DU TROISIÈME CONTE.

APPENDICE.

APPENDICE.

On ne saurait limiter ou mesurer ce qui est nécessaire et agréable à l'espèce humaine; les matériaux en paraissent inépuisables, et le pouvoir d'appropriation nécessairement progressif. Quelque chose a-t-il disparu de dessus la terre, lorsque les hommes ont désiré l'y conserver ou l'y reproduire? N'est-il pas vrai, au contraire, qu'à mesure que l'homme a pris plus de goût pour un objet, la quantité en a semblé s'accroître. Le désir pousse au travail, et nous ne connaissons pas d'exemple où un travail suffisant ait été universellement arrêté faute de matériaux. Les Norwégiens pourront demander plus de blé, et à coup sûr les habitants du Kampchatka ne tarderont pas à demander de meilleurs vêtements; mais nous savons que ni le blé ni le drap ne manqueront pour cela. Déjà le travail se multiplie et les capitaux s'accumulent, qui doivent fournir enfin à ces deux peuples ce qu'ils désirent. Quand bien même tous les hommes, toutes les femmes, tous les enfants auraient une fantaisie pour les productions les plus rares de la nature, — pour les diamants peut-être, rien ne nous autorise à supposer qu'il n'y a pas actuellement, ou qu'il n'y aura pas avec le temps, assez de diamants pour approvisionner la race humaine tout entière; et si les diamants inspiraient un désir aussi véhément, c'est-à-dire étaient aussi nécessaire que le pain de chaque jour, à coup sûr le travail ne manquerait pas pour nous les procurer.

Il semble assez étrange qu'il se puisse trouver des gens mécontents de l'accroissement de la richesse générale, des gens qui ne peuvent entendre parler des

nouveaux pouvoirs que conquiert chaque jour l'industrie ; c'est qu'ils croient, ces gens-là, que tout ce qui est donné à la race humaine entière est certainement enlevé à certains individus, et qu'ils aimeraient mieux que tous continuassent à endurer une privation que de supporter, eux, la moindre perte. Quand il fut question d'éclairer les rues de Londres au gaz, il y eut des gens qui jetèrent les hauts cris, c'est qu'ils avaient un intérêt dans les pêcheries du nord et qu'ils craignaient de voir diminuer les demandes d'huile. Ils auraient préféré que toutes les générations futures souffrissent à perpétuité de l'obscurité, plutôt que de voir déranger une fois leurs spéculations passagères. Est-ce que vos fabricants de savon n'ont pas murmuré contre l'huile de palmier qui leur fournissait cependant le meilleur élément de fabrication? est-ce qu'il n'y a pas des gens qui ont pleuré quand on nous a débarrassés des impôts sur le sel? Peut-être ne citerait-on pas une seule découverte importante, un seul bienfait conféré à l'humanité qui n'aient été accueillis d'un côté ou de l'autre par des murmures; heureusement l'expérience a prouvé que ces murmures étaient aussi impuissants qu'ingrats, et le progrès a toujours marché.

La race humaine ne peut pas être tenue dans un état permanent de privations pour l'avantage temporaire d'individus. Il n'est pas possible qu'on recule jamais devant la construction d'un pont, parce que cette construction nuit à l'industrie du passeur en bateau. Eh bien! par le même principe qui fait construire le pont au détriment temporaire du passeur, il faudrait adopter demain, si demain on l'inventait, une machine qui ferait des maisons en pierres de taille à raison de six par jour. Il y aurait certainement un grand malaise parmi les briquetiers et les constructeurs, mais il n'en

serait pas moins du droit incontestable de la société d'obtenir à bon marché des habitations élégantes et salubres, et les nouveaux besoins qui naîtraient d'une pareille invention et les capitaux qu'elle laisserait disponibles, fourniraient bientôt aux briquetiers et aux constructeurs, à leurs enfants et aux enfants de leurs enfants, d'autres occupations pour satisfaire à de nouveaux besoins.

Autrefois peut-être, un petit nombre d'individus vivaient heureux de leur occupation qui consistait à patauger dans les étangs et les marais de l'Egypte pour y recueillir le papyrus, à en presser et sécher les feuilles, à les coller les unes au bout des autres, à les polir pour le stylet qui devait écrire dessus, et peut-être ces gens-là ont-ils trouvé bien pénible que l'invention d'un meilleur papier soit venue détruire l'usage du leur. Cependant aujourd'hui les générations multipliées de leurs enfants trouvent une occupation plus sûre et mieux rétribuée, à préparer les gommes et les huiles nécessaires à la composition des encres, qui n'eussent jamais été connues si nous avions continué à nous servir de papyrus. Reportons-nous maintenant à tout ce qu'il y a d'autre travail humain dans la fabrication de l'encre, dans la préparation des chiffons dont se fait le papier, dans la fabrication et le travail des moulins d'où cette substance magnifique sort comme si elle était créée par des mains invisibles; puis vient le collage, le pliage, le transport, la vente par rames, par mains, par feuilles; et si ce papier est imprimé, combien de bras l'admirable machine n'occupe-t-elle pas pour la construire et la mettre en jeu. Pour ne rien dire de la communication des intelligences si étendues par l'invention du papier, ne regardons que la masse de

travail employé, et voyons qui voudra plaider la cause des ramasseurs de papyrus contre le monde entier.

Il ne reste aucun monument d'une époque où les chèvres ou les moutons n'aient pas été assez nombreux pour vêtir les gardiens du troupeau, où leur toison n'ait pas été employée à cet usage dans quelques parties du monde. Tandis que les barbares du nord s'habillaient de peaux de bêtes, les habitants des régions tempérées paraissent avoir joui à la fois de la légèreté et de la chaleur des tissus de laine. Les patriarches d'Asie rassemblaient leurs troupeaux autour de leurs tentes, aux temps les plus anciens dont parle l'histoire. Les esclaves lavaient les toisons, et les femmes divisaient la laine à filer entre leurs suivantes. Les jeunes filles arabes transportaient partout avec elles leur rouet grossier. Les plus anciennes momies égyptiennes sont enveloppées d'étoffes tissées. Dans le trafic le plus reculé des Tartares, les toisons servaient d'intermédiaire d'échanges, et la quenouille se retrouve dans les poésies primitives des Scandinaves.

Quand les Romains, habiles dans le choix des étoffes et des teintures, vinrent en Angleterre, ils enseignèrent aux femmes barbares qu'ils y trouvèrent à ne plus frotter les peaux de loups avec des pierres pour les polir, à ne plus les tremper dans l'eau pour les adoucir; ils leur mirent en main la quenouille qni se trouvait dans toutes les maisons de l'Empire romain, et leur enseignèrent l'usage d'un rouet plus commode que celui des Arabes errants. Pendant plusieurs siècles, il paraîtrait que cette fabrication continua d'être purement domestique; mais à mesure que les arts de la vie se perfectionnèrent, les maîtresses de maisons comprirent qu'il valait la peine de suspendre leur filage et leur tissage,

et d'échanger les produits de leur travail et de celui de leurs maris contre le drap des manufacturiers. Le drap était plus beau en Flandre dès le commencement du treizième siècle, on trouva qu'il était avantageux de moins tisser en Angleterre, et de s'appliquer à produire plus de laine pour l'exportation. Les matrones anglaises portaient peut-être leur fuseau à la ceinture quand elles allaient surveiller leurs agneaux dans la plaine, mais c'était moins dans l'idée de faire du drap que des bas, — non point de tricot, ce qui était encore inconnu, mais d'une espèce de drap étroit et épais. Il y avait quantité d'Anglais qui eussent été fort contents de tisser du drap fin, dont les Flamands avaient alors le monopole. Mais ils ne pouvaient y parvenir jusqu'à ce qu'ils eussent adopté les méthodes perfectionnées des Flamands, et comme ils étaient lents à le faire, ils furent aidés par Edward III qui invita les manufacturiers flamands à venir en Angleterre y enseigner leur mode de fabrication. Quand il leur eut fait traverser la mer, son premier soin dut être de protéger leur vie contre leurs élèves anglais qui ne voulaient pas entendre parler de filer à la roue, parce que la roue faisait deux fois autant d'ouvrage que la quenouille; ou de tordre le fil et d'arranger la chaîne et la trame autrement qu'avec les doigts, parce qu'il y avait beaucoup de doigts qui demandaient à être employés; ou d'employer de nouvelles drogues, de peur que les anciens droguistes ne se trouvassent ruinés; ou enfin de fouler le drap autrement qu'en frappant dessus dans l'eau avec la plante des pieds. Si la loi n'avait pas eu la vue plus longue que son peuple, ces Flamands eussent été coupés en morceaux, ou tout au moins renvoyés pleins de terreur dans leur pays, et les Anglais eussent perdu la

manufacture des draps pour un grand nombre d'années, si ce n'est pour toujours.

Le drap était très-cher à cette époque, et la 4e année de Henry VII (1494), il fut ordonné par une loi que le plus haut prix donné pour une *yard* (30 pouces); « une *yard*, grande largeur du plus beau drap écarlate grainelé ou tout autre drap grainelé de 1re qualité, » serait autant de travail ou de nourriture qu'on peut en échanger pour 6 livres sterlings 16 shilling (170 fr.) de notre monnaie actuelle. Or il ne pouvait pas y avoir un bien grand nombre de consommateurs en Angleterre qui pussent à cette époque donner 6 livres sterling 16 shillings pour une *yard* de drap, quand bien même ils n'eussent pas été tentés de le faire venir de Flandre, meilleur et à meilleur marché. La manufacture des draps devait donc être fort peu importante chez nous, et beaucoup ont dû souffrir du froid et de l'humidité à cette époque où les maisons étaient mal bâties, mal meublées, et envier le drap, privilége exclusif des gens fort riches. Si leurs gouvernants leur eussent permis de s'en procurer en Flandre, la manufacture indigène eût été stimulée, elle se serait étendue, perfectionnée; mais dans l'idée de la protéger, on déclara que ce serait un crime punissable par la loi que d'acheter du drap tissé par d'autres que par les Anglais, ou d'exporter des laines d'Angleterre. Des lois comme celle-ci, et il y en a eu un grand nombre pendant plusieurs règnes consécutifs, ont fait tout ce qu'elles pouvaient pour conserver la manufacture dans un petit nombre de mains et pour empêcher la multiplication d'un article d'un si grand comfort. Mais la nature était plus forte que les gouvernements, et l'on vit que tant qu'il y avait des moutons sur la colline et des hommes

grelottant de froid dans les vallées, il n'y avait pas de puissance humaine qui pût les empêcher de chercher à se procurer des habits de laine pour le jour, et des couvertures de laine pour la nuit. Dans les coins les plus reculés du Yorkshire, les gens commencèrent à s'encourager les uns les autres à étendre la manufacture, au grand mécontentement des tisserands de la ville d'York, qui ne craignaient rien tant que de voir le drap devenir meilleur marché et plus commun. Henry VIII déclara qu'York avait été et serait protégé dans son droit exclusif de manufacture; que Worcester approvisionnerait seul le comté de ce nom et les environs, et que les tricots de laine se feraient exclusivement dans la cité de Norwich; mais Henry VIII parla en vain. Tant qu'il y avait des ruisseaux dans les collines du Yorkshire pour mettre en mouvement des moulins à foulons, les ouvriers d'York avaient beau continuer de fouler avec la plante des pieds, et d'offrir des draps inférieurs à un prix plus élevé, les gens n'en voulaient pas acheter. Le drap des moulins à foulons et les tissus à la mécanique, se vendaient aussitôt qu'ils étaient fabriqués, et les ouvriers d'York et Norwich se trouvèrent dans l'alternative d'adopter le foulon et la machine à filer, ou d'abandonner la partie. Ils se soumirent à une innovation indispensable, vendirent plus de drap que jamais ; et gagnèrent davantage à mesure que l'article devint plus commun et à meilleur marché. La reine Elisabeth permit la libre sortie des laines hors du royaume, et la manufacture s'accrut miraculeusement par suite de cette mesure. On produisit plus de laine, et cela valut la peine de tâcher de l'obtenir de meilleure qualité. Non seulement les gentilshommes de la cour se réjouirent de la finesse supérieure de leurs étoffes de pourpre ou d'écarlate, mais plus d'une jeune fille

dans les fermes et les chaumières, fut bien heureuse quand elle reçut pour ses étrennes un jupon de serge bien chaud ou un manteau de creseau.

Plus la demande de drap s'augmenta, plus on fut induit à en fabriquer davantage avec le même capital, en d'autres mots, à abréger le travail. Les perfectionnements dans les machines et les métiers se succédèrent rapidement, la demande s'accrut en proportion, et plus de bras furent encore occupés. Cette circonstance, qu'on avait plus de drap pour moins d'argent, fut un encouragement bien plus grand à la manufacture que la loi de Charles II, qui portait que les morts seraient tous enterrés dans une bière recouverte de drap. Depuis cette époque, rien ne put arrêter les progrès que nous avions faits vers des vêtements comfortables; non pas même la manufacture de coton, — la plus prodigieuse addition que nos ressources nationales aient jamais reçue. — L'événement a prouvé que c'était une simple addition; la société n'en a pas usé moins de laine, seulement elle a usé plus de coton. Où en sont les choses maintenant?

La valeur des lainages manufacturés dans la Grande-Bretagne seule, dépasse annuellement 20 millions de livres sterling (500 millions de fr.), et leur manufacture emploie 500 mille personnes, —non pas à filer au rouet et à tisser avec toute la gaucherie et la fatigue imaginables, juste ce qu'il faudrait pour eux et leur famille, mais produisant, avec facilité et rapidité, des étoffes d'une finesse admirable, qui vêtiront non-seulement la multitude de leurs concitoyens, mais les boyards russes dans leur habitation d'hiver, les filles grecques sur les rivages de leurs îles, les mariniers du Nil, les danseuses de Ceylan, les noirs de la Jamaïque, le pêcheurs de Java, les paysans d'Haïti, le

Péruvien au teint basané, pour le défendre de la rosée mortelle du soir, et le Sibérien demi-glacé, quand il se hasarde à braver le vent pour jouir de quelques pâles rayons du soleil du midi. Nos moulins et nos métiers battent dans les villages prussiens et au-delà des torrents de la Saxe. Le Turc rencontre le Franc sur l'Oder, pour échanger ses articles de luxe contre les comforts qu'apporte celui-ci. Tous les marchands du monde se réunissent à la grande foire de Leipsick, et c'est de là que les lainages des métiers européens se répandent dans toutes les régions du globe. Il y a des bergers dans les plaines immenses de Van-Diemen, et sur les collines du monde occidental, qui préparent des matériaux et des pratiques au tisserand assis devant son métier à Leeds, et au fileur qui ne songe guère de quel point éloigné du globe le gain part pour lui arriver à Bradfort. Et le marché ne fait à peine que de s'ouvrir! Outre les multitudes encore à naître dans les pays déjà nommés, il y a des tribus innombrables de Chinois, d'Indous, de Persans, d'Africains, d'Américains du Sud, qui en sont encore à apprendre le comfortable d'un vêtement de laine. Est-ce que les Groënlendais n'en demanderont pas aussi? Et qui en aurait plus besoin que les Esquimaux? tous ces peuples deviendront, avec le temps, des consommateurs, pour peu que nous laissions la marchandise aller se placer naturellement à leur portée.

Eût-il été juste que tous ces gens eussent été sacrifiés à l'égoïsme d'une petite troupe de fileurs au fuseau, et de fouleurs aux pieds? Bien plus, cette petite troupe, ses enfants et les enfants de ses enfants, n'eussent-ils pas été sacrifiés en même temps? Il en est de même dans tous les cas d'introduction de mécaniques et de machines; les intérêts des ouvriers et du maître

sont identiques ; il faut produire le plus possible, au meilleur marché possible ; le seul regret que l'on puisse avoir, c'est que l'invention des machines ne soit pas encore suffisamment avancée. Tant qu'il restera des occupations purement mécaniques, de ces occupations qui abrègent la vie de l'homme et étouffent son intelligence, nous pouvons dire que l'homme n'est pas là à sa place, et qu'il fait le travail d'une brute, ou mieux encore d'une machine.

Il paraît que par suite de l'inégalité du sol et de l'accroissement du nombre des consommateurs, le prix des fermages tend naturellement à s'élever, et à s'élever à mesure que le nombre des consommateurs s'accroît. D'un autre côté, les profits tendent à diminuer à mesure que le fermage augmente, et que la production des aliments devient plus coûteuse. La baisse des profits amène après elle, comme une conséquence nécessaire, la baisse des salaires, et la part qui revient à chaque individu est encore diminuée à mesure qu'augmente le nombre de ceux qui y prennent part.

Ce sont là d'importantes vérités, mais qui n'ont rien de décourageant si nous savons en faire usage. Il ne faut pas se hâter de supposer que les propriétaires du sol doivent inévitablement accaparer toute la richesse de la société dans leurs mains, en sorte qu'il n'y ait que deux classes dans un état,—les propriétaires fonciers et les indigents. Il est possible que cela arrive, comme il est possible que nous mourrions tous de faim, personne ne trouvant qu'il vaille la peine de cultiver la terre. Les deux cas sont possibles, et les deux catastrophes également probables. Nul ne peut nier que la famine ne nous menace tous, à moins que nous ne fassions des efforts pour l'éviter ; mais l'éléva-

tion illégitime du prix des fermages, et l'abaissement outre mesure des profits et des salaires, se peuvent éviter avec certitude, au moyen d'une prudence bien simple; il ne s'agit que de laisser deux lois naturelles régner l'une sur l'autre, et de ne pas s'entêter, comme quelques-uns le veulent, à régir par des lois humaines ce sur quoi la volonté humaine n'a pas le moindre empire. Quelques-uns qui travaillent péniblement, et ne reçoivent qu'une rémunération insuffisante, crient contre la prospérité des propriétaires fonciers, et voudraient une loi qui défendît de recevoir plus que telle somme pour telle quantité et telle qualité de terres. Autant vaudrait une loi portant qu'à l'avenir nul ne mourra de la famine. Le moyen d'empêcher les hommes de mourir de faim est de semer du grain pour eux, et le moyen d'empêcher les propriétaires fonciers de devenir trop riches, c'est de nous procurer plus de substances alimentaires, soit en perfectionnant notre agriculture nationale, soit en inventant et perfectoinnant les manufactures dont nous puissions échanger les produits à l'étranger contre des aliments. Un autre moyen, c'est de remplacer par des machines qui ne mangent ni ne boivent, le travail humain, de manière à accroître les produits, sans augmenter la consommation; mais de toutes les méthodes, la plus sûre, celle qui est au pouvoir de tous, c'est de proportionner le nombre des consommateurs à la masse des aliments existants. Aussitôt qu'on commencera à faire cela, les fermages deviendront stationnaires, et ils décroîtront nécessairement aux premiers perfectionnements amenés dans la culture ou dans les arts manfacturiers. Jusque là le propriétaire ne peut pas plus empêcher l'élévation de ses fermages, que le plus pauvre ouvrier de la ville voisine; et, par le fait, il le peut moins que celui-

ci, si cet ouvrier met au monde un grand nombre d'enfants pour déprécier la valeur du travail, et accroître l'excessive demande d'aliments. Jusque-là le propriétaire dit vrai, quand il déclare qu'il ne s'enrichit pas. Ses fermages ont augmenté d'une somme de.... dans l'espace de...; mais, pour différentes causes, les fermiers ne le peuvent payer en totalité, et puis il est lourdement imposé pour secourir les indigents réduits à l'état de paupérisme par la dépréciation excessive des salaires. Nul ne serait plus content que lui de voir ses rentes réduites nominativement, à condition de les recevoir en totalité, et d'en faire l'emploi qui lui plairait. Nul ne serait plus content que lui, s'il est sage, d'entendre parler de nouvelles découvertes dans la science ou d'inventions dans les arts, de nouvelles ressources ouvertes au-delà des mers ou d'une amélioration dans les habitudes des classes pauvres, toutes choses qui diminueraient son revenu avec le prix du blé, mais qui lui rendraient plus sûre la possession et le libre emploi de ce qui lui resterait.

Il est de la plus haute importance de bien préciser la position relative des maîtres et des ouvriers, puisque toute querelle sur leur part respective ne peut qu'amener une diminution des fonds qu'ils se doivent partager. Chacune des deux parties dépendant de l'autre, toute interruption de leur bonne harmonie ne saurait manquer d'être préjudiciable à toutes les deux, mais surtout désastreuse pour celle où la dépendance est illégale. Les capitalistes ont sur les travailleurs ce grand avantage de pouvoir attendre plus longtemps l'accommodement des disputes qui se peuvent élever entre eux. Quelque déplorable qu'il soit pour les in-

dividus et pour la société entière de vivre sur le capital par l'absence du revenu, cette position est encore préférable à celle des ouvriers qui n'ont pas de capital sur lequel ils puissent vivre. La conséquence de cette inégalité de dépendance, est ce pouvoir plus souvent mis en action par la partie la plus dépendante que par celle qui l'est le moins; le pouvoir de se coaliser pour obtenir une part plus forte dans les gains qui devront faire vivre les deux parties, est dans les mains de toutes deux, et toutes deux en font quelquefois usage, mais les ouvriers bien plus fréquemment que les capitalistes. Il y a pour cela des raisons faciles à saisir.

Si la proportion du travail et des capitaux est égale, l'une des deux parties n'est guère portée à se quereller avec l'autre, parce qu'alors leur part dans les bénéfices se balance. Mais si des capitalistes s'avisent de se coaliser contre les ouvriers, ils y perdent en dernière analyse aussi bien que ceux-ci, car il ne peut pas y avoir de coalition si étendue qu'elle renferme tous les capitalistes. Ceux donc qui n'en font pas partie trouveront qu'il est de leur intérêt d'abaisser le prix de leurs marchandises, payant les mêmes salaires que les capitalistes coalisés, et se contentant des profits ordinaires. Au moyen de ce rabais, les profits extraordinaires que les capitalistes coalisés s'étaient promis, tombent naturellement. Les capitalistes se trouvent juste au point où ils en étaient avant la coalition, et tout se réduit en une perte pour les ouvriers. Cependant il arrive rarement que les choses puissent être poussées jusqu'à cette iniquité gratuite; si la proportion du travail est égale à celle du capital, une très-courte résistance des ouvriers suffit pour faire repentir les capitalistes des efforts qu'ils ont faits pour avoir plus que leur part dans les bénéfices.

S'il y a surabondance de capitaux, les capitalistes n'ont rien à gagner à une coalition; il est plus avantageux pour eux de payer des salaires élevés que de vivre sur leur capital. Dans de pareils cas, les capitalistes ne se coalisent jamais, — ou plutôt, — et je le dis avec chagrin, — dans de pareils cas, ils ne voudraient jamais se coaliser. Ces cas sont extrêmement rares en Angleterre, puisqu'on y voit bien rarement les capitaux plus abondants que le travail.

Dans la troisième supposition, — que le travail est aussi abondant que les capitaux, — les capitalistes n'ont pas besoin de se coaliser, puisqu'ils obtiennent ce qu'ils désirent sans cela. La partie la plus faible, ce sont les travailleurs qui ont besoin de pain et qui dépendent pour cela des capitalistes : — non pas pour la quantité; — cela dépend d'eux-mêmes, — et du nombre d'enfants qu'ils créent pour partager leur subsistance; — et les capitalistes ne peuvent résister à leurs demandes qu'en assurant le taux des profits, sans lesquels nul ne voudrait être dans les affaires. Les travailleurs ne dépendent pas des capitalistes pour la quantité de nourriture qui revient à chaque homme, mais pour l'emploi de leur travail en général; les capitalistes n'ont donc pas besoin de se coaliser quand les bras surabondent.

Pour les mêmes raisons, les travailleurs n'ont pas besoin de se coaliser quand les capitaux surabondent, parce qu'ils ont naturellement une large part, même en laissant des profits ordinaires aux capitalistes, comme cela se voit dans les pays neufs et dans les manufactures nouvellement inventées, où la cherté du travail empêche invariablement les profits du capitaliste de dépasser de beaucoup le taux ordinaire.

Dans le cas d'une égale proportion, les travailleurs

ont même plus à perdre que les capitalistes dans une suspension volontaire des travaux. Si la balance est égale, quelques-uns des capitalistes aimeront mieux resserrer leurs capitaux que de se soumettre aux exigences d'une coalition, ils amèneront ainsi immédiatement une surabondance de bras avec tous ses désavantages pour les travailleurs. Supposons qu'aucun capitaliste ne se retire des affaires, la perte du capital nécessairement causée par le temps que les ouvriers ont fait *grève*, amène une surabondance de bras, et les travailleurs souffrent encore eux-mêmes pour avoir détruit la balance.

Mais quand la coalition a lieu, lorsque les capitaux, loin d'abonder sont insuffisants, ses résultats n'en sont que plus désastreux pour la partie la plus faible qui y a recours. Les travailleurs qui surabondent ont déjà un désavantage, qui ne peut que s'accroître par toute résistance tendant à appauvrir les capitalistes. Ils peuvent faire tort à ceux-ci, en diminuant dans les profits communs la part des capitaux ; mais ils se font un bien plus grand tort à eux-mêmes, en diminuant dans ces mêmes profits la part du travail. Et cependant c'est dans ces conditions désavantageuses que la coalition des travailleurs a le plus souvent lieu, ce qui prouve qu'ils ne connaissent pas l'état des choses et ne se rendent pas bien compte de leur position vis-à-vis de leurs maîtres, à ne la considérer que du point de vue de leur intérêt personnel.

Le fait est que loin que les maîtres aient le pouvoir naturel, — à supposer qu'ils en aient le désir, — d'opprimer les classes ouvrières, celles-ci ont un pouvoir qui les rend égales en indépendance à aucune autre classe de la société. Si elles ne l'ont pas encore exercé, c'est moins leur faute que leur malheur. Le seul con-

trôle qui se puisse exercer sur le prix du travail est dans les mains de ceux qui peuvent influencer sa quantité. Qu'il y ait trop de bras disponibles, et les capitalistes les plus humains ne pourront pas empêcher que le travail ne soit insuffisamment rémunéré. Qu'au contraire, les bras soient rares, les maîtres les plus avares ne pourront pas empêcher l'ouvrier de vendre son travail à haut prix. Or, de qui dépend-il que les bras soient rares ou nombreux? de qui dépend-il que le fonds de subsistance se partage entre un nombre raisonnable ou entre un nombre exagéré de parties prenantes? A coup sûr cela ne dépend pas des capitalistes, mais bien des ouvriers.

Quand les classes ouvrières comprendront bien l'étendue du pouvoir qu'elles ont dans les mains — pouvoir d'obtenir non-seulement les conditions qu'elles voudront dicter aux capitalistes, mais encore toutes les nécessités, tous les comforts de la vie, et avec eux l'aisance et la dignité qui conviennent à des hommes libres, elles se serviront du droit de coalition dans un autre but que de fatiguer et d'appauvrir les capitalistes. L'argument ordinaire de ceux des travailleurs qui comprennent déjà leur position, est de dire qu'il ne sert presque de rien à quelques individus isolés de proportionner le nombre de leurs enfants à leurs moyens de subsistance, tandis que la grande masse de leurs voisins continuent à les multiplier sans réflexion, appauvrissant ainsi dans l'avenir le fonds commun de subsistance. Ce même argument a toujours été mis en avant à la première proposition de toute grande amélioration sociale, et l'expérience a prouvé que l'amélioration a suivi avec une promptitude admirable les vertueux efforts d'individus isolés. Ils réagissent les uns sur les autres, se coalisent pour le bien, font des prosélytes

qui en font d'autres à leur tour, de manière qu'ils se trouvent des milliers de gens partisans de l'amélioration, pour quelques-individus qui l'avaient d'abord adoptée, et chaque ami de plus est un ennemi de moins. Pourquoi n'en serait-il pas de même par rapport à la plus grande amélioration qui ait jamais été proposée? Quand les classes ouvrières continuent à se coaliser en vue d'objets impossibles à obtenir, ou nuisibles quand elles les ont obtenus, pourquoi ne se coaliseraient-elles pas dans un meilleur système d'économie pour un but de prudence et de mutuels secours? Des coalitions de ce genre ont déjà commencé, car toute société qui a pour objet l'économie des ressources des classes laborieuses et l'encouragement des habitudes de prudence, est une société qui tend à restreindre la population dans la proportion des moyens de subsistance. Plusieurs de ces associations sont si bien fondées, qu'il est à croire qu'on y persévérera, et, dans ce cas, il ne se passera pas long-temps avant qu'une classe de travailleurs n'éprouve les heureux résultats de la prudence et démontre cette vérité, qu'en sachant s'imposer quelques privations dans un sens, l'homme se propose des jouissances rationnelles dans un autre. Cette épreuve une fois faite, l'œuvre de l'amélioration sera en bon chemin. Alors ils verront les beaux jours de l'ouvrier, et nul ne les saluera avec plus d'empressement que les capitalistes, garantis dorénavant contre la perte de capital que leur occasionnent l'opposition de leurs ouvriers et le paupérisme de leurs voisins.

Je suis convaincue que les plus intelligents parmi les ouvriers et les plus habiles refusent maintenant de se joindre à une coalition pour la cessation des travaux, et il est certain que les plus ignorants et les plus mau-

vais ouvriers sont toujours les premiers à s'y engager. La raison en paraîtra bien simple, si l'on considère que ces associations amènent les occasions de faire tout ce qu'aiment les hommes ignorants et mauvais — de se mêler d'affaires, de gouverner, faire de l'émeute, de ne pas travailler, de courir les cabarets, les grandes routes et de débiter des discours, le tout aux dépens d'autrui. On ne saurait trouver une meilleure occasion pour exposer les gens simples, timides et imprudents à servir de jouets, d'instruments et de victimes à quelques intrigants et à quelques paresseux amis d'une oisiveté bruyante. Il est malheureusement trop certain que trois ou quatre individus, mus par un intérêt purement personnel, sont souvent parvenus à mettre trois ou quatre cents, trois ou quatre mille ouvriers, meilleurs qu'eux, en guerre avec leurs maîtres. Il est impossible de se figurer une position plus déplorable que celle d'un ouvrier forcé d'entrer dans une querelle qu'il croit mauvaise dans son principe et sans espérance dans son issue, — forcé contre sa volonté ou sa raison d'abandonner un salaire, déjà trop restreint, pour le retrouver diminué encore quand il y reviendra. Or, chacun sait que c'est un fait qui se renouvelle très-souvent dans les coalitions d'ouvriers.

Pour bien apprécier ces coalitions à leur juste valeur, nous n'avons qu'à nous demander si l'interruption des travaux accroît le capital ou restreint la population: car il faudrait qu'elle amenât l'un de ces deux résultats pour leur être avantageuse. Tout le monde sait qu'elles n'amènent pas ces résultats, mais tout le monde ne sait pas assez qu'elles en amènent de tout contraires, — que non seulement elles perdent du capital sans utilité, mais qu'elles accroissent le nombre des bras inoccupés, c'est-à-dire ce qui était déjà en excès. Elles

forcent les capitalistes à chercher ces travailleurs silencieux qui ne demandent jamais de pain, qui ne refusent jamais d'obéir, — les machines, qui sont un objet d'horreur pour les ouvriers, d'une horreur aussi vaine que peu raisonnable. — Oui, la coalition force les maîtres à recourir aux machines, et c'est là la seule circonstance qui en puisse compenser jusqu'à un certain point les horribles conséquences; mais quelqu'avantage qu'il en résulte, le résultat est certainement positivement l'opposé de ce que prévoyaient et désiraient les ouvriers qui se sont mis à faire *grève*.

Après une longue dépression et des fluctuations nombreuses, il semble qu'on voie la demande de bras se rétablir d'une manière fixe. Toutefois, la condition de nos capitalistes diffère de ce qu'elle était à des époques antérieures de prospérité. Ils sont aujourd'hui très-occupés, mais ils travaillent avec bien peu de profit dans presque tous les genres de manufactures ou de commerces. Leurs ouvriers doivent aussi travailler beaucoup pour de très-faibles salaires, jusqu'à ce que se présentent quelques-unes des circonstances qui tendent à en élever le prix. Cependant, nos ouvriers n'ont jamais été moins disposés à se contenter de petits salaires, les seuls que les maîtres soient en état de donner. On prépare partout des coalitions pour assurer leur hausse, c'est le plus sûr moyen de rendre la baisse inévitable. La concurrence étrangère est active et ne permet pas de négliger la moindre demande. Dans de pareilles circonstances, s'il plaît à vos ouvriers de se croiser les bras, que reste-t-il à faire si ce n'est d'employer les machines dans le plus grand degré d'étendue auquel la nécessité puisse servir d'aiguillon. La quantité de bras ainsi remplacés est très-considérable, et il y en aura davantage encore à mesure que l'har-

monie décroîtra entre les capitalistes et les ouvriers.

Si nous ne retirons aucune moralité de cette longue tragédie du paupérisme jouée devant les yeux de tant de générations, il faut désespérer de nous. Pendant les trois dernières au moins, l'état des indigents a été l'objet le plus important des méditations de toutes les classes de la société. Les hommes d'état ont fait des lois, les magistrats ont administré, le clergé a prêché, les fabricants et manufacturiers ont contribué, les fermiers ont été accablés : le soin presque unique, après celui de leur famille, dont les femmes se soient occupées a été celui des pauvres, l'aumône est devenue la première vertu à laquelle nous ayons formé l'enthousiasme de nos enfants, et la charité ainsi entendue est devenue comme la pierre de touche et la mesure d'une moralité sincère et d'une religion progressante. Et qu'est-ce que tout cela a produit pour la société ? le nombre des indigents s'est accru de jour en jour dans une proportion toujours ascendante, jusqu'à ce qu'il ait absorbé, par la charité légale seulement, 9 millions par an (225 millions) sur le fonds de subsistance qui est évidemment la propriété de l'ouvrier indépendant. Il n'est pas hors de propos d'observer que ceux qui sont habituellement sur la liste des indigents, deviennent, comme si c'était leur lot, la portion la plus immorale et la plus débauchée de la société. Mais cette considération effroyable n'est pas la seule. Non seulement nous fraudons les classes industrieuses de ce qui leur est dû, tantôt les excitant, tantôt les contraignant à entrer dans un état de paupérisme, les condamnant en même temps au vice désespéré ; mais nous donnons à toutes les classes qui sont en rapport avec les indigents, un levain d'immoralité que les sermons des douze apôtres eux-mêmes ne suffiraient pas pour étouffer. On

ne sait trop si la tyrannie la plus effrontée pourrait briser ou dépraver un aussi grand nombre de cœurs que les charités d'une nation qui se prétend chrétienne. Il ne sert de rien de dire que nos intentions sont bonnes. Les pères de l'inquisition disaient eux aussi qu'ils avaient de bonnes intentions. Le père qui étouffe l'imagination de son enfant, et anéantit ainsi sa liberté morale, le fait dans de bonnes intentions. Il n'y a peut-être pas de crime qu'on ne puisse défendre en alléguant pour cause les bonnes intentions qui l'ont fait commettre. La question est de savoir pourquoi, voyant à chaque jour, à chaque heure que nos pratiques sont mauvaises, nous ne nous déterminons pas à en changer. Il se trouve en dernière analyse que nous avons fait la besogne des démons, en nous persuadant que nous accomplissions un devoir chrétien. Pour obéir à ce que nous avons cru la voix de la charité, nous avons travaillé et souffert; mais ainsi faisaient les dévots qui voyageaient au Saint Sépulcre avec des pois secs dans leurs souliers. Leur piété et leurs souffrances étaient une insulte au Dieu qu'ils croyaient honorer, comme nos charités sont devenues un scandale pour la religion que nous professons.

Une distinction essentielle entre deux sociétés, comparativement riche et pauvre, est dans le droit moral qu'ont les individus de disposer de leur argent d'une certaine manière. Là où le capital abonde en proportion des consommateurs, les individus ont tout à fait le droit de donner à qui il leur plaît, et sous la forme qu'il leur plaît; parce que ce qu'ils donnent ne laisse personne dans le besoin. Mais dans une société où la population abonde plus que le capital, donner de la nourriture et des vêtements aux paresseux, tandis que les hommes laborieux sont privés des moyens

d'en gagner, c'est enlever la subsistance à ceux qui y ont droit pour la donner à ceux qui ne l'ont pas. Ainsi, violer la justice, ce ne saurait être la vraie charité. Là où les consommateurs abondent en proportion des capitaux, il est évident que le moyen d'amener une plus grande masse de bonheur, ce n'est pas d'enlever la part de l'un pour la donner à l'autre; mais de faire tout ce qui est possible pour créer une nouvelle part sans créer un besoin de plus. En d'autres termes, l'aumône est un mode de charité approprié à un état de la société; l'établissement d'associations de prévoyance, l'encouragement à l'émigration, l'éducation surtout, sont des modes de charité appropriés à un autre état de la société. Nous avons besoin de charité dans notre position actuelle, — avec des centaines de milliers de pauvres dans nos paroisses, d'artisans à demi morts de faim dans nos villes, et de laboureurs découragés dans nos villages. Nous avons besoin de charité, — du temps de ceux qui ont du loisir, des méditations de ceux qui pensent, des efforts de ceux qui ont de l'activité, de l'argent de ceux qui sont riches. Tout cela ne suffira pas encore pour détruire tout le mal que nos propres erreurs ont causé. Nous avons besoin de charité, et si nous voulons apprendre comment l'appliquer, il y a parmi ceux qui souffrent des gens qui nous vont instruire. Il existe une lettre d'un pauvre ouvrier, habitant un district où abondent les charités d'aliments ou de vêtements, qui supplie les personnes influentes auxquelles il s'adresse, de mettre fin à un système d'aumône qui ne laisse pas à l'ouvrier qui a de l'âme une juste rémunération de son travail. Il y a une pétition d'un grand nombre d'agriculteurs à la chambre des Lords, demandant l'abolition d'une charité légale qui condamne le travailleur à se dégrader, ou à mourir de faim. Ces documents sont

des signes du temps qu'on ne saurait méconnaître.

Cependant, de ce mal énorme, le bien sort en ce moment; le rapide, l'effroyable accroissement du fléau a dirigé sur lui l'attention de tous, et les deux grands principes d'où nous partons suggèrent des remèdes que l'on prépare en ce moment. Il y a déjà bien des années que certains commissaires envoyés par le gouvernement français pour étudier notre système de paupérisme, déclarèrent que c'était là la grande gangrène politique de l'Angleterre, une plaie qu'il était également dangereux d'essayer de fermer ou d'abandonner à elle-même. Le mal a continuellement marché depuis, et cependant il y a encore espérance de cure. Si nous n'avions pas des principes certains pour nous diriger, — si nous avions tout ce vice, toute cette misère sur les bras, sans savoir comment nous en débarrasser, notre condition serait en effet déplorable. Mais cette vérité une fois acquise, que dans notre société les bras surabondent en proportion du capital, nous savons au moins où chercher un remède, et dans quel but nous devons nous diriger. Il faut diminuer les attraits du paupérisme, étrange chose que le paupérisme ait des attraits! Il faut rendre la condition des indigents inférieure à celle du travailleur indépendant, et pour nous assurer que cette infériorité sera durable et universelle, il faut établir une administration rigide, impartiale et uniforme des fonds de notre charité légale. Chaque attrait que nous enlèverons au paupérisme, en sera un que nous ajouterons à l'indépendance. Nous atteindrons ainsi deux buts : nous élèverons, nous ennoblirons l'âme des travailleurs, et nous épargnerons une partie du fonds de subsistance.

A mesure qu'on arrivera à cette épargne par une rigide administration de la charité légale, l'excédant de

bras qui encombrent nos paroisses, sera absorbé, et par un sage système d'émigration, si l'on réduit encore la disproportion entre notre capital et nos bras, on arrivera peut-être à l'abolition totale d'une charité légale, l'agent le plus actif de démoralisation qui puisse peut-être s'introduire dans une société, — fléau sous lequel aucun état ne peut prospérer. Alors nous pourrons appliquer notre charité tout entière vers le but que doivent se proposer les personnes réellement bienfaisantes; — nous chercherons à prévenir le paupérisme au lieu de le nourrir, bien certains que les malheurs accidentels seront soulagés par des secours accidentels aussi. Il y en a qui pensent que l'abolition immédiate de notre charité légale, causerait moins de misère que sa continuation; mais heureusement nous ne sommes pas dans cette étroite alternative. Différents exemples de réformation partielle donnent une espérance raisonnable qu'une voie nous reste pour sortir de notre position difficile, — voie pénible, douloureuse sans doute, mais praticable et sûre; — une voie pour arriver à rectifier l'administration de nos lois des pauvres, de manière à les abolir un jour.

Voici un tableau du mal et de l'un des remèdes à y apporter.

Dans une société composée d'une gradation naturelle de rangs, quelques-uns doivent être pauvres, c'est-à-dire n'avoir rien de plus que les moyens de subsistance actuelle.

Toute suspension de ses moyens de subsistance par un désastre, la maladie ou la décrépitude, change le pauvre en indigent. Puisque l'indigence occasionne la misère et dispose au vice, le bien-être de la société exige la plus grande réduction possible du nombre des indigents.

La charité publique et privée ou une distribution arbitraire du fonds de subsistance, a jusqu'ici manqué d'atteindre ce but, la proportion des indigents au reste de la population ayant toujours été croissant de siècle en siècle.

Cela n'est pas surprenant, puisqu'une distribution arbitraire du fonds de subsistance, outre qu'il rend la consommation improductive, et qu'il encourage la multiplication des consommateurs, n'obvie pas à la difficulté qui naît de la disproportion de la population au moyen de la subsistance.

La petite consommation improductive, occasionnée par le secours accordé à des accidents soudains ou à de rares infirmités, est nécessaire, et la charité peut raisonnablement y pourvoir, puisqu'une pareille charité ne tend pas à accroître le nombre des consommateurs; mais, à cette exception près, toute distribution arbitraire des choses nécessaires à la vie, est funeste à la société, sous forme d'aumônes particulières, d'établissements de bienfaisance ou d'un système légal de paupérisme.

L'expérience a prouvé que de pareils modes de distribution tendaient à encourager l'imprévoyance avec tous les maux qu'elle entraîne, — à faire du tort aux bons en soulageant les mauvais; — à éteindre l'esprit d'indépendance d'un côté, et celui de charité de l'autre; — à encourager les concussions, la tyrannie et la fraude; — à accroître particulièrement les maux qu'ils sont censés guérir. — Mais il y a un argument qu'on fait valoir journellement en faveur d'un système de charité légale.

Cet argument c'est que tout individu né dans un état, a droit à demander à cet état sa subsistance.

Cet argument, dans son application générale, est

fondé sur une fausse analogie entre un état et ses membres, et un père enttre ses enfants.

Un père a une influence considérable sur le fonds de subsistance de sa famille, et un contrôle absolu sur le nombre des enfants qui doivent vivre de ce fonds; tandis que les gouvernants d'un état d'où émanent les charités publiques, ont peu d'influence sur le fonds de subsistance, et aucun contrôle quelconque sur le nombre de leurs membres.

Si cet argument du droit de subsistance est fondé sur les vices de nos institutions nationales, il faudrait que ce prétendu droit fût aboli par la rectification de ces institutions, plutôt qu'admis en en perpétuant une plus funeste que toutes les autres ensemble.

Il faut employer productivement le fonds de subsistance, il faut laisser le travail et le capital suivre leur cours naturel, c'est-à-dire qu'il faut, d'une manière ou d'une autre, abolir notre système de paupérisme.

Que faut-il donc faire pour diminuer le nombre des indigents qui s'accroît aujourd'hui d'un manière si effroyable?

Il faut proportionner le nombre des consommateurs au fonds de subsistance. Dans ce but, il faut détruire tous les encouragements à l'augmentation de la population, la charité doit tendre à éclairer l'esprit plutôt qu'à satisfaire le besoin du corps.

Toutes mesures qui ne seraient pas prises avec la plus grande rapidité, ne parviendraient point à empêcher que ce royaume ne soit entièrement envahi par le paupérisme, les secours légaux accordés aux indigents, opérant, avec une rapidité sans cesse croissante, l'extinction de toutes nos ressources nationales. Le but des émigrations volontaires dirigées par l'état,

est triple. On se propose : 1° d'améliorer la condition de ceux qui émigrent, en les transportant là où ils peuvent obtenir leur subsistance à meilleur marché que dans leur pays ; 2° d'améliorer la condition de ceux qui restent en accroissant le capital par rapport à la population ; 3° d'améliorer la condition du pays colonisé.

Pour atteindre le premier but, il faut que la colonie soit située de façon à assurer à ses membres l'abondance et la santé ; il faut qu'elle soit organisée de manière à assurer une coopération convenable du travail et des capitaux.

Pour atteindre le second, il faut qu'il en coûte moins pour l'augmentation de chaque individu que ne coûterait son entretien dans la mère-patrie, et le choix des émigrants doit être fait en vue de diminuer le chiffre de la reproduction humaine dans le Royaume-Uni.

Pour atteindre le troisième, les émigrants doivent être choisis en vue de leurs facultés reproductrices quant au capital et quant à la population, ce qui implique une possibilité morale de composer une société bien ordonnée.

Il suit de toutes ces considérations, qu'une nouvelle colonie devrait être composée d'individus jeunes, bien portants et moraux, que tous ne devraient pas être travailleurs, ni tous capitalistes, et qu'il faudrait qu'ils fussent concentrés sur un même point en nombre et à distance convenables pour assurer la facilité des échanges.

Tous les autres remèdes proposés doivent être soumis à cette épreuve, de voir s'ils aident à proportionner la population au capital. Le système de colonisation intérieure ne la peut supporter, d'abord, parce

qu'il assure des retours moins considérables au travail et aux capitaux, qu'il n'en obtiendrait de l'autre côté des mers, et ensuite, parce qu'il agit comme une prime directe sur la population.

Toutes les mesures légales pour récompenser la prudence et l'économie, et surtout la diffusion des connaissances morales et politiques, soutiennent cette épreuve. Toutes les inventions et tous les soins dans la production et l'économie du capital, sont dans le même cas, mais l'émigration est le plus puissant de tous les moyens, non seulement parce qu'elle atteint immédiatement le siége du mal dans la mère-patrie, mais parce qu'elle confère le plus grand des bienfaits au pays colonisé. Il est presque impossible que l'émigration bien conçue et bien exécutée n'atteigne pas le but qu'elle se propose. Là où elle a manqué, soyez sûrs qu'il y avait absence d'un des anneaux de la chaîne des causes coopérantes. La terre et les travailleurs ne peuvent mutuellement prospérer sans le capital qui trop souvent s'est trouvé d'une complète insuffisance. Nous n'avons pas encore fait l'expérience d'envoyer de petites sociétés complétement organisées et pourvues de tout ce qui était nécessaire, pour s'établir tout d'un coup dans un état suffisant de civilisation, en sorte que la mère-patrie n'ait plus aucune inquiétude à avoir sur leur avenir. Ce ne saurait être une objection que de dire qu'on enlève ainsi à la mère-patrie des capitaux et des travailleurs de l'espèce la plus utile, puisque le capital ainsi envoyé dehors nous rendra un accroissement plus rapide et plus ample dans un nouveau marché qu'il ne le ferait ici, et que les bras sont ce qui nous manque le moins, quelqu'habiles qu'ils soient, tandis que c'est ce dont nous avons le plus besoin de l'autre côté de la mer. Une société ainsi organisée pour-

rait se charger d'un bien plus grand nombre d'enfants que dans la métropole, parce que le travail des enfants y est infiniment plus rétribué, tandis que leur entretien y est infiniment moins coûteux. Si pour chaque vieillard appartenant naturellement à une pareille société qu'elle laisserait derrière elle, elle emmenait deux enfants, le pays trouverait immédiatement une compensation aux bras dont il se priverait, et l'on arriverait à restreindre pour l'avenir l'accroissement de la population. Le temps viendra où l'on ne comprendra pas que nous ayons, pendant tant d'années, souffert de l'excès de la population dans la métropole, tandis que nos colonies souffraient de son insuffisance, que la mer était ouverte devant nous, que nous avions des navires en abondance, et que nous dépensions annuellement 9 millions sterling à soutenir inutilement nos indigents, accordant ainsi une prime à la reproduction toujours croissante d'un plus grand nombre de bras. La meilleure chose qu'on pourra dire alors en notre faveur, c'est que nous ne comprenions pas notre position. Avant d'en être arrivés à dépenser 9 millions de livres sterling, ou même la moitié de 9 millions à nourrir chez nous des bras sans ouvrage, nous eussions dû voir combien est inférieure cette charité superstitieuse et flétrissante, qui s'amuse à donner du pain devant sa porte au mendiant qui n'y a pas droit, parce qu'autrefois ça été une charité que de donner du pain; combien cette charité, dis-je, est inférieure à cette bienveillance éclairée qui fait naître l'abondance dans les coins les plus éloignés du monde, nourrissant ainsi dans la métropole les anciennes vertus du foyer qui ont été presque étouffées chez nous, mais qui cependant n'y ont pas péri tout à fait.

Le commerce est plus ancien que le commencement de la plus ancienne histoire. Dès que l'homme qui creusait la terre a échangé les racines qu'il y trouvait contre le gibier du chasseur, le commerce a existé. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, une erreur a subsisté parmi toutes les classes des échangistes, erreur qui a causé plus de privations, de mauvais-vouloir, d'oppressions, de fraudes, de guerres, de pestes, de famines qu'il n'en faudrait pour attrister l'âme de tout être pensant. Mais cette erreur a été découverte; les philosophes ont mis le doigt dessus, la presse l'a dénoncée, les assemblées délibérantes se préparent à l'excommunier, et bientôt elle va disparaître. Cette erreur consiste à croire que le commerce produit directement : d'où venait cette croyance, que si une des deux parties gagne par le commerce, l'autre doit y perdre. De là sont venus les efforts des chefs de famille pour limiter les échanges dans l'intérieur de leur famille, des villageois dans leur village, des citoyens dans leur cité, d'une nation dans les limites de son territoire. De là est venu que les habitants d'un district ont craint de jouir des productions d'un autre district, qu'ils ont été condamnés par leurs gouvernants à souffrir et à mourir dans des famines occasionnelles, à se quereller dans des temps d'abondance extraordinaire, tandis que dans le premier cas, ils eussent pu avoir de quoi suffire à leurs besoins, et qu'ils eussent pu, dans le second, s'ouvrir une source de nouvelles jouissances. De là sont venues quelques-unes des scènes les plus flétrissantes de vice humain qui aient jamais déshonoré notre espèce.

La pratique atroce d'amener des naufrages était autrefois suivie non-seulement comme amenant le pillage, mais comme un moyen de diminuer les ressources commerciales de l'étranger. Les riverains encourageaient les pilotes à jeter sur la côte les riches vaisseaux qui leur étaient confiés ; ils les protégeaient, car leur but était de détruire plutôt que de sauver. Si la cargaison allait au fond de la mer, on croyait que le pays y gagnait quelque chose, bien que les tranquilles spectateurs de ce désastre fussent désappointés dans leurs espérances de pillage. Puis vint l'usage ridicule et cruel de rendre les commerçants étrangers responsables des dettes et des fautes les uns des autres. Ensuite, comme pour se garantir contre les avantages que ces négociants étrangers étaient censés avoir sur ceux du pays, on les frappait de droits infiniment plus forts pour l'importation et l'exportation.

De là naquit la nécessité de traités commerciaux qui garantissent la sûreté et le bon traitement des négociants, lorsque deux pouvoirs s'entendirent pour un échange de bons offices. Edward II fit un arrangement avec Venise, portant que les négociants et les marins de celle-ci auraient, *pendant dix ans*, la permission de venir en Angleterre, et de s'en retourner ; d'y vendre leurs marchandises en sûreté, sans crainte de les voir arrêtées ainsi que leurs personnes, pour les crimes ou les dettes d'autres individus. Depuis l'époque de ce relâchement partiel, — de cette ouverture étroite faite au commerce étranger, les besoins de la masse, chez chaque peuple civilisé, ont forcé l'une après l'autre les barrières élevées par la jalousie nationale, tandis que toutes les parties restèrent sous l'influence de cette erreur, que le commerce est directement producteur, et qu'en conséquence c'était un

avantage qu'on devait refuser à ses ennemis, excepté quand on pouvait leur imposer d'onéreuses conditions.

La seule idée qui ait jamais frappé les rédacteurs des traités commerciaux, c'est que le commerce est un bienfait, non pas que la production ait lieu dans le simple échange des marchandises, mais parce qu'un système d'échange facilite la division la plus étendue du travail, et la plus grande économie du capital, avantages qui doivent être partagés par les deux parties échangeantes, dès que l'une des deux les éprouve. Par le même principe que le cordonnier ne fait point de chapeaux, que le chapelier ne fait point de souliers, et que tous les deux trouvent un avantage à se fournir réciproquement, sans qu'aucuns nouveaux produits naissent de leur acte simple d'échange, les cultivateurs de thé et les fabricants de coutellerie trouvent leur profit à se fournir réciproquement; ils fournissent de plus de l'emploi à une classe intermédiaire, les marchands qui font leur trafic, puisque les uns continuent à préparer leur thé, et les autres leur coutellerie, tandis que se font les échanges. L'économie de capital est aussi réciproque. Elle continuera d'être réciproque et incalculable, tant que les régions de la terre différeront dans leurs productions, présentant dans un lieu une surabondance de quelque article nécessaire ou agréable, qui est inconnu ou rare dans un autre. Aucun traité commercial ne fait la moindre allusion à ce qui doit être évidemment le but de tout commerce, c'est-à-dire que le plus grand nombre obtienne la plus grande masse de jouissance au meilleur marché possible. La reconnaissance de ce principe serait inconséquente en effet avec l'existence même des traités commerciaux, si ce n'est dans la partie qui se rapporte à la protection personnelle des négociants.

Mais tandis que le peuple, dans chaque pays, a montré l'inclination la plus décidée à obtenir en quantité de plus en plus considérable ce qu'il ne pouvait produire chez lui, le but des gouvernements et des marchands en général, a été de vendre, autant que possible, aux autres nations, et d'en tirer le moins possible de tout, si ce n'est de l'argent dont on s'est appliqué à importer le plus possible chez soi. En partant de ce point de vue, on a pris de l'argent au peuple en masse, et on l'a donné aux marchands, pour les engager à aller vendre à perte à l'étranger, et, par contre-coup, on a exigé de l'argent des étrangers qui venaient vendre leurs marchandises dans nos ports. La nation ne gagne rien à ce beau calcul, car il faut que les étrangers retirent, au moment de la vente, aussi bien ces droits de douane que le coût primitif de leurs marchandises, et il est clair pour l'observateur que toutes les parties y perdent, et cependant tel est le faux principe sur lequel tous les traités de commerce ont été basés jusqu'ici. Ce jeu d'enfant se poursuit moins vigoureusement qu'autrefois; quelques-uns des joueurs sont assez fatigués de la perte qu'ils éprouvent, et du mal qu'ils se donnent pour être disposés à quitter le jeu; mais comme il règne une autre idée fausse, que l'un des joueurs ne peut quitter la partie sans les autres, l'absurdité a continué plus longtemps qu'on aurait dû s'y attendre. Ce n'est que tout dernièrement qu'on s'est aperçu que c'est une bonne chose pour une nation quelconque, comme pour un particulier, d'obtenir ce dont ils ont besoin, même quand ils sont forcés de le payer en argent, tandis qu'ils eussent préféré payer en marchandises, surtout quand il est certain que l'argent tend à se balancer, et qu'il affluera bientôt d'un côté ou d'un autre, et s'échangera contre

les marchandises qu'on désire vendre. Une vérité aussi claire, une fois démontrée par l'expérience, ne peut manquer de se répandre, et nous verrons dorénavant moins de nations qui consentent à demeurer pauvres de peur que leurs voisines ne deviennent riches. Avec quelle rapidité se répandent de pareilles vérités une fois qu'elles sont découvertes, c'est ce qu'on verra par les faits suivants, en ne perdant pas de vue que les siècles sont pour l'éducation d'un peuple, ce que sont les années pour celle d'un homme.

En 1703, un traité de commerce fut conclu entre la Grande-Bretagne et le Portugal, traité que les Anglais louèrent beaucoup pendant un grand nombre d'années, comme étant extrêmement favorable à nos manufactures. Nos draps et nos lainages étaient exclus du Portugal. M. Methuel, qui négocia le traité, obtint qu'ils y seraient admis exempts de tous droits, moyennant une concession qui paraissait une pure bagatelle en comparaison de l'avantage obtenu. On promit seulement que le vin de Porto serait admis dans la Grande-Bretagne en payant un tiers de moins de droits que les vins de France. Quant aux draps et lainages, leur admission en Portugal exempte de droits, fut un plus grand avantage pour les Portugais que pour nous. Ils obtinrent à bon marché un article dont ils avaient grand besoin, et que nous étions sûrs de vendre d'un côté ou d'un autre, si nous pouvions le produire à un prix qui en valût la peine. Quant aux vins, les Portugais et les Anglais ont toujours souffert également depuis de cette préférence arbitraire donnée à celui de Portugal sur ceux de France. Le Portugal a et a toujours eu trop peu de capitaux pour les besoins de sa population. Le monopole du marché anglais étant donné au Portugal, une portion trop forte de ses petits capitaux a été consacrée à la

production du vin, et le pays tout entier est plus arriéré que si on avait laissé ses capitaux chercher et suivre leurs canaux naturels. Cependant, nous avions perdu, nous, le marché français pour nos lainages; nous nous étions attiré des restrictions réciproques sur d'autres articles, et nous étions forcés de boire des vins inférieurs à un prix plus élevé que si le commerce eût été libre. La France s'indisposa, nous nous irritâmes, on doubla, on tripla, on quadrupla les droits des deux côtés; des milliers d'Anglais qui aimaient les vins de France virent qu'ils ne pouvaient s'en permettre plus longtemps, et se mirent à boire du vin de Porto; d'autres milliers d'Anglais, plus nombreux encore, qui avaient bu jusque-là du vin de Porto, parce que les vins de France étaient trop cher, ne purent plus boire de vin du tout. En trois ans, le produit des droits sur les vins s'abaissa de plus de 350 mille liv. sterl. (8 millions 750 mille francs), tandis que la population qui aurait dû naturellement boire du vin s'était accrue. Les plus riches d'entre mes concitoyens, pour lesquels le prix du vin n'est pas de grande conséquence, avaient aussi leurs raisons de se plaindre. Guernesey, pendant tout ce temps, recevait de petites quantités de vins et nous en envoyait de considérables; il s'y était établi des manufactures de vins très-prospères, et il n'y avait pas un gentilhomme en Angleterre qui pût dire combien de jus de prunelles, de jus de pommes et d'eau-de-vie on lui faisait boire sous prétexte de vins. Il n'y a aucune bonne raison pour qu'un journalier ne boive pas du vin de France à son dîner, au lieu de bière, si le vin de France est aussi bon marché, et nul ne peut dire à quel bon marché seraient tombés aujourd'hui les vins de France, si on en avait laissé le commerce en toute liberté. Or, plus ces vins auraient été à bon marché,

plus grande eût été la quantité de nos produits que les Français nous auraient pris en échange. En dernière analyse, les Portugais ont profité là où notre intention n'était pas qu'ils profitassent, et ils ont souffert là où nous consentions à ce qu'ils eussent du profit. Notre gouvernement a souffert une diminution dans ses revenus, nos classes aristocratiques ont bu des vins de France altérés, nos classes moyennes de mauvais vins de Porto qu'elles ont payés cher, nos classes ouvrières n'ont pas bu de vin du tout, et elles se sont vues fermé pendant plus de cent ans le plus vaste marché où leur industrie aurait pu trouver sa rémunération. Telles sont quelques-unes des conséquences du fameux traité Methuel, lequel pendant un grand nombre d'années fut admiré comme un modèle de négociations commerciales. Ces conséquences et celles qui suivirent des erreurs de même nature, amenèrent à la fin leur effet naturel sur l'esprit de ceux qui sont le plus intéressés dans les principes et les modes de la politique commerciale. Le 8 mai 1820, la pétition suivante des négociants de Londres fut adressée à la chambre des communes : elle était signée de tout ce que Londres renferme de commerçants les plus honorables, classe dont les opinions sur cette question eussent mérité un examen approfondi, même quand elles eussent été énoncées avec moins de dignité et de précision qu'il ne s'en trouve dans cette mémorable adresse. Un temps viendra où les propositions qui y sont contenues seront regardées comme une suite de vérités tellement vulgaires et naïves, qu'elles ne méritaient guère d'être annoncées dans de telles circonstances et avec une telle formalité. Mais il sera équitable de se rappeler à cette époque à venir, que cette pétition fut écrite lorsque la soie et le tabac étaient débarqués en contre-

bande sur cent points de nos côtes ; lorsque le pain et le vin étaient taxés dans le but d'une injuste protection à l'intérieur et d'une oppression méchante à l'extérieur; lorsque nos maisons et nos vaisseaux étaient bâtis de mauvais bois, à plus haut prix qu'il n'en aurait coûté pour avoir les meilleurs, et cela, pour favoriser une colonie, laquelle après tout florirait bien plus de notre prospérité qu'elle ne le fait à nos dépens. Aucuns changements d'époques et de convictions ne peuvent diminuer l'honneur dû à ceux qui prirent part à la pétition suivante :

« *Aux honorables membres des communes, etc.*

» La pétition des négociants de la cité de Londres,
» montre :

» Que le commerce étranger est éminemment utile à la richesse et à la prospérité d'un pays, en permettant d'y importer les articles pour la production desquels le sol, le climat, les capitaux et l'industrie d'autres contrées sont le mieux calculés, et d'exporter en paiement les articles pour lesquels sa propre situation est mieux adaptée.

» Que la franchise de toute entrave est de nature à donner la plus grande extension au commerce étranger, la meilleure direction aux capitaux et à l'industrie du pays.

» Que la maxime d'acheter au meilleur marché et de vendre au plus cher, laquelle dirige chaque négociant dans ses opérations individuelles, s'applique strictement au commerce d'une nation tout entière et en est la meilleure règle.

» Qu'une politique fondée sur ces principes ferait du commerce du monde entier un échange d'avantages mutuels, accroîtrait la richesse et la jouissance des habitants de chaque état.

» Que malheureusement une politique tout à fait l'inverse de celle-là a été et est encore plus ou moins adoptée par ce gouvernement et par tous les autres : chacun s'efforçant d'exclure les productions des pays étrangers, dans le dessein spécieux et bien intentionné d'encourager ses propres productions, infligeant ainsi à la masse de ses sujets, qui sont consommateurs, la nécessité de se soumettre à des privations dans la quantité ou la qualité des marchandises ; faisant ainsi, de ce qui aurait dû être une source de bénéfices mutuels et d'harmonie entre les états, une occasion sans cesse renaissante de jalousies et d'hostilités.

» Que les préjugés dominants en faveur du système protecteur ou restrictif ont pour origine la supposition erronée que toute importation de marchandises étrangères occasionne une diminution ou un découragement de nos propres productions de même nature, tandis qu'il peut être clairement démontré qu'encore que l'article particulier qui pourrait supporter la concurrence étrangère illimitée doive se produire moins chez nous, cependant comme aucune importation ne saurait continuer pendant un certain temps sans une exportation correspondante, directe ou indirecte, il y aura encouragement à l'exportation de quelque autre produit pour lequel notre situation est plus convenable, fournissant ainsi un emploi au moins égal, probablement plus grand et certainement plus avantageux à nos capitaux et à nos travailleurs.

» Qu'on peut prouver que, des droits nombreux de nos lois prohibitrices et prétendues protectrices, tandis que tous opèrent sur la masse comme une lourde taxe, bien peu en définitive sont très-avantageux aux classes en faveur desquelles ils avaient été originairement institués, et qu'aucuns ne le sont dans l'éten-

due de la perte qu'ils occasionnent aux autres classes.

» Qu'une enquête sur les effets du système restrictif est singulièrement demandée dans ce moment, parce que dans l'opinion de vos pétitionnaires, elle pourrait amener à une forte présomption que la détresse actuelle du commerce est considérablement aggravée par ce système; qu'on obtiendrait quelques soulagements en écartant le plus tôt possible celles des restrictions que cette enquête montrerait comme les plus nuisibles aux capitaux et à l'industrie du pays, sans donner en compensation une augmentation suffisante aux revenus publics.

» Qu'une déclaration contre les principes anti-commerciaux de notre système restrictif, est de la plus haute importance dans les conjonctures présentes, d'autant plus que tout récemment les négociants et manufacturiers des pays étrangers ont assailli leurs gouvernements respectifs de demandes de droits protecteurs plus étendus, ou de lois tout à fait prohibitrices, s'appuyant sur l'exemple et l'autorité de ce pays, contre lequel ces droits et ces lois sont presque exclusivement dirigés, comme sur une sanction de la politique de pareilles mesures. Et certainement, si les raisonnements d'après lesquels on a défendu nos lois restrictives valent quoi que ce soit, ils justifient les lois que les états étrangers ont rendues ou pourraient rendre contre nous. Ils insistent sur la supériorité de nos capitaux et de nos machines, comme nous insistons sur la modération relative des taxes auxquelles ils sont soumis, et ils le font avec autant de fondement que nous.

» Que rien ne tendrait plus à détruire l'hostilité commerciale des états étrangers, que l'adoption par la Grande-Bretagne d'un système plus éclairé et plus conciliant.

» Que, encore que sous le point de vue diplomatique, il puisse être utile de présenter l'abolition de certaines prohibitions particulières ou de certains droits élevés comme dépendant de concessions correspondantes des états étrangers en notre faveur, il ne s'ensuit pas que nous devions continuer nos restrictions dans le cas où nous ne pourrions pas obtenir des concessions analogues; nos restrictions n'en seraient pas moins préjudiciables à nos propres capitaux et à notre propre industrie, parce que d'autres gouvernements persisteraient dans des mesures impolitiques.

» Que, somme toute, la politique la plus libérale serait aussi la plus avantageuse en semblable occasion.

» Que, indépendamment du bienfait direct que recueillerait ce pays à chaque abandon ou diminution des lois restrictives, on gagnerait un grand point par la reconnaissance d'un principe vrai qu'on ne pourra plus méconnaître dans les arrangements subséquents, et par l'influence salutaire que ne saurait manquer d'avoir sur la politique des autres états, sa promulgation par le législateur et par le peuple anglais tout entier, de vues aussi justes et aussi éclairées.

» Que, en déclarant comme vos pétitionnaires le font, leur conviction de l'impolitique et de l'injustice du système restrictif, et en lui demandant tous les adoucissements possibles, ils ne parlent que des parties qui ne se lient pas, ou qui ne se lient que faiblement avec le revenu public. Aussi longtemps que subsistera la nécessité d'un revenu public aussi considérable qu'aujourd'hui, vos pétitionnaires ne peuvent pas s'attendre à ce que les douanes qui en sont une branche si importante, soient matériellement diminuées, à moins qu'on ne trouve quelque autre impôt plus raisonnable à y substituer. Mais c'est contre toutes res-

trictions au commerce, non essentielles aux revenus, contre les droits qui n'ont d'autre but que de nous protéger contre la concurrence étrangère, contre l'excès des droits établis en vue du revenu, contre l'excès même de la protection que la prière de la présente pétition est respectueusement soumise à la prudence du parlement.

» Puisse-t-elle donc, etc. »

FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE HUITIÈME VOLUME.

BRIERY CREEK (LA CRIQUE AUX RONCES).

Premier conte.

LES TROIS SIECLES.

Deuxième conte.

LA FAMILLE FARRER DE BUDGE-ROW.

Troisième conte.

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE.

